This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RARIES
974 8

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncey Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library

To Sanday Haviland Esqre
with the respects of the author
Eugene A Van

DE LA LITTÉRATURE

ET

ES HOMMES DE LETTRES

DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET COMP.,
rue de Grenelle-Saint-Honoré, n. 55.

DE LA LITTÉRATURE

ET

DES HOMMES DE LETTRES

DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE;

Par Eugène A. VAIL,

CITOYEN DES ÉTATS-UNIS,

Auteur de la Notice sur les Indiens de l'Amérique du Nord

A PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1841.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET COMP.,
rue de Grenelle-Saint-Honoré, n. 55.

DE LA LITTÉRATURE

ET

DES HOMMES DE LETTRES

DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE;

Par Eugène A. VAIL,

CITOYEN DES ÉTATS-UNIS,

Auteur de la Notice sur les Indiens de l'Amérique du Nord

A PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1841.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
155564
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1899.

A ma Mère

Et à mon Pays.

L'une m'inspira l'amour du bien,
L'autre, celui de la liberté.

EUGÈNE A. VAIL.

INTRODUCTION.

Essayons.

La littérature, c'est le parfum d'une nation. Semblable à cette émanation bienfaisante :

Qui de la fleur s'exhale et vient flatter les sens.

L'étude de la littérature répand un charme indicible sur tout ce qui l'environne. Expression de l'intelligence d'un peuple, elle semble être plus impérative encore que la voix de la nature, elle qui, à travers les obstacles et les aspérités sans nombre, sait tout braver et surmonter pour se produire; tandis que, sans le soleil qui vivifie, sans l'air qui doucement balance et cajole la tendre tige, plus de cet émail des champs, de ces belles et resplendissantes couleurs dont la vue nous enchante ou nous éblouit; plus de cette suave haleine de la fleur, son essence et son esprit. C'est la végétation, mais non la vie. En vain planterait-on le rosier dans l'Islande ou en Laponie; cependant nous avons ouï citer la littérature

islandaise, parler même de quelque poète lapon.

On ne peut juger de l'aptitude littéraire d'un peuple qu'en prenant en sérieuse considération les circonstances de temps et de lieux qui s'y rattachent. Ainsi il n'est pas douteux que la position géographique, et surtout les mouvemens atmosphériques, causes premières du climat, n'aient une puissante influence sur l'esprit humain; influence qui serait absolue s'il n'était question ici que de constater l'existence de l'instinct naturel ou du génie. On sait avec quelle ardeur les peuples méridionaux se laissent aller à la ferveur de leurs inspirations, et que cette chaleureuse propension se modifie à l'approche des zones tempérées; puis, enfin, qu'elle se ralentit sensiblement au fur et à mesure que l'on s'éloigne de leur influence atmosphérique.

Mais la littérature n'est pas uniquement l'expression du génie, elle en est aussi la conséquence. C'est une plante exigeant les soins d'une culture éclairée; œuvre qui demande du temps. L'empire que fonda Thésée, non plus que celui de Romulus, ne retentirent pas tout d'abord des chants des grands poètes et des œuvres des historiens qui, après des siècles,

communiquèrent leur gloire à leurs descendans, et proclamèrent au loin leur renommée et leur lumière. Les rapines, la guerre, la charrue, en constituèrent, dans le principe, l'existence. Placés dans des conditions plus favorables que ces empires, nous pûmes récuser le premier de ces moyens; et s'il fallut, en naissant, arriver par la guerre à la conquête de notre indépendance, il nous fut du moins donné en partage de pouvoir compléter les élémens de la prospérité nationale, sous l'égide de la paix.

Là où les siècles comptent comme autant de minutes, ainsi qu'il arrive dans l'ensemble de l'univers, soixante et quelques années d'existence comme nation sont à peine un atome. Pour ce qui regarde l'histoire moderne, et en remontant seulement à l'ère de la chrétienté, lorsqu'il s'agit de déterminer ce qu'ont fait respectivement les nations, dans l'échelle de l'intelligence humaine, et de les comparer entre elles, la mesure de leurs progrès s'établit en général d'après l'âge et la constitution de chacune comme communauté distincte et indépendante. Ainsi l'Europe et la plupart des familles qui la composent comptent au delà de dix-huit siècles; et jugeant d'après cette

base, ce n'est pas encore pour nous comme un à dix-huit. Toutefois il est facile de prévoir l'objection qui s'offre d'elle-même à une telle déduction. Notre génie tutélaire, à nous, n'a pas, à l'instar du berceau de Moïse, été trouvé au sein des roseaux, pas plus que sa nourriture première n'a été, comme chez Romulus, le lait d'une louve. Il est né viable et très viable, au plus grand jour, armé pour ainsi dire de toutes ses dents. Il eut pour nourrice la liberté; la philosophie pratique du dix-huitième siècle pour guide et pour lumière.

Loin de nous, donc, en faisant la part de chacune, toute idée de mettre en regard les États-Unis et chaque nation, voire même celle qui se trouve à la tête de la civilisation, et de les peser ainsi dans la balance, à une distance de soixante-quatre années de leur naissance respective. Nous ne réclamons pas un tel privilége; ce que nous demandons en conscience, c'est qu'avant de nous soupçonner de stérilité littéraire, l'on veuille bien prendre note des circonstances de temps et de lieux dans lesquelles nous sommes forcément placés. En suivant impartialement cette marche avec nous, et pesant en même temps les avantages géographiques et moraux de notre position so-

ciale et de notre époque, nous aimons à croire que, s'il restait encore quelque reproche de n'avoir pas *assez fait*, tout esprit impartial, du moins, acquitterait avec nous l'Amérique littéraire de celui de n'avoir *rien produit*.

Il n'est aucun pays sur lequel, dans un court espace de temps, ses propres célébrités littéraires soient venues fleurir en masse. Quoique quelques époques de l'histoire aient été plus favorisées que d'autres, quant au nombre et à la qualité des ouvrages produits, toujours est-il que lorsqu'on s'applique à compter les années qu'il a fallu pour les voir éclore, on aperçoit quel auxiliaire puissant est le temps dans cette accumulation des richesses d'une nation. Ainsi, nous tenons de l'aveu même du célèbre critique Blair, que les historiens anglais n'étaient guère autres que de *maigres compilateurs*, jusqu'à ce que Hume, Robertson et Gibbon fussent venus tour à tour jeter un si brillant lustre sur cette partie essentielle de la littérature d'Angleterre.

La fondation du nouvel empire eut un but sérieux, qui était de constituer un asile aux consciences persécutées, soit pour cause politique, soit pour affaire de religion. Aussi la gravité et l'austérité naturelle des puritains an-

glais, qui en formèrent le noyau, ne pouvaient-elles manquer d'influer sur les habitudes et sur les mœurs des colons primitifs. C'était chose singulière et imposante de voir ces hommes qui, la plume et l'encrier dans la poche, une Bible dans l'autre, et la hache sur l'épaule, marchaient silencieusement à la conquête de la forêt. Suspendaient-ils momentanément leurs pénibles travaux, ce n'était que pour écrire, appuyés sur quelque arbre renversé, l'historique de leurs tribulations, ou pour implorer l'intervention divine, alors que le toit de la cabane n'existait pas encore entre eux et la voûte des cieux.

Imbus, ainsi qu'étaient la plupart des colons, de principes religieux, tous, ou presque tous, étaient des gens profondément versés dans les connaissances théologiques; beaucoup même étaient des ecclésiastiques instruits. Aussi la masse des premiers écrits publiés en Amérique fut-elle sur ce dernier sujet.

Plus tard arrivèrent également quelques Français que Louis XIV (1), par son impitoyable et impolitique rappel de l'édit de

(1) 1er octobre 1685. *Histoire de France*, Anquetil, vol. IV, p. 100.

Nantes, y exila, comme pour aider à féconder sur le nouveau sol cette haine invétérée de l'intolérance et ce principe immuable de la liberté qui s'y trouvent si profondément enracinés. Ces hommes consciencieux, tirés de l'élite de la nation la plus enjouée du globe, jadis heureux, maintenant cruellement éprouvés par la fortune, violemment arrachés à leurs familles, et forcés de fuir le beau ciel de la patrie, étaient aussi, eux, gens graves et naturellement portés à la contemplation. Ils tournaient avec angoisse leurs regards vers les lieux chéris de leur enfance, qu'ils ne devaient plus revoir. La terre de l'exil se présentait à eux sous l'aspect le plus triste et le plus sombre. Elle ne leur offrait qu'un avenir d'amertume et de regrets. Deux cent mille individus, dit Anquetil, dont l'expulsion est encore une cause de gémissemens pour la France, furent ainsi cruellement exilés. Quelques familles, comme nous l'avons déjà observé, traversèrent l'Océan. Elles s'identifièrent avec leur patrie adoptive, et il ne reste plus de traces de leur origine étrangère que leurs noms, originairement français, *américanisés* par la prononciation; mélange dont elles ont tout lieu d'être fières.

Cependant cette accession de quelques familles de France à la partie intelligente des colons n'eut pas l'influence qu'on eût pu en attendre. Dans une population encore bien minime et clair-semée sur un vaste espace, telle qu'elle l'était à cette époque, l'arrivée soudaine d'un nombre, comparativement grand, des fils de la France, nation dont chaque individu semble, par-dessus tout, doué de cette aimable philosophie que l'on prend souvent à tort pour de la légèreté, mais qui, toutefois, imprime à la société, dans toutes ses relations, une aménité enjouée et de bon goût; leur venue, disons-nous, eût, dans toute autre circonstance, pu influer sur les mœurs des colons; mais les premiers actes des huguenots, tout comme ceux des puritains d'Angleterre, étaient empreints d'un cachet de mélancolie qui a dû se perpétuer dans leurs descendans. Or, de l'assemblage, en premier lieu, d'individus de la race saxonne, aussi flegmatique par tempérament que portée aux idées sérieuses par caractère, grossi par la suite des huguenots que persécutaient les catholiques; par les catholiques que, à leur tour, tourmentaient les huguenots, suivant les différentes phases religieuses imprimées aux nations de l'Ancien-

Monde, tantôt par l'esprit consciencieux d'examen, tantôt par les caprices des souverains; d'une réunion de tant d'élémens sérieux, si divers dans leur origine, bien qu'homogènes dans leur cause, devait nécessairement s'ensuivre une société dont le caractère grave et mesuré fût la marque distinctive.

Il devait, en outre, résulter de la forme populaire et démocratique des institutions adoptées pour le pays (organisation qui, tout en stimulant sans cesse la salutaire influence de chaque individu, transforme la nation entière en une arène continuelle de discussions sur les droits et la liberté individuels), que les esprits seraient naturellement portés à s'occuper principalement d'économie politique.

On se fera une juste idée de cette soif ardente de politique, en songeant que le nombre des journaux publiés en Amérique, qui, dans l'année 1700, montait à quatre, dans toutes les colonies, est maintenant de *quinze cents*, publiant continuellement cent millions d'exemplaires. Nous voyons donc cette dernière science, celle de la politique, après la religion, fournir une plus grande masse de production littéraire que celle même de l'éducation, qui vient après elle.

Quant à la tendance des esprits vers les sujets religieux, elle se trahit dans les écrits, dans les actes de la nation. Ainsi, un auteur célèbre anglais, mademoiselle Martineau, a dit au sujet des États-Unis : « La démocratie amé-« ricaine est profondément implantée dans le « sol de la religion chrétienne; tout ce qui « existe de bon dans la religion naturelle, elle « le vivifie, elle l'illumine sans l'altérer. »

Ce que nous venons de dire indique assez le penchant pour la lecture chez une nation dont, sur trois individus, deux savent lire. On objecterait sans doute à cette appréciation que la politique et le commerce étant les productions essentielles des journaux et écrits politiques, leur immense publicité constaterait tout au plus l'esprit de spéculation et la soif de politique qui animent le peuple, sans que pour cela on y trouvât un indice incontestable de goût littéraire. Mais il faut songer qu'une forte portion de la littérature, celle la moins prétentieuse, qui n'est pas pour cela privée de mérite ; celle à laquelle manque tout autre moyen de se faire jour, n'a, elle, que les journaux où elle trouve place, et à la grande circulation desquels elle contribue essentiellement.

Il résulte de là que si nous ne possédons pas beaucoup d'auteurs de profession, le nombre de nos écrivains et publicistes, dont beaucoup se distinguent par un beau talent, est fort élevé.

Toutefois, nous trouvons qu'une liste porte à sept cent quatre-vingts les *auteurs* américains qui avaient fleuri et étaient morts avant 1840, producteurs d'ouvrages purement littéraires, traitant de la religion, de l'éducation, de la politique ou l'art de gouverner les hommes, de l'histoire, l'éloquence et la poésie.

Dans les premiers temps, les ouvrages élémentaires, ceux sur l'éducation, nous arrivaient d'Angleterre. Bientôt cette importation se ralentit, et l'on peut dire que cette importante portion de la subsistance intellectuelle de la nation est maintenant presque exclusivement indigène en Amérique.

Par une énumération des œuvres littéraires qu'a produites l'imprimerie en 1834, nous trouvons que pendant cette période les ouvrages et leurs sujets se trouvent partagés de la manière qui suit :

Éducation	73
Religion	37
Romans et Contes	19

Histoire et Biographie.....	19
Jurisprudence.....	20
Poésie.....	8
Voyages.....	8
Beaux-Arts.....	8
Sujets divers.....	49

C'est-à-dire que sur 251 ouvrages, 216 viennent confirmer la remarque précédemment faite sur la tendance générale de l'esprit américain vers les choses utiles et sérieuses.

Là où le loisir matériel est considéré comme une anomalie, et où d'ailleurs existent peu de grandes fortunes pour s'y livrer, le caractère d'homme de lettres, dégagé de toute autre occupation, est rare; on peut même dire qu'il est à peine connu. Les effusions de nos philosophes, qui sont en même temps des hommes d'action, n'ont pas eu pour éclore l'ombrage des jardins d'Academus. Celles de nos auteurs apparaissent donc dans les intervalles peu fréquens que leur laissent les travaux variés de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, ou bien de la pratique des professions scientifiques, telles que le barreau, la chaire et la médecine. Nous n'avons ni Portique ni Lycée; et il n'a pas encore lui pour l'Amérique le jour où, l'âme à l'aise, l'homme doué d'un esprit phi-

losophique peut se laisser entraîner à l'attrait d'une vie purement contemplative, charme qu'a si bien dépeint le Virgile français, quand dans sa verve naïve il s'écrie :

> Heureux qui, dans le sein de ses dieux domestiques,
> Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
> Et, dans un doux abri trompant tous les regards,
> Cultive ses jardins, les vertus et les arts!

L'étude des arts d'agrémens et celle de la littérature n'ont pas encore dû remplacer celle des arts utiles que nous légua notre origine. De telles habitudes et de telles impressions ne s'effacent pas en un siècle. Aussi devant nous se développe un vaste champ intellectuel, où, à l'égal du cèdre du Liban, et, nous l'espérons, aussi durable que lui, domine l'arbre de la religion. A son abri, a été cultivé avec non moins de succès le domaine de la philosophie, qui embrasse la jurisprudence, science ayant pour but principal l'amendement de toute créature, par le moyen du châtiment sans dégradation ; car il est évident que dans nul autre pays l'intelligence du droit criminel n'a été portée à un degré aussi élevé ; et puis, en résumé, la science non moins utile, et si féconde en ses résultats, du libre gouvernement de l'homme par lui-même.

Que l'on ne s'imagine pas, toutefois, qu'il nous est accordé seulement de présenter un tableau rembruni par d'impénétrables forêts et d'innombrables rochers. Là, sans doute, est encore la nature dans toute sa majesté; la charrue n'a pas jusqu'ici nivelé ses montagnes, rempli ses vallées; et si l'homme, avec son irrésistible auxiliaire, la vapeur, est venu en tous sens les traverser avec audace, il ne va pas, dans sa marche rapide, sans apercevoir dans sa course, et de distance en distance, ces immenses tulipiers, par exemple, qui, sans culture aucune, portent leurs tiges embaumées jusqu'à la cime du chêne altier; ces magnoliers sans nombre, ces églantiers délicieux dont le suave parfum vivifie l'air qu'il respire, et ces vignes fleuries qui apparaissent dans l'épais feuillage, comme un doux regard de la nature. —Ainsi de la littérature du Nouveau-Monde; elle a aussi ses fleurs, sa poésie.

DE LA LITTÉRATURE

ET DES HOMMES DE LETTRES

DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Ire PARTIE.

Récits historiques.

CHAPITRE Ier.

HISTOIRE.

Remarques générales sur les différens genres de l'histoire, et sur ce qui caractérise les historiens des Etats-Unis.—*Historiens :* Holmes. Ramsay. — *Liste des historiens divers des États de l'Union :* Jefferson, John Adams, Sparks, Grimshaw, Brackenridge, Allen, Pitkin, Warden, Weem, Bancroft, Cooper, Wirt, Irving, Wheaton, Marshall. *Histoire de Napoléon,* par Lee. Mc Kenney. *Sociétés historiques des États,* Prescott.

On a dit que l'histoire était la philosophie enseignant par l'expérience. L'humanité est d'autant plus redevable à cette branche de la science que c'est là principalement son moniteur. C'est elle qui signale les erreurs du passé, apprend à en éviter les écueils, elle enfin qui inspire la confiance dans l'avenir. La tâche arduc que s'impose l'historien

est d'autant plus méritoire qu'elle ne trouve sa récompense que tardivement, et rarement autre part que dans la postérité. Il est bien évident que c'est dans l'acception la plus large du terme *historien* que nous puisons cette idée, et non dans l'histoire éphémère et partielle de quelque portion de nation ou d'un court espace, genre qui mérite tout au plus le titre d'élémens pour servir à l'histoire, mais qui n'est pas celle-ci tout entière, toute philosophique, ainsi que la conçurent les Tacite, les Thucydide, les Rollin, les Voltaire, les Gibbon, les Bossuet, et, pour nous, les Marshall, les Ramsay, les Jefferson, les Irving, les Prescott, les Sparks.

Les historiens d'Amérique n'ont pas encore pour eux la célébrité que la durée imprime à de tels ouvrages. Pour la plupart, ils décrivent ce que l'on a soi-même vu; ils parlent d'événemens contemporains qu'il a été possible de confronter, et que les passions humaines ont fait envisager à chacun sous des couleurs différentes, sur lesquels n'a pu encore s'étendre le voile du temps et de l'impartialité. Mais si, sous ce rapport, un certain désavantage s'y rattache, ils ont, par contre, un caractère à eux propre et que n'ont pas tous leurs illustres prototypes. Ils sont moins individuels que ces derniers, et on nous permettra d'insister sur cette observation qui est de quelque importance, comme attribuant à cette branche de la littérature américaine une propriété en quelque sorte caractéris-

tique, et que, pour notre part, nous désirons qu'elle puisse toujours conserver.

En Europe, et par la nature même des institutions monarchiques qui ont de temps immémorial régi la société du monde classique, il existe une pente naturelle et irrésistible vers la centralisation. Dans cette tendance, tout s'individualise et se personnifie. Les masses comptent pour peu (nous parlons ici par rapport à l'histoire), et chaque époque est représentée par le souverain qui fleurit dans l'espace de temps que l'on a en vue d'écrire. Il s'ensuit que l'histoire devient plutôt une chronique individuelle des monarques, de leurs actions et de leurs hauts faits, de leur famille, de leurs intrigues souvent, de leurs amours toujours, que l'histoire du peuple: résultat naturel de l'organisation politique et sociale de l'Europe. Il est vrai qu'en approchant davantage de cette émancipation qui s'effectue graduellement dans le monde politique, les œuvres brillantes et philosophiques de Voltaire, œuvres dans lesquelles il essaie de placer l'homme dans une position plus en harmonie avec sa propre dignité, viennent faire exception à la règle générale des historiens; et que, plus récemment encore, et sous nos yeux mêmes, un autre exemple éclatant se présente dans l'*histoire* si justement célèbre *de la révolution française*, par M. Thiers, où sont plus largement tracés les procédés des masses et ces intérêts populaires qui, de loin, mènent à des résultats géné-

raux ; mais ce sont là des exceptions. Au lieu qu'aux Etats-Unis, où les auteurs n'ont pas eu à subir les mêmes nécessités qu'en Europe, leurs écrits sont plus exclusivement l'histoire des événemens, l'examen consciencieux des causes et des effets, l'histoire d'un peuple enfin, et que là, aussi, elle ne peut être celle d'un ou de quelques êtres privilégiés. C'est peut-être chez nous un jugement audacieux ; mais il nous a semblé que certaines histoires que nous avons en vue méritaient plutôt le titre de *Biographie princière* que celui d'*Histoire nationale* qui leur est conféré.

M. Holmes, l'écrivain qui, en premier lieu, occupe notre attention, n'est pas le premier, en rang de date, de nos historiens; car son ouvrage intitulé : *Annales de l'Amérique, depuis sa découverte par Christophe Colomb, en* 1492, *jusqu'en* 1826, parut dans la dernière année. La raison pour laquelle nous le faisons devancer ceux qui sont plus anciens, c'est que cet ouvrage a trait, comme on le voit, aux premiers temps non seulement de la république, mais encore de l'existence connue du Nouveau-Monde.

C'est un traité chronologique des principaux événemens arrivés chaque année, depuis le jour où Colomb s'embarqua pour la première fois jusqu'à l'année 1826, qui fut signalée par la mort, remarquable en un même jour (le 4 juillet), des deux vénérables patriotes Jefferson et Adams, période em-

brassant trois cent trente-trois années. Il traite, par conséquent, en premier lieu, des découvertes et des établissemens européens, ce qui comprend cent quinze années; vient ensuite l'histoire des colonies anglaises jusqu'à la déclaration d'indépendance, c'est-à-dire cent soixante-neuf ans; puis, enfin, la troisième période est de cinquante années.

D'après cette classification, il devient facile de suivre l'auteur dans les détails remplis d'intérêt qu'il donne sur la périlleuse entreprise et sur les nobles succès de Colomb; de se récréer avec lui des aventures remarquables et romanesques du capitaine Smith, le premier fondateur de la Virginie, dont nous parlerons plus tard plus en détail; et enfin d'arriver à la troisième division des annales, qui est notre histoire nationale depuis la déclaration d'indépendance des Etats-Unis. Nous avons été ainsi amené à parler de l'écrivain qui, le premier, se soit emparé de l'histoire américaine constituée en nation.

David Ramsay naquit dans la Pensylvanie, en avril 1749. Dès l'âge le plus tendre il montra de grandes dispositions pour la littérature, et à seize ans il avait entièrement complété ses études et obtenu le diplôme de bachelier.

N'ayant pas de fortune, il s'appliqua à acquérir la science de la médecine dont il suivit un cours pendant deux années dans les intervalles de loisir que

lui laissait l'enseignement auquel il s'était dévoué en qualité de professeur dans une famille particulière. Il fut disciple du célèbre docteur Rush, qui l'affectionnait comme son enfant. Par la suite, il s'établit à Charleston, où il acquit, comme médecin, une grande célébrité. La part qu'il prit dans tous les événemens révolutionnaires de l'indépendance de l'Amérique fut des plus actives; partout et en tout lieu il proclamait, par parole et par écrit, son amour ardent pour la liberté et pour le bonheur de son pays. Ses écrits d'alors sur la politique sont nombreux; mais comme ces pièces étaient fugitives et étaient publiées sans liens entre elles, il ne les jugea pas dignes de former un recueil, quoique, néanmoins, beaucoup de celles-ci fussent fort remarquables. Ses sentimens patriotiques lui valurent, de la part des autorités anglaises, un exil de onze mois à Saint-Augustin, dans la Floride. Au congrès national dont il fut l'un des membres éminens, il occupa le fauteuil présidentiel en l'absence du célèbre John Hancock, le titulaire ordinaire. Il parlait avec facilité et élégance, et était surtout bon logicien.

Mais ce fut principalement comme écrivain que Ramsay acquit sa brillante réputation en Amérique comme en Europe. Il fut l'un des premiers et assurément l'un des meilleurs écrivains du Nouveau-Monde, et on le considère avec raison comme le père de ses historiens.

En 1785 fut publiée son *Histoire de la Révolution dans la Caroline du Sud.* Encouragé par le bon accueil que rencontra ce premier essai, il dirigea son attention vers les élémens d'un ouvrage plus développé et plus complet. Ami intime de Franklin et de Whitherspoon, il en reçut de précieux matériaux. Souvent aussi il se rendit à Mont-Vernon, près de George Washington, afin d'en obtenir les renseignemens que ce grand homme ne refusait à personne, et, à plus forte raison, à Ramsay, qui déjà était connu de lui comme législateur et comme homme de lettres. Ces recherches consciencieuses eurent pour résultat, en 1790, l'*Histoire de la Révolution américaine,* qui fut accueillie par une approbation universelle.

Non content de cela, l'année 1801 vit éclore *la Vie de Washington*, biographie que la vérité et la pureté de son langage placent au plus haut degré de mérite littéraire. Dans cette production, il semble vouloir se mettre au niveau de son héros : « caractère, dit-il, au-dessus de tout ce qu'ont produit et Rome et la Grèce. »

En 1808 parut l'*Histoire de la Caroline du Sud,* en 2 volumes in-8°. — Il a de même produit plusieurs écrits sur la profession de la médecine, profession qu'il pratiqua habituellement et toujours avec succès. Cependant le plus grand des travaux de Ramsay, celui dont il s'appliqua pendant quarante années de sa vie à recueillir les matériaux,

mais qu'il ne lui fut pas permis de voir éclore, est intitulé : *Histoire universelle* américanisée, ou *Vue historique du monde, depuis les temps connus les plus reculés jusqu'au dix-neuvième siècle, appliquée spécialement à la condition de la société, de la littérature, de la religion et du gouvernement des États-Unis d'Amérique.* Cet ouvrage fut publié après sa mort, par MM. Carey, avec son *Histoire des Etats-Unis*, qui est en trois volumes ; cette œuvre, en partie posthume, en forme douze en tout.

Comme historien, on peut hardiment assurer que Ramsay est véridique, judicieux et impartial ; que son style est pur et classique, et que, en dépit d'une certaine originalité que l'on rencontre parfois dans ses idées, celles-ci sont du moins exprimées avec une clarté et une précision bien remarquables. Bien que l'on y découvre une aversion marquée pour tout ornement superflu, pour toute fleur de rhétorique susceptible de détourner l'attention du lecteur ; quoique son style, enfin, soit admirablement adapté au genre sérieux de l'histoire, auquel il est souvent donné de dire en un instant l'expérience de mille années, toujours est-il que ce dernier ouvrage abonde en remarques générales et philosophiques sur la nature de l'homme et sur sa destinée ici-bas, observations qui démontrent un esprit élevé et des connaissances profondes et variées.

En qualité de littérateur, et l'un des premiers dans la carrière historique des Etats-Unis, Ramsay a peu de rivaux; comme homme, il offrit l'exemple de toutes les vertus. Fallait-il donc qu'une aussi belle vie fût tranchée par le fer d'un aliéné, d'un malheureux assassin? Telle fut cependant sa triste fin. Un misérable, du nom de Linnen, avait été pour quelque crime appelé devant les tribunaux. Les défenseurs y firent valoir son état d'aliénation mentale, et la cour, afin de s'en assurer, nomma deux médecins experts qui examinèrent le cas et se prononcèrent pour l'affirmation. Ramsay fut l'un des deux hommes de l'art, et il conclut son rapport en exprimant l'idée qu'il serait dangereux pour la société de laisser l'accusé libre dans ses actions. Ce dernier fut en conséquence renfermé jusqu'à ce qu'on supposât en lui un retour vers la raison. Cependant cet homme nourrissait dans son âme un sentiment secret de vengeance contre les médecins qui, disait-il, étaient la cause principale de sa captivité. Rempli de cette funeste idée, le 6 mai 1815, au moment où le docteur Ramsay rentrait chez lui, Linnen, qui le rencontra, lui déchargea à bout portant un pistolet chargé de trois balles. Ramsay tomba blessé à mort. L'assassin fut arrêté et enfermé, sa vie durant, comme maniaque forcené.

Dans cette triste circonstance, le beau caractère de Ramsay ne se démentit pas un instant; il par-

donna à son meurtrier, et s'opposa à un plus rude châtiment. A la suite de cette attaque meurtrière, il s'écriait : « J'ignore si mes blessures sont mortelles « et je ne crains point la mort. Si, cependant, mon « sort est de succomber, j'en appelle ici à toutes les « personnes présentes, et je déclare que je considère « le malheureux qui a commis l'acte comme un luna- « tique, et par conséquent comme étant parfaite- « ment innocent. » Ramsay mourut avec ce senti- ment du chrétien sur les lèvres, le 8 mai 1815.

Bon nombre d'écrivains américains se sont signalés dans les histoires partielles ou celles qui se rapportent aux différens Etats de l'Union. Ainsi l'Etat de Vermont a eu pour historien Ira Allen; le Massachussets et la Nouvelle-Angleterre en général, Bradford, Elliot, Gookin, Hubbard, Hutchinson, Lincoln, Minot, Peters, Stiles, Sullivan, Trumbull, Williams, Woodbrige, etc., etc. Le Maryland, la Pensylvanie, New-York et le New-Jersey ont eu Robert Proud, Thomas Gordon, Sand, Smith, etc., etc.; la Géorgie, Mc Call, Oglethorpe; la Virginie, Berkley, Beverley, Henry Lee, et beaucoup d'autres. La Louisiane a eu Stoddart; les états de l'Ouest, Flint, Butler et Hall. Cette énumération ne contient pas nécessairement tous les écrivains qui se sont appliqués à l'histoire particulière des Etats de l'Union. Le mérite de beaucoup de ces ouvrages, toutefois, a été reconnu sous le rapport, principalement, de leur utilité dans la composition à venir

d'une histoire générale dont ils fourniront d'excellens élémens. Le cadre dans lequel nous devons nous renfermer ne nous permettant pas de les passer tous en revue, ils sont mentionnés seulement pour mémoire. Nous nous réservons pour les écrits qui, s'éloignant d'une spécialité quelconque, ou plutôt d'une simple localité, embrassent davantage l'Union dans son ensemble, et qui, par leur nature, entrent dans la catégorie des écrivains de la haute histoire.

Sous le titre plus que modeste de *Notice sur l'Etat de la Virginie*, par M. Thomas Jefferson, parut, en 1787, un ouvrage de peu de volume, et qui, par cela même, contraste singulièrement avec son utilité et la réputation de son auteur. A cette époque, quoique déjà il eût acquis une grande célébrité dans son propre pays, le nom de Jefferson n'avait pas encore été porté par les événemens politiques dans lesquels il occupa un rang si éminent, ainsi qu'il le fut depuis dans tout le monde civilisé. Néanmoins, à peine cet opuscule eut-il vu le jour que l'impression qu'il produisit en Amérique comme en Europe fut générale. Il suffit de le lire pour être frappé de la profondeur et de la philosophie de cet écrit. En matière de style, cet ouvrage en a un qui lui est propre et qui respire dans toutes ses parties la force et la vérité. La description suivante de Harpersferry en donnera peut-être quelque idée.

« Le passage du Potowmack à travers la rangée « des montagnes Bleues est probablement l'un « des spectacles les plus sublimes de la nature. Le « spectateur se trouve sur une éminence; à sa « droite est la rivière Shenandoah, qui, dans l'es- « pace de vingt milles, a côtoyé le pied de la mon- « tagne afin de se trouver quelque part une issue. « A gauche, arrive également le Potowmack, lui « aussi, à la recherche d'un passage pour ses eaux. « Au point de leur jonction, ces deux rivières se « précipitent de concert sur la montagne qui s'op- « pose à leur cours, elles la déchirent, et, ensemble, « elles passent outre à la mer.

« A la première vue de ce spectacle, on est natu- « rellement porté à croire que la formation de « cette terre a été l'œuvre du temps; que, d'abord, « les élévations en furent produites, qu'ensuite les « fleuves coulèrent, qu'à cet endroit ils furent « barrés par les montagnes Bleues, de sorte qu'ils « y devinrent un océan qui remplit la vallée tout « entière; que, continuant de même à s'élever, les « eaux se sont enfin rompues à cette place, sépa- « rant violemment la montagne depuis son faîte « jusqu'à sa base. Cette opinion est justifiée par « l'existence, sur chaque rive, d'immenses masses de « roches, mais plus particulièrement sur celles du « Shenandoah, ces masses étant des preuves incon- « testables de leur rupture et de leur avulsion du « lit de la rivière par le plus puissant des agens

« naturels. Mais le fini qu'a donné la nature à la « perspective lointaine de ce paysage est d'un « caractère totalement différent. Il oppose un con- « traste réel au premier plan. L'aspect en est aussi « placide et délicieux que l'autre est sauvage et « terrifiant; car tout-à-coup l'œil entrevoit, à tra- « vers les crevasses de la montagne entr'ouverte, « un petit bout d'horizon azuré, s'étendant au loin « sur le pays qui, au milieu du bruit assourdis- « sant, vous convie, pour ainsi dire, à fuir ces scènes « tumultueuses pour aller là-bas jouir du calme « délicieux qui y règne. Ici se repose la vue; c'est « d'ailleurs de ce côté que se dirige la route. Tra- « versant le Potowmack au-dessus de la jonction « des deux rivières, on longe, pendant trois milles « de pays, la base des montagnes, le spectateur « voyant tout le temps d'horribles fragmens sus- « pendus au-dessus de sa tête; à environ vingt « milles de là, il se trouve à Fredericktown et dans « le pays fertile qui l'environne. Ce spectacle est « digne d'un voyage à travers l'Océan. »

Qui n'aimerait pas, ainsi que nous, à passer le fameux *pont naturel* de la Virginie, « l'œuvre, dit « M. Jefferson, la plus sublime de la nature? Il est « situé sur la partie ascendante d'une montagne « qui semble avoir été fendue et détachée par quel- « que grande convulsion. Suivant quelques hommes « qui l'ont mesurée, la fente, à l'endroit du pont, « est à deux cent soixante-dix pieds du niveau; sui-

Malgré les extraits assez nombreux que nous avons déjà donnés des notes sur la Virginie, nous espérons que le lecteur ne nous saura pas mauvais gré de rapporter encore le discours suivant d'un Indien, discours recueilli par l'auteur, et qui fut prononcé devant lord Dunmore, auquel le chef indien se plaignait amèrement, et avec raison, du traitement qu'avait subi sa famille entière de la part des colons anglais :

« J'en appelle à tout homme blanc, si jamais il « entra dans la hutte de Logan ayant faim, sans « que Logan lui donnât à manger; si jamais il y « parut ayant froid et étant nu, et s'il ne lui four- « nit pas des vêtemens. Pendant tout le cours de « la dernière guerre, qui fut si longue et si san- « guinaire, Logan, ami de la paix, resta tranquille « dans sa hutte. Tel était l'amour que je portais « aux blancs, que mes compatriotes me désignaient « en passant en disant : *Voilà Logan, l'ami des* « *blancs*. J'aurais même vécu au milieu de vous, « n'eût été l'injustice d'un seul homme. Au « printemps dernier, sans provocation aucune, et « d'un grand sang-froid, le colonel Crasp égorgea « tous les parens de Logan: Il n'épargna ni ma « femme ni mes enfans. Il ne coule plus une seule « goutte de mon sang dans les veines d'aucune créa- « ture vivante. C'est là ce qui m'a appelé à la ven- « geance. Je l'ai recherchée. J'ai tué beaucoup de « monde. Ma vengeance a été entièrement satis-

« faite. Pour mon pays, je me réjouis des rayons de « la paix ; mais gardez-vous de penser que ma joie « soit celle de la crainte. Logan n'a jamais connu la « peur. On ne le verra pas tourner le dos pour sau- « ver sa vie. Est-il quelqu'un qui viendrait mainte- « nant pleurer la mort de Logan? Personne! »

Nous laisserons ici Thomas Jefferson pour le retrouver ensuite parmi les moralistes et les savans qui ont, par leurs travaux, illustré la littérature naissante d'Amérique.

Un autre homme d'état, contemporain, enrichit également son pays par ses écrits et ses actions. Ce fut le vénérable octogénaire John Adams, qui, ainsi que Jefferson, et comme nous l'avons dit plus haut, s'éteignit, le 4 juillet 1826, au cinquantième anniversaire de l'indépendance qu'ils contribuèrent si puissamment à établir. Sa carrière politique fut longue et orageuse, car il vécut dans des temps qui mettent à l'épreuve le cœur des hommes. Ses écrits, où l'on rencontre la mâle énergie dans laquelle étaient trempés les hommes de cette époque, ont trait plus spécialement à la politique et à la morale qu'aux autres branches de la littérature. Cependant, pendant sa résidence en Angleterre, où il fut le premier ministre qu'y envoyèrent les Etats-Unis, après la reconnaissance de leur indépendance par cette nation, il y composa un ouvrage fort remarquable en trois volumes, intitulé *Histoire des principales Répu-*

bliques. Dans cette œuvre, l'auteur s'applique principalement à éclairer cette question, importante en politique, déterminer si le pouvoir législatif d'un état libre doit être placé dans une assemblée unique, ou dans deux branches égales, indépendantes, et cependant liées entre elles. Il touche aussi à celle-ci, non moins essentielle, déterminer si le pouvoir exécutif doit résider en une seule ou être confié à plusieurs mains : questions sur lesquelles il n'existe maintenant aucun doute, du moins parmi les théoristes du Nouveau-Monde.

On doit à M. Jared Sparks, de Boston, compilateur aussi infatigable qu'écrivain distingué, une excellente histoire de *la Vie de Washington*. Et, en passant, que le lecteur veuille bien nous excuser si ce nom de Washington se retrouve aussi souvent sur notre route. Il ne peut en être autrement chaque fois qu'il s'agit de l'organisation sociale et politique américaine; et, en conséquence, il ne peut paraître étonnant que ce thème ait souvent été en faveur chez les historiens transatlantiques. C'est un nom vers lequel l'âme, que sans cesse agitent les tourmentes et les passions humaines, aime toujours à retourner avec délices, semblable à l'œil qui, fatigué de la vue d'un vaste incendie, trouve enfin à se reposer sur quelque point de l'horizon où règnent la sérénité et le calme de la nature. Nous pouvons, toutefois, nous étayer d'une autorité non moins élevée que celle de M. Guizot, le célèbre

commentateur de Washington, qui, à l'occasion de son beau travail sur cette matière, nous assura verbalement que ce qu'il regrettait le plus était, après l'avoir terminé, « d'avoir eu à se séparer d'une « aussi bonne compagnie. »

L'édition de M. Sparks se compose de douze volumes grand in-8°, sous le titre d'*Écrits de George Washington.* Ils contiennent une portion de la correspondance du grand homme. Ce volumineux recueil ayant été partiellement traduit en français sous la direction de M. Guizot, il ne nous est pas donné ici d'en faire une analyse; nous préférons renvoyer le lecteur à cet ouvrage remarquable. Qu'il nous suffise de dire cependant qu'il prouve incontestablement combien était ingénieux et méthodique, dans la division de ses veilles, l'homme qui, tout en contribuant à poser le fondement d'un empire, trouva encore le temps d'écrire et de transcrire (car il tenait un registre de tout ce qu'il écrivait) un recueil de correspondance formant plus de deux cents volumes in-folio. C'est dans cette masse immense qu'a puisé M. Sparks, là qu'il a trouvé les matériaux de son grand ouvrage, que précède une histoire, riche de style et de vérité, de George Washington.

Il ne saurait entrer dans notre cadre de nous étendre sur les vastes opérations dans lesquelles Washington fut l'acteur principal. Nous préférons laisser parler M. Sparks, sur les habitudes et la

personne du guerrier citoyen. Or, voici ce qu'il nous apprend touchant le courageux sang-froid qu'il montrait en toute occasion, ainsi que relativement au goût qu'avait Washington pour la chasse.

« On raconte, dit-il, à ce sujet une anecdote qui « prouve sa force et son courage. Un homme de « mauvaise réputation, et qui n'avait aucun res- « pect pour les lois, était venu très souvent sur ses « terres, à Mont-Vernon, pour y tuer des canards « et d'autre gibier. Plus d'une fois Washington « l'avait averti de n'y pas revenir. Cet homme avait « l'habitude de traverser le Potomack dans un ca- « not, et de remonter jusqu'à quelque endroit obs- « cur où il pût être caché à tous les regards. Un « jour, ayant entendu un coup de fusil, Washing- « ton monta à cheval, et s'avança en suivant la di- « rection du son. Le braconnier s'aperçut de son « approche; il n'eut que le temps de gagner son « canot et de s'éloigner du bord; et il vit Washing- « ton sortir des buissons à peu de distance. L'homme « leva son fusil, l'arma, le diriga vers lui, et le visa « évidemment; mais, sans hésiter un seul moment, « Washington fit avancer son cheval dans l'eau, « saisit la proue du canot, le tira à terre, désarma « son antagoniste, et lui infligea un châtiment au- « quel il se garda bien de s'exposer une seconde « fois. »

La personne et le caractère du chef américain sont ainsi dépeints par M. Sparks.

« Washington avait un extérieur imposant et gra-
« cieux : il avait environ cinq pieds huit pouces,
« était bien proportionné et avait la poitrine large;
« ses membres étaient longs et un peu minces,
« mais bien tournés et forts; ses traits étaient ré-
« guliers, ses yeux d'un bleu clair, et, dans un état
« calme, il avait l'air grave, doux et bienveillant.
« Quand il était seul, ou qu'il ne prenait pas part
« à la conversation, il paraissait paisible et réfléchi,
« mais lorsque son attention était excitée, ses yeux
« s'enflammaient aussitôt, et sa figure rayonnait de
« vivacité et d'intelligence. Il ne parlait pas avec
« une grande facilité, mais ce qu'il disait allait
« droit au fait; et on l'écoutait avec d'autant plus
« d'intérêt, qu'on savait que ses paroles venaient
« du cœur. Il était rare qu'il se livrât à des saillies
« d'esprit ou de gaîté, mais personne n'avait plus
« de plaisir que lui à trouver cette disposition chez
« les autres, et, bien qu'il fût content dans la re-
« traite, il cherchait surtout son bonheur dans la
« société, et prenait part avec délices à tous les
« amusemens raisonnables et innocens. Sans aus-
« térité d'un côté, et sans aucune apparence de fa-
« miliarité de l'autre, il était affable, poli et d'une
« douce gaîté. On a souvent remarqué qu'il avait
« dans sa personne et dans ses manières une di-
« gnité difficile à définir, qui inspirait à tous ceux
« qui le voyaient pour la première fois une sorte
« d'instinct de déférence et de vénération. Ce senti-

« ment pouvait venir de la conviction de sa supé-
« riorité, aussi bien que de l'effet produit par son
« extérieur et son maintien.

« Le caractère de son esprit a été développé dans
« les actes publics et privés de sa vie; et les preuves
« de sa grandeur se trouvent presque également
« dans les uns et dans les autres. Les qualités qui
« lui donnèrent l'ascendant qu'il exerça sur la vo-
« lonté d'une nation, comme commandant des ar-
« mées et comme premier magistrat, le firent aussi
« aimer et respecter comme individu. La sagesse,
« le jugement, la prudence et la fermeté étaient les
« traits dominans de son caractère. Jamais homme
« ne vit plus clairement l'importance relative des
« choses et des actions, et ne s'affranchit plus com-
« plètement de l'influence de l'intérêt personnel,
« de la partialité et des préventions, quand il s'a-
« gissait de distinguer le vrai du faux, et le juste de
« l'injuste, dans toutes les questions et dans tous
« les sujets qui se présentaient à lui. Il délibérait
« lentement, mais décidait fermement; et quand sa
« décision était une fois prise, il en changeait rare-
« ment, et travaillait sans relâche à l'exécution
« d'une mesure, jusqu'à ce qu'elle fût complète-
« ment achevée. Le courage physique et moral
« était inhérent à sa nature, et dans une bataille,
« comme au milieu d'un mouvement populaire, il
« ne craignait pas le danger, et ne s'inquiétait nul-

« lement des conséquences, par rapport à lui-
« même.

« Il avait une de ces nobles ambitions qui font
« désirer d'exceller dans tout ce qu'on entreprend,
« et d'acquérir du pouvoir sur les cœurs des hom-
« mes, en contribuant à leur bonheur et en gagnant
« leurs affections. Sensible à l'approbation des au-
« tres, et occupé de la mériter, il ne faisait aucune
« concession pour gagner leurs suffrages, soit en
« flattant leur vanité, soit en cédant à leurs ca-
« prices. Prudent sans timidité, hardi sans témérité,
« froid dans le conseil, réfléchi, mais ferme dans
« l'action, prévoyant, patient dans les revers, as-
« sidu, persévérant et maître de lui-même, il af-
« fronta et surmonta tous les obstacles qui se trou-
« vèrent devant lui sur le chemin de l'honneur, de
« la renommée et du succès. Plus confiant dans la
« droiture de ses intentions que dans ses moyens,
« il cherchait à s'instruire par les avis des autres...

« Ses qualités morales étaient en parfaite har-
« monie avec les facultés de son intelligence. Le
« devoir était le principe qui gouvernait sa con-
« duite, et les rares qualités de son esprit n'étaient
« pas plus assidument occupées à chercher les
« meilleurs moyens d'arriver à un but, qu'à conser-
« ver la sainteté de sa conscience.... Il pouvait ex-
« cuser les faiblesses, les folies, les imprudences;
« mais les subterfuges, les actions malhonnêtes, il
« ne les oubliait jamais, et les pardonnait rare-

« ment.... Ses passions étaient fortes, et elles se ma-
« nifestaient quelquefois avec violence; mais il
« avait le pouvoir de les réprimer en un instant.
« L'empire qu'il avait sur lui-même était peut-être
« le trait le plus remarquable de son caractère. C'é-
« tait en partie l'effet de la discipline à laquelle il
« s'était soumis. Mais il semble avoir possédé natu-
« rellement ce pouvoir sur lui-même, à un degré
« qui a été refusé aux autres hommes. »

Dans la *Bibliothèque Biographique Américaine*, du même auteur, M. Sparks, ouvrage qui trouve sa place parmi nos biographies, nous trouvons, entre autres, le fait suivant, lequel, ayant trait à l'histoire primitive du Nouveau-Monde, ne paraîtra pas déplacé à cet endroit.

Au nombre des hommes qui contribuèrent essentiellement à planter les jalons dans ces régions, se trouvait le capitaine Smith, l'un des fondateurs de la Virginie, et auteur lui-même d'une histoire fort remarquable des premiers établissemens européens dans ces colonies. Smith était audacieux à l'excès, et aussi éclairé qu'on l'était alors. Il eut le malheur de tomber entre les mains d'un chef suprême indien, appelé Powhatan. Nous laissons à M. Sparks le soin de dire et l'introduction de Smith en la présence de Powhatan, et le traitement qui l'attendait de la part de ce chef.

« Quelques instans après son entrée, une femme
« d'un rang distingué dans la tribu lui apporta un

« vase rempli d'eau, afin qu'il s'y lavât les mains,
« tandis qu'une autre lui présenta pour les essuyer
« un paquet de plumes, en guise de serviette. Les
« Indiens le régalèrent ensuite le mieux qu'ils pu-
« rent, et tinrent longuement un conseil solen-
« nel, afin de déterminer quel serait son sort. La
« décision fut fatale au prisonnier. On apporta
« deux gros blocs de pierre qui furent placés de-
« vant Powhatan; Smith fut traîné jusqu'à eux, et
« on y posa sa tête, afin de l'y écraser, au moyen
« de massues. Déjà l'instrument fatal était levé, et
« le cruel bourreau n'attendait plus que le signal
« pour le faire tomber sur la tête inoffensive
« de la victime. Mais le bouclier protecteur de
« la divine Providence couvrait ses jours, et sa
« favorable interposition en éluda le coup. Po-
« cahontas, fille bien aimée du roi, enfant alors
« âgée de douze ou treize ans, voyant que, malgré ses
« cris et ses lamentations, elle ne pouvait réussir à
« sauver Smith de la mort qui le menaçait, s'élança
« soudainement vers lui; lui serra la tête entre ses
« bras, et la protégea en la couvrant de la sienne,
« car elle s'était décidée ou à arracher le prisonnier
« à son sort, ou à le partager avec lui. La conduite
« généreuse, héroïque de cette enfant toucha enfin
« le cœur de fer de son père, et la vie de Smith fut
« pour le moment épargnée. On l'employa à con-
« fectionner des haches pour le chef, et des clochet-
« tes et des colliers pour ses filles. »

La vie de cette adorable enfant de la nature fut remplie de vicissitudes; et après avoir, au péril de ses jours, donné d'innombrables témoignages d'affection et de dévouement envers les Européens, la belle Pocahontas épousa en dernier lieu un Anglais, du nom de John Ralfe, dont elle eut plusieurs enfans. Le célèbre orateur virginien, John Randolph, fut, dit-on, l'un de ses descendans, et toujours il se glorifia de son ancêtre. Plus tard, Pocahontas passa en Angleterre avec son mari. Elle y fut reçue avec distinction, car la nouvelle de son attachement pour les blancs l'y avait précédée. Toutefois, le malheur l'attendait là. Comme, en 1617, elle se disposait à retourner en Virginie, elle fut prise de maladie à Gravesend, où elle mourut, âgée de vingt-deux ans seulement. « La fermeté et la résignation avec lesquelles elle envisagea la mort furent une preuve non équivoque de la sincérité des principes de religion qu'elle avait long-temps professés. »

Sur la liste de nos historiens nationaux, nous rencontrons William Grimshaw, auteur d'une *Histoire des États-Unis*, depuis les premiers établissemens des colonies jusqu'à la paix de Gand, ouvrage in-8°, publié à Philadelphie en 1820, et qui est fort estimé;

H. M. Brackenridge, qui, avec un talent réel, a décrit la guerre entre les États-Unis d'Amérique et l'Angleterre, de 1812 à 1815, ouvrage en deux vo-

lumes in-8°, traduit en français, en 1820, par A. de Dalmas;

Paul Allen, qui a traité de la *Révolution d'Amérique,* en deux volumes in-8°;

Proudl, auteur d'une *Histoire de la Pensylvanie;*

J. Pitkin, auteur de l'*Histoire politique et civile des États-Unis d'Amérique*, depuis l'année 1763 jusqu'à la fin de la présidence de Washington, en 1797, en deux volumes, ouvrage souvent cité comme autorité;

M. D. B. Warden, qui a fourni une *Description statistique, historique et politique des États-Unis de l'Amérique Septentrionale,* depuis l'époque des premiers établissemens jusqu'à nos jours, cinq volumes in-8°, ouvrage spontanément écrit par l'auteur en anglais et en français, et dont on peut juger de l'utilité par le fait seul que l'édition anglaise, publiée en 1820, est maintenant entièrement épuisée.

Il est plus que probable que, dans les énumérations qui précèdent, les noms de plusieurs auteurs nous ont échappé. Il y aurait injustice cependant à n'y pas ajouter celui de M. Bancroft, auteur d'une *Histoire des États-Unis*, depuis la découverte du continent américain. Suivant plusieurs critiques, au nombre desquels le célèbre professeur Heeren, l'un des éditeurs de la *Revue de Gœttingue*, il est peu d'ouvrages historiques dans lesquels les auteurs aient atteint un aussi haut degré d'élévation de pensée et de style que ne l'a fait M. Bancroft dans

le sien. Un hommage bien mérité y est également rendu au scrupule consciencieux avec lequel l'auteur raconte les faits, et à l'habileté avec laquelle il en tire des inductions vraies. Une preuve, d'ailleurs, du mérite de l'ouvrage précité, c'est qu'il est déjà arrivé à sa quatrième édition.

Le nom de Fenimore Cooper ne s'attache pas uniquement à l'école romantique dont il est l'un des fondateurs les plus illustres. Il semblait tout naturel que sur lui tombât le soin de produire l'*Histoire de la marine des États-Unis*. Cet ouvrage, contenu dans deux volumes, est gracieusement dédié par l'auteur aux officiers de la marine des États-Unis d'Amérique, en témoignage de la reconnaissance et de la protection que leur doit la république pour les services qu'ils lui ont rendus, pour les privations, les périls et les souffrances qu'ils ont courageusement endurés pour elle. On conçoit aisément qu'un tel ouvrage n'a pu être inspiré que par un sentiment de vérité et de pur patriotisme, que le talent reconnu de son auteur ne pouvait manquer de faire briller d'un nouveau lustre. Il n'existait aucun moyen plus efficace à l'aide duquel Cooper pût s'identifier avec l'esprit populaire de son pays, si fier déjà des prouesses de sa jeune et audacieuse marine que, à l'instar de Cornélie désignant ses enfans, il se plaît à la présenter au monde comme le plus beau des joyaux de la république. Dans l'accomplissement de la tâche que

s'impose un auteur, il est bien doux de penser que, quelque pénible que soit la route qu'il aura à parcourir, cette voie le conduira, toutefois, en dernier résultat, vers une perspective riante et des événemens prospères. Telle a été celle qu'a suivie M. Cooper, ainsi qu'il l'indique dans ses remarques préliminaires.

« Ainsi, dit-il, dans la vie humaine, l'homme « passe de l'enfance à l'âge mûr, à travers les di- « verses phases de son existence physique et mo- « rale, de même l'Américain de la génération ac- « tuelle a été témoin oculaire des progrès qu'a faits « son pays, d'une condition de faiblesse, de doute et « d'extrême prudence dans laquelle il se trouvait « en premier lieu, jusqu'à celle de force et de ma- « turité dans laquelle il est actuellement placé. Ce- « pendant cette transition a été tellement rapide, « que l'opinion n'a pu suivre de front tous les « événemens publics qui ont affecté le pays. »

M. Cooper parcourt la plaine liquide en homme du métier, et son histoire, faite principalement pour les braves marins auxquels elle a été dédiée, est remplie de ces détails nautiques qui intéressent le lecteur à un haut degré, mais qui ne sauraient toujours lui offrir les attraits du roman. A chaque genre, en particulier, son caractère. Celui-là, comme on le sait, a éminemment le sien, et c'est dans l'ensemble même de l'ouvrage qu'il faut en puiser le principal mérite. Il est, toutefois, quelques des-

criptions fortement marquées au cachet de l'auteur, que l'on nous permettra de citer.

En 1802 et 1803, il devint indispensable de porter la guerre chez les nations barbaresques de la Méditerranée, afin de les contenir et de ruiner la piraterie qu'elles exerçaient sans merci au détriment du commerce américain, et afin également d'affranchir les États-Unis du tribut honteux que payaient à ces forbans toutes les nations de la chrétienté. A l'occasion d'une attaque par la petite escadre américaine contre Tripoli, une frégate, *la Philadelphie*, fut entraînée par les courans et vint par malheur échouer sur des récifs, d'où il fut impossible de la sauver. Elle tomba nécessairement au pouvoir des Tripolitains qui, par le moyen d'alléges, parvinrent cependant à la soulever et à la conduire dans le port. Ce beau navire, une fois réparé, eût été un important accroissement à leur marine et eût considérablement augmenté leur force. Il était donc urgent de s'en emparer de nouveau ou de le détruire, chose qui paraissait presque impossible, vu sa position, placé, ainsi qu'il se trouvait, sous les canons mêmes du môle et ceux de la terre, qui, en outre d'un armement complet à bord et d'une multitude d'hommes d'armes, paraissaient vouloir le garantir de toute insulte. Néanmoins tous ces obstacles réunis n'arrêtèrent pas l'intrépide résolution de l'amiral américain, de

brûler ce navire aux mains mêmes des Tripolitains.

L'entreprise était hardie, périlleuse, et paraissait même insurmontable; une destruction presque certaine semblait menacer les hommes aventureux qui oseraient la tenter. Les hommes de bonne volonté toutefois ne manquèrent pas, et le lieutenant de vaisseau Décatur s'offrit vaillamment pour les conduire.

« C'était, pour la saison, nous dit Cooper, « une soirée calme et belle; la mer et la baie « étaient aussi tranquilles qu'un jour d'été, vrai « contraste avec ce qui avait eu lieu dans les mêmes « parages deux jours auparavant, lorsque la tem- « pête vint assiéger le navire et faire avorter « l'entreprise. S'apercevant, par les progrès de « leur marche, qu'ils allaient aborder trop tôt et « avant la nuit, lorsqu'ils furent à cinq milles « des rochers, Décatur, de crainte qu'en bais- « sant ses voiles son approche ne fût trop remar- « quée de la terre et de la frégate, fit attacher, à « l'arrière de son aviso, des seaux et autres obsta- « cles qui, sans être aperçus, ralentirent considé- « rablement sa marche. En ce moment aussi le « vent vint à fléchir par degré, jusqu'à ce que les « navires fussent très rapprochés l'un de l'autre; « alors les obstacles furent retirés.

« Vers dix heures, *l'Intrépide* atteignit l'entrée « Est de la baie, ou le passage entre les rochers et

« le banc. Le vent soufflait presque de l'Est, et « comme il se dirigeait en droiture sur la frégate, « *l'Intrépide* la prenait en poupe. La lune était « nouvelle, et pendant que ces audacieux aventu- « riers s'avançaient lentement vers un port en- « nemi, le plus grand calme régnait autour d'eux, « et en apparence la plus profonde sécurité. Pen- « dant près d'une heure ils se glissèrent ainsi dans « l'obscurité; le vent tomba, et finalement leur « mouvement devint presque imperceptible.

« On avait ordonné aux officiers et aux mate- « lots de se coucher sur le pont où ils se trou- « vaient cachés par les bords et par les objets « qui garnissent ordinairement le pont d'un na- « vire de commerce. De plus, comme dans ces « mers on a la coutume d'avoir un plus grand « nombre d'hommes à bord qu'il n'est nécessaire, « l'apparition d'un équipage nombreux ne devait « exciter aucun soupçon. L'officier commandant « se tenait constamment aux côtés du pilote Car- « talano, qui devait également servir d'interprète.

« Le pilotin à la barre eut ordre de se diriger « en droiture sur le beaupré de la frégate, l'inten- « tion étant de monter à l'assaut dans cet endroit, « comme étant celui qui offrait le moins de danger « pour les assaillans.

« *L'Intrépide* se trouvait encore à une assez « grande distance de *la Philadelphie*, lorsque, de « ce dernier navire, on le hêla. Le pilote répondit

« qu'il était de Malte, qu'il avait un but unique-
« ment commercial, qu'il avait été près de faire
« naufrage dans la dernière tempête et avait perdu
« ses ancres, que son intention était de se mettre
« à l'abri de la frégate pendant la nuit. On continua
« ainsi la conversation de façon à donner le temps
« d'arriver très près de la frégate. A cet instant,
« cependant, le vent tourna tout-à-coup et prit
« l'*Intrépide* à l'arrière. Il fut ainsi violemment
« poussé jusqu'à une distance d'environ 40 mètres
« de la frégate, et se trouva ainsi exposé à essuyer
« sa bordée entière. »

S'approchant graduellement, la barque américaine arrive enfin le long du bord de sa puissante ennemie. Ce n'est seulement qu'au moment de l'abordage que les Tripolitains s'aperçurent de la surprise, et qu'un cri de « Américains! » se fit entendre parmi eux.

« Le commandant Décatur était prêt à s'élancer.
« Il avait à ses côtés MM. Lewis et Morris. Lors-
« qu'ils en furent assez rapprochés, il sauta sur les
« haubans de la frégate, et de là donna à son
« monde l'ordre de l'assaut. Les deux aspirans
« étaient près de lui, et tous les hommes de l'*Intré-*
« *pide* se levèrent en masse et les suivirent. Les
« trois officiers se trouvèrent donc sur les hau-
« bans ensemble, d'où ils s'élancèrent de nouveau,
« MM. Décatur et Lewis sautant par-dessus les
« bords, tandis que M. Morris s'introduisait par

« les sabords. Le premier de ces officiers eût eu « l'honneur d'être également le premier à l'atta- « que, si l'un des pistolets qu'il portait à sa cein- « ture ne se fût pas par malheur accroché et ne « l'eût un instant retenu. Le pied de Décatur « glissa en sautant, de sorte que Morris se trouva « le premier sur le pont de la *Philadelphie*. En un « clin d'œil Décatur et Lewis le rejoignirent, et « alors on aperçut une multitude de têtes se pré- « sentant çà et là à chaque issue, et un grand nom- « bre d'individus se faisant jour dans toutes les « directions.

« Il paraît que la surprise fut aussi parfaite que « l'attaque avait été soudaine et sérieuse. La plus « grande partie des Turcs s'enfuit précipitamment « sur l'avant de la frégate, et tous se réfugièrent « d'un côté tandis que leur ennemi se présentait « de l'autre. Ceux, en petit nombre, qui se trou- « vaient sur l'arrière, sautèrent à la mer sitôt qu'ils « furent chargés par les Américains. Au reste, les « plongemens continuels que l'on entendait dans « toutes les directions autour du navire donnaient « aux assaillans l'assurance que le nombre de leurs « ennemis diminuait par la fuite à chaque in- « stant. Il ne fallut pas plus de deux minutes pour « balayer entièrement le pont; mais le conflit fut « plus sérieux dans l'entrepont. Néanmoins, les « mesures avaient été tellement bien prises lors « de l'attaque, et la surprise avait été si complète,

« que la résistance ne put durer long-temps. En « moins de dix minutes le lieutenant commandant « Décatur était de retour sur le pont et avait une « entière possession de la frégate. »

Ainsi, par l'audace et le génie, une poignée d'hommes s'empara, sous la portée des canons des forts de l'ennemi, d'un vaisseau de près de cinquante canons qui, d'une seule bordée, eût pu facilement couler la coque de noix qui venait l'insulter et le détruire. De cette manière fut ravi aux barbaresques un de leurs plus puissans moyens de piraterie et de vol qu'ils eussent eu sur les mers. Cependant, comme il devenait impossible, vu le peu de monde de l'équipage et le gréement encore incomplet de la *Philadelphie*, de l'emmener hors du port, il fallut se résoudre à y mettre le feu, opération qui ne fut pas sans danger; car, au moment où l'élément en furie s'élançait de toutes parts, on eut grande peine à en détacher à temps l'*Intrépide* ainsi menacé de se trouver enveloppé. Après d'incomparables efforts, cependant, il en fut séparé; et c'est alors seulement que, d'un commun accord, l'équipage fit entendre trois hourra victorieux. Cependant le danger augmentait à chaque instant, les navires armés, aussi bien que les forts de la terre, ayant commencé à canonner la frégate. On peut aisément se faire une idée de ce qui suit: « On assure que le spectacle qui suivit fut des plus « sublimes. La rade entière s'illumina par l'incen-

« die, le bruit du canon ne discontinuait pas, et « Tripoli entière était en émoi. L'aspect du navire « à cet instant était magnifique, et, comme pour « ajouter à l'effet produit, à mesure que les canons « de la frégate devenaient chauds, ils faisaient feu « et partaient. Le vent ayant tourné et l'ayant mis « dans une telle position, ce navire, en quelque « sorte, retourna lui-même le feu de l'ennemi; car « l'une de ses bordées se déchargeait entièrement « sur la ville de Tripoli, tandis que l'autre allait « atteindre le fort appelé Fort Anglais. L'effet le « plus singulier de cet incendie était surtout à « bord du vaisseau; car les flammes, ayant monté « le long du gréement des mâts, allaient faire « masse de feu dans les hunes d'où elles retombaient « ensuite, ce qui leur donnait l'aspect de brûlantes « colonnes avec des chapiteaux de feu. »

Nous pourrions multiplier les extraits qui se présentent et qui montrent Fenimore Cooper comme historien aussi véridique qu'éloquent. Mais l'ouvrage, sous nos yeux, est un livre purement nautique; ce sont des annales nationales sur un sujet spécial et n'offrant pas nécessairement au lecteur les charmes qui abondent dans ses descriptions graphiques de scènes humaines et rurales, genre appartenant à une autre classe de talent, et qui se trouve dans le même auteur.

William Wirt était un homme de la plus grande distinction, et il ne dut sa célébrité ni à la fortune,

ni à ses parens qu'il ne connut jamais; car dès son jeune âge il fut orphelin. Doué d'une capacité surprenante, les progrès qu'il fit dans ses études furent rapides. Jeune encore, le barreau déjà le comptait au nombre de ses plus beaux ornemens. Quoique attaché de nécessité à la pratique constante de sa profession d'avocat, il se plaignait souvent qu'elle ne lui laissât aucuns momens pour se livrer à la littérature qu'il affectionnait et qu'il eût voulu cultiver, si les soins d'une nombreuse famille, qu'il fallait songer à élever, ne l'eussent toujours forcément rappelé de ses écarts poétiques à l'application trop réelle de ses plaidoiries. Toutefois, l'ouvrage dont nous avons à entretenir nos lecteurs maintenant, et qui sort de la catégorie des biographies pour entrer dans celle plus développée de l'histoire, montrera M. *Wirt* comme un auteur sérieux, choisissant pour son héros un homme de sa propre trempe, Patrik Henry, l'un des plus éloquens orateurs qu'ait produits la Virginie.

Henry naquit en 1736. Il était donc, à l'époque de la révolution de l'indépendance (1776), dans un âge qui, d'un côté, touche à l'énergie de la jeunesse, de l'autre à la maturité de l'expérience. Mais il était d'un tempérament fougueux et facile à soulever par l'enthousiasme du patriotisme. Aussi le vit-on l'un des premiers se lancer avec intrépidité dans la révolte et l'appuyer de son éloquence

et de son bras jusqu'à ce que, par le moyen d'auxiliaires tels que lui, elle fût enfin devenue une révolution.

Voici la manière dont M. Wirt décrit la première assemblée qui eut lieu, ayant pour but de délibérer sur la séparation de la mère-patrie.

« Le 4 septembre 1774, et pour la première « fois, se rassembla à la salle Carpenter, à Philadel- « phie, cette réunion vénérable, l'ancien congrès « continental des Etats-Unis, vers lequel, tant que « la liberté nous sera chère, tout Américain de « cœur se prosternera comme pour un pieux hom- « mage. Peyton Randolph, de la Virginie, fut élu « le premier président de cette assemblée qui fut « organisée avec tout le sang-froid et toute la so- « lennité d'une chambre législative.

« Pour la première fois, les hommes les plus « éminens des différentes colonies se trouvaient « réunis. Ils se connaissaient de réputation ; mais « ils étaient personnellement étrangers les uns « aux autres. La réunion fut sublime au plus « haut degré. L'objet qui les appelait à se réunir « était d'un immense intérêt. De la sagesse et de « l'énergie de leur délibération dépendaient les « libertés d'un aussi grand nombre que celui de « trois millions d'âmes et celle de leur postérité.

« On ne peut donc s'étonner du long et profond « silence qui régna tout d'abord après l'organisa- « tion, de la sollicitude avec laquelle les membres

« se recherchaient mutuellement des yeux, et de
« la répugnance que ressentait chacun à être le
« premier à entamer une affaire d'un aussi immense
« intérêt. Au milieu d'un silence égal à celui de la
« mort, et l'embarras des membres allant en aug-
« mentant, Henry se leva tranquillement de des-
« sus son siége comme s'il y eût été excité par la
« gravité et l'importance du sujet. Après avoir,
« suivant son usage, balbutié un exorde des plus
« énergiques qui n'était, au reste, que l'écho de tous
« les cœurs présens, il déplora d'abord son incapa-
« cité de traiter convenablement son sujet, s'élança
« par degrés dans une narration des souffrances des
« colons, et s'éleva au fur et à mesure du récit des
« événemens jusqu'à ce qu'enfin, brillant de toute
« la majesté de l'inspiration, on eût dit que son dis-
« cours était plus que celui d'un mortel. Ceux-là
« même qui l'avaient entendu dans toute sa gloire,
« dans la chambre des communes de la Virginie,
« furent surpris de la manière avec laquelle ses
« talens paraissaient s'agrandir et se développer,
« afin de remplir le théâtre plus vaste où il se
« trouvait alors transporté. Il n'y avait là ni décla-
« mation, ni rapsodie, ni travail excessif de rai-
« sonnement, ni voix forcée, ni confusion d'élocu-
« tion. Il avait une attitude érecte, l'œil fixe, le
« geste noble, l'énonciation claire et ferme, l'es-
« prit posé sur son propre centre; ses idées étaient
« grandes et larges, et son imagination tellement

« brillante, lumineuse et variée, qu'il frappa « d'étonnement les membres de l'assemblée. Il « s'assit au milieu des murmures et des applau- « dissemens; et de même qu'auparavant il avait été « proclamé l'homme le plus éloquent de la Virgi- « nie, maintenant on le considéra comme le pre- « mier orateur d'Amérique.

« Il fut suivi par M. Richard-Henry Lee qui « charma l'assemblée par un genre différent d'é- « loquence. La sienne était chaste, classique, élé- « gante; ses phrases bien claires coulaient sans ef- « fort, frappaient l'oreille d'une attrayante harmonie « et captivaient l'esprit par les conceptions les plus « enchanteresses. Les grâces du style, de la rhéto- « rique ornée de M. Lee, tout en même temps, re- « cevaient et reflétaient d'innombrables beautés par « leur opposition avec les grandes et incultes effu- « sions de Henry; semblable en cela à ces nobles « monumens de l'art répandus sur le vaste paysage « de Naples, qui reçoivent leurs ornemens de la « majesté naturelle des vues environnantes qu'ils « embellissent à leur tour.

« Deux modèles d'éloquence, tous deux aussi « parfaits dans leur genre et se contrastant l'un « l'autre aussi admirablement, devaient nécessai- « rement remplir l'assemblée d'admiration, et de « même que Henry avait été appelé le Démos- « thène d'Amérique, M. Lee, à son tour, fut pro- « clamé son Cicéron. »

Voici un court exposé de la position des affaires lors de la grande crise qui donna lieu à la séparation des colonies de leur mère-patrie et des causes qui lui donnèrent naissance.

« Du haut de son trône le roi avait décrété qu'il « fallait par la force obliger les colons à subir les « taxes votées par l'Angleterre; tandis que, de leur « côté, les colons avaient déclaré que non-seule- « ment ils ne se soumettraient pas à un tel sacrifice « de leurs droits, mais qu'au contraire ils étaient « déterminés à transmettre à leurs descendans la « liberté à laquelle ils avaient droit, ou qu'ils pé- « riraient plutôt. Déjà dans ce débat on en était « venu aux mains de part et d'autre, et une invo- « cation avait été faite aux dieux des batailles. La « guerre avait pris une allure régulière et déci- « sive, le sang avait coulé avec profusion dans plu- « sieurs parties du continent, et toute réconcilia- « tion était devenue impossible.

« Le peuple des colonies étant de cette manière « abandonné par son souverain (dans plusieurs pro- « vinces, les gouverneurs royaux s'étaient retirés « ou avaient été chassés), se trouvant mis hors « de sa protection, déclaré rebelle et traité en « ennemi, le contrat social qui avait lié le mo- « narque à ses sujets était rompu, la constitu- « tion coloniale qui ne pouvait être mise en œu- « vre et exécutée que par la présence et l'action « du souverain ou de ses délégués, les gouver-

« neurs, était conséquemment anéantie, et tous les « droits et pouvoirs gouvernementaux retour- « naient de nécessité à leur source originaire, le « peuple. Telles furent les causes qui produisirent « la première convention. Elle devint l'organe par « lequel le peuple voulait exercer les droits fonda- « mentaux qui, par le fait de la dissolution du « gouvernement royal, lui avaient été rendus. « Elle remplaçait en entier, dans ses parties légis- « lative, exécutive et judiciaire, le pouvoir qui « avait été renversé. Ce fut une représentation « de la souveraineté populaire, expressément « nommé pour prendre, *en mains le soin de la ré-* « *publique.* »

Le passage qui précède donne une idée du tempérament, si l'on peut ainsi s'exprimer, qui anima les fondateurs de l'indépendance américaine; partout le même sang-froid, partout la raison dominant la passion, et de toutes parts ce sentiment de justice qui faisait un devoir sacré, à ces hommes dévoués, d'expliquer aux yeux du monde la dure nécessité dans laquelle ils se trouvaient de lever l'étendard de la révolte, qui était celui de la liberté. C'était chose admirable de voir ces hommes courageux passer sans effort, et de leur propre inspiration, de la dignité calme d'un Caton à ces paroles passionnées, entraînantes, semblables au tranquille ruisseau qui vient de transformer la tempête en cataracte torrentuelle, et qui, en sa

course, emporte tout en bouillonnant. Ces alternatives se trouvent à chaque pas dans notre auteur, qui met dans la bouche de son héros les paroles suivantes au sujet des troupes armées qu'envoyait le gouvernement anglais pour subjuguer les colons :

« Ils nous sont envoyés (les soldats) pour resserrer « et river les fers que le ministère britannique forge « depuis si long-temps. Et qu'avons-nous à opposer? « serait-ce le raisonnement? Depuis dix années « c'est ce que nous faisons. Nous reste-t-il quel- « quelque autre argument à présenter? Aucun. « Nous avons présenté le sujet de nos griefs sous « toutes les faces dont il est susceptible; tout cela a « été vain. Aurons-nous recours aux prières, à « d'humbles supplications? Mais quelles paroles « trouverons-nous qui n'aient pas été épuisées? Je « vous conjure de ne pas vous laisser abuser plus « long-temps. Tout a été tenté pour éviter l'o- « rage qui s'amoncelle. Nous avons présenté des « adresses, nous avons réclamé, supplié; nous nous « sommes prosternés au pied du trône afin d'im- « plorer son intervention pour qu'il arrêtât les « menées tyranniques du ministère et du parle- « ment. Nos pétitions ont été traitées avec mé- « pris, nos remontrances ont produit de nou- « velles violences, des insultes; nos supplica- « tions ont été mises de côté, et l'on nous a expul- « sés avec mépris de la présence du trône. Après

« tous ces outrages, nous espérions en vain la paix « et la réconciliation. *Il n'est plus d'espoir pour « nous.* Si nous voulons être libres, si nous vou- « lons conserver inviolables ces priviléges inesti- « mables pour lesquels nous insistons depuis tant « de temps, si nous ne voulons pas avec bassesse « abandonner la noble lutte dans laquelle nous « nous sommes engagés et que nous avons juré « de ne pas finir avant d'avoir rempli le but « glorieux que nous nous sommes promis, si nous « voulons toutes ces choses, nous n'avons plus « qu'à combattre! Je le répète, il faut combattre! « Non, nous n'avons plus pour nous qu'un appel « aux armes et au Dieu des batailles! »

Ces extraits ne sont que d'imparfaits spécimen de l'ouvrage en deux volumes de M. Wirt, qui est, à proprement parler, plutôt un récit historique des premiers événemens de l'indépendance américaine que la vie de Patrik Henry, titre modeste qu'il porte. Il a donc un caractère général qui nous autorise à le classer avec l'histoire nationale. Nos rapports personnels d'amitié avec l'illustre auteur qu'une mort prématurée a trop tôt ravi à son pays, rapports fondés sur la vénération qu'inspirent toujours le talent et les vertus d'un grand citoyen, nous ont d'ailleurs mis à même de savoir que l'intention de M. Wirt ne fut pas de s'arrêter à cette œuvre historique. Il avait également en vue d'écrire l'histoire et la vie de chacun des grands

hommes qui figurent dans les premiers événemens de la république. De tels matériaux, sous une plume telle que celle de Wirt, eussent produit un recueil inestimable pour l'histoire et la science; mais, en nous l'enlevant, la Parque cruelle pensa sans doute qu'il avait rempli la mesure de sa célébrité.

Washington Irving est mieux connu, en Europe, comme écrivain moraliste et romantique qu'en sa qualité d'historien. Cependant, dès qu'il s'essaya dans le dernier genre, il fit une vive impression en Amérique et en Angleterre, où peut-être on avait peine à croire qu'un pinceau jusqu'alors accoutumé à peindre les mœurs, à faire naître les émotions dans les cœurs, pût à volonté se tranformer en burin et tracer les faits plus graves de l'histoire. Mais un génie aussi actif ne pouvait rester ni oisif ni même restreint; aussi le rencontrons-nous maintenant développant à nos regards l'un des événemens les plus mémorables qui se soient présentés dans les annales du monde, et employant un séjour qu'il fit à Madrid à puiser assidument dans la bibliothèque royale et dans celle du collége des jésuites, qui lui furent librement ouvertes, tout ce qui pouvait répandre quelque lumière sur la découverte du Nouveau-Monde. Là, il eut l'avantage de contracter une étroite amitié qui, par la suite, lui devint fort utile dans ses travaux, avec le duc de Veraguas, descendant de Christophe Colomb, et

dont il reçut des renseignemens et des documens de la plus grande valeur. De ces matériaux il composa son *Histoire de la Vie et des Voyages de Colomb*.

Tout en prenant la grave allure de l'historien, Irving dut se dépouiller des qualités qui avaient fait les délices de ses premiers écrits; ainsi fut-il de sa riche et brillante imagination, de la force irrésistible de ses descriptions graphiques, de son sens des beautés de la nature, et surtout de cet esprit fin et critique que l'on retrouve dans tous ses ouvrages. Toutefois, l'absence de toutes ces qualités est ici plus que rachetée par l'immense intérêt du sujet qu'il a choisi et que relèvent encore la pureté du style simple et le bon goût qui semble inné chez lui. Il a su, de plus, mettre en saillie les grandes difficultés vaincues, les circonstances de temps et de lieux, et l'enthousiasme de son héros, de manière à l'entourer d'une auréole de gloire avec laquelle il s'est lui-même identifié. Irving n'est pas le seul écrivain qui ait décrit les exploits et les revers de Colomb; mais il est probablement le premier qui ait pris d'aussi loin son héros, qui l'ait montré dès son enfance luttant contre les préjugés et l'ignorance de son siècle, et ayant à combattre même les savans de cette époque; car, sans le sourire approbateur de Ferdinand et d'Isabelle, la découverte du Nouveau-Monde rentrait dans les cartons, et allait rejoindre tant de nobles entre-

prises avortées. De tous ces élémens authentiques, Irving a composé l'un des plus beaux caractères qui exista jamais. Débarquons avec lui et le lecteur sur la plage de l'Amérique.

« Ce fut le matin du 12 octobre 1492 que, pour « la première fois, Colomb découvrit le Nouveau- « Monde. Lorsque parut le jour, il aperçut devant « lui une île d'un aspect agréable et non monta- « gneuse dont la longueur était de plusieurs lieues. « Cette terre était fraîche, verdoyante et couverte « d'arbres comme un verger. Quoique tout lui ap- « parût dans toute la richesse d'une nature inculte, « il était néanmoins évident que l'île était peuplée « d'habitans, car on voyait ceux-ci sortir des bois, « accourir de toutes les directions vers la côte, et « s'y arrêter à contempler avec surprise les vais- « seaux. Ils étaient entièrement nus, et leur attitude, « aussi bien que leurs gestes, attestaient qu'ils étaient « frappés d'étonnement. Colomb donna le signal « de jeter l'ancre, de préparer et d'armer les ca- « nots. Lui-même, richement habillé d'écarlate et « tenant en main l'étendard royal, il entra dans « son canot, tandis que Martin Alonzo Pinzon et « Vincent Janez, son frère, descendirent égale- « ment dans le leur. Chacun d'eux portait la ban- « nière de l'expédition, ornée d'une croix verte, « ayant à chaque côté de celle-ci les lettres F et I, « initiales des monarques castillans, Ferdinand et « Isabelle, et surmontées de couronnes royales.

« Lorsqu'ils approchèrent de la terre, leur vue « se délecta par l'aspect de vastes forêts qui, dans « ces climats, possèdent une singulière beauté de « végétation. Ils y virent des fruits d'une couleur à « tenter le goût, quoiqu'ils leur fussent inconnus, « et qui croissaient sur des arbres dont les branches « ombrageaient les bords. La pureté et la suavité « de l'atmosphère, la transparence cristalline des « eaux qui baignent ces îles, leur communiquent un « aspect enchanteur, et doivent avoir produit leur « effet sur l'impressionnable sensibilité de Co- « lomb. A peine fut-il descendu qu'il s'agenouilla, « baisa la terre, et rendit grâce à Dieu avec des « larmes de joie. Son exemple fut suivi par tous « ceux qui étaient présens; les cœurs étaient réel- « lement remplis du même sentiment de reconnais- « sance. Alors Colomb, se levant, tira son épée, dé- « ploya l'étendard du roi, et, appelant autour de lui « les deux capitaines avec Rodrigue de Escobido, « notaire de l'expédition, Rodrigue Sanchez, et le « reste de ceux qui avaient débarqué, il prit posses- « sion solennellement, au nom des souverains cas- « tillans, donna à l'île le nom de *San-Salvador*. Les « formes et les cérémonies voulues ayant été ac- « complies, il se fit prêter serment comme amiral « et vice-roi, représentant en ce moment les per- « sonnes des souverains.

« Les émotions de l'équipage éclatèrent en trans- « ports les plus exaltés. Ils s'étaient considérés tout

« récemment comme des hommes perdus et cou-
« rant à leur propre destruction ; maintenant ils
« se voyaient les favoris de la fortune, et s'aban-
« donnaient à une joie sans frein. Dans leur zèle
« chaleureux, ils se pressaient autour de leur ami-
« ral. Les uns l'embrassaient, d'autres lui baisaient
« les mains. Tels qui avaient été les plus disposés
« au tumulte et à la révolte, durant le voyage,
« étaient à cette heure les plus dévoués et les plus
« enthousiastes. Quelques uns sollicitaient de lui
« des faveurs, comme ils l'eussent fait d'un
« homme pouvant prodiguer la fortune et les
« honneurs. Quelques esprits bas, qui l'avaient in-
« sulté par leur insolence, rampaient maintenant à
« ses pieds, lui demandant pardon de tout le mal
« qu'ils lui avaient causé et lui promettant à l'ave-
« nir l'obéissance la plus complète. Quand, au point
« du jour, les indigènes aperçurent les navires, avec
« leurs voiles déployées, cinglant vers leurs côtes,
« ils supposèrent que c'étaient autant de monstres
« qui, pendant la nuit, étaient sortis des eaux. Ils
« étaient accourus en foule sur la rive et épiaient
« les mouvemens des navires dans une vive in-
« quiétude. Les évolutions qu'ils les voyaient faire
« sans aucun effort apparent, comme le déploie-
« ment et le reploiement des voiles, qui ressemblent
« à d'immenses ailes, les remplissaient d'étonne-
« ment. Lorsqu'ils virent les bateaux approcher la
« terre, et un nombre de créatures étranges, cou-

« vertes d'acier brillant ou habillées de vête-
« mens de diverses couleurs, débarquer sur la
« plage, ils s'enfuirent dans les bois. S'apercevant,
« toutefois, qu'on n'essayait ni de les poursuivre
« ni de les molester, ils revinrent par degrés de
« leur terreur et approchèrent les Espagnols avec
« crainte, se prosternant à chaque instant et fai-
« sant des signes d'adoration. Pendant les cérémo-
« nies de prise de possession, ils contemplaient
« avec timidité le teint, la barbe, les brillantes ar-
« mures et les splendides costumes des Espagnols.
« L'amiral, en raison de sa haute taille, de son air
« d'autorité, de ses vêtemens d'écarlate, et aussi en
« raison de la déférence que lui rendaient ses com-
« pagnons, ce qui le désignait clairement comme
« leur chef, attirait plus particulièrement l'atten-
« tion des sauvages. »

Nous nous bornerions volontiers à l'extrait qui précède. Cependant nous aimons à croire qu'il en est de quelques uns de nos lecteurs comme de nous-même, qui pensons que rien ne contribue davantage à donner une juste idée de l'esprit qui anime un écrivain, que la perspicacité avec laquelle il saisit et sait produire les traits du caractère et de la personne de son héros. C'est comme un miroir qui réfléchit l'âme de l'auteur. On jugera si le nôtre mérite le titre de peintre habile et de philosophe.

De plus, les grands hommes sont comme les mo-

numens; on aime à savoir de quels matériaux ils sont faits. Qui n'a pas, en parcourant les pages brûlantes de l'histoire, tout en identifiant son âme avec les hauts faits de ses héros, qui n'a pas, disons-nous, maintes fois ambitionné de voir de ses propres yeux, toucher de ses propres mains ces perfections humaines? Qui ne voudrait vivre du même souffle que ces nobles ouvrages de la Divinité? Il y a peut-être là aussi un sentiment d'égoïsme qui porte l'homme à rechercher sa ressemblance dans le héros, par le chaînon qui les lie tous les deux, les passions humaines. Si l'on ne réussit à se rapprocher par la substance, on le fait toujours par l'enveloppe, et c'est là une satisfaction vaniteuse, il est vrai, mais cependant un encouragement. Cette ardeur que l'on met à vouloir personnifier tout, à voir des yeux ce que l'on voit par l'entendement, par l'imagination, a aussi quelque affinité avec le sentiment qui, lorsque nous nous trouvons émus par les sons d'une douce harmonie, nous fait ardemment désirer la vue de l'objet qui en est la source. La jouissance se multiplie avec le nombre de sens appelés à y participer.

« Colomb, dit Irving, était un homme d'un « grand caractère et d'un génie inventif. Les ef- « forts de son esprit étaient énergiques, mais irré- « guliers; ils éclataient de temps à autre avec cette « force irrésistible qui caractérise de telles intelli- « gences. Son esprit s'était rendu maître de toutes

« les branches de la science qui se rapportaient à « ses travaux; et s'il nous paraît, à ce jour, que ses « lumières étaient bornées, et que quelques unes « de ses erreurs fussent palpables, c'est unique- « ment par la raison qu'en son temps la science, « dans la branche qui formait ses études, était en- « core fort peu développée. Les découvertes qu'il « fit éclairèrent l'ignorance de ce siècle; elles con- « duisirent des conjectures à la réalité, et dissipè- « rent une multitude d'erreurs contre lesquelles il « avait lui-même eu à lutter.

« Il avait une ambition élevée et noble. Imbu « d'idées sublimes, il désirait ardemment se distin- « guer par quelques grands exploits. Il a été dit « que des idées mercenaires se mêlaient à ses vues, « et que les stipulations qu'il fit avec la cour d'Es- « pagne avaient un caractère d'égoïsme et d'ava- « rice, accusation qui est erronée et injuste. Il « aspira aux dignités et à la richesse dans le même « but éclairé qu'il mit à rechercher la gloire; mais « ces richesses et ces dignités devaient provenir des « pays qu'il parviendrait à découvrir, et être en « proportion de leur importance. Il était impos- « sible qu'aucune condition fût plus juste. Il ne « demandait aux souverains que de commander « aux pays qu'ils espérait leur donner, et une por- « tion des profits en résultant, afin de pouvoir sup- « porter la dignité de son commandement.....

« Son intention était d'appliquer les profits de

« ses découvertes dans un esprit aussi élevé et aussi « pieux que celui qu'il avait mis à faire sa de- « mande. Il eut l'idée, par ce moyen, d'accomplir « des œuvres de bienfaisance et de religion, comme « de vastes allocations pour le soulagement des « pauvres de sa ville natale, la fondation d'églises « où seraient dites des messes pour le repos des « âmes, et la levée des armées pour la conquête du « Saint-Sépulcre, en Palestine.....

« Colomb était un homme d'une extrême sensi- « bilité, grandement susceptible d'impressions su- « bites et profondes et d'impulsions puissantes. « Naturellement irritable et impétueux, il ressentait « vivement l'injure et l'injustice; et cependant la « vivacité de son caractère était tenue en bride « par la bienveillance et la générosité de son cœur. « Sa magnanimité naturelle se fit constamment jour « à travers tous les troubles de sa carrière agitée...

« Sa douceur naturelle le rendait accessible à « toutes sensations agréables provenant d'objets « extérieurs. Dans ses lettres, au lieu de détailler « son voyage avec la précision technique d'un « simple navigateur, il fait connaître les beautés « de la nature avec tout l'enthousiasme d'un poète « ou d'un peintre.....

« Souvent, lorsqu'il était seul, se voyant accablé « par l'ingratitude et la violence de méchantes « gens, il donnait l'essor à son naturel chagrin et « soulageait son cœur par des soupirs et des gé-

« missemens. Quand il revint, chargé de chaînes, en « Espagne, et dès qu'il se vit en présence d'Isabelle, « au lieu de continuer à se montrer dans toute sa « fierté, ainsi qu'il avait constamment été au mi- « lieu de ses afflictions, il fut tellement ému par « l'expression de sympathie de la reine pour ses « maux, qu'il éclata en sanglots et en larmes.....

« Malgré la ferveur visionnaire de son imagination, « ses plus beaux rêves ont été loin de la réalité. Il « mourut ignorant la grandeur réelle de sa décou- « verte. Jusqu'à son dernier soupir, il avait dans « l'idée qu'il avait tout simplement ouvert un nou- « veau débouché pour l'opulence et le commerce, « et découvert quelques portions sauvages des pays « orientaux. Il pensait qu'Hispaniola était l'ancienne « Ophir, qu'avaient visitée les vaisseaux de Salomon ; « et que l'île de Cuba et la Terre-Ferme n'étaient « que des parties éloignées de l'Asie. Quelles visions « de gloire n'eussent pas frappé son esprit, s'il eût pu « savoir qu'il avait en réalité découvert un nouveau « continent, égal en étendue à l'ancien monde tout « entier, et séparé par deux vastes océans de toute « autre terre alors connue par l'homme civilisé! « Et quelle grande consolation n'eût pas trouvée « son âme magnanime, à travers les afflictions de « la vieillesse et les soucis de la misère, l'oubli d'un « public inconstant et l'injustice d'un roi ingrat, « s'il eût pu prévoir les empires splendides desti- « nés à se développer dans le vaste monde qu'il

« avait découvert, ainsi que les diverses nations, « les langages variés appelés à répéter sur ces « terres sa glorieuse renommée et à révérer comme « à bénir son nom jusqu'à la postérité la plus re- « culée! »

Les extraits qui précèdent n'auront pas paru, nous aimons à l'espérer, trop longs. Ils ne sont qu'un bien faible échantillon d'un ouvrage qui a placé Washington Irving au rang des premiers historiens : bien que ce soit son premier essai littéraire dans le genre sérieux, ce n'est pas le seul; car après lui en a paru un nouveau, aussi fort remarquable, intitulé : *Voyages des Compagnons de Colomb.* C'est aussi dans la catégorie des ouvrages historiques que doivent être placés son *Astoria*, ou *Histoire*, en deux volumes, *d'une Expédition au delà des Montagnes-Rocheuses*, son *Alhambra*, sa belle *Conquête de Grenade.*

Nos auteurs ne se sont pas contentés de l'histoire de leur propre pays; plusieurs, en outre, de ceux précités se sont élancés au delà. Parmi ces derniers, nous avons encore à citer M. Henri Wheaton, dans la personne duquel se trouvent en même temps réunies les qualités de l'homme lettré, du jurisconsulte érudit, du diplomate profond, et enfin du véridique historien. Avant de quitter son pays, M. Wheaton avait, par plusieurs écrits fort estimés sur la jurisprudence, marqué sa place parmi les hommes versés dans l'étude du

droit. Choisi, par la suite, pour représenter la république près la cour de Danemark, et plus tard encore à celle de Berlin, c'est dans le premier de ces pays qu'il consacre les instans que ne réclamaient pas ses devoirs de diplomate, à la composition d'une *Histoire de la Scandinavie* ancienne et moderne, ou histoire du Danemark, de la Suède et de la Norwége, etc., etc. Soit que l'on suive l'auteur dans les différentes phases des temps fabuleux et païens, des époques héroïques, ou dans ses définitions des institutions, des mœurs, de l'état des lumières et des lois des anciens Scandinaves, soit que l'on parcoure avec lui la brillante période de Canut-le-Grand, et de là jusqu'à celle de la réforme protestante, toujours est-il qu'on ne peut qu'admirer l'esprit de recherches sérieuses et variées dont toute cette histoire est merveilleusement empreinte. Il faut le dire aussi, le jurisconsulte se trouvait admirablement placé, lorsqu'il eut à fouiller dans les vieilles annales, à compulser les coutumes des hommes du Nord, des Normands et des Saxons, us et coutumes qui forment la racine du droit anglais dont il avait si particulièrement fait son étude. C'est à Copenhague aussi que, durant sa mission diplomatique, il écrivit une *Histoire des Hommes du Nord* (Northmen) fort appréciée par les savans, en Europe aussi bien qu'en Amérique. Plus récemment, lors de son séjour à Berlin, car un tel esprit ne saurait rester inactif, il produi-

Oder Wedder

20 Septembre 1842

EN FOUNDATIONS.

sit un autre ouvrage sur le droit des gens, dont, dans une autre partie, nous avons entretenu le lecteur.

John Marshall, l'un de nos historiens souvent cités, naquit dans la Virginie, en 1755. Sans nous arrêter aux incidens de son enfance, nous dirons que de très bonne heure il déploya un goût décidé pour les lettres. Quelque étrange que puisse paraître l'assertion suivante, l'historien de Washington, notre présent auteur, qui se distingue plus particulièrement par la sévérité de son style, fut, à son début dans le monde, l'admirateur le plus passionné de la partie de la littérature la plus fictive, la poésie. A l'âge de douze ans, il répétait déjà par cœur l'*Essai* de Pope *sur l'Homme*, ainsi que les autres œuvres morales de ce poète immortel. Sans doute l'amour de la poésie est un don de la nature; loin de s'éteindre avec la jeunesse, dans l'âge mûr il prête une énergie salutaire à l'esprit. C'est encore lui qui sait donner à la vieillesse une fraîcheur d'imagination qui ne cesse qu'avec le dernier souffle de l'homme.

Cependant un esprit tel que celui de Marshall ne pouvait rester sourd à l'appel de la liberté en péril. En 1775, nous le trouvons lieutenant à l'armée de l'indépendance, dans laquelle il combattit partout au premier rang, et il ne déposa son épée qu'en 1781, avec le grade de capitaine, lorsque ses services militaires furent devenus inutiles par la pacification entière du pays.

Dès lors il se dévoua avec succès au barreau, fut à plusieurs reprises élu aux chambres représentatives de son État, et publia un grand nombre d'écrits en faveur de l'ordre, et aussi de l'adoption de la belle constitution qui fut enfin acceptée par le pays. Nous ne suivrons pas ici notre auteur dans sa carrière politique, diplomatique et législative, bien que partout et en toute occasion il méritât et obtînt constamment l'approbation d'une grande partie de ses concitoyens. Nous dirons seulement qu'en 1801 il fut appelé à la place de premier juge, c'est-à-dire président de la cour suprême des États-Unis, haut emploi que pendant plus de trente années, et jusqu'à sa dernière heure, il remplit avec un admirable talent et une rare dignité. Passant les nombreux écrits sur de sujets de jurisprudence et de droit qui sortirent de la plume de John Marshall, pendant ce long espace de temps, publications qui, à elles seules, établiraient une haute réputation, nous citerons pour le présent celle qui lui a assigné, comme historien, une place dans cette partie de notre essai.

Il fut l'auteur de l'*Histoire des colonies américaines* et de la *Vie de Washington*. Personne n'était plus à même d'écrire cette dernière histoire. Ami personnel du grand homme, le juge Marshall s'était trouvé témoin oculaire et acteur dans la plupart des événemens de la guerre; et, plus tard, admis en qualité d'aide de camp dans son intimité de

chaque jour, il put, sur les documens originaux qui furent soumis à son examen, donner à son histoire l'empreinte certaine de la fidélité et de l'impartialité. La *Vie de Washington* est un ouvrage d'autant plus essentiel, qu'en l'écrivant Marshall a dit tout entière celle de son pays pour le temps que vécut Washington : tant fut identifié cet illustre citoyen avec tous les actes publics de sa patrie!

Sans être fleuri comme Voltaire, brillant comme Robertson, agréable comme Goldsmith, l'écrivain dont nous parlons n'en est pas moins un grand historien. La haute réputation de son œuvre, comme son plus grand mérite, sont fondés sur la vérité des faits historiques, sur la justesse de la narration, la pureté du style. Là on ne trouve aucune anecdote purement personnelle, qui n'aurait pour unique objet que l'amusement du lecteur. Il a pour but d'expliquer le caractère, et de faire ressortir les services éminens rendus par Washington. C'est un de ces monumens durables qui défient les ravages du temps. Son mérite sera de plus en plus apprécié, à mesure que les hommes et les choses s'éloigneront du grand drame de l'émancipation américaine.

Le juge Marshall appartenait au parti politique nommé *fédéral*. Quelques uns des hommes les plus éclairés du parti opposé, le parti démocratique, tel que Jefferson lui-même, ont vivement blâmé cette production, parce qu'ils ont cru découvrir dans les

déductions de l'auteur le cachet trop contourné de ses opinions politiques. Il ne nous a pas paru possible, faisant la part à l'impartialité et à la justice, d'omettre ici ces dernières observations qui ne semblent pas, toutefois, avoir sérieusement affecté le caractère général du bel et utile ouvrage de Marshall, qui a été traduit en français.

La vie de Washington a été également écrite par M. Weem.

M. Henri Lee, de la Virginie, est l'auteur d'une Notice élaborée sur la vie et les écrits de Thomas Jefferson. N'ayant pas toutefois cet ouvrage à notre portée, c'est en sa qualité d'historien que nous allons nous entretenir de cet auteur.

Dans une préface à son histoire de la *Vie de Napoléon*, il allègue que puisqu'il « n'existe pas « (il a voulu dire sans doute en anglais) de biogra- « phie véridique et impartiale de l'empereur des « Français, et que, dans son *Histoire de Napoléon*, « Walter Scott a été plus qu'injuste envers le sujet « de son livre, il se croit autorisé à y suppléer lui- « même, et à réparer cette injustice.

« Parce que la réputation et les qualités aima- « bles de l'auteur de Waverley, ajoute-t-il, don- « nent et une plus haute importance aux erreurs « qu'il a commises, et un plus grand effet à ses dé- « tractions, ces qualités ne rendent pas pour cela « ses défauts, comme historien, moindres et plus « légers. »

Le sentiment donc qui a inspiré M. Lee étant un sentiment de justice et d'équité, son entreprise est d'autant plus louable, et l'on a tout lieu de regretter que la fin prématurée de l'auteur ait mis un terme à ses travaux, avant qu'ils fussent complètement acquis au monde littéraire. C'est chose, d'ailleurs, étrange de voir déjà la littérature du Nouveau-Monde refléter sur l'ancien, et les écrivains du premier chercher à éclairer la société sur les événemens historiques de son devancier, la vieille Europe. Nous avons ici un exemple de plus à ajouter à ceux de Washington Irving, l'historien de Colomb, et de Prescott, auteur de l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle*, déjà cités.

L'œuvre de M. Lee est en quelque sorte la contre-partie de celle de Walter Scott et des autres écrivains qui ont, dans le même sens, écrit l'histoire de Napoléon. On en aura une idée dans le passage suivant de l'auteur, qui dépeint le caractère du héros à l'époque où, après sa nomination à une sous-lieutenance d'artillerie, il rejoignit son régiment à Valence, en Dauphiné.

« Nous arrêtant ici un moment, dit M. Lee, pour « contempler Napoléon, alors qu'il quitte les en- « traves de l'adolescence, nous trouvons en lui un « jeune homme digne d'être aimé avec ardeur par « ses camarades, et avec gloire par ses parens; « nous nous persuadons qu'il était doué, tout à la « fois, de sensibilité et de franchise; qu'il était fort

« susceptible de reconnaissance, et pas le moins « du monde vindicatif, et que, quoi qu'il fût ferme « et sévère contre l'injure, il devenait cependant « facile de le ramener par la douceur; qu'il pos- « sédait une grande aptitude pour acquérir les « sciences qu'il cultivait avec ardeur, non pas afin « de s'en prévaloir sur ses jeunes compagnons, « mais pour qu'elles contribuassent aux progrès de « l'intelligence. Quoique le développement de son « entendement fût rapide, il était cependant graduel « et proportionné, non seulement à la force du gé- « nie dans lequel il prenait son origine, mais en- « core à l'étendue que, à sa maturité, il était des- « tiné à atteindre. Il était très naturel qu'en ou- « tre de l'affection qu'avaient pour lui ses pro- « fesseurs, ils entretinssent également de vastes es- « pérances sur sa grandeur future; et il est à pré- « sumer qu'ils furent non moins heureux de voir « l'accomplissement de leurs prédictions, que sur- « pris de la supériorité avec laquelle elles furent « surpassées par ses exploits. »

Nous ne faisons ici qu'indiquer le fait de l'*Histoire de Napoléon,* par Henri Lee, dont un premier volume seulement, contenant 598 pages in-8° d'impression, a pu voir le jour. Ce volume, imprimé à grands frais, est orné d'un beau portrait de Napoléon, ainsi qu'il était en 1796, et d'une carte. Le reste de l'ouvrage, quoique écrit, est resté inédit. Quant au caractère de ce livre, il nous a paru

être entièrement à la hauteur de la réputation littéraire, de la perspicacité et de l'aptitude classique, précédemment acquises à son auteur. Pour ce qui regarde sa tendance, elle se résume parfaitement dans les paroles qu'il a si habilement choisies dans l'illustre *Mémorial de Sainte-Hélène*, par l'ami et le noble compagnon de l'empereur, le vénérable Las-Cases, devise que M. Lee a fort à propos mise en tête de son ouvrage : « Quelques parcelles de « tant de gloire parviendront-elles aux siècles à « venir, ou le mensonge, la calomnie, prévaudront-« ils? »

Un ouvrage bien essentiellement américain, et qui cependant doit intéresser toute personne qui s'applique à l'histoire de l'homme, est celui de MM. Mc Kenney et Hall, intitulé : *Histoire des tribus indiennes de l'Amérique du Nord.* Il fait suite aux *Biographies indiennes*, par les mêmes auteurs, que l'on trouvera citées dans une autre partie.

Ne pouvant fournir à nos lecteurs de longs extraits de cet ouvrage, nous nous contenterons de celui qui suit. Il donnera une faible idée du talent d'écrire de leurs auteurs.

« Des choses merveilleuses nous sont racontées « sur la sagacité avec laquelle les Indiens pénètrent « dans les forêts, où ils poursuivent leur marche « avec un savoir et une précision si remarquables; « où, dit-on, ils prennent si admirablement toutes « les mesures, avec une précaution qui éloigne tout

« événement fâcheux. Dans cette aptitude de leurs « facultés, ils ressemblent à un grand nombre d'a- « nimaux inférieurs qui, par des procédés mysté- « rieux et en dépit de tout effort pour les en em- « pêcher, retournent cependant toujours vers les « lieux dont ils ont été arrachés. Les Indiens ob- « servent avec justesse les contours du pays, le « cours des rivières, les rudes écorces des arbres, « ainsi que tout autre indice permanent qui puisse « les diriger dans leurs courses à travers les bois. « Tout en faisant la part à l'exagération, il reste « encore au fond assez de vérité pour exciter notre « surprise quant à la sagacité, comme innée, que « déploient dans leurs expéditions ces rudes chas- « seurs.

« Suivant leurs notions de gloire, la splendeur de « la victoire est en proportion du nombre d'enne- « mis qu'on a massacrés, et en raison inverse de « la perte que, de leur part, ils ont éprouvée. Un « point d'honneur, chez tous les chefs, est de rame- « ner du champ de bataille autant qu'ils peuvent de « leurs propres *braves* ou guerriers.

« L'histoire de nos guerres avec les Indiens ne « dit que trop combien ils sont cruels et terribles « envers l'ennemi vaincu et resté sans défense. Ils « ne s'attendent pas plus au pardon qu'ils ne l'ac- « cordent eux-mêmes. Leur sollicitude pour la con- « servation de leur existence dégénère trop sou- « vent en couardise. Mais quand la retraite est de-

« venue impossible, et, dès que l'heure fatale est « arrivée, ils acceptent leur sort avec un courage « héroïque digne d'être placé de niveau avec le « martyr le plus exalté, soit civique, soit religieux, « dont jamais l'âme vola du bûcher vers la récom- « pense éternelle. A ce moment suprême, leur con- « duite a formé le sujet de l'admiration et de « l'inspiration descriptive. Tout ce qui est riche en « expression de mépris est déversé par eux, à cette « heure dernière, sur leurs ennemis; tout ce qui « est élevé en sentiment est à leur pays; tout ce qui « touche à la vie, à ses joies ou à ses terreurs, ils « l'écartent de leurs discours comme d'indignes ob- « jets de leur pensée. Dès leur plus tendre enfance, « ils envisagent cette heure de souffrance et de « triomphe comme un événement possible. Ils « l'ont entendu dire dans les légendes des vieillards « et dans les chants de la jeunesse. Souvent ils en « voient l'effet dans la mort triomphante d'un en- « nemi captif, dont les chants de défiance furent « inspirés par l'impulsion de son propre cœur. »

Au chapitre de l'histoire, nous devons indiquer qu'il existe dans plusieurs des États de l'Union des sociétés historiques qui recueillent et publient les annales et les faits qui se rapportent à chacun. Ainsi, la société des Massachussets a déjà publié vingt-cinq volumes, celles des autres États, un volume chacune pour le moins, et plusieurs d'entre elles, deux et quatre. Comme on le voit,

il existe là de vastes élémens pour servir à l'histoire générale des temps.

L'ouvrage de M. William H. Prescott, de Boston, dont nous désirons rendre compte ici, se divise en deux parties. L'une embrasse l'accession de Ferdinand et Isabelle d'Espagne, jusqu'à la prise de Grenade, et a pour but d'expliquer les réformes introduites dans le royaume par ces souverains. La seconde partie traite de l'époque à laquelle, après l'organisation régulière de la monarchie, la nation espagnole entra dans la carrière des conquêtes et des découvertes.

Les guerres d'Italie occupent nécessairement une vaste portion de la dernière division de l'ouvrage. C'est là une époque que l'esprit de parti qui dominait les écrivains contemporains a enveloppée d'incertitude et de confusion. On doit, en conséquence, beaucoup à M. Prescott d'avoir, ainsi qu'il l'a fait, pu répandre une grande lumière sur un sujet jusque-là imparfaitement connu. L'envahissement de Naples par Charles VIII de France fut, comme l'on sait, le prélude des conquêtes de l'Espagne. Suit ici le portrait, par l'auteur, de ce dernier monarque.

« Le trône de France était alors occupé par « Charles VIII, monarque à peine âgé de vingt-« deux ans. L'éducation que lui avait donnée « Louis XI, son père, était non seulement indigne « d'un grand prince, elle était même au-dessous de

« ce qu'eût dû être celle d'un simple particulier. Il « ne lui permit, dit Brantôme, d'apprendre d'autre « latin que sa maxime favorite : *Qui nescit dissimu-* « *lare, nescit regnare.* Charles, il est vrai, y remé- « dia en quelque sorte plus tard, quoique avec peu « de jugement, lorsqu'il fut laissé à lui-même. Ses « études de prédilection étaient la lecture des ex- « ploits des conquérans célèbres, et plus particu- « lièrement de ceux de César et de Charlemagne, qui « lui remplirent l'esprit d'idées vagues et illusoires « de gloire. Ces rêves se trouvaient, en outre, en- « tretenus par les tournois et autres spectacles du « siècle, tels que ceux de la chevalerie, qu'il affec- « tionnait à un tel point qu'il parvint à s'imaginer « qu'il était lui-même un paladin romantique, des- « tiné à quelque grande et périlleuse entreprise. « Une preuve de l'état exalté de son imagination, « c'est qu'il donna à son fils unique le nom de Ro- « land, d'après le célèbre héros de Roncevaux.

« Son imagination étant de cette sorte exaltée par « des visions d'une gloire chimérique, il se prêta « volontiers aux propositions insidieuses de Sforza. « Dans sa vaniteuse extravagance, et poussé par la « flatterie des courtisans intéressés qui l'entouraient, « il affectait de ne considérer sa tentative contre « Naples que comme le prélude d'une carrière de « conquêtes plus brillantes dont l'issue dût être la « possession de Constantinople et la reprise du « Saint-Sépulcre. Il alla même jusqu'à acheter

« d'André Paléologue, neveu et héritier de Cons-
« tantin, qui fut aussi le dernier des Césars, son droit
« à l'empire grec. »

Le grand capitaine Gonzalve de Cordoue, au succès duquel l'Espagne dut la gloire de ses armes, nous apparaît ici sous un aspect plus sérieux, plus noble et plus fort, et différant essentiellement de celui sous lequel on a l'habitude de l'envisager. « Le lecteur étranger en a plus appris sur le compte « du héros de l'Espagne, en puisant dans le roman « agréable de Florian, qu'à toute autre source réel- « lement authentique. Cependant, en s'appuyant « entièrement sur les qualités brillantes et popu- « laires de son héros, Florian l'a dépeint comme la « personnification même de la chevalerie. Tel ne « fut certainement pas son caractère, que l'on put « croire avoir été formé dans un siècle plus avancé « en civilisation que ne l'était celui de la chevalerie ; « du moins son esprit n'avait ni la folie caractéris- « tique de ce temps, ni ses divagations fantasques, « ni ses dispositions aventureuses, ni sa galanterie « déréglée et romanesque.

« Ce qui le distinguait principalement, c'était la « prudence, le sang-froid, une volonté ferme et « une connaissance parfaite du genre humain. Gon- « zalve n'était pas entaché des vices vulgaires de « son temps. On ne trouvait pas en lui cette ava- « rice envahissante que l'on reprocha souvent, « dans leurs guerres, à ses compatriotes. Son esprit

« et son cœur se distinguaient par une pureté aussi « franche que celle de la lumière du jour. Il ne se « rendit jamais coupable d'actes de cruauté et d'a- « narchie, tels que ceux qui déshonorent l'époque « de la chevalerie.

« Un seul reproche peut être fait à son beau ca- « ractère, c'est un manque de parole dans deux cir- « constances mémorables : la première envers le « jeune duc de Calabre; la seconde envers les Borgia, « qu'il trahit également en les livrant à Ferdinand « leur ennemi personnel; violant par là la promesse « solennelle qu'il leur avait faite. Il est vrai qu'il en « agit ainsi pour obéir aux ordres de son maître, et « non dans son propre intérêt, et que le manque de « foi était un vice universel alors : mais il n'est pas « permis à l'histoire de transiger avec la justice, « ni d'élever le caractère de ceux qu'elle affec- « tionne, en palliant le moins du monde l'horreur « qui s'attache à leurs vices. Montrons-les plutôt « avec leurs difformités, que rend plus saillantes « encore leur contraste avec les hautes qualités « qui sont leur partage.... »

Le parallèle qu'il établit entre Ferdinand et Isabelle est remarquable par sa force et sa vérité.

« Tout bien considéré, ajoute-t-il, quoique le « lien qui unissait Ferdinand à Isabelle répandît « sur ce règne une gloire immense, ce rapproche- « ment, toutefois, est cause d'un contraste tout-à- « fait désavantageux au caractère personnel du

« roi. Il était rempli d'égoïsme. Son esprit était « susceptible d'un plus grand ou d'un moindre dé- « veloppement. Mais le *moi* fut toujours chez lui le « centre de toutes ses actions. Le cœur d'Isabelle « fut sans cesse accessible aux généreuses sympa- « thies de l'amitié; toujours elle brilla de la fidélité « la plus pure envers le premier et l'unique objet « de son amour.

« Nous avons vu quelle fut, dans des circon- « stances différentes, la mesure des susceptibilités « de Ferdinand. Ses sentimens n'étaient pas plus « élevés sous le rapport conjugal; il s'adonna à ces « viles galanteries, si connues alors, et se montra « constamment indigne de la femme admirable à « laquelle l'avait uni la destinée. Il a été dit par un « auteur français, qui n'était pas toutefois l'un de « ses admirateurs, que Ferdinand, prince qui « surpassait, ainsi qu'il le fait observer, dans la « science des cabinets tous les hommes d'état de « son siècle, peut être considéré comme le repré- « sentant fidèle de l'esprit de son temps; mais « qu'Isabelle, qui méprisait tous les bas subterfuges « de la politique, et qui sans relâche poursuivait le « but le plus utile par les plus nobles moyens, fut, « elle, beaucoup au-dessus de son siècle. »

M. Prescott a d'autant plus de mérite, qu'une cécité complète est venue entraver ses premiers pas dans la carrière historique. Il sut toutefois vaincre les obstacles qui s'offraient à lui, et, après dix

années de recherches et d'un travail assidu, l'œuvre sortit enfin victorieuse de sa rude épreuve, pour venir assigner à l'auteur un rang éminent parmi les historiens les plus distingués.

Quant au mérite général de cet ouvrage, nous pouvons hardiment adopter l'opinion des éditeurs de la *Revue d'Édimbourg*, que l'on sait ne pas être par trop partiale en faveur des écrivains des États-Unis.

« Nous conclurons, dit la Revue de janvier 1839, « en faisant observer généralement que l'ouvrage de « M. Prescott est l'une des productions historiques « les plus heureuses des temps modernes. Outre le « mérite dont nous avons parlé, l'auteur en pos- « sède un qui, à notre avis, vaut tous les autres « réunis; nous voulons dire celui de l'impartialité. « Citoyen d'un autre hémisphère, il nous paraît avoir « secoué tous les préjugés du nôtre. Il a écrit l'his- « toire en dehors de l'esprit de parti, et sans biais « d'aucune espèce. En un mot, il a, sous tous les « rapports, ajouté un livre inappréciable à *notre* « littérature historique. »

L'histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, par Prescott, en est maintenant à sa sixième édition. L'exécution, en trois volumes in-8°, de celle que nous avons sous les yeux à cette heure, est, en raison de sa beauté typographique et des beaux portraits en taille douce dont elle est ornée, digne

en tous points du mérite intrinsèque de l'ouvrage.

Il était juste et convenable qu'un Américain rendît un hommage éclatant à la mémoire des monarques éclairés auxquels est due la découverte de l'Amérique. La reconnaissance est une plante qui toujours, nous l'espérons, trouvera faveur dans le cœur de nos littérateurs.

CHAPITRE II.

BIOGRAPHIE.

Caractères distinctifs de la biographie et de l'histoire.—Auteurs : Sparks, Mc Kenney et Hall, Allen, Delaplaine, Sanderson, Knapp, Rodgers, Tudor, Custis; Herring et Longacre, éditeurs. — Drake.

La biographie des grands hommes d'une nation est son histoire personnelle. C'est dans l'ensemble de leurs actions que l'on peut puiser les élémens les plus authentiques de cette suite de faits dont la connaissance, par le moyen de l'expérience, vient influer sur les destinées humaines. Quant à celles des contemporains, il est bien clair que, généralement parlant, leur caractère ainsi décrit est un panégyrique, et que, par conséquent, les adopter en entier serait ne prendre que le bon côté de la médaille. Cette objection, toutefois, ne s'applique qu'à la personne, tandis que les faits généraux qui y sont consignés, et dans lesquels ils ont pris une part active, sont les reflets d'actions qui se passent, la plupart du temps, sous les yeux mêmes de celui qui raconte. Ce sont donc, d'une part, de vrais élémens pour l'histoire; tandis que pour ce qui touche aux qualités personnelles de ceux qui sont l'objet de la biographie, on peut rester assuré que dans un pays comme les États-Unis, où la publicité et la critique n'épargnent pas plus les hommes élevés par leurs connaissances que ceux en place, tout article biogra-

phique qui a, sans contradiction, survécu plusieurs années, peut être considéré comme l'expression sincère de la vérité et de l'opinion de la majorité. Loin donc de dédaigner ce genre de littérature, nous nous complaisons à en compulser les pages et à en constater l'utilité.

Est-il rien, par exemple, qui puisse aussi efficacement diriger l'investigation de l'histoire politique et morale des Etats-Unis, comme les biographies de M. Sparks? Écrites avec cette intelligence, ce tact et cette juste appréciation des événemens qui ne peuvent être que le fruit de longues études et de recherches ardues, les œuvres de M. Sparks ont, en outre, un mérite qui ne leur a jamais été contesté : c'est que, quelle que soit la critique que l'on puisse adresser aux inductions de l'auteur, aucune ne peut s'appliquer aux *faits* que comme tels il indique. Strictement vouée à la vérité, sa conscience ne repose jamais tant qu'il reste quelque source à laquelle il n'a pas puisé, quelque document qu'il n'a pu compulser. Aussi peut-on dire avec assurance qu'avant la publication de son *Histoire de Washington*, commentée depuis avec tant d'éclat par M. Guizot, le caractère du père de notre patrie ne nous était qu'imparfaitement connu. En effet, il nous en montre la vie, depuis son berceau jusqu'à son tombeau; il le fait raconter lui-même sa carrière, expliquer tous les traits de son caractère personnel, et s'effaçant avec modestie, l'au-

teur fait de son héros l'histoire de ses propres actions. Mais déjà nous avons, en une autre occasion, rendu hommage à M. Sparks, comme historien. Nous n'avons pu l'omettre encore ici quand il s'est agi d'enregistrer les noms des plus célèbres de nos biographes. La série de ses volumes, sous le titre de *Biographies américaines*, s'élève déjà, sans compter les histoires de Washington, de Morris et de Franklin, à plus de dix, et n'est pas encore complète. Il est aussi l'auteur de la vie et de la trahison de Benedict Arnold.

Nous avons à rendre compte en ce moment d'un ouvrage qui fera époque dans la littérature des États-Unis. Il est intitulé : *Histoire des tribus indiennes de l'Amérique du Nord*, accompagnée d'esquisses biographiques et d'anecdotes concernant les principaux chefs, ornée de cent-vingt portraits dessinés et coloriés d'après la galerie du département de la guerre à Washington, par Thomas L. Mc Kenney, ancien commissaire pour les Indiens, et James Hall, de Cincinnati.

A une époque qui n'est que trop rapprochée de nous, les générations futures demanderont un jour où est cette race d'hommes qui jadis occupa le continent d'Amérique. A mesure qu'elle disparaît devant la civilisation qui lui répugne et qui l'étouffe si elle ne lui échappe, les traces des peaux rouges deviennent plus rares et moins saisissables; et l'on ne peut trop se hâter de préserver du moins

des ravages du temps et des hommes, le peu qu'il en reste encore. L'objet en est d'autant plus intéressant qu'il est devenu évident que, quoique décimé par les guerres, consumé par le besoin, repoussé par la main de fer de la civilisation du sol qui le vit naître, l'Indien est demeuré ce qu'il était lors du premier contact entre lui et le blanc. Il a conservé au milieu de toutes ces vicissitudes ses anciennes habitudes, sa constitution physique, et jusqu'à son esprit indomptable. Il est par conséquent plus que probable qu'en le dépeignant moralement et physiquement, ainsi que l'a fait M. Mc Kenney, au moyen de ses biographies et de ses images fidèles, il a présenté un tableau juste et raisonné d'une race primitive d'hommes.

Chaque portrait individuel d'un chef est accompagné d'une description personnelle, et d'une courte esquisse de la vie de l'individu; de sorte qu'il est donné au lecteur de comparer à la fois le caractère et les traits, les propensions naturelles et l'expression de la face de chacun. C'est ainsi que sur celle de la *Veste-Rouge* (Red-Jacket), on aperçoit sans peine les marques distinctives de cette persévérance et de cette indomptabilité qui, en dépit de tous les efforts faits pour l'attirer vers les arts utiles de la civilisation, ne cessèrent qu'avec son dernier souffle. A tous ces efforts il opposait qu'il « haïssait les missionnaires et l'eau pure. » Lorsqu'il s'agit d'envoyer des missionnaires dans

sa tribu, il répondit : « Votre parole est belle et « bonne. Mais voici une proposition que je vous « fais. Allez essayer votre art dans la ville de Buf- « falo pendant une année entière. Ils y ont besoin « de missionnaires, pourvu que vous puissiez ef- « fectuer le bien que vous dites. Si pendant ce « temps vous y avez fait quelque bien, et que vous « y ayez rendu les hommes meilleurs, nous vous « permettrons alors de venir parmi nous. »..... « Il ne doutait nullement, ajoutait-il, que le chris- « tianisme ne fût utile aux peaux blanches, mais « les peaux rouges étaient une race différente, et « elles exigeaient une autre religion. Il croyait que « Jésus-Christ avait été un brave homme, et que « tous les blancs méritaient l'enfer pour l'avoir im- « molé; mais que les hommes rouges n'ayant pas « trempé dans sa mort, ils étaient innocens de ce « crime. Le Sauveur n'avait pas été envoyé vers eux, « l'expiation n'avait pas eu lieu pour leur compte, et « la Bible ne leur avait pas été donnée ; conséquem- « ment la religion chrétienne ne leur était pas des- « tinée. Si le Grand-Esprit eût voulu qu'ils fussent « chrétiens, il leur eût adressé sa révélation aussi « bien qu'aux blancs; ne l'ayant pas fait, il était clair « que sa volonté était qu'ils persévérassent dans « la foi de leurs pères. »

Cet extrait indique assez ce qu'est souvent la logique de l'Indien, et avec quelle assurance il

construit ses raisonnemens sur le plus léger sophisme.

Le passage suivant, que nous croyons empreint d'une éloquence pure et d'une poésie inspirée, est emprunté de Pushmataha, fameux chef indien, qui mourut à Washington, loin des siens, et où peu de temps avant d'expirer il prononça ces paroles remarquables :

« Je vais mourir, mais vous retournerez chez « nos frères. Sur votre route vous verrez les fleurs « et entendrez le chant des oiseaux ; mais Pushma- « taha ne les verra ni ne les entendra plus. Quand « vous arriverez chez vous on vous demandera : Où « est Pushmataha ? Et vous leur répondrez : Il n'est « plus ! Ils en entendront la nouvelle comme le « bruit de la chute du grand chêne dans le silence « de la forêt. »

Les anecdotes les plus curieuses sur les principaux Indiens abondent dans ce recueil. Et c'est là qu'il faut étudier l'espèce humaine à laquelle ils appartiennent. Les citer toutes exigerait la traduction entière de l'ouvrage. Toutefois nous n'omettrons pas la suivante :

Pendant la dernière guerre entre les États-Unis et l'Angleterre, une querelle sérieuse s'éleva entre quelques Indiens Winnebagos et des habitans d'un village américain, à la Prairie du Chien. Les derniers réclamèrent immédiatement l'interposition de Waapashaw, chef des Sioux, dont l'influence était

toute-puissante, non seulement sur la tribu, mais encore sur toutes celles environnantes. Fier de cet appel, il se rendit de suite avec un seul Indien, au village menacé. Les habitans le voyant ainsi arriver sans sa nombreuse suite de guerriers, se donnèrent pour perdus et voués aux hostilités des Winnebagos. Pour toute réponse à leurs craintes, il envoya son compagnon vers ces derniers pour leur ordonner de se joindre à lui dans un lieu et à une heure déterminés. Ils obéirent. Lorsqu'ils furent tous assemblés, Waapashaw se plaça au centre. Après quelques minutes d'un profond silence, il prit une certaine attitude de dignité, et lança sur les chefs des regards menaçans. Arrachant alors l'un de ses cheveux et le tenant élevé devant l'assemblée : « Winnebagos ! dit-il, voyez-vous ce che-
« veu ? Regardez-le bien. Vous avez menacé le peu-
« ple blanc de la Prairie de le massacrer. Ce sont
« vos amis et les miens. Vous voulez vous abreuver
« de leur sang. Est-ce là votre intention ? Osez lever
« le doigt sur l'un d'eux, et je vous effacerai de la
« surface de la terre, de même que par mon souffle
« je fais disparaître ce cheveu et l'envoie là où per-
« sonne ne le retrouvera. » Ayant prononcé ces mots, il se retourna brusquement et quitta l'assemblée sans en attendre aucune réplique. Après cet événement, on n'entendit plus parler d'hostilités de la part des Winnebagos.

L'ouvrage de M. Mc Kenney, œuvre de temps et

de patience, et qui s'exécute avec un luxe digne de son objet, est en voie de publication. Déjà près de deux volumes sur trois ont paru, et on ne peut que désirer impatiemment l'achèvement d'une entreprise aussi louable que celle qui a pour but de dérober à l'oubli l'existence des premiers possesseurs du sol du Nouveau-Monde. — On doit aussi à M. Drake un ouvrage intitulé : *Biographie indienne*, qui contient la vie de plus de cent principaux chefs indiens. Boston, in-12.

Nous ne croyons pas avoir à nous excuser de nous étendre encore quelque peu sur les biographies américaines; car, quelque inférieur que soit ce genre de littérature à celui de l'histoire, il peut être néanmoins envisagé comme corollaire de ce dernier. C'est d'ailleurs une carrière illustrée avant même nos auteurs américains, que ne dédaignèrent pas Homère, Hérodote, Xénophon, et Plutarque surtout, comme aussi plus tard Voltaire, madame de Genlis, etc.

Le *Dictionnaire biographique et historique américain*, publié en 1809, par Allen, passe en revue les hommes distingués d'Amérique, jusqu'à cette dernière époque. En 1817, parut à Philadelphie un *Recueil des biographies et portraits d'Américains de distinction*, par Delaplaine; et en 1820 la *Biographie des signataires de la déclaration d'indépendance*, par Sanderson. Ces trois derniers ouvrages forment un complément utile, où peu-

vent se puiser les plus amples matériaux de l'histoire contemporaine. Ce fut surtout une heureuse idée que celle d'enregistrer en un seul recueil l'histoire individuelle des cinquante-cinq sages et patriotes qui apposèrent leurs noms à la déclaration d'indépendance. Pour apprécier dignement le mérite d'une telle action, il s'agit uniquement de se reporter aux temps et aux circonstances qui lui donnèrent lieu. Un peuple opprimé, mais faible encore, qui jamais jusque-là n'avait eu occasion de mesurer ses forces, s'était pris à protester hautement contre la tyrannie qui l'opprimait. En vain, confiant en son bon droit, avait-il bouclé l'armure guerrière pour faire tête à l'orage et pour conquérir par les armes ce que la persuasion n'avait pu obtenir. Aux yeux des hommes, la morale de la lutte était dans son succès. Il s'agissait pour les chefs de l'insurrection, ou des palmes du triomphe ou de l'ignominie du gibet. Ils ne balancèrent pas, et leur noble dévouement sauva la patrie et la liberté. Tels furent les hommes intrépides qui signèrent la déclaration des droits de l'homme en Amérique, et sur la liste desquels on voit briller en caractères ineffaçables les noms chers à l'humanité, des Franklin, des Jefferson, des Adams, des Paine, des Hancock, etc., etc.

M. Knapp publia en 1821 un livre intitulé : *Esquisses des avocats et hommes d'état de distinction, et des hommes de lettres ;* et en 1824 parut un

Nouveau Dictionnaire biographique, ou *Histoires des héros, des sages et des hommes politiques d'Amérique*, par Thomas Rodgers.

Un grand nombre de biographies personnelles ont en outre été écrites, comme celle d'Otis, par Tudor; du général Washington, par son fils adoptif, Custis, écrivain aussi fertile que son imagination est variée, car elle s'applique à la poésie, l'histoire, le drame et la politique tour à tour. On lui est redevable aussi d'une multitude d'anecdotes touchant la personne de Washington, qui n'ont pas peu contribué à bien faire connaître le caractère individuel de ce grand homme. C'est là une qualité qui recommande principalement le genre biographique. Des traits que laisserait de côté l'histoire y sont récités, car elle ne s'attache qu'aux faits généraux. Ainsi nous nous trouvons placés en cercle avec ces hommes au cœur élevé, aux bras nerveux, et aux lumières desquelles nous devons la prospérité publique dont nous jouissons; et ce n'est pas sans quelque vanité nationale que nous constatons que dans la multitude de personnages enrégimentés sous la bannière de l'indépendance, depuis le commencement de la lutte (1775) jusqu'à la fin (1783), c'est-à-dire dans un espace de huit longues années, il ne s'est présenté qu'un seul traître, le général Arnold! Tous les autres eussent répondu comme le général Reed, que ne put séduire l'or britannique : « Je ne vaux pas la peine qu'on

m'achète, répondit-il au gouverneur anglais Johnston ; mais, tel que je suis, le roi de la Grande-Bretagne n'est pas assez riche pour le faire. »

Il existe une biographie très estimée des auteurs des premières découvertes et des premiers colons d'Amérique, par Belknap, en deux volumes ; et une vie de Fisher Ames, également appréciée, par Kirkland.

La Galerie nationale des portraits des Américains distingués est un ouvrage de luxe, en quatre gros volumes in-4°, publié de 1834 à 1839, à Philadelphie et à New-York, dont MM. Herring et Longacre sont les éditeurs. Il renferme cent-quarante-quatre articles biographiques, accompagnés chacun d'un portrait artistement gravé et copié de portraits peints d'après nature. La partie littéraire en a été évidemment confiée à des plumes diverses. Sa liste, qui commence dignement par Washington, est enrichie de presque tout ce que les États-Unis ont eu de plus célèbre. Les descriptions de personnages, ainsi que celles des actions de leur vie qui les ont illustrés, sont écrites dans un esprit général d'éloge ; et nous nous sommes assurés par un examen des faits énumérés et de ceux qui nous sont connus, que chaque article individuel a dû être rédigé par une personne ayant une connaissance intime de celui dont elle faisait la peinture. Cette observation appliquée aux contemporains nous dispose à penser que les mêmes scrupules ont eu lieu pour

les devanciers, et que les éditeurs ont puisé pour ces derniers aux sources les plus véridiques de l'histoire. Mais quoique le but de l'auteur soit d'offrir le portrait de personnages sages et sévères, cet ouvrage n'est cependant pas trop sérieux. Grave au fond, mais fleuri dans le style, il peut également distraire agréablement et fournir matière à la méditation.

A tout prendre, la partie biographique de la littérature américaine a déjà atteint un certain degré d'utilité pratique. Il est fort à désirer qu'elle continue à s'étendre et à se développer, car une nation est souvent jugée autant d'après les caractères personnels et les détails de la vie intime de ses hommes distingués que d'après sa puissance, ses richesses, ses lumières et sa civilisation.

IIe PARTIE.

Science gouvernementale et Philosophie.

CHAPITRE Ier.

POLITIQUE.

Observations sur la nature de la politique des États-Unis. — *Hommes politiques :* Madison, de la Virginie ; Hamilton et Jay, de New-York. Écrit intitulé : *le Fédéraliste.* Extraits de ce document. Notices biographiques de ces trois écrivains. — Gouverneur Morris, de New-York. Ses écrits et opinions — J. Quincy, de Boston. Correspondance diplomatique, par Sparks. — Écrits par A. H. Everett. — Le général Washington et sa dernière adresse à la nation. Remarques sur ce dernier document.

Ce n'est pas le tout, pour une nation, de conquérir son indépendance, il faut aussi qu'elle sache la conserver. L'enthousiasme de la gloire peut être dans tous les cœurs, mais la sagesse qui mûrit ne se trouve pas dans tous les esprits; aussi n'est-il point rare de voir l'histoire nous montrer que le jour de la conquête est souvent terni par l'œuvre du lendemain. Il n'est pas donné à un peuple de sortir tout armé, comme Minerve, du cerveau de Jupiter.

Donc, établir, constituer et perpétuer les libertés publiques est l'une des plus nobles tâches de l'esprit humain, comme elle en est aussi la plus ardue et la plus difficile. C'est de cette action appliquée à l'établissement national des Etats-Unis

que nous nous efforcerons d'entretenir notre lecteur qui, peut-être, sera effrayé du titre placé en tête de ce chapitre. S'il en est ainsi, toutefois, qu'il se rassure. Nous n'aurons pas à fouiller dans l'astuce et l'intrigue, et, nous fondant sur le dicton de Louis XI, que *dissimulare est regnare*, à chercher à établir, contrairement à la morale, que la fin justifie les moyens. Nous nous félicitons que la nôtre soit une politique créatrice et constituante, et toute de paix ; qu'elle n'ait nulle ressemblance avec cette politique,

> Fille de l'intérêt et de l'ambition,
> Dont naquirent la fraude et la séduction ;

que dépeint encore en termes si brûlans l'immortel chantre de la *Henriade*, lorsqu'il nous dit que :

> Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
> Accablé de soucis, paraît simple et tranquille ;
> Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
> Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
> Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
> Les regards éblouis de l'Europe confuse ;
> Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
> De la vérité même empruntant le secours,
> Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
> Et fait servir le ciel à venger ses injures.

Dès que la valeur eut rempli sa tâche et que l'épée fut rentrée dans le fourreau, les esprits se tournèrent vers une organisation sociale qui pût assurer autant que possible le bonheur du peuple ré-

cemment appelé à l'existence. Il devint évident que l'organisation qu'avait suggérée la défense commune, c'est-à-dire une fédération de toutes les provinces dont chacune fournissait son contingent en hommes et en argent, n'avait pas cependant cette homogénéité et cette force qui sont les conditions premières de la vie politique et le gage de perpétuité. D'une autre part, si cet état de choses présentait un système de gouvernement faible et décousu, il était admirablement bien adapté à l'extrême puissance d'une entière liberté, et il devenait à craindre qu'en centralisant le pouvoir, on vînt aussi à sacrifier une portion même de ces libertés. Le danger gisait donc, d'une part, dans un excès de libre action; de l'autre, dans la concentration d'une puissance envahissante : la sagesse devait être au milieu. C'est aussi ce que pensèrent les patriotes et les sages d'Amérique, en instituant une convention nationale chargée de proposer au peuple une constitution qui assurât ses libertés et lui donnât, tout en même temps, les moyens de force et d'énergie nécessaires pour faire respecter son gouvernement à l'intérieur et au dehors. Les discussions qui suivirent la proposition de la constitution furent vives et animées. Les hommes éclairés s'efforcèrent par leur voix et par l'organe de la presse d'éclaircir les difficultés et les objections que l'on opposait à la forme de gouvernement proposée.

Parmi les premiers, on vit se distinguer d'une manière toute particulière MM. Madison, de la Virginie, Hamilton et Jay, de New-York. Leurs productions se distinguent par les maximes gouvernementales les plus sages, comme par les meilleures illustrations et les plus libérales. Les rapports et les effets différens qu'était appelée à produire la nouvelle constitution sont tellement bien exprimés et si clairement signalés dans ces auteurs, la justesse de leurs idées comme la pureté et la beauté de leur style sont si grandes, qu'il n'est pas douteux que, plus que toute autre mesure, ils contribuèrent non seulement à convaincre les masses et, par conséquent, à faire adopter la constitution telle qu'elle était proposée, mais encore à former le goût et à éclairer l'esprit public. Plus tard ces divers écrits furent réunis en un gros volume qui eut pour titre *le Fédéraliste ;* et tel fut son succès que peu de mois après sa publication il existait peu de citoyens qui ne fussent entièrement convaincus de l'utilité de la constitution.

Nous pensons que quelques détails biographiques sur les illustres auteurs de l'ouvrage dont nous parlons ne paraîtront pas sans quelque intérêt.

James Madison naquit dans la Virginie, en 1751, et il reçut son éducation au collége de Princeton où il se distingua par son goût pour l'étude et pour la culture des lettres qu'il affectionna toujours de préférence à celle du droit, quoique par

la suite, il dût cependant acquérir cette dernière science, science indispensable, dans un pays régi par des institutions populaires, à quiconque ambitionne les honneurs publics. A vingt-cinq ans, il faisait partie de la législature de la Virginie, qui, anticipant sur la déclaration d'indépendance, ordonna à ses délégués de la proposer à la nation. Depuis cette époque, et pendant plus de quarante années, M. Madison ne cessa de servir son pays avec distinction dans divers emplois, depuis celui de délégué de son État jusqu'au plus élevé que puisse conférer un peuple libre, la présidence de la république. Sans doute, ce dernier suffrage de ses concitoyens devait combler la mesure de ses honneurs, et cependant sa plus haute comme sa plus solide gloire fut la part active qu'il prit à la formation et à l'adoption de la constitution de 1789 : monument que la prospérité de plus d'un demi-siècle a comme rendu sacré, et dont on peut dire que M. Madison fut le fondateur!

On peut se faire une juste idée de la méthode et de l'activité d'esprit que possédait cet homme d'état, lorsqu'on songe qu'en outre des occupations incessantes que réclamaient les intérêts publics et les siens en particulier, il trouva, néanmoins, le temps d'écrire de sa propre main tous les débats des premiers congrès de la fédération, en 1782, 1783 et 1787, avec une multitude d'explications, de mémorandum et de lettres s'y rap-

portant. Ce recueil inédit, mais qui est maintenant en cours de publication, forme trois gros volumes de mille pages chacun. Cette pratique d'extrême industrie intellectuelle, au reste, est caractéristique de tous nos grands hommes, car l'on sait la fécondité des savans écrits de M. Jefferson et l'immensité des ouvrages épistolaires de Washington, de Franklin, etc. Il semblerait, quand on envisage tout ce qu'ils ont fait, que Dieu a donné à ces hommes une existence proportionnée à la hauteur de leur génie.

Après avoir rempli avec éclat les fonctions de ministre des affaires étrangères, sous le président Jefferson, son ami, M. Madison fut élu lui-même à la présidence le 4 mars 1809. C'est pendant cette dernière présidence que fut déclarée la guerre contre l'Angleterre, mesure téméraire, si l'on considère l'immense responsabilité que cette guerre attirait sur la tête des hommes courageux qui eurent l'audace de l'entreprendre et la persévérance de la mener à fin. Mais si Madison dut voir les triomphes du pavillon maritime neutralisés d'abord par les revers qui signalèrent les premiers pas d'une armée improvisée et novice dans la stratégie, il était de sa destinée aussi de voir cette jeune armée, baptisée sous le feu des batailles, croître, s'élever avec les événemens, et, renversant tous les obstacles, enrichir enfin, en dernier lieu, le pays des palmes de la victoire.

A l'âge de soixante-six ans, M. Madison se retira dans sa plantation, où, pendant vingt ans encore, sa charrue, ses livres et ses amis continuèrent à charmer le soir de sa vie. Il mourut, le 28 juin 1836, avec autant de sérénité, de calme et de philosophie qu'il en avait montré dans le cours de sa longue et utile carrière.

Nous allons maintenant présenter quelques extraits des écrits de l'homme illustre dont nous avons essayé de retracer le caractère. Le premier qui nous tombe sous la main traite des difficultés et de l'opposition que rencontra d'abord la convention fédérale pour la formation de la constitution:

« Parmi toutes les difficultés qui devaient ac-
« compagner ce travail, une des plus importantes
« était celle de concilier en même temps la stabi-
« lité et l'énergie nécessaire dans le gouvernement,
« avec le respect inviolable pour la liberté et la
« forme républicaine. Sans cette condition néces-
« saire, l'entreprise était imparfaite, et le peuple
« trompé dans son attente. Nul ne peut, sans trahir
« une profonde ignorance, disconvenir de l'ex-
« trême difficulté de cette partie de la convention.
« L'énergie du gouvernement peut seule nous ras-
« surer contre les troubles intérieurs et extérieurs;
« elle seule peut donner aux lois leur salutaire et
« prompte exécution, sans laquelle il n'est pas de
« gouvernement. La stabilité est nécessaire au ca-

« ractère national ; d'elle seule peut naître la con-
« fiance du peuple, l'un des principaux moyens
« de la prospérité publique, car une administra-
« tion irrégulière et mobile est aussi odieuse au
« peuple que pernicieuse en elle-même ; et l'on
« peut assurer que les habitans de ces contrées,
« éclairés comme ils le sont, et fortement intéres-
« sés aux effets d'un bon gouvernement, ne seront
« satisfaits que lorsqu'on aura remédié à l'incer-
« titude de l'état actuel. Ces données importantes
« devaient donc être combinées avec les grands
« principes de la liberté. D'une autre part, le génie
« républicain semble exiger que non seulement
« tout pouvoir dérive du peuple, mais encore que
« ceux à qui le pouvoir est délégué restent dans
« sa dépendance par le peu de durée de leurs
« charges, et que, même pendant ce peu de durée,
« le dépôt soit confié aux mains de plusieurs.

« Ainsi, de nouveaux électeurs choisiront de
« nouveaux hommes, et de nouveaux hommes
« amèneront de nouvelles mesures, tandis qu'au
« contraire la stabilité et l'énergie du gouverne-
« ment exigent la prolongation du pouvoir et sa
« réunion dans la même personne. Quel a été le
« succès de la convention à cet égard ? L'examen
« nous le fera voir : ce que nous venons de dire
« suffit pour montrer combien cette partie était
« embarrassante.

« Une tâche non moins pénible (et qui sera jugée

« telle par tout homme accoutumé à réfléchir) était « celle de la démarcation des pouvoirs. Les facultés « de la pensée ne sont point encore définies, mal- « gré les efforts de la métaphysique et de la philo- « sophie; sensation, perception, volonté, jugement, « désir, imagination, tout cela se confond ou n'est « séparé que par des lignes si légères, qu'elles ont « échappé aux plus habiles recherches, et demeu- « rent encore une source féconde pour la contro- « verse et la méditation. Les différens règnes de la « nature, leurs subdivisions offrent également, dans « l'incertitude de leurs limites, des preuves de la « faiblesse de l'esprit humain.

« Si de la contemplation de la nature, dont la « faiblesse de nos yeux ne nous permet pas de « saisir le grand ensemble, nous passons aux insti « tutions humaines, l'imperfection de nos organes « et celle de l'objet nous laissent dans une double « incertitude, et nous démontrent toujours com- « bien peu nous devons espérer des efforts de « l'humaine sagesse. Jusqu'ici, la science du gou- « vernement n'a pu résoudre la question de la « division des trois pouvoirs, ni même celle des « différentes branches du pouvoir législatif, ques- « tions toujours obscures et qui prouvent, par les « difficultés qu'elles font naître habituellement, « combien cette matière est peu approfondie.....

« En outre, les causes d'obscurité données par « la difficulté des sujets, outre l'imperfection des

« facultés humaines, les signes à l'aide desquels les « hommes se communiquent leurs conceptions dif- « férentes apportent de nouveaux obstacles ; car « la clarté exige que les idées soient distinctes et en- « tières, mais aussi qu'elles soient exprimées par des « mots différens et qui leur soient propres. Or, il « n'existe pas de langue assez riche pour offrir un « terme à chaque idée abstraite, ni assez correcte « pour prévenir toutes les équivoques. Ainsi donc, « avec quelque exactitude qu'un objet soit discuté, « sa définition peut être rendue inexacte par l'im- « perfection des termes qui la transmettent, et « cette imperfection doit devenir plus sensible par « l'abstraction et la nouveauté des objets. Lorsque « le Tout-Puissant lui-même daigne communiquer « avec les hommes dans leur propre langage, sa « volonté semble incertaine et douteuse, obscurcie « par le voile dont elle s'enveloppe. Nous voyons « donc trois causes d'incorrections : indécision « dans les objets, imperfection dans les organes de « la pensée, insuffisance dans la langue qui doit « servir au développement des idées, et ces en- « traves ont entouré le travail de la convention..... « Doit-on donc s'étonner qu'au milieu de ces diffi- « cultés innombrables, la convention ait été forcée « de s'écarter quelquefois de cette perfection qu'une « méditation profonde peut faire concevoir au « théoriste ingénieux renfermé dans son cabinet. Ce « qui étonne vraiment, c'est que les difficultés

« aient été surmontées, et avec une unanimité « qu'on ne pouvait espérer. Tout homme de bonne « foi doit partager ici notre étonnement, tout « homme pieux doit y reconnaître la main toute- « puissante qui, si souvent et si visiblement, a si- « gnalé sa présence dans les momens critiques de « notre révolution.....

« Il est digne de remarque que, dans tous les « exemples rapportés par l'histoire, où nous « voyons un gouvernement établi par la délibéra- « tion et le consentement général, le soin de le « former n'a jamais été confié à une assemblée « nombreuse, mais à un citoyen connu par sa sa- « gesse et son intégrité. Minos fut le fondateur du « gouvernement de Crète, comme Zaleucus de « celui des Locriens. Thésée et après lui Dacon « et Solon instituèrent le gouvernement d'Athènes. « Lycurgue fut le législateur de Sparte; Rome dut « ses premières lois à Romulus, et choisit ensuite « dans Numa et Tullius Hostilius ses successeurs « et ceux qui devaient achever son ouvrage. Lors « de l'abolition de la royauté, Brutus lui substitua « l'administration consulaire et s'appuya du nom « de Servius Tullius pour effectuer cette réforme, « obtenant ainsi par son adresse le consentement « du sénat et du peuple.....—Qui fit que les « Athéniens, dont l'armée ne pouvait être com- « mandée par moins de dix généraux; qui regar- « daient comme une atteinte à la liberté le trop

« grand mérite d'un de leurs concitoyens ; étaient « cependant portés à considérer un individu comme « un dépositaire de leur fortune et de celle de leur « postérité, plus sûr qu'une assemblée d'hommes « choisis dont les délibérations devaient faire espé- « rer plus de sagesse et de maturité? Comment ré- « soudre ces questions, si ce n'est en supposant que « la crainte de la désunion entre les différens mem- « bres l'emporta sur celle de la trahison et de la « capacité d'un seul homme? »

Alexandre Hamilton, l'un des trois collaborateurs du *Fédéraliste*, naquit en 1757. Il se signala dans sa jeunesse par son application à l'étude et par des indices non équivoques de cette ardente soif de célébrité qui, par la suite, lui ouvrit l'une des plus brillantes carrières de la république. En 1774, lorsqu'il n'avait encore que dix-sept ans, on le vit se présenter devant une nombreuse assemblée de citoyens réunis à New-York à l'effet de discuter les affaires publiques, et là pérorer avec force et éloquence sur la nécessité de résister aux actes d'oppression du gouvernement anglais, tout en faisant un appel touchant au jugement et au patriotisme de ses auditeurs. Les inspirations sur les circonstances critiques des temps et des lieux trouvèrent un heureux auxiliaire dans une plume facile et rapide comme étaient ses paroles et ses pensées. Pendant la guerre, Hamilton fut le principal aide de camp et le confident

du général en chef Washington. La connaissance parfaite de la langue française rendit sa présence chez le chef d'autant plus utile qu'elle facilita singulièrement les rapports établis entre les officiers généraux de l'armée américaine et les vaillans Français qui étaient venus s'offrir pour partager la fortune de ses armes. Il fut l'intime ami du brave Lafayette. Il fut nommé par l'état de New-York l'un des délégués appelés à s'assembler en mai 1787, à Philadelphie, afin d'examiner et de proposer au pays une constitution définitive. C'est alors que, sous le pseudonyme de Publius, parurent, par numéros, les écrits qui constituent les deux volumes du *Fédéraliste*. De ces écrits remarquables, cinq sont dus à M. Jay, vingt et quelques à M. Madison, et le reste à Hamilton. Lors de l'adoption de la constitution à laquelle Hamilton avait, par ses écrits, si puissamment contribué, il fut nommé ministre des finances sous la première présidence. Ses rapports et ses recommandations sur l'économie politique et sur les finances forment une partie essentielle du recueil des meilleurs documens qui aient paru sur ces sujets importans. On remarqua principalement, au nombre de ceux-ci, son rapport de janvier 1790, au sujet de la consécration du crédit public et sur la nécessité de régulariser la dette nationale; un autre document, en 1791, sur les manufactures; puis un troisième, en 1795, encore sur le crédit national.

Il reprit, pendant quelques années, la pratique du droit dans laquelle il eut de grands succès, et obtint avec raison la confiance du commerce de la ville de New-York, qui était son lieu de résidence. Mais, en 1798, il se lança de nouveau dans la politique et en appela à ses concitoyens contre les déprédations que les belligérans, et entre autres les Français, commettaient au détriment du commerce américain.

Dans l'hiver de 1804, Aaron Burr, de New-York, ayant été proposé comme candidat pour le gouvernement de l'état de New-York, Hamilton s'y opposa fortement; et dans une assemblée en grande partie composée du parti fédéraliste auquel il appartenait lui-même, Hamilton proclama à haute voix qu'il considérait Burr comme incapable et indigne d'un tel honneur. Après l'issue de l'élection qui se termina dans le sens de Hamilton, et contrairement aux vœux de Burr, ce dernier offrit un cartel à son antagoniste qui, pour le malheur de son pays, crut devoir l'accepter. Le résultat en fut fatal pour Hamilton, qui succomba, le 12 juillet 1804, et l'Amérique entière déplora le sort de l'un de ses fils les plus chers et d'une victime aussi innocente et aussi illustre.

Les détails personnels qui précèdent ne feront qu'ajouter, nous osons l'espérer, encore plus d'intérêt à quelques autres extraits de l'ouvrage célèbre dont Hamilton fut l'un des principaux collabo-

rateurs. Nous prenons celui intitulé : *Réponse à une objection tirée de l'étendue du pays.*

« Nous avons vu la nécessité de l'union, notre « seul rempart contre les dangers de l'extérieur, « l'unique moyen de conserver la paix au milieu « de nous, de défendre notre commerce et tous « nos intérêts communs, de rendre inutiles ces « établissemens militaires qui ont renversé la li- « berté de l'ancien monde, afin de remédier avec « succès aux malheurs des factions qui ont été « funestes aux autres gouvernemens, et dont nous « avons laissé voir des symptômes alarmans. Il ne « nous reste dans cette partie de nos recherches « qu'à nous occuper d'une objection tirée de l'é- « tendue du pays que l'union embrasse. Quelques « observations à cet égard seront d'autant moins « inutiles, que les adversaires de la nouvelle con- « stitution, s'appuyant sur le préjugé trop accrédité « relativement à l'étendue qui convient au gouver- « nement républicain, ont cherché à suppléer par « des difficultés imaginaires au défaut réel d'ob- « jections solides qu'ils n'ont pu trouver.

« L'erreur de ceux qui croient que le gouver- « nement républicain ne peut exister que dans un « territoire borné a déjà été développée et réfutée « dans les chapitres précédens. Je me contenterai « de remarquer ici qu'elle semble devoir son ori- « gine et ses progrès à ce que l'on confond tou- « jours une république avec une démocratie, et

155564

« qu'on applique à l'une des objections tirées de la « nature de l'autre. Premièrement, nous avons déjà « fait sentir la différence de ces deux formes de gou- « vernement. Dans une démocratie, le peuple s'as- « semble et gouverne lui-même; dans la républi- « que, il administre par des représentans et des « agens; ainsi une démocratie doit être bornée à « un petit espace, une république peut embrasser « un grand pays. A cette source accidentelle d'er- « reurs, on peut ajouter l'artifice de quelques au- « teurs célèbres, dont les écrits ont puissamment « contribué à former les opinions modernes. Su- « jets de monarchies absolues ou limitées, ils ont « cherché à en rehausser les avantages et à en pal- « lier les inconvéniens, par l'opposition des vices « et des défauts du gouvernement républicain, et « ils ont pris pour exemple les turbulentes démo- « craties de la Grèce ancienne et de l'Italie mo- « derne. Au moyen d'une équivoque dans les ter- « mes, il ne leur a pas été difficile de transporter « aux républiques des observations uniquement « applicables à la démocratie qui ne peut convenir « qu'à un peuple peu nombreux, renfermé dans « un territoire borné.

« Leur mauvaise foi a d'autant moins été décou- « verte, que les gouvernemens populaires de l'an- « tiquité étaient démocratiques, et que dans l'Eu- « rope moderne à laquelle nous devons l'important « principe de la représentation, on n'a point vu

« d'exemple d'un gouvernement qui fût à la fois « entièrement populaire et fondé entièrement sur « le principe de la représentation. Si l'Europe a la « gloire d'avoir découvert cet étonnant mécanisme « des gouvernemens, dont l'action peut concen- « trer la volonté du plus grand corps politique et « diriger sa force vers le but de l'intérêt public, « l'Amérique peut réclamer le mérite d'avoir fait « de cette découverte la base d'un gouvernement « républicain sans mélange et qui s'étend sur un « vaste espace. Nous n'avons qu'un malheur à dé- « plorer; c'est qu'une partie de ses citoyens cher- « chent à la priver de l'avantage d'en développer « toute l'efficacité, en adoptant le vaste système « d'union aujourd'hui soumis à son examen.

« Comme les limites naturelles d'une démocratie « doivent être fixées à une distance du point cen- « tral qui permette aux citoyens les plus éloi- « gnés de s'assembler aussi souvent que leurs fonc- « tions publiques l'exigent, et qu'elle ne doit pas « en embrasser un plus grand nombre, ainsi les « limites naturelles d'une république sont à une « distance du centre qui permet aux représentans « du peuple de s'assembler aussi souvent que cela « peut être nécessaire pour l'administration des « affaires publiques. Peut-on dire que les limites « des Etats-Unis excèdent cette distance? Qu'on « songe que le rivage de l'Océan Atlantique forme « leur principale longueur; que durant l'espace de

« treize ans les représentans du peuple ont été « presque continuellement assemblés, et que les « membres des états les plus éloignés ne se sont « pas absentés plus souvent que les membres des « états voisins du congrès.

« ..... Mes concitoyens, vous ne vous laisse- « rez pas entraîner par des difficultés formidables « en apparence, et fondées sur une erreur trop ac- « créditée, dans le labyrinthe ténébreux et semé « d'écueils où les partisans de la désunion cher- « chent à vous perdre. N'écoutez pas la voix per- « fide qui vous dit que les peuples de l'Amérique, « unis par tant de liens, ne peuvent plus vivre « ensemble comme les membres d'une même fa- « mille, ne peuvent plus devoir leur bonheur à la « réunion de leurs efforts mutuels; qu'ils ne peu- « vent plus être les citoyens d'un respectable et « florissant empire. N'écoutez pas la voix impru- « dente qui vous dit que la forme du gouverne- « ment soumis à votre examen est une nouveauté « dans l'ordre politique; qu'elle n'avait jamais en- « core trouvé place dans les théories des plus ex- « travagans novateurs; que c'est une folle tentative « dont l'exécution est impossible : non, mes con- « citoyens! Fermez l'oreille à ce langage impie; for- « tifiez votre cœur contre le poison qu'il renferme. « Le sang fraternel qui coule dans les veines des « citoyens de l'Amérique, le sang qu'ils ont versé « et confondu pour la défense de leurs droits sa-

« crés, sanctifie leur union, et fait frémir à la seule « idée de les voir devenir étrangers, rivaux, ennemis. S'il faut fuir les nouveautés, croyez-moi, « la plus alarmante de toutes les nouveautés, le « plus fou de tous les projets, la plus extravagante « de toutes les tentations, est ce déchirement qu'on « ose vous proposer comme le moyen de maintenir « votre liberté et de vous mener au bonheur.

« Mais faut-il rejeter le plan d'une grande république, uniquement parce qu'elle renferme des « idées nouvelles ? N'est-ce pas la gloire de l'Amérique d'avoir su, sans manquer au respect qu'on « doit au temps et à l'exemple des autres nations, « empêcher une aveugle vénération pour l'antiquité, pour l'habitude et pour des mots, de « vaincre les conseils de sa raison, la connaissance « de sa situation personnelle et les leçons de sa « propre expérience ? C'est à cet esprit indépendant « que notre postérité devra la jouissance et le « monde l'exemple de ces innovations nombreuses « en faveur des droits individuels et du bonheur « public, dont l'Amérique aura été le théâtre. »

Le troisième collaborateur de l'ouvrage politique *le Fédéraliste* était John Jay, dont l'aïeul fut l'un des huguenots que le rappel de l'édit de Nantes expulsa de son pays, en 1685.

John Jay, le sujet du présent article, naquit à New-York, le 12 décembre 1745. Ses dispositions naturelles et son caractère le portaient aux études

sérieuses, et, à l'instar de la plupart des hommes distingués d'alors, il fixa son attention vers la science du droit. Malgré quelques obstacles que lui offraient de grandes difficultés organiques dans la prononciation de plusieurs lettres, sa persévérance sut tout vaincre, et il parvint bientôt à une haute éminence dans la science légale. Le peuple de New-York, se confiant en son talent et en son intégrité, le nomma l'un de ses délégués (il n'avait alors que 29 ans) au premier congrès qui s'assembla à Philadelphie, en 1774, pour aviser aux mesures à prendre pour le salut du pays. M. Jay, tout en se lançant avec l'ardeur du patriotisme dans l'arène politique, ne voulait pas toutefois que la sainte cause qui l'inspirait fût accusée d'imprudence et de légèreté; aussi proposa-t-il, avant qu'on en vînt à la mesure extrême d'une séparation violente de la mère-patrie, qu'un nouvel appel fût adressé à l'humanité et à la justice du roi et du peuple d'Angleterre. On sait que de cet appel il résulta de nouvelles mesures d'oppression et de tyrannie. Après cette démarche infructueuse, Jay mit toutes les vastes ressources de son esprit, comme aussi tout l'emploi de son temps, au service de la cause de l'indépendance.

Il reçut, en 1777, la nomination de juge suprême de l'état de New-York. L'année 1778 le trouve représentant au congrès national, qui l'élut son président; et, en 1779, il fut choisi pour aller, en

qualité de ministre plénipotentiaire, en Espagne, afin d'obtenir de ce gouvernement la reconnaissance de l'indépendance nationale, de négocier un traité d'alliance, et de procurer les moyens pécuniaires indispensables à la conduite de la guerre.

Pendant une mission des plus ardues, dans laquelle M. Jay déploya une dignité et une fermeté qu'on eût dit appartenir à l'une des plus puissantes nations de la terre, il ne réussit cependant que médiocrement relativement à l'objet qui avait déterminé son envoi. Mais un éclatant succès l'attendait en Angleterre, où il fut assez heureux et assez habile, conjointement avec Franklin, Adams et Laurens, pour contracter un traité par lequel, après sept ans d'une lutte opiniâtre, la Grande-Bretagne reconnaissait enfin l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique.

De retour dans son pays, il obtint le portefeuille des affaires étrangères, où il déploya les mêmes talens qui l'avaient distingué dans tout ce qu'il avait précédemment entrepris; et lors de la proposition pour la formation d'une constitution définitive, il prit hardiment la plume et devint l'un des collaborateurs du *Fédéraliste*. En 1795, il négocia un traité de commerce et de navigation avec l'Angleterre, traité qui excita un grand mécontentement en France et une irritation plus qu'alarmante aux Etats-Unis, pour les concessions que l'on prétendait y avoir été faites en faveur de la Grande-

Bretagne. Afin de juger sainement cette question, il faudrait savoir apprécier l'état critique dans lequel se trouvait alors la république, les difficultés sans nombre qui s'opposaient à la marche de son gouvernement, et la grande importance de ses rapports commerciaux avec l'Angleterre. Quoi qu'il en soit du mérite de la polémique que souleva la signature de ce traité, il est clair, toutefois, qu'en le faisant, M. Jay suivit la lettre de ses instructions, et qu'il reçut en dernier lieu la sanction du président Washington, sanction qui, venant d'une source aussi pure et aussi patriotique, devait nécessairement mener à la consécration de cette importante mesure. En 1802, et âgé seulement de cinquante-six ans, M. Jay quitta la carrière politique et se borna aux devoirs d'un citoyen éclairé et aux charmes de la vie privée.

Il était éminemment pieux, et lorsqu'au moment d'expirer ses enfans lui demandaient, au chevet de son lit, sur quoi il fondait ses espérances de salut, il répondit avec calme : « Vous « avez l'Evangile. » Sa mort eut lieu le 17 mai 1829, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

« Il serait difficile, dit un écrivain de l'époque, « parlant de John Jay, de désigner dans les temps « modernes un caractère qui approche autant de « celui d'Aristide, tel que le dépeint Plutarque. La « justice, ferme et inflexible, occupait la première « place dans son esprit élevé. Cependant Plutar-

« que avoue, pour Aristide, que, quoique, dans « toutes ses actions privées et dans celles relatives « à ses concitoyens, l'Athénien fût juste et inflexi- « ble; néanmoins, dans les affaires de l'état, il fit « plusieurs choses, suivant l'exigence des circon- « stances, qui semblaient requérir l'aide de l'injus- « tice. Dans ces derniers traits il n'est plus alors de « ressemblance entre l'ancien sage et le moderne; « jamais John Jay ne s'écarta de la règle la plus « stricte du bon droit; et le patriote comme le « chrétien peuvent également le citer avec louange « et admiration. »

On nous excusera de terminer nos citations du *Fédéraliste* par l'extrait suivant de l'un des articles que l'on doit à l'homme d'état éminent, John Jay, dont nous avons essayé de tracer les traits caractéristiques.

« J'ai observé avec un égal plaisir que la Provi- « dence s'est plu à donner à ce pays, dont toutes « les parties sont si bien liées, des habitans unis, « des habitans issus des mêmes ancêtres, parlant « la même langue, professant la même religion, « attachés aux mêmes principes de gouvernement, « avec des mœurs et des manières semblables, et « qui, par la réunion de leur prudence, de leurs « armes et de leurs efforts, en combattant ensemble « durant le cours d'une longue et sanglante guerre, « ont glorieusement conquis leur liberté com- « mune. Ce pays et ce peuple semblent avoir été

« faits l'un pour l'autre, et la Providence semble
« avoir voulu empêcher qu'un héritage si visible-
« ment destiné à un peuple de frères pût jamais
« être divisé en souverainetés isolées, sans société,
« sans autre rapport qu'une mutuelle jalousie. Tels
« sont les sentimens qui ont déjà prévalu ici parmi
« les hommes de toutes les classes et de toutes les
« sectes. Sous tous les rapports généraux, nous
« n'avons formé qu'un peuple; jusqu'ici chaque
« citoyen a joui partout des mêmes droits, privi-
« léges et protections. C'est comme une seule na-
« tion que nous avons fait la paix et la guerre;
« c'est comme une nation que nous avons vaincu
« nos ennemis communs; c'est comme une nation
« que nous avons contracté des alliances et fait
« des traités, enfin déterminé nos rapports d'in-
« térêts avec les nations étrangères. Puissamment
« frappé des avantages inappréciables de l'Union,
« le peuple se détermina, dès le principe, à éta-
« blir et perpétuer le gouvernement fédératif; il
« l'établit presque aussitôt qu'il eut une existence
« politique, tandis que nos habitations étaient en
« feu, lorsque le sang de nos concitoyens coulait,
« et que la guerre, étendant partout ses ravages,
« laissait peu de loisir pour ces recherches, pour
« ces réflexions calmes et lentes, sans lesquelles ne
« peut se former une constitution bien combinée,
« bien équilibrée. Ne nous étonnons pas qu'un
« gouvernement, fondé dans des temps si malheu-

« reux, ne soutienne pas l'épreuve et ne réponde « pas au but de son établissement..... La con- « vention, composée d'hommes honorés de la « confiance du peuple, distingués presque tous par « leur patriotisme, leur vertu et leur sagesse, dans « des temps qui ont mis à l'épreuve l'esprit et le « cœur des hommes, a entrepris ce difficile ou- « vrage. Au milieu des douceurs de la paix, sans « distractions et sans interruption, ils ont passé « quelques mois dans de tranquilles et journalières « discussions. Libres de toute crainte, et sans « avoir éprouvé l'influence d'aucune autre passion « que l'amour de la patrie, ils ont présenté et re- « commandé au peuple le résultat de leurs opinions « presque unanimes. »

L'un des puissans soutiens de la constitution fédérale, conjointement avec le triumvirat illustre que nous venons de nommer, fut le gouverneur Morris, de l'état de New-York, mais qui, à l'époque de la convention, s'était retiré à Philadelphie dont il fut nommé l'un des délégués à cette assemblée. Il ne peut paraître surprenant que, dans une réunion d'hommes aussi consciencieux et tellement inspirés par le plus pur patriotisme, il se soit rencontré des nuances d'opinions sur les détails du travail important qui les avait appelés à se réunir pour en délibérer. D'une libre discussion doivent nécessairement jaillir la lumière et la vérité. Contrairement à Madison, et ainsi l'a prouvé le

dernier résultat, dans le sens de la majorité des membres de la convention, Morris plaidait la cause *d'un gouvernement fort*, en avouant, toutefois, qu'il fallait bien se mettre en garde contre la tendance aristocratique de la propriété. Il pensait que par la raison même de son origine populaire, la chambre des représentans serait assujétie à des changemens fréquens, et que sa marche en deviendrait inconstante, légère parfois, et excessivement impressionnable; inconvéniens dont il proposait de neutraliser les conséquences par la vertu et l'expérience d'un sénat. Il voulait, à cet effet, que le sénat fût composé d'hommes riches et constituant la haute propriété, dont l'honneur et l'intérêt se trouveraient identifiés avec la stabilité et la permanence des institutions, et qui fussent nommés à vie. Cette dernière clause fut vivement repoussée après avoir été mûrement discutée; et quelle que fût la différence d'opinion sur quelques détails, entretenue par Morris, toujours est-il qu'après avoir fait tous ses efforts pour faire partager ses avis, dont beaucoup furent adoptés, il se rallia pour le reste à l'opinion de ses collaborateurs, et se montra l'un des soutiens les plus zélés de la constitution définitive et de son adoption dernière par le peuple. C'est à propos de cette constitution et de la part que M. Morris y a prise, que nous avons jugé convenable d'introduire ici son nom et de mentionner quelques-uns de ses écrits.

Ces derniers sont nombreux et variés comme fut la carrière de leur auteur. Légiste, ministre de son pays en France, économiste, publiciste et financier tour à tour, perpétuellement en scène et toujours aux premiers rangs, il a traité les sujets divers qui se rattachent à ces différentes phases de sa vie politique, avec une verve, une originalité et souvent une éloquence vraiment admirables.

Lorsqu'il était en France, on vit M. Morris, ému par les malheurs de la famille à laquelle la révolution de ce pays venait d'arracher le diadême, en prendre fort à cœur le sort, et vouloir du moins contribuer individuellement à sauver ce que la hache révoluionnaire avait épargné de ces augustes débris; et, malgré sa qualité d'étranger, leur apporter avec zèle le secours de son talent, de ses conseils et de son influence. Il paraît avoir entretenu à cet effet de fréquens rapports avec le comte de Montmorin, et l'on trouve parmi ses papiers une copie d'un « manifeste du roi de France, jadis Monsieur, » composé par Morris, qu'il proposait d'adresser au peuple français, au nom du roi Louis XVIII.

Avant ce dernier événement, cependant, Morris adressa une lettre à la reine de France, sur les mesures à prendre par le roi. On verra, par cette lettre assez remarquable, écrite le 26 janvier 1790, que notre compatriote faisait peu de fond sur les assurances données au roi par le parti constitu-

tionnel, opinion qui, si elle ne paraissait pas fondée alors, s'est cependant en grande partie réalisée depuis.

« 26 janvier 1790.

« On conseille au roi de se présenter en personne « à l'assemblée, et de se mettre, soi-disant, à la tête « de la révolution. Le rôle de révolutionnaire me « semble difficile à remplir par un prince. Je n'ai « pas hésité un instant à penser que c'est ou un con- « seil peu sage, ou une perfidie. Jusqu'à présent il « n'a recueilli de ses rapports avec l'assemblée que « des fruits amers. L'inaction est non seulement la « mesure la plus prudente qu'il puisse prendre, « mais elle est en outre la seule qui ne soit pas « extrêmement dangereuse. Il est tout naturel que « ceux qui craignent les conséquences d'avoir « poussé les choses à l'extrême désirent s'abriter « des circonstances, à l'ombre de l'autorité royale. « Il est, de plus, naturel que ceux qui ont commencé « la révolution, et qui, tout en atteignant leur ob- « jet, se voient à leur tour frustrés par leurs colla- « borateurs, cherchent un appui contre la violence « qu'ils ont excitée. On ne doit pas s'étonner non « plus que les plus rusés d'entre eux désirent, pen- « dant quelques nnées, préserver le nom de mo- « narchie, afin de détruire avec plus de facilité la « substance; mais que le monarque lui-même se- « conde de tels projets, qu'il aille de lui-même se

« jeter tête perdue dans le filet que l'on tend devant « lui, combien, hélas! il est digne de pitié!

« Mais que doit-il faire? Rien. Les enfans du « comte d'Artois sont déjà hors du royaume; de « sorte que, la famille royale n'étant plus entière- « ment entre les mains de ses ennemis, on respec- « tera ce qui est ici, par crainte de ce qui est là « bas. Qu'on les laisse donc en repos. Avant long- « temps tout sera renversé jusque dans sa base, et « ceux qui ont versé l'insulte sur les têtes royales « et l'amertume dans leurs cœurs, ressentiront, à « leur tour, les maux qu'ils auront occasionnés.

« La guerre surviendra alors que la faiblesse gé- « nérale promettra une proie facile à l'ennemi. Elle « viendra pour relever l'état et rétablir les affai- « res. Les finances même, placées en mains habiles, « s'en trouveront avantagées. Les ressources ne « manquent pas à la France, c'est seulement le « talent d'en faire usage. Mais que l'on ne suppose « pas qu'il soit possible de replacer les choses ainsi « qu'elles étaient jadis. Non : ou il faut que doré- « navant la France ait une sage constitution, qui « assure au peuple la jouissance de toute la liberté « dont il est susceptible, ou bien que ce soit une « effroyable tyrannie. Cette dernière condition ne « saurait convenir à un roi sage et bienveillant. Il « est donc de toute nécessité que ce soit la pre- « mière, et, afin d'y parvenir, ce qu'il y a de mieux « pour le moment, c'est de ne rien faire.

« Laissez le peuple se dégoûter lui-même des nou-
« veautés qui ont tant d'attrait pour lui. Le temps
« change tout, et dorénavant la tranquillité sera, à
« son tour, l'objet le plus ardemment désiré. Alors
« il viendra de lui-même à la rencontre du roi, et lui
« offrira les dépouilles qu'il lui avaient arrachées,
« et dès lors il ne dépendra plus que de ce prince
« de faire à jamais le bonheur de la France. »

Sur l'économie politique, M. Morris émettait des idées qui, quoique controversées par beaucoup d'économistes, sont chaudement adoptées par d'autres. Les impôts, qui sont l'objet capital pour tous les états, et la question si difficile des choses sur lesquelles il est légitime de les asseoir, ont particulièrement attiré son attention. Les passages suivans de deux de ses écrits, pris presque au hasard, donnent une idée assez claire de ses vues sur ce chapitre essentiel de l'économie politique.

« Je ne puis pas me persuader que de forts
« droits imposés pour surexciter, au risque de la
« fraude et avec la certitude de diminuer le revenu
« de l'état, la prospérité des manufactures, qui ré-
« sulterait d'un droit modéré, soient d'accord avec
« la morale, le bien-être et le confort de la na-
« tion.

« Par ce dernier système, ceux qui cultivent la
« terre sont mis à contribution, à de fortes contri-
« butions, afin d'entretenir l'écume de l'Angle-
« terre et de l'Irlande, formée de prolétaires qui

« viennent ici vivre dans l'aisance et l'oisiveté.
« Ceux qui n'envisagent les mesures qu'en tant
« qu'elles tendent à l'avantage de quelques districts
« particuliers, se réjouiraient de l'existence d'un
« système qui procure au Nord des profits qui
« proviennent des entrailles des états du Sud.
« *Vous* (1) ne pouvez pas avoir de manufactures.
« *Nous,* nous le pouvons. Nous en possédons déjà
« quelques-unes, et aurons, avant peu de temps,
« beaucoup d'enfans pauvres qui seront renfermés
« comme dans une cage, allant en avant, puis en
« arrière, comme une navette, jusqu'à ce qu'ils
« deviennent ou des ivrognes ou des prostituées.
« Mais nous ne pouvons effectuer ce sacrifice de
« corps et d'âme que par un premier sacrifice de
« nos richesses et de notre confort. Je m'arrête,
« car, si je continuais sur cette matière, je pourrais
« remplir un bon nombre de pages. »

Dans une autre communication au sujet des différentes natures d'impôts qui sont le mieux appropriés aux besoins et à la fortune publique, nous trouvons le passage suivant que nous croyons devoir traduire, comme s'appliquant non pas seulement aux Etats-Unis, mais aux principes vitaux de

(1) Cette lettre est adressée à M. Harrison, Virginien. Ici M. Morris met en contact les intérêts des États du Nord et ceux des États du Sud.

l'économie politique de tous les pays. Le style, d'ailleurs, nous a paru une recommandation suffisante.

Lettre à M. Kent, datée de Morrisania, le 15 *mars* 1826.

« J'ai reçu votre lettre du 8 de ce mois. Je me « réjouis de ce que l'impôt direct ne soit qu'une « herbe votée chaque année, car je pense comme « vous qu'en pratique il est oppressif, quoique, « contrairement à votre opinion, je ne trouve « pas qu'il soit juste en principe. Les économistes « de France ont avancé que tout revenu découle « du sol, et de là ont déduit l'axiome qu'il de- « vait être la source de tout impôt ou taxe. La pro- « position était mal posée, et sa déduction dépour- « vue de logique. On approcherait davantage du « vrai, bien toutefois que ce ne serait pas l'exacte « vérité, si l'on disait que tout revenu provient du « travail. Mais, admettant même que cela fût « ainsi, il ne s'ensuivrait pas pour cela que le tra- « vail de l'homme dût porter tout le poids de la « taxe.

« Supposons un instant, d'après cet axiome, que « le revenu dérive exclusivement du sol. Il serait « dès lors non seulement injuste, mais, de plus, « ruineux, de permettre l'introduction des produits « étrangers; car, dans ce dernier cas, la culture de

« la terre serait abandonnée, et le propriétaire ré-
« duit à ne compter pour sa subsistance que sur
« les bestiaux et les produits spontanés ; et il ne
« cultiverait que ce qui serait absolument indispen-
« sable à la nourriture de sa famille et des siens.
« Dirigez vos regards vers la Toscane érigée en pa-
« radis terrestre sous ce régime. Voyez-y des forêts
« converties en champs où règne l'abondance. Voyez
« les paysans conduisant leurs femmes et leurs en-
« fans et recherchant leur subsistance là où la cul-
« ture n'est pas proscrite.

« Si, d'une autre part, en récompense de son
« lourd fardeau, vous donnez au cultivateur la pos-
« session exclusive du marché, vous pouvez dire
« adieu aux travaux du métier et de l'enclume. La
« crainte de la famine, quelquefois réelle, souvent
« factice, chassera les commerçans de chez vous.
« De plus, la cherté de la vie et celle des matières
« premières les rendront incapables de fabriquer à
« aussi bon marché que ceux des autres pays.

« Une grande attention, des observations justes,
« de profondes réflexions comme beaucoup de ju-
« gement et une honnête impartialité sont néces-
« saires, mon cher ami, pour imposer des taxes de
« manière telle que la prospérité nationale s'en res-
« sente, sans pour cela peser sur les félicités indivi-
« duelles. Des hommes d'état sages apprendraient
« de la libéralité de la nature à exhaler une vapeur
« tributaire de l'immense superficie de la terre et

« des ondes, pour la laisser retomber ensuite « comme une pluie rafraîchissante et salutaire. « Mais, par dessus tout, quiconque s'occupe des « taxes dans un gouvernement populaire doit puiser des leçons dans la vie rurale, en tirant autant « de lait qu'il est nécessaire des mamelles de la « vache, au lieu de s'appliquer en vain à l'extraire « de ses cornes. »

Dans la galerie d'hommes illustres offerts par l'histoire d'Amérique, vient naturellement se placer Josiah Quincy de Boston, qui vécut et mourut dans les temps les plus critiques de la république, avant même que le succès des armes et la persévérance des patriotes eussent triomphé des obstacles qui s'opposaient à son heureuse destinée. Ce fut dans les temps les plus orageux, en 1774, alors qu'il y avait le mérite du danger à lever la tête contre le despotisme, que M. Quincy faisait entendre à ses concitoyens les nobles paroles dont nous nous efforçons de donner une traduction littérale :

« Se plaindre hautement des énormités du pouvoir, protester avec force contre d'intolérables oppresseurs, a été, dans tous les siècles, appelé « sédition et faction; combattre les tyrans, c'est « trahison et révolte. Cependant les tyrans sont « rebelles aux premières lois du ciel et de la société ; « s'opposer à leurs ravages est un instinct de la nature « et l'inspiration de Dieu au cœur de l'homme. Dans

« la noble résistance qu'offre le genre humain à l'am-
« bition exorbitante du pouvoir, l'homme éprouve
« toujours ce sentiment qui, planant au dessus de
« tout ce qui est mortel, le porte à considérer le
« Dieu des armées comme son chef suprême, et ses
« anges comme ses guerriers. Les sons de la trom-
« pette guerrière sont pour lui une joyeuse har-
« monie, et dans les étendards déployés il croit
« voir les bannières de Dieu. Les blessures reçoi-
« vent le baume d'une cause sacrée. La mort su-
« bite pour le patriote est le martyre ; ses obsèques,
« la résurrection aux éternels honneurs de la gloire
« céleste; sa veuve et ses orphelins sont reçus à
« bras ouverts dans le sein compatissant de leur
« Dieu, et son nom est marqué parmi les plus
« dignes fils de David : plus sa perte est profonde,
« plus grande est sa récompense; car il a laissé
« derrière lui toutes les peines et toutes les douleurs
« pour se reposer sur un lit de repos éternel et
« d'indicible félicité. »

Au nombre des ouvrages à consulter sur la politique des Etats-Unis, il en est peu qui surpassent en utilité la *Correspondance diplomatique de la Révolution d'Amérique*, en douze volumes, par M. Jared Sparks. Et, en effet, cet ouvrage est d'autant plus précieux sous le point de vue historique, qu'il contient, entre autres, les lettres de Franklin, Jay, Adams, Laurens, et celles des autres ministres des Etats-Unis en Europe, pendant le temps que

dura la guerre; comme aussi la correspondance entière de M. Gerard et du chevalier de la Luzerne avec le congrès américain. Le nom de l'auteur-éditeur de cette volumineuse correspondance est une garantie suffisante quant au choix et au classement des différentes pièces dont elle est composée.

M. A. H. Everett est auteur de plusieurs écrits sur la haute politique, tels que ceux intitulés: *l'Europe; l'Amérique*, et de plusieurs discours et productions sur le même sujet.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre qu'en fournissant à nos lecteurs une portion du discours d'adieu de Washington au peuple des États-Unis, écrit dans lequel on trouvera l'explication nette et précise des principes généraux qui ont guidé les fondateurs de la nation américaine, et dont l'heureuse application, en même temps qu'elle a jusqu'à présent assuré la prospérité publique, dénote l'esprit de sagesse qui les inspira. Il est peut-être plus d'un lecteur qui, ainsi que nous, croira voir reflétée, dans une exposition si noble et si touchante des vérités les plus sublimes, l'âme tout entière de l'homme le plus pur de l'histoire.

« La religion et la morale sont les appuis néces-
« saires de la prospérité des états. En vain préten-
« drait-il au patriotisme, celui qui voudrait ren-
« verser ces deux colonnes de l'édifice social. Le

« politique, ainsi que l'homme pieux, doit les révé-
« rer et les chérir. Ce ne serait pas assez d'un vo-
« lume pour tracer les rapports qu'elles ont avec la
« félicité publique et avec celle des particuliers. Que
« deviendraient la fortune, la réputation, la vie
« même des citoyens, si la religion n'empêchait pas
« de violer les sermens, à l'aide desquels la justice
« cherche la vérité? Supposons même, pour un
« moment, que la morale puisse se soutenir seule.
« L'influence qu'une éducation très soignée aura
« peut-être sur les esprits d'une trempe particu-
« lière, la raison et l'expérience, nous défendent de
« l'attendre de la morale de toute une nation, sans
« le secours des principes religieux.

« Il est vrai, dans la rigueur des termes, que la
« vertu et les mœurs sont le mobile d'un gouver-
« nement populaire, et toute espèce de gouvene-
« ment libre est soumis avec plus ou moins d'éten-
« due à leur action. Quel est donc l'ami de son
« pays qui verrait avec indifférence saper ces fon-
« demens de l'édifice?

Encouragez, comme un objet de la plus haute
« importance, les institutions destinées à propager
« les lumières; plus l'opinion publique tire de
« force de la nature du gouvernement, plus elle
« doit être éclairée.

« Maintenez le crédit national comme un moyen
« d'acquérir la puissance et d'assurer votre tran-
« quillité; en conséquence, cultivez la paix. Souve-

« nez-vous, cependant, que des dépenses faites à « propos peuvent en prévenir de plus grandes. « Evitez, non seulement par une stricte économie, « mais en vous efforçant d'acquitter en temps de « paix les dépenses que des guerres inévitables au- « raient occasionnées, l'accroissement de la dette « publique; et ne soyez pas assez peu généreux « pour rejeter sur votre postérité un fardeau que « vous devez porter. C'est à vos représentans à « mettre ces maximes en pratique; mais, pour le « faire, ils ont besoin du secours de l'opinion pu- « blique. Il faut que vous soyez convaincus que, « pour éteindre la dette, un revenu public est né- « cessaire, et qu'il ne peut y en avoir sans taxes; « qu'on ne peut imaginer des taxes qui n'aient « quelques inconvéniens et ne soient onéreuses; la « différence n'est que du plus au moins; et l'embar- « ras inséparable du choix, dans une matière qui « n'est jamais sans difficulté, doit faire interpréter « d'une manière favorable la conduite du gouver- « nement, et disposer les esprits à acquiescer aux « mesures qu'il est obligé de prendre pour obtenir « les fonds exigés par les besoins publics. Obser- « vez envers toutes les nations les règles de la jus- « tice et de la bonne foi, et vivez en paix avec elles. « La religion et la morale vous en font une loi, et « une sage politique vous le prescrit aussi; il est « digne d'un peuple éclairé et libre, et bientôt d'un « grand peuple, de donner à l'univers un exemple

« aussi sublime que nouveau, en se montrant con-
« stamment guidé par la justice et la bienveillance.
« Qui pourrait douter que, dans la suite, vous ne
« fussiez pas indemnisés au centuple des sacrifices
« momentanés que vous aurez faits ainsi ? La Pro-
« vidence n'aurait-elle donc pas attaché à la vertu
« la félicité constante d'une nation ? Tous les senti-
« mens qui ennoblissent le cœur humain recom-
« mandent d'en faire l'épreuve ; les vices la ren-
« draient impossible.....

« La jalousie d'un peuple libre (je vous conjure
« de m'en croire, chers concitoyens) doit être con-
« stamment éveillée sur les ruses décevantes de
« l'influence étrangère, qui est, d'après les leçons
« de l'expérience et de l'histoire, le plus cruel en-
« nemi d'une république; mais, pour que cette sur-
« veillance soit profitable, il faut qu'elle soit sans
« partialité; autrement elle servira de motif pour
« vous entraîner dans le piége que vous voulez fuir.

« La règle de conduite que nous devons nous
« appliquer le plus à suivre à l'égard des nations
« étrangères, est d'étendre nos relations de com-
« merce avec elles, et de n'avoir que le moins de
« relations *politiques* qu'il sera possible. Remplissons
« avec la bonne foi la plus scrupuleuse les engage-
« mens que nous avons contractés; mais arrêtons-
« nous là ! L'Europe a des intérêts qui ne nous con-
« cernent aucunement, ou qui ne nous touchent
« que de très loin ; il serait donc contraire à la sa-

« gesse de former des nœuds qui nous exposeraient
« aux inconvéniens qu'entraînent les révolutions
« de sa politique. Notre position éloignée nous in-
« vite à suivre un autre système; si nous continuons
« à ne former qu'un seul peuple, et si nous sommes
« régis par un bon gouvernement, nous pourrons
« défier promptement tout ennemi extérieur de
« nous nuire d'une manière sensible. Quand nous
« aurons pris des mesures propres à faire respec-
« ter notre neutralité, les nations étrangères, qui
« connaîtront l'impossibilité de ne nous rien enle-
« ver, ne se hasarderont pas légèrement à nous
« provoquer, et nous pourrons choisir la guerre
« ou la paix, selon que l'ordonnera notre intérêt,
« d'accord avec la justice.

« Pourquoi renoncerions-nous à de si grands
« avantages? Pourquoi unissant notre destinée à
« celle d'une nation européenne quelconque, sacri-
« fierions-nous notre repos et notre félicité à l'am-
« bition, à la rivalité, aux intérêts, aux passions et
« aux caprices des puissances de l'Europe? Notre
« véritable politique doit être de n'avoir aucune
« alliance permanente, autant du moins que nous en
« sommes les maîtres; car je ne suis point capable
« de vous inviter à manquer aux engagemens que
« vous avez pris. Je considère la probité comme la
« meilleure politique pour les nations aussi bien
« que pour les particuliers. Je le répète donc, rem-
« plissez vos obligations à la lettre; mais mon avis

« est que vous ne devez pas les multiplier. Enfin,
« en prenant soin d'être toujours en état de dé-
« fense, vous pourrez en des cas extraordinaires
« vous reposer sur des alliances de peu de durée.

« La politique, l'humanité et votre propre inté-
« rêt vous recommandent de vivre en bonne intel-
« ligence avec toutes les nations. Votre commerce
« exige que dans vos relations avec elles, vous te-
« niez la balance égale. Ne demandez et n'accordez
« aucune préférence; consultez la nature des cho-
« ses, et ne forcez jamais rien; que vos traités de
« commerce ne soient que temporaires, afin que
« vous puissiez les changer selon les circonstances.
« Souvenez-vous que c'est une folie de la part d'une
« nation d'exiger qu'une autre lui accorde quelque
« chose gratuitement, et que celle qui contracte une
« obligation de ce genre compromet son indépen-
« dance et sa tranquillité. En vous offrant, mes
« chers concitoyens, les conseils d'un vieil ami
« dévoué, je n'espère pas qu'ils produisent l'im-
« pression forte et durable que je souhaiterais, ni
« qu'ils répriment le cours ordinaire des passions,
« ni qu'ils empêchent notre peuple de suivre la car-
« rière jusqu'ici marquée à la destinée des peuples;
« mais je puis me flatter qu'ils feront quelque bien,
« même partiel et passager, qu'ils contribueront
« quelquefois à modérer les fureurs de l'esprit de
« parti, et à mettre mon pays en garde contre les
« menées de l'intrigue étrangère et les impostures

« du faux patriotisme, cette seule espérance me « dédommagera amplement de ma sollicitude pour « votre bonheur, unique source de mes paroles.

« Les actes publics prouvent jusqu'à quel point « les principes que je viens de rappeler m'ont « guidé lorsque je me suis acquitté des devoirs de « ma place. Ma conscience me dit du moins que je « les ai suivis..... Bien qu'en repassant les « actes de mon administration, je n'aie connais- « sance d'aucune faute d'intention, j'ai un senti- « ment trop profond de mes défauts pour ne pas « penser que probablement j'ai commis beaucoup « de fautes. Quelles qu'elles soient, je supplie avec « ferveur le Tout-Puissant d'écarter ou de dissiper « les maux qu'elles pourraient entraîner. J'empor- « terai aussi avec moi l'espoir que mon pays ne ces- « sera jamais de les considérer avec indulgence, et « qu'après quarante-cinq années de ma vie dé- « vouées à son service avec zèle et droiture, les « torts d'un mérite insuffisant tomberont dans « l'oubli, comme je tomberai bientôt moi-même « dans la demeure du repos.

« Confiant dans cette bonté de mon pays, et pé- « nétré pour lui d'un ardent amour, bien naturel de « la part d'un homme qui voit dans cette contrée « sa terre natale et celle de ses ancêtres pendant « plusieurs générations, je me complais d'avance « dans cette retraite où je me promets de partager « sans trouble, avec mes concitoyens, les doux bien-

« faits de bonnes lois sous un gouvernement libre,
« objet toujours favori de mes désirs, et heureuse
« récompense, je l'espère, de nos soins, de nos tra-
« vaux et de nos dangers mutuels.

« États-Unis, 17 septembre 1796.

« George WASHINGTON. »

Telles furent les dernières paroles politiques du grand homme. Si, malgré la crainte d'affaiblir par les nôtres l'effet de cette noble inspiration, nous osons parler encore après lui, c'est principalement pour expliquer la cause qui nous a engagé à nous étendre aussi long-temps sur ce document intéressant. Et, en effet, l'objet de ce chapitre étant de jeter quelque clarté sur les principes gouvernementaux des États-Unis, nous n'avons pu mieux faire qu'en déroulant à la vue de nos lecteurs un écrit que nous considérons non seulement comme un code de saine politique, mais encore comme une règle de haute morale et de philosophie. L'adresse d'adieu de Washington à la nation est en politique ce que furent pour les Israélites les Tables de Moïse, et pour le chrétien l'Évangile. Dieu fasse qu'ainsi que le livre sacré, elle devienne le guide perpétuel des hommes d'état de la république!

CHAPITRE II.

Thomas Jefferson. — Ses œuvres.

Le nom de Thomas Jefferson rappelle les plus belles illustrations des premiers temps de la république. Il fut, dès l'origine, l'un de ses plus fermes appuis. Il y a plus : il prépara, par ses actes et par ses écrits, l'émancipation physique et intellectuelle du Nouveau-Monde, et ce n'est pas un de ses moindres mérites d'avoir, à une époque où le danger l'emportait sur la chance d'une réussite éventuelle, non seulement jeté dans la balance son nom et son influence morale, mais encore d'y avoir joué un patrimoine, dont l'insuccès de la révolte eût assuré la confiscation au profit de l'état. On doit sans doute beaucoup aux nobles cœurs qui se dévouent à la cause de leur pays et de la liberté; mais la dette de reconnaissance est encore plus grande envers ceux qui, avec leur vie et leur honneur sacré, y engagent aussi, comme le fit Jefferson, leur fortune et celle de leur famille.

A peine eut-il atteint l'âge de sa majorité, que M. Jefferson se trouva lancé dans l'arène politique où pendant près d'un demi-siècle, il lui fut donné de remplir avec distinction les places les plus éminentes. C'est comme publiciste et comme légiste d'abord qu'il débute; puis, passant par la représentation nationale, l'Europe le voit comme

ministre de son pays. De retour en Amérique, il y occupe plus tard (de 1801 à 1809), avec bonheur, le fauteuil de la présidence, auquel le porta deux fois le vœu de la nation. Cependant il ne traversa aucune de ces périodes critiques dans l'histoire d'Amérique, sans les illustrer tour à tour de son nom et par d'utiles et savans travaux. C'est surtout au déclin de la vie que, semblable à l'astre brillant qui répand, au couchant, sur un ciel d'azur, sa douce lumière, et qui, sans éblouir les regards, communique à l'âme sa tranquillité, on le voit appliquer toutes ses pensées à l'examen approfondi de toutes les sources possibles du bonheur de l'homme et de ses joies; à la culture des sciences, au progrès des lumières utiles; à répandre enfin autour de lui tous les bienfaits d'une consolante philosophie.

Le premier essai politique de Jefferson, qui attira sur lui l'attention à un haut degré, est intitulé: *Revue sommaire des droits des colonies anglaises.* En 1776, lors du premier congrès continental, il fut nommé une commission composée de John Adams, Franklin, Roger, Robert Livingston et Sherman Thomas Jefferson, afin de rédiger et de proposer à l'assemblée une déclaration d'indépendance. Jefferson en fut, par ses collaborateurs, nommé le rapporteur, et c'est à lui qu'on doit l'entière rédaction de ce sublime document qui, à l'exception d'un seul des membres présens, fut ap-

prouvé et signé par l'assemblée tout entière, le 4 juillet 1776. Pensant qu'il n'existe dans aucune langue une composition qui se distingue plus éminemment par l'esprit philosophique qui y règne, la force de sa logique, la pureté de son style et la stricte vérité de ses expressions, nous nous croyons justifié en la produisant ici en entier.

« *Déclaration unanime des treize Etats-Unis*
« *de l'Amérique.*

« En Congrès, le 4 juillet 1776.

« Lorsque, dans le cours des événemens de la vie « humaine, il devient nécessaire qu'un peuple « rompe les liens politiques qui l'unissaient à un « autre peuple, et qu'il s'arroge, parmi les nations « de la terre, une position distincte et d'égalité, à « laquelle les lois de Dieu et de la nature lui don- « nent droit, le respect qu'il doit à l'opinion pu- « blique exige qu'il explique les causes qui le for- « cent à une telle séparation.

« Nous tenons ces vérités pour évidentes : que « tous les hommes sont créés égaux, qu'ils ont été « doués, par leur créateur, de certains droits ina- « liénables; qu'au nombre de ceux-ci sont la vie, « la liberté et la poursuite du bonheur; qu'afin « d'assurer ces droits, des gouvernemens furent « institués parmi les hommes, gouvernemens dé- « rivant leur juste pouvoir du consentement des

« gouvernés; qu'aussitôt qu'une forme de gouver-
« nement devient destructrice de ces objets, le peu-
« ple a le droit de la modifier ou de l'abolir, et d'é-
« tablir de nouvelles institutions ayant ces mêmes
« principes pour base, et dont les pouvoirs soient
« organisés de la sorte qu'il lui paraît le plus pro-
« pre à effectuer sa sécurité et assurer son bon-
« heur. La prudence, il est vrai, recommande que
« les gouvernemens qui depuis long-temps sont
« établis ne soient pas changés pour des causes
« frivoles ou passagères; et, conséquemment, toute
« expérience a démontré que le genre humain est
« plus disposé à souffrir tant qu'il peut supporter
« ses maux qu'à se rendre lui-même justice en abo-
« lissant les formes auxquelles il a été accoutumé.
« Mais quand une longue suite d'abus et d'usurpa-
« tions, ayant invariablement le même but, dé-
« montre une intention arrêtée de le réduire à un
« despotisme absolu, c'est son droit, comme il est
« aussi son devoir, de le repousser, et de se pour-
« voir de nouvelles garanties pour sa sécurité à ve-
« nir. Telles ont été la patience et les souffrances de
« ces colonies, et telle maintenant est la nécessité
« qui les oblige à changer leur ancienne forme de
« gouvernement. L'histoire du présent roi de la
« Grande-Bretagne en est une d'injustices sans fin
« et d'actes d'usurpation ayant tous pour objet l'é-
« tablissement d'une tyrannie absolue. Afin de le

« prouver, soumettons l'examen des faits à l'impar-
« tialité des hommes :

« Il a refusé de donner son adhésion aux lois les
« plus salutaires et qui étaient indispensables au
« bien public;

« Il a défendu à ses gouverneurs de passer des
« lois dont l'importance était urgente et immédiate,
« à moins qu'on n'en suspendît l'action jusqu'à ce
« qu'on eût obtenu sa sanction ; et lorsqu'elles ont
« été de cette façon arrêtées dans leurs cours, il a
« entièrement négligé d'y avoir égard. Il s'est re-
« fusé à passer d'autres lois pour le bien-être d'un
« grand nombre d'arrondissemens, à moins qu'on
« ne renonçât au droit de représentation dans la lé-
« gislature; droit inestimable pour le peuple, et
« formidable seulement aux tyrans;

« Il a convoqué des corps législatifs dans des
« lieux inusités, incommodes, et des plus éloignés
« du dépôt des archives publiques, afin de pouvoir,
« au moyen de la fatigue, les forcer à subir ses pro-
« pres mesures ;

« Maintes fois il a dissous des chambres de re-
« présentans, parce qu'elles s'opposaient avec fer-
« meté aux invasions faites sur les droits du
« peuple;

« Long-temps après ces dissolutions, il a refusé
« de faire procéder à de nouvelles élections, de telle
« sorte que les pouvoirs législatifs, qui ne peuvent
« être abolis, sont retournés au peuple; l'état res-

« tant, dans l'intervalle, exposé à tous les dangers « d'invasion de l'extérieur, et, au dedans, aux con- « vulsions civiles;

« Il a tenté d'arrêter l'augmentation de la po- « pulation de ces états, en mettant obstacle à la na- « turalisation des étrangers, par le refus des lois « nécessaires à l'encouragement de l'émigration, et « en imposant des conditions plus rigoureuses con- « cernant l'acquisition des terres publiques;

« Il a opposé des entraves à l'administration de « la justice, en refusant sa sanction aux lois qui éta- « blissaient le pouvoir judiciaire;

« Il a créé des juges qui, pour la durée de leur « emploi comme pour leurs émolumens, dépen- « daient entièrement de sa seule volonté;

« Il a érigé une multitude de nouveaux emplois « et a envoyé ici des essaims d'officiers pour haras- « ser le peuple et dévorer sa subsistance;

« Lors de l'ouverture de nos assemblées législa- « tives, il a maintenu parmi nous, au sein de la paix, « des armées régulières;

« Il a affecté de placer la force militaire au dessus « du pouvoir civil;

« Il s'est combiné avec d'autres hommes pour « nous assujétir à une *juridiction* qui était étran- « gère à notre constitution et qui ne reconnaissait « pas nos lois; en donnant son assentiment à leur « prétendue législation qui, elle, avait pour but, à « savoir :

« De loger et de maintenir des corps armés con-
« sidérables au milieu de nous; de protéger les mi-
« litaires, au moyen de jugemens simulés, contre
« tout châtiment encouru pour les meurtres qu'ils
« seraient appelés à commettre sur les citoyens;

« D'interrompre notre commerce avec le monde
« entier;

« De nous imposer des taxes sans notre assenti-
« ment;

« De nous priver, dans bien des occasions, des
« bienfaits du jury;

« De nous transporter au delà des mers pour de
« prétendus délits;

« D'abolir, dans une province qui nous avoisine,
« le libre système des lois anglaises, y établissant
« un gouvernement arbitraire, étendant ses limi-
« tes, de manière à en faire à la fois un exemple et
« un instrument pour l'introduction immédiate de
« l'absolutisme dans ces colonies; d'enlever nos
« chartes, d'abolir nos lois les plus précieuses et
« modifier essentiellement les formes de nos gou-
« vernemens, suspendre l'action de nos législatures
« et se déclarer eux-mêmes nos légitimes législateurs
« dans toutes les circonstances possibles;

« Il a ici abdiqué tout gouvernement, en nous
« déclarant hors sa protection et en nous faisant la
« guerre;

« Il a pillé nos mers, porté les ravages sur nos

« rivages, incendié nos villes et ôté la vie à nos con-
« citoyens;

« Il fait en ce moment transporter des forces ar-
« mées considérables d'étrangers mercenaires, afin
« de compléter l'œuvre de mort, de désolation et
« de tyrannie déjà commencée par des actes de
« cruauté et de perfidie qui ne trouvent rien qui les
« égale dans les siècles les plus barbares, actes qui
« sont entièrement indignes du chef d'une nation
« civilisée;

« Il a forcé nos concitoyens faits prisonniers sur
« les mers, à porter les armes contre leur patrie ou
« à devenir les bourreaux de leurs amis ou de leurs
« pères, ou à tomber eux-mêmes sous leurs
« coups.

« Il a excité des commotions civiles, et s'est ef-
« forcé de lancer sur les habitans sans défense de
« nos frontières le sauvage sanguinaire, dont la
« loi de la guerre consiste dans le carnage des in-
« dividus de tout âge, de tout sexe et de toutes con-
« ditions;

« A chaque phase de ces actes de despotisme,
« nous avons, le plus humblement possible, solli-
« cité pour qu'on nous rendît justice; nos inces-
« santes supplications ont uniquement eu pour ré-
« sultat de nouvelles injustices. Un prince dont le
« caractère est ainsi marqué par toutes les actions
« qui caractérisent la tyrannie n'est pas propre à
« gouverner un peuple d'hommes libres.

« Nous n'avons pas, toutefois, manqué envers nos « frères d'Angleterre. De temps à autre, nous les « avons prévenus des actes de leur parlement, qui « tendaient à établir chez nous une juridiction il- « légale. Nous avons rappelé à leur souvenir les « circonstances de notre émigration et de nos éta- « blissemens dans ces nouveaux pays. Nous en « avons appelé à leur justice naturelle et à leur « magnanimité, et les avons conjurés, au nom des « liens de notre mutuelle parenté, de désavouer ces « usurpations, qui devaient inévitablement inter- « rompre nos relations et notre correspondance. « Eux, aussi, ont été sourds à la voix de la justice « et de la parenté. Il faut donc que nous acquies- « cions à la nécessité qui amène notre séparation, « et à les considérer ainsi que nous considérons le « reste du monde : en guerre, ennemis; en paix, « amis.

« En conséquence, nous, les représentans des « Etats-Unis d'Amérique, assemblés en un congrès « général, en appelant au Juge suprême des hom- « mes, quant à la droiture de nos intentions, fai- « sons savoir et déclarons solennellement, au nom « et par l'autorité du bon peuple de ces colonies, « que ces dernières sont, de fait comme de droit, « des états libres et indépendans; qu'elles sont ab- « soutes de toute obéissance à la couronne d'Angle- « terre; que toutes relations politiques entre elles et « la Grande-Bretagne sont et doivent être entiè-

« rement rompues; et que, comme états libres et « indépendans, ils ont pleine autorité de faire la « guerre, conclure la paix, contracter des alliances; « d'établir des relations de commerce, et de dis- « cuter tous les autres actes et choses qui sont du « ressort d'états indépendans. Et, à l'appui de cette « déclaration, nous confiant fermement en la di- « vine Providence, nous nous engageons mutuelle- « ment à chacun, et à tous en général, notre vie, « nos fortunes, et notre honneur sacré. »

Suivent les signatures des 55 délégués.

Lorsque parut ce document, qui fut rédigé et écrit en peu d'heures par M. Jefferson, il fit, en Amérique, une impression profonde. Le patriote l'accueillit avec transport, parce qu'il fermait toute issue à un retour qu'eût pu dicter la faiblesse; mais il ne manqua pas d'esprits timides qui tremblèrent devant l'acte audacieux qui osait lutter contre la prérogative royale.

Cependant on trouve dans cet écrit l'histoire complète et véridique des griefs et des souffrances du peuple, dites avec ce calme parfait que n'a pas la colère, mais qu'inspire la justice outragée. Et, en effet, avec quel soin pieux il exprime un respect sans bornes pour l'opinion des hommes de bien; avec quelle douceur, et, en même temps, avec quelle dignité il en appelle à leur équité et à leur humanité; avec quelle énergie de vertu, enfin, il place toute son espérance dans la sainteté de sa

cause et dans le dévouement des citoyens! En vain y chercherait-on une seule expression d'aigreur et de défi. C'est probablement, nous ne craignons pas de le dire, l'énumération la plus complète des droits de l'homme, la définition la plus parfaite des rapports qui doivent subsister entre les gouvernans et les gouvernés qui ait jamais été écrite et promulguée. Entièrement exempte d'affectation et de déclamation, elle marche droit à son but, et s'empare forcément de l'esprit du lecteur pour lui communiquer l'honnête conviction dont elle est elle-même empreinte.

Les idées de M. Jefferson, sur le droit naturel de l'homme, sont d'autant plus intéressantes, qu'il envisage la question à nu dans sa vérité première, et dans un esprit entièrement dégagé des préoccupations sociales et des traditions prétendues saintes de l'histoire qu'enveloppe l'antiquité comme dans un sanctuaire. Dans l'extrait qui suit, on verra que l'auteur attaque, et cela avec raison, l'idée généralement adoptée, souvent sans examen, que de l'état de nature l'homme passe en premier lieu au gouvernement d'un seul. Il écrivait, en 1816:

« Nos législateurs ne connaissent pas bien les lé-
« gitimes limites de leurs pouvoirs: ils ne savent
« pas que leur devoir consiste à déclarer et à faire
« observer nos droits naturels et nos obligations,
« et non à nous priver d'aucuns de ces droits. Nul
« homme ne possède la faculté d'enfreindre les

« droits d'un autre; et c'est là la seule restriction « que doit lui imposer la loi; tout homme doit « contribuer aux besoins de la société, voilà tout « ce que la loi peut exiger de lui : et comme il n'est « donné à aucun être de devenir juge entre lui-« même et un autre homme, il se trouve dans la « nécessité de se soumettre à l'arbitrage d'un tiers « impartial. Dès que les lois ont déclaré et exécuté « tout cela, elles ont rempli leurs fonctions, et la « supposition qu'en entrant dans l'état social nous « abdiquons quelques uns de nos droits naturels est « tout-à-fait sans fondement. Appliquer les lois sui-« vant l'un de ces textes diminuerait sensiblement les « travaux de nos législateurs, et simplifierait aussi « nos codes municipaux. Il y a maintenant sous « presse, à Washington, un ouvrage du plus haut « mérite, par Destutt de Tracy, sur l'économie poli-« tique, travail qu'il est parvenu à renfermer dans « un seul volume in-8° de 300 pages. Dans un dis-« cours préliminaire, il s'accorde assez avec les « principes du présent manuscrit (1), mais il est « plus développé et plus démonstratif. Le même « auteur nous fait espérer un ouvrage sur la mo-« rale dans lequel, je le vois avec regret, il adop-« tera les principes de Hobbes, c'est-à-dire celui si « humiliant envers la race humaine, que le sens

(1) Manuscrit qui lui avait été communiqué par M. Dupont.

« du juste et celui de l'injuste ne découlent pas de « notre organisation naturelle, mais qu'ils sont « uniquement basés sur un esprit conventionnel. « Je le regrette d'autant plus qu'il est sans contre- « dit l'auteur contemporain le plus capable qui ait « traité les sujets abstraits. Adoptant le fait que la « terre a été créée graduellement, et, comme consé- « quence, prenant le dogme des causes finales, « nous devons nécessairement céder devant le court « syllogisme qui suit : L'homme fut créé pour vi- « vre en société avec ses semblables; mais, comme « les liens sociaux ne sauraient subsister sans « l'existence d'un sens de justice, il s'ensuit donc « que l'homme a dû naître avec un sens inné de « justice. Il en est une encore dans laquelle sont « tombés la plupart des écrivains sur la politique « gouvernementale, et qu'eût dû rectifier la con- « naissance que nous possédons de l'état de la so- « ciété de nos propres Indiens. Dans l'hypothèse « avancée par ces auteurs sur l'origine des gouver- « nemens primitifs, ils supposent que, dans le prin- « cipe, ces gouvernemens eurent une forme pa- « triarcale et monarchique. Nos Indiens sont « évidemment dans la condition qui a dépassé « l'association de la simple famille et qui n'a pas « encore atteint celle de la soumission à l'autorité « positive des lois, ou à celle d'un magistrat su- « prême. Chez eux, tout homme est parfaitement « libre de suivre ses propres inclinations. Si, toute-

« fois, en le faisant, celui-ci viole les droits d'un « autre, si la transgression est peu grave, son châ- « timent est le manque d'estime de ses semblables, « ou, suivant nous, le poids de l'opinion publique; « si, au contraire, le cas est sérieux, le transgres- « seur est immolé par le tomahawk, comme étant « un homme dangereux. Leurs chefs les conduisent « par la seule influence de leur caractère moral, et « ils suivent ou non, suivant leur volonté, celui « dont la réputation de sagesse, ou dont l'habileté « dans les combats, leur inspirent la plus grande « confiance. Là se trouve l'explication de l'existence « de bandes diverses d'Indiens, adhérant à des « chefs distincts qui les gouvernent par leurs con- « seils, mais non par l'autorité du commande- « ment. Les Cherokees, seule tribu que je con- « naisse qui indique une intention de se gouverner « par des lois, par un chef civil et un gouverne- « ment régulier, se proposent d'établir un gouver- « nement de représentans, élus par chaque comté. « Mais, par dessus toute chose, ils n'ont pas la plus « petite idée de s'assujétir à la volonté d'un seul « homme. Ce fait, qui est le seul dont nous ayons « une connaissance positive, signale donc un com- « mencement de gouvernement sous une forme « républicaine, et non patriarcale et monarchique, « ainsi que l'ont supposé les publicistes qui ont « traité le sujet de l'origine des gouvernemens. »

A l'occasion de sa résidence, comme ministre des

Etats-Unis, en France, nous trouvons le passage suivant, qui donne une idée de ce qu'il pensait de ce dernier pays et de ses habitans.

« Je ne puis quitter ce grand et bon pays sans « exprimer mon opinion sur sa prééminence sur « les autres nations de la terre. Jamais je ne con- « nus un peuple plus bienveillant, aucun qui fût « plus chaleureux et plus dévoué dans ses affec- « tions. Il n'est rien qui égale sa bonté et ses com- « plaisances envers les étrangers; et l'hospitalité « usitée à Paris surpasse tout ce que j'ai jamais pu « concevoir qu'il fût possible d'exercer au sein « d'une grande ville. La supériorité de ses hommes « dans les sciences, les dispositions communicati- « ves des savans, la politesse des coutumes géné- « rales, la grace et la vivacité de la conversation, « communiquent à la société parisienne un charme « qu'on ne rencontre aucune autre part. En faisant « une comparaison entre ce pays et les autres, il « arrive ce qui arriva à Thémistocle après la ba- « taille de Salamine. Quand les voix furent comp- « tées, chaque général vota en sa propre faveur « pour les premières récompenses à décerner à la « valeur, et la seconde à Thémistocle. De même, « demandez à tout voyageur d'une nation quel- « conque : Dans quel pays de la terre préféreriez- « vous vivre? — Très certainement dans le mien « propre, où sont tous mes amis, mes parens, les « premières comme les plus douces affections, et

« les souvenirs de mon enfance, répondrait-il. — « Quel serait votre second choix? — La France. »

Les mémoires, les essais et la correspondance de Jefferson, uniquement sur la morale et la philosophie, occupent quatre gros volumes in-8°, dans lesquels ne sont pas compris ses écrits politiques. En lisant l'ouvrage cité ci-dessus, il est facile de se convaincre que M. Jefferson était doué à un éminent degré d'un esprit calme et naturellement adonné à la réflexion ; qu'il envisageait le monde de cet œil du philosophe qui sait discerner moins de peine que de bonheur dans la vie humaine. Loin de faire consister la perfection du caractère moral dans une apathie stoïcienne, il le trouvait, lui, ainsi qu'il l'exprime dans une de ses lettres, dans le juste équilibre des passions. Sans ostentation aucune, il était charitable à un tel degré que son beau patrimoine se dissipa en entier en actes de bienfaisance (c'est là une justice que lui rendent tous les malheureux qui jamais ne s'approchèrent en vain de lui), et dans la pratique de cette noble et cordiale hospitalité avec laquelle, jusqu'à ses derniers jours, il accueillit sous son toit les nombreux voyageurs de tous les pays qui se dirigeaient en pèlerinage vers le sage de Monticello. Dans la grâce de son style épistolaire, on trouve une aménité, non pas uniquement de forme, mais bien celle qui part directement du cœur. Or, voici comment il s'exprime dans une lettre au général

Lafayette, son ancien ami et son compagnon de gloire.

« Monticello, le 3 septembre 1824.

« Le courrier qui a suivi la nouvelle de votre « heureuse arrivée sur notre rivage nous apprend, « mon cher ami, que vous vous dirigez vers les « états du Nord. J'attendrai donc que vous preniez « la direction du Sud pour vous offrir mes sincères « félicitations de ce que vous êtes rendu à ceux « qui vous chérissent au-dessus de ce que peut le « faire aucun peuple de la terre. Je crains, en vé- « rité, que l'on ne vous étouffe à force de ten- « dresse, tant d'aussi belles réceptions me semblent « devoir entraîner de fatigues et épuiser vos forces! « Ne perdez pas, dans ces embrassemens d'une af- « fection enthousiaste, une vie que l'on tient tant « à conserver. D'après ce que j'apprends, vous vi- « siterez York-Town : mon esprit y sera avec vous, « mais je suis trop affaibli par l'âge pour entre- « prendre le voyage. Je ne marche pas au-delà « de mon jardin, et mes infirmités ne peuvent « être soignées que chez moi. Je pense que vous « irez à Charleston et à Savannah. Quel est le lieu « où l'on ne demandera pas à vous avoir? Les ha- « bitans de notre village de Charlotteville persis- « tent également à vous recevoir. Ils vous eussent « réclamé comme leur hôte, s'il était possible que « vous le fussiez d'un autre que moi dans le voisi-

« nage de Monticello. Je les ai réduits à ne plus « vous demander que de leur faire l'honneur d'ac- « cepter un dîner, et je suis chargé par eux de « vous conjurer de ne pas les refuser. Je calcule « qu'en allant aux états du Sud, ou en revenant, « vous aurez peu de détour à faire pour passer à « Monticello et à Montpellier (1). Venez donc, mon « cher ami, au moment qui vous conviendra le « mieux. Établissez ici votre quartier général. « Votre visite à Charlotteville et à l'Université ne « vous prendra pas une heure. Que j'aie encore « une fois le bonheur de m'entretenir avec vous « de nos premiers travaux ici, de ceux aussi dont « j'ai été le témoin oculaire dans votre patrie, de « ses malheurs passés et présens, de ses espérances « futures! Que Dieu vous bénisse et vous conserve; « qu'il me permette de vous revoir et de vous em- « brasser! »

Voilà pour son cœur. Sous le rapport de l'érudition il est peu d'hommes de son temps qui en possédassent au même degré que M. Jefferson. Il était surtout profondément versé dans l'étude des langues mortes qu'il mit à contribution afin d'acquérir par elles une connaissance parfaite des anciens, de leur littérature et de leur philosophie. Esprit éclairé et hardi tout à la fois, il les étudiait sans superstition

(1) Montpellier, résidence de M. Madison, président des États-Unis, de 1809 à 1817.

et les critiquait sans intolérance; prenant d'eux ce qui pouvait contribuer à améliorer l'intelligence humaine, et combattant sans scrupule tout ce qui avait une tendance à l'obscurcir. C'est cet esprit que l'on voit constamment percer dans les analyses consciencieuses qu'il en faisait et les parallèles qu'il établissait entre eux et leurs modernes disciples. Dans ses savantes investigations entrait nécessairement pour beaucoup l'étude de l'Histoire-Sainte, et surtout celle de la Doctrine chrétienne ou du Nouveau-Testament, pour laquelle il professait une admiration sans bornes. Le résultat de cette dernière étude n'amena pas, toutefois, chez lui l'adoption d'une croyance religieuse suivant tel ou tel dogme; il n'en admettait ni n'en rejetait aucun absolument, et, quelle que fût la différence qui le séparât de la masse de la société, il ne tarissait pas cependant dans son insistance sur l'existence du Créateur, sur sa bonté infinie, et enfin sur la pureté de la divine doctrine de Jésus-Christ. Pour ce qui touche à l'édifice construit par le pouvoir ecclésiastique sur ces bases, la sévérité même des expressions dont se sert l'auteur en prouve la grande sincérité. Ce qui suit fait partie d'une lettre écrite et datée de Monticello, le 5 juillet 1814.

« Je suis de retour à l'instant même de l'une de « mes longues absences, étant resté pendant les « dernières semaines sur mon autre plantation. « M'étant trouvé là plus à loisir que je le suis ici,

« je m'y suis amusé à examiner sérieusement la « république de Platon. Cependant j'ai tort d'appe- « ler cela un amusement, car c'est l'ouvrage le plus « obscur que j'aie jamais connu; j'avais plusieurs « fois eu occasion de parcourir quelques-uns de ses « autres ouvrages, mais je n'eus jamais la patience « de poursuivre jusqu'à la fin un seul de ses dia- « logues. Tout en tâtonnant à travers les bizarre- « ries, les puérilités et le jargon inintelligible de « ce dernier livre, je l'ai souvent déposé sur ma « table en me demandant à moi-même comment il « est possible que le monde ait consenti à attri- « buer de la réputation à un tel tissu de folies. « Que le soi-disant monde chrétien l'ait fait, c'est « véritablement chose curieuse dans l'histoire. « Mais comment le bon sens de Rome a-t-il pu se « laisser séduire ainsi, et comment se fait-il sur- « tout que Cicéron ait fait de tels éloges de Pla- « ton? Quoique Cicéron n'écrivît pas avec la « stricte logique de Démosthènes, il était ce- « pendant capable, éclairé, laborieux, versé dans « les affaires humaines et probe. Il n'a pas pu « être dupe du style, lui qui en fut le plus grand « maître connu. Quant aux modernes, c'est plu- « tôt une affaire de mode et d'autorité. L'édu- « cation de la jeunesse est principalement pla- « cée entre les mains de personnages qui, par « leurs vocations, ont un intérêt dans la réputa- « tion et les rêves de Platon. Ils en donnent l'im-

« pulsion dans les écoles, et peu d'hommes ont,
« dans le cours de la vie, le loisir de faire un nou-
« vel examen de leurs opinions de collége. Cepen-
« dant, à part l'intérêt et la coutume, et mettant
« Platon à l'épreuve de la raison, si l'on en sépare
« les sophismes, les futilités et ce qui y est incom-
« préhensible, que restera-t-il au fond? Platon ap-
« partient de fait à la classe des sophistes crédules,
« et il a échappé à l'oubli dans lequel sont ense-
« velis ses collaborateurs; d'abord par l'élégance
« de sa diction, et puis principalement par l'adop-
« tion et l'incorporation de ses lubies dans un sys-
« tème artificiel de christianisme; son esprit obs-
« cur représente sans cesse des images d'objets
« qui, vues imparfaitement à travers des nuages,
« ne peuvent être dessinées ni dans leur forme ni
« dans leurs dimensions. Cependant, ce qui eût dû
« le vouer à l'oubli lui a, de fait, procuré une im-
« mortalité de gloire et de vénération. S'apercevant
« que la doctrine du Christ était au niveau de l'en-
« tendement humain et qu'elle était trop claire et
« trop évidente pour exiger aucune explication, les
« prêtres trouvèrent dans le mysticisme de Platon
« des matériaux avec l'aide desquels ils pouvaient
« construire un édifice artificiel qui, par son man-
« que de précision, admettait des controverses in-
« définies qui fourniraient de l'occupation à leur
« profession et les conduiraient à l'acquisition de
« la fortune, du pouvoir et de la suprématie. Les

« doctrines qui ont découlé des lèvres de Jésus « lui-même sont à la hauteur de la compréhen- « sion d'un enfant; mais des milliers de volumes « écrits n'ont pas encore expliqué le platonisme « qui y a été greffé, et ceci par la simple raison « que l'absurdité ne peut jamais être expliquée. « Toutefois, l'objet a été rempli. Platon est cano- « nisé; et maintenant l'on considère que mettre « ses mérites en question est une aussi grande im- « piété que de suspecter ceux d'un des apôtres de « Jésus. On en appelle à lui, en particulier, pour « prouver l'immortalité de l'âme; et cependant je « me fais fort de dire que s'il n'existait pas, comme « preuve, de meilleur argument que le sien, au- « cune créature humaine ne croirait à l'immorta- « lité. Il est heureux pour nous que le républica- « nisme platonicien n'ait pas obtenu la même « faveur que la chrétienté suivant Platon; en eût-il « été autrement, nous serions tous, à cette heure, « femmes, hommes et enfans, vivant pêle-mêle en- « semble, comme les bêtes de la forêt. Et cepen- « dant « Platon est un grand philosophe! » s'é- « criait La Fontaine. « Mais, répliquait Fontenelle, « trouvez-vous ses idées fort claires? — Oh! « non; il est d'une impénétrable obscurité. — « Ne le trouvez-vous pas plein de contradictions? » « — Certainement, répond La Fontaine, il n'est « que sophiste. » Et, malgré tout, il continue de « s'écrier : « Oh! Platon était un grand philo-

« sophe. » Socrate avait raison de se plaindre des « faux exposés de Platon, car, en vérité, ses *Dia-* « *logues* sont des libelles contre Socrate..... »

M. Jefferson trouvait dans la philosophie tout ce qui peut fortifier l'homme contre les vicissitudes, son patrimoine ici-bas. Voici dans quels termes touchans il s'exprimait, en 1816, à son vénérable ami et collaborateur John Adams :

« Vous me demandez si j'accepterais volontiers « de vivre de nouveau pendant mes soixante-dix ou « plutôt soixante-treize ans. A quoi je réponds af- « firmativement. Ainsi que vous, je pense qu'après « tout notre monde est un bon monde; qu'il a été « fondé sur un principe de bienveillance, et qu'il « nous y a été donné plus de plaisirs que de cha- « grins. Il est vrai qu'il existe des esprits sombres et « hypocondres, habitant des corps maladifs, que le « présent décourage et qui désespèrent de l'avenir, « qui pensent continuellement que, par la raison « qu'il y a possibilité que les choses empirent, elles « doivent nécessairement empirer. A ceux-là je ré- « ponds : Quels malheurs n'a pas causés l'anticipa- « tion de maux qui ne sont jamais arrivés en réa- « lité? Mon tempérament est confiant. Je vogue « ayant sur l'avant de ma barque l'espérance, et laisse « la crainte loin derrière moi. Il est vrai que mes « espérances me trompent parfois, mais pas aussi « fréquemment que le font les prévisions de « l'adversité. J'avoue que dans la vie la plus heu-

« reuse il se rencontre de terribles convulsions, de « tristes contrariétés à porter en ligne de compte. « Je me suis souvent demandé à quelle bonne fin « tendaient les sensations de nos chagrins. Toutes « les autres passions, retenues dans leurs propres « limites, ont un objet utile, et la perfection du « caractère moral gît non pas en une apathie so- « ciale mensongère, par la raison qu'elle est im- « possible, quoique l'hypocrisie la recommande, « mais bien dans un juste équilibre de toutes les pas- « sions. Je désirerais donc que les pathologues vou- « lussent bien nous expliquer quelle est, dans l'éco- « nomie de la vie, l'utilité des chagrins, et quel bien « peut en résulter directement ou indirectement.»

La longue période qui s'écoula entre sa démission des fonctions publiques et sa mort fut passée par M. Jefferson dans le repos, dans l'étude, la contemplation, et dans les travaux de l'agriculture. Mais, pendant ces derniers temps, sa vie ne fut pas exempte d'afflictions. Il puisait ses seules distractions dans une correspondance des plus actives avec les hommes les plus savans des pays étrangers et du sien. Mais son occupation de prédilection fut l'établissement d'une Université dont il donna lui-même le plan, et qu'en son honneur l'état de la Virginie plaça en vue même de Monticello, sa propriété, afin que, pendant sa vie, il pût mieux surveiller son propre ouvrage, et que ses cendres, placées non loin de là, en fussent comme l'ange gar-

dien après sa mort. Il lui fut accordé, du moins, malgré son grand âge, de voir s'élever près de lui cette suite de monumens, preuve de son goût éclairé, et qui font l'admiration des étrangers. Il espérait que de ce foyer les lumières, ce moyen de salut, suivant lui, se répandraient un jour à grands flots sur ses concitoyens, auxquels il avait déjà légué tous les bienfaits de la liberté. Ce fut vraiment un imposant spectacle de voir les sept pavillons, représentant chacun un ordre d'architecture d'Athènes et de Rome, s'élancer merveilleusement du sein des forêts vierges du Nouveau-Monde. Pourquoi faut-il donc qu'une si noble carrière se termine au milieu des soucis et des inquiétudes ? Nous en avons malheureusement la preuve dans le passage suivant de l'une de ses dernières lettres, écrite après la mort de l'un de ses deux enfans :

« La perte que j'ai éprouvée est réellement gran-
« de. D'autres peuvent perdre de ce qu'ils ont en
« abondance; mais, moi, de mon strict nécessaire,
« j'ai à déplorer la moitié. La perspective du dé-
« clin de mes jours ne tient plus que par le faible
« fil d'une seule vie humaine. Peut-être suis-je des-
« tiné à voir rompre ce dernier lien de l'affection
« d'un père! L'espoir avec lequel j'avais souhaité
« voir le moment où, plaçant en de plus jeunes
« mains que les miennes les affaires publiques, je
« me fusse retiré vers ce bonheur intime de famille
« qui devait à son tour être le point de départ de

« la dernière et grande séparation, cet espoir est à « jamais détruit. Quand vous et moi nous con- « templons le terrain que nous avons parcouru, « quel vaste champ de massacres n'offre-t-il pas à « notre vue! Où sont donc les amis qui, dans toute « l'énergie de la santé et l'inspiration de l'espé- « rance, entrèrent dans l'arène avec nous? Il sem- « blerait qu'atteints par le carnage des batailles, ils « ont été moissonnés sur la route, les uns plus « tôt, les autres plus tard; il reste à peine quel- « ques traînards pour compter le nombre des « morts et pour marquer, par leur chute prochai- « ne, les derniers pas du groupe dont ils faisaient « partie.

« Doit-on désirer échapper à la chaleur de l'ac- « tion, être témoins de la mort de tous ses compa- « gnons pour n'être, après tout, que la dernière « victime? J'en doute. Toutefois, nous avons pour « nous la consolation du voyageur, chacun des pas « que nous faisons diminue la distance qui reste à « parcourir; le but de notre voyage est en vue, c'est « le lit sur lequel nous devons reposer et duquel « nous nous soulèverons pour voler vers ceux des « nôtres que nous avons perdus. Notre chagrin « n'est donc pas égal à celui qui est sans espoir, car « nous apercevons au loin le jour qui nous unira à « la grande majorité. Mais, quelle que soit notre « destinée, la sagesse, aussi bien que notre devoir, « exigent que nous cédions à la volonté de celui

« qui donne et qui doit reprendre, et que nous « nous contentions de jouir du bonheur d'être avec « les amis qui nous sont laissés. Il ne dépend pas « de nous de fixer le nombre de ceux qui nous sont « attachés par les liens du sang; mais, pour des amis, « nous en possédons quand nous avons mérité d'en « avoir. Ceux de nos premières années s'approchent « davantage de nos affections. En ceci aussi, vous et « moi, nous avons eu du malheur. Parmi nos ca- « marades de collége (et ils furent les plus chers), « combien peu d'entre eux ont parcouru avec nous « les grandes phases politiques qui ont agité notre « pays. Et ces importantes questions étaient de na- « ture à justifier une telle agitation. Je ne croyais « pas les liens de l'enfance assez forts pour en re- « tenir autant serrés en un seul faisceau. »

Peu de jours avant sa mort, il écrivait à un jeune ami :

« Pour vous, cette lettre sera comme si elle par- « venait de chez les morts. Avant que vous puis- « siez méditer les avis qu'elle vous donne, celui « qui l'aura écrite sera descendu dans la tombe. « Votre excellent et affectionné père a désiré que « je vous adressasse quelques lignes qui pussent « avoir une salutaire influence sur les événemens « de votre vie; et, de plus, moi, aussi, comme por- « tant le même nom que vous, j'y attache de l'in- « térêt. Avec une disposition favorable de votre « part, peu de mots suffiront. Adorez Dieu, ho-

« norez et chérissez vos père et mère. Aimez votre « voisin autant que vous-même, et votre pays « plus que vous-même. Soyez juste. Soyez vrai. « Ne murmurez pas contre la Providence. Si vous « agissez ainsi que je vous le recommande, la car- « rière humaine, dans laquelle vous entrez, ne « sera que le prélude d'un bonheur ineffable et « d'une vie éternelle. Et, s'il est permis aux morts « de s'occuper encore des choses de ce monde, « toutes les actions de votre vie seront, de là haut, « sous ma garde protectrice. Adieu. »

Depuis assez long-temps la santé languissante de M. Jefferson s'affaiblissait sensiblement, et on eut souvent à craindre que sa fin ne fût très prochaine. Toujours il avait dit que l'un de ses souhaits les plus ardens était qu'il lui fût permis de mourir le 4 juillet; mais, quelques semaines avant cet anniversaire, ses nombreux amis ne conservèrent plus d'espoir de le conserver, quoique lui-même persistât toujours dans l'idée que ce jour seulement ses yeux se fermeraient à la lumière; vœu qui, contre toute attente, fut enfin exaucé. Il sembla lutter contre la mort et conserva justement assez de vie pour pouvoir comprendre que l'époque qu'il avait lui-même choisie était définitivement arrivée, puis il expira. Ainsi, l'homme qui, le 4 juillet 1776, proclama au monde entier l'avénement d'une grande nation; celui qui, dans le cours d'une longue et utile carrière, illustra sa

patrie par son patriotisme, ses lumières et sa philosophie; celui, enfin, aux mains duquel des millions d'hommes libres placèrent, à deux reprises, et le pouvoir suprême et leur destinée, celui-là, au 4 juillet 1826, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge et la cinquante-quatrième de l'indépendance de son pays, se sépara de ses restes mortels qui, suivant sa volonté, reposent au sein de la montagne, sous une simple pierre tumulaire, avec cette seule épitaphe :

THOMAS JEFFERSON,

AUTEUR

DE LA DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE III.

Correspondance de Madame Adams, épouse d'un président, et mère d'un autre président. — Courage, dévouement et philosophie.

Nous rencontrons dans l'*Histoire de Washington,* par M. Sparks, le passage suivant : « On dit « qu'il n'y a jamais eu un grand homme dont on ne « pût rattacher la grandeur aux qualités ou à l'in- « fluence de sa mère. » Cette remarque s'applique avec une grande force à Marthe, la mère du héros de l'Amérique, et pourrait sans doute s'étendre sur celle de Napoléon, ainsi que sur les mères de beaucoup d'autres. Mais ce qui en ce moment nous fait revenir sur cette citation, c'est la publication très récente d'un ouvrage intitulé : *Lettres de madame Adams,* avec un *Mémoire sur sa vie,* par Charles-François Adams, son petit-fils.

Madame Adams, comme on le sait, fut l'épouse d'un président des États-Unis, et la mère d'un autre président. D'après l'axiome qui précède, s'il est vrai de dire, ainsi que nous le pensons nous-mêmes, que le pays se soit imposé une dette de reconnaissance envers elle pour la part qu'elle a prise à lui produire, dans la personne de son fils, John Quincy, un patriote illustre et un savant distingué, l'ouvrage dont nous rendons un compte succinct, prouvera également qu'on ne lui doit pas moins pour le dévouement et la constance à toute épreuve

avec lesquels, dans des temps qui mettaient à l'épreuve le cœur des hommes, elle soutint de ses nobles inspirations l'héroïque courage de son époux, John Adams.

« Du courage, disait-elle dans une de ses lettres, « je sais, sous ce rapport, que rien ne manque. Nous « saurons dignement agir sans doute; mais des mu- « nitions de guerre, où en trouverons-nous? » Dans une autre lettre, elle parle dans les termes suivans de la bataille de Bunker-Hill, combat qui fut le sanglant baptême de la guerre de la révolution.

« Dimanche, le 18 juin 1775.

« Mon plus cher ami,

« Il est arrivé le jour, le jour décisif peut-être, « dont doit dépendre le sort de l'Amérique. Mon « cœur est plein et il faut qu'il s'épanche. On vient de « me dire que notre bon ami le docteur Warren (1) « n'est plus, et qu'il est mort en combattant glorieu- « sement pour son pays, et s'écriant : Plutôt périr « honorablement sur le champ de bataille qu'avec

(1) M. Warren fut un des généraux improvisés de la révolution. Dans cette première bataille où il trouva une mort glorieuse, il montra des talens fort distingués et un courage à toute épreuve.

« ignominie sur l'échafaud! Sa mort est pour nous « une perte immense. Dans tous les engagemens il « s'était distingué par son courage et sa persévéran- « ce, en stimulant nos soldats et en les animant de « son propre exemple. Des détails circonstanciés et « des plus exacts, je n'en doute pas, vous seront com- « muniqués sur ces terribles et glorieuses journées.

« La palme victorieuse n'est pas toujours au plus « actif, ni le triomphe au plus puissant; mais c'est « le dieu d'Israël qui donne à ses peuples et la force « et le pouvoir. Ayez toujours confiance en lui, ô « peuples! ouvrez-lui vos cœurs; Dieu est notre re- « fuge. Charlestown est incendié. La bataille com- « mença samedi matin vers trois heures, par un « assaut sur nos tranchées; elle n'a pas encore ces- « sé, et pourtant nous sommes à trois heures « après midi du dimanche.

« On s'attend à ce que l'ennemi passe la Pénin- « sule ce soir même. Un combat terrible devra s'en- « suivre. Protège, ô Dieu tout-puissant, les têtes « de nos concitoyens, et sois l'égide de nos con- « frères et amis! Nous ignorons le nombre des vic- « times. Le bruit constant de l'artillerie est telle- « ment pénible à entendre, qu'il nous est impossi- « ble de prendre aucun aliment ou de dormir...

« ..... Je prie avec ferveur, afin que vous « soyez soutenu dans l'accomplissement de la lutte « périlleuse qui est devant vous. Je voudrais pou- « voir contredire le bruit de la mort du docteur;

« mais c'est une trop grande, trop lamentable vé-
« rité, et les larmes de la multitude rendent hom-
« mage à sa mémoire.....

« ..... Les dispositions du peuple sont bon-
« nes; la perte de Charlestown ne les affecte pas
« plus que le ferait une goutte d'eau dans un seau
« d'eau. »

Les extraits qui précèdent donnent la mesure du patriotisme de la matrone américaine; ceux qui suivent indiquent les puissans moyens dont se servait le cœur d'une mère pour inspirer à son fils les sentimens qui devaient lui servir de guide dans les affaires de la vie. Il s'agit ici d'une lettre écrite par elle à son fils, John Quincy, qui, à l'âge de onze ans, avait accompagné son père en Europe :

« La lettre qu'a écrite votre père m'est parvenue
« à Salem, la vôtre à Newburyport. Elles m'ont
« tranquillisé l'esprit et inspiré une vive reconnais-
« sance envers le ciel, pour avoir préservé vos jours
« au milieu des dangers qui vous entouraient.
« Dans vos deux lettres vous exprimez de la recon-
« naissance. J'espère que ce ne sont pas là de vains
« mots, et que jamais vous n'oublierez le bonheur
« que vous avez eu, pendant vos deux voyages, d'é-
« chapper à tous les périls. Vous avez de vos pro-
« pres yeux vu combien vaine eût été toute assis-
« tance humaine, si les vents et la tempête n'eussent
« été soumis à la volonté de cet être qui étend la

« voûte des cieux, qui tient l'Océan dans le creux « de sa main, et qui se meut sur les ailes du vent.

« Si vous appréciez justement votre préservation, « vous devrez ensuite vous demander à vous-même « pour quelle raison la vie vous a été laissée. Ce « n'est pas pour errer de climat en climat, afin de « satisfaire à une curiosité oisive; mais chaque « bienfait dont vous êtes l'objet est une dette de « plus, une obligation nouvelle de remplir digne- « ment la mission que vous impose votre condi- « tion, envers votre grand conservateur en premier « lieu, envers la société tout entière, votre pays « en particulier, vos parens, et enfin envers vous- « même.

« La seule base de la vertu qui soit en même « temps sûre et durable, c'est la religion. Faites que « cette importante vérité soit gravée dans votre « cœur; comme aussi que la base de la religion est « une croyance en un seul Dieu, avec une juste ap- « préciation de ses attributs, comme être infiniment « juste et bon, auquel vous devez le plus grand « respect, la plus profonde reconnaissance et une « adoration sincère, à lui qui dirige et gouverne « la nature, qui s'incline jusqu'à orner les lis des « champs, et qui entend les plaintes des oiseaux « lorsqu'ils souffrent; qui considère l'homme qu'il « créa d'après son image, auquel, de son souffle, il « donna un esprit immortel, comme susceptible « de félicités au delà du tombeau; l'homme qui,

« pour obtenir ces bienfaits, doit remplir certains « devoirs qui tous ont pour objet le bonheur et la « prospérité de la société, devoirs qui sont com- « pris en ce peu de mots qui expriment une bien- « veillance universelle : Aime ton voisin comme « toi-même.

« La justice, l'humanité et la bienfaisance sont « les devoirs qu'impose la société en général. Vous « devez à votre pays les mêmes obligations, et de « plus le sacrifice de vos aises, de vos plaisirs, de « votre fortune et de votre vie même, pour sa dé- « fense et sa sécurité. Vos parens ont droit à votre « amour, à votre respect et à votre obéissance pour « tous les commandemens qui sont fondés sur la « justice et l'équité. Quant à vous-même, vous avez « un vaste chapitre sur lequel vous devez vous « étendre. Afin de devenir ce que vous devez être « et ce qu'une tendre mère désire que vous soyez, « recevez quelques préceptes et quelques conseils « de celle qui ne peut avoir d'autre motif que vo- « tre bonheur et votre félicité, et qui désire par ce « moyen suppléer aux attentions et aux soins person- « nels dont vous prive notre séparation, à un âge « de la vie auquel les habitudes s'acquièrent plus « facilement et s'établissent plus fortement; et, quoi- « que l'avis ne soit pas nouveau, permettez cepen- « dant qu'il trouve une place dans votre mémoire, « car des occasions se présenteront et des circon-

« stances se réuniront pour lui donner de la valeur « et de la force.

« Souffrez que je vous recommande l'une des « études les plus utiles de la vie, je veux dire la con- « naissance et l'étude de vous-même. C'est là que « vous courez le plus grand danger de vous trom- « per. L'amour-propre et notre partialité envers « nous mêmes placent un voile devant nos yeux, et il « n'est aucune connaissance plus difficile à acqué- « rir, comme aucune qui soit aussi avantageuse, « lorsqu'elle est bien comprise. Les passions sans « frein ont été justement comparées à l'Océan en « courroux, qui comme vous le savez, produit les ef- « fets les plus terrifians! Les passions sont les élé- « mens de la vie; mais ce sont des élémens qui sont « assujétis au contrôle de la raison. Quiconque « s'examine avec candeur trouvera dans son carac- « tère naturel un certain degré de passion, de mau- « vaise humeur ou d'entêtement. Vous rencontre- « rez rarement tous ces malheureux ingrédiens « réunis en un seul; mais la pratique désordonnée « de chacun d'eux est suffisante pour en rendre le « possesseur malheureux lui-même, et désagréable « à tous ceux qui ont le malheur de l'approcher « ou de souffrir de ses effets. Vous avez, mon « cher fils, une constitution impressionnable; vos « passions sont fortes et impétueuses; et quoique, « quelquefois, je les aie vues vous pousser à des « excès, j'ai cependant observé avec plaisir de la

« franchise et de la générosité dans les efforts que « vous faisiez pour les gouverner et les vaincre. Il « est peu de personnes tellement assujéties à leurs « colères, qu'elles ne puissent pas se commander à « elles-mêmes, alors qu'il existe un motif suffisant; « et ceux qui sont plus enclins naturellement à agir « autrement se trouvent parfois retenus, soit par « le respect qu'ils portent à leurs supérieurs, soit « que par un motif d'intérêt ils aient pour objet « de se rendre propices leurs égaux. L'empire sur « nos passions a dans tous les temps été envisagé « comme un don précieux. Un auteur inspiré a ob- « servé que *celui qui n'est pas prompt à se fâcher est « meilleur que celui qui possède la force; et celui « qui sait gouverner ses penchans vaut mieux que « celui qui prend une ville*. C'est cet esprit pas- « sionné qui, lorsqu'il a coopéré avec la puissance, « et n'a pas été restreint par la raison, a été cause « du renversement des villes, de la désolation des « campagnes, du massacre des populations, et qui « a rempli le monde d'injustices et d'oppression. « Voyez votre propre pays, votre terre natale « même, souffrant des effets des pouvoirs sans « frein et des mauvaises passions, et apprenez à « temps, d'après vos observations et votre propre « expérience, à vous gouverner vous-même. Lors- « que vous aurez acquis cette faculté, vous y trou- « verez le fondement de votre bonheur individuel et de votre utilité envers le genre humain. Il n'est

« de bonheur ici-bas que dans la vertu qui consiste « à cultiver et à améliorer toutes les bonnes incli- « nations, comme à détruire et à subjuguer toute « propension pour le mal. J'ai particulièrement in- « sisté sur la passion de la colère, vu qu'elle est « celle qui prédomine le plus à votre âge, celle qui « est le plus facilement excitée, et que l'on prend « moins de peine à subjuger. Cependant *ce qui est « l'œuvre de l'homme, l'homme peut aussi le dé- « truire.*

« Non pas que je veuille que vous soyez insen- « sible à l'injure. Celui qui passe outre lorsqu'on le « foule du pied, manque de cœur. Toutefois, s'il « vous est possible dans ces fâcheux événemens de « conserver un sang-froid et des manières conve- « nables, vous aurez un grand avantage sur votre « agresseur, et maintiendrez par là une dignité « de caractère qui vous assurera à jamais le respect « même de celui qui vous aura offensé..... »

Telles étaient les belles maximes et les pensées élevées que madame Adams s'efforçait de graver dans le cœur de son fils. Il appartient à ceux qui ont eu le bonheur d'avoir des rapports personnels avec celui que la tendresse maternelle vouait ainsi déjà à la célébrité; il leur appartient, disons-nous, de déterminer eux-mêmes si les manières posées, manières jugées même trop réservées par quelques uns, si cette allure du sage et du philosophe, qui caractérisent fortement la personne de M. Adams,

résultent de l'empire qu'il a su prendre sur lui-même, et sont le cachet que sa digne mère voulut donner à cette constitution impressionnable, à ces passions, comme elle le dit, naturellement fortes et impétueuses. D'une autre part, l'histoire, qui sait faire justice des jalousies et des rivalités humaines, dira si, suivant les prophéties de son illustre mère, M. John Quincy Adams n'a pas dignement rempli l'importante mission que semblaient lui imposer sa condition sociale et ses talens.

CHAPITRE IV.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

En 1826, M. Thomas Cooper, président du collége de la Caroline du Sud et professeur de chimie et d'économie politique, publia un ouvrage sur cette dernière science.

Cet écrit a toute la haute sanction qui s'attache naturellement aux travaux d'un homme d'érudition tel qu'est l'auteur de celui-ci, ainsi que l'intérêt d'une étude aussi importante pour l'humanité, puisqu'elle a pour but de constater les besoins et les nécessités de la société, et qu'à elle aussi appartient le soin d'y pourvoir. La science qui traite de l'économie politique a été fort approfondie, et long-temps étudiée. Toutefois, malgré les lumières qu'y ont apportées les Smith, les Adam, les Ricardo, les Say, les Malthus, il est plus que probable qu'elle sera encore destinée à subir de nombreux changemens. Au nombre de ces modifications, nous signalerons en passant celles qu'apporte, dans quantité d'articles de consommation, par rapport aux populations, l'application de la vapeur aux moyens de transport envisagés dans leur promptitude et surtout dans leur économie; modifications qui ont singulièrement reculé si elles n'ont renversé de fond en comble l'ancienne doctrine qui

attribuait une limite certaine de consommation qu'il fût impossible de franchir. Il est bien évident maintenant que les masses consomment en proportion des facilités avec lesquelles elles peuvent se procurer les moyens de satisfaire à leurs besoins, et cette remarque s'applique non seulement, ainsi qu'on pourrait l'imaginer, aux objets de luxe, mais bien aussi à ceux de première nécessité. L'époque récente de l'écrit du professeur Cooper lui donne sur ses devanciers tous les avantages qui dérivent des progrès journaliers que fait la science dans les arts et les découvertes utiles. Aussi trouve-t-on dans l'ouvrage de cet auteur une hardiesse de théorie peu commune, sans que pour cela elle nuise en rien à l'exactitude des faits qu'il énonce.

Tout en admettant les principes des premiers écrivains de France sur l'économie politique, en faveur du libre commerce, M. Cooper (et en ceci il s'accorde avec Adam Smith) s'élève contre la doctrine avancée par ces savans, que les cultivateurs du sol sont les seuls artisans productifs. De plus, il s'efforce de démontrer que le moyen le plus efficace d'augmenter la population d'un pays, c'est d'accroître les facilités avec lesquelles elle se procure les moyens d'existence; qu'une nation peut s'enrichir, quoique ses importations surpassent la valeur de ses exportations; que, par la conséquence même de cet excès, l'or et l'argent ne sauraient y être rete-

nus; que même, si cela était possible, le public y perdrait plus qu'il n'y gagnerait.

Il démontre clairement encore que la richesse nationale sera mieux servie par l'intérêt particulier laissé à lui-même, que par l'intervention du gouvernement; que toute espèce d'industrie qui ajoute à la somme totale des jouissances pures est un bienfait national, dans la même proportion qu'elle profite aux individus; que le luxe qui est le résultat du travail ne peut être dangereux, et que chaque nation a intérêt dans la prospérité de celles qui l'avoisinent : théories fort de notre goût, surtout la dernière, qui n'admet pas que les malheurs d'un pays voisin puissent contribuer au bonheur d'un autre. Telles sont les larges bases et les principes libéraux sur lesquels s'appuie l'ouvrage de M. Cooper, dont le nom comme économiste est d'ailleurs connu par d'autres écrits distingués.

IIIe PARTIE.

Religion. — Morale.

CHAPITRE Ier.

THÉOLOGIE ET ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

Nature de la religion dont il est traité dans cet ouvrage. Auteurs et prédicateurs : Cotton-Mather, Eliot, Wilson, Hooker, Noyes, Sheppard, Buckley. — Secte des catholiques : Roger Williams, Guillaume Penn, Dwight, Buckminster, l'archevêque Carroll, l'évêque England, Channing, Kirkland, Palfrey, Steuart, Miller, Wayland. — Ecrits périodiques sur la religion : Sommerville, Duncan, Mason, Furness, Skinner, Dewey. — Influence du clergé, de toutes dénominations, aux Etats-Unis.

En ouvrant ce chapitre, que l'on sache tout d'abord que nous n'avons rien à démêler avec les mérites respectifs des dogmes et des sectes qui se disputent le domaine de la religion. Convaincu que tous les esprits éclairés de la chrétienté s'entendent parfaitement sur ce qui constitue la base du culte du vrai Dieu, et que, pour ce qui est des nuances variées qui les séparent quant aux formes, nul bien ne résulte de leur discussion, nous écartons ici tout ce qui est en dehors de la théologie naturelle ainsi définie, ce que la raison nous apprend de l'existence et des attributs de Dieu, et des vérités premières et fondamentales de la philosophie.

Dans tous les pays, et principalement dans ceux de l'Ancien-Monde, la haute science de la religion est le partage du petit nombre. Cependant il devait résulter nécessairement de l'instinct religieux qui caractérise les habitans du nouveau continent, c'est-à-dire la portion qui, en grande partie, descend de la race anglo-saxonne (instinct que signalent tous les écrivains modernes), que l'esprit ascétique du pays s'élancerait dans les professions et les études théologiques avec la même hardiesse qu'il avait mis à s'emparer de la science de la politique. Dégagées par la suite, d'une part, de toute sujétion au roi d'Angleterre, chef reconnu de l'Eglise anglicane, toutes les communions qui, avant l'indépendance, ressortissaient à cette église, acquérirent, lorsque le pays se sépara de la mère-patrie, une liberté d'action et une latitude dans l'expression de la pensée qui facilitèrent à un haut degré l'étude de la théologie.

La haine que professaient les innovateurs pour tout ce qui avait quelque rapport avec l'Eglise de Rome accompagna ceux d'entre eux qui vinrent s'établir dans le Nouveau-Monde. Comme ils avaient cru reconnaître dans le culte de l'antique religion une corruption qui, en l'entachant, lui ôtait toute sa pureté primitive; comme aussi grand nombre d'entre eux n'avaient pas foi dans l'utilité du service religieux, beaucoup, comme les méthodistes, par exemple, se fondant sur la croyance de l'inspiration immédiate et spéciale, abjurèrent

toute science humaine. C'était la Bible en main, et dans une confiance entière en la pureté de leurs intentions, qu'ils montaient en chaire et prêchaient la parole divine.

Toutefois, en faisant la part des bonnes intentions de chacun, il n'est pas trop prouvé que ces réformateurs et dictateurs de la conscience, qui avaient sans cesse sur les lèvres des dénonciations furibondes contre « la grande bête aux sept têtes « et aux dix cornes, » dans laquelle leur imagination travestissait le pape, et contre toutes les abominations de Babylone, fussent eux-mêmes exempts de superstitions tout aussi palpables et aussi intolérantes que celles qui étaient l'objet de leurs accusations journalières et le thème de leurs prières. Le premier nom que nous rencontrons sur la liste des théologiens qu'a fournis l'Amérique nous offre un singulier mélange d'érudition et d'aveuglement, qui met dans l'impossibilité de mentionner l'un sans l'autre et qui nous fait un devoir de ne rien omettre. Il faut se rappeler aussi que Cotton Mather, car c'est de lui que nous voulons parler, écrivait et agissait sous l'influence de cette horrible polémique religieuse qui, en Italie, en France, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Ecosse et en Suède, fit répandre des flots de sang, et froidement immoler en places publiques plus de trente mille victimes humaines. L'inquisition a peu à envier, sous ce rapport, au baptême qui inaugura

les inspirations des Mélanchton, des Martin Luther, des Bacon, des Hale, des Browne et des Boyle; et un tel résultat, sans doute, devait être loin de leur pensée.

Cotton Mather naquit à Boston en 1662. Ses études scolastiques terminées, il s'appliqua avec zèle à acquérir toutes les sciences qui, selon lui, devaient le conduire à l'immortalité, et principalement les élémens poudreux de théologie qui alors oppressaient de tout leur poids l'esprit des gens érudits. Non content de cela, Mather s'enveloppa dans un manteau de sainteté et d'ascétisme justifié, disait-il, par l'exemple des apôtres. Il pratiqua toujours un système de prière et de jeûne qu'il porta aussi loin que le lui permit la nature. Ainsi il observait une abstinence complète un jour par mois au moins. Une fois même il résolut de jeûner pendant trois jours consécutifs et « d'em-« ployer ce temps à frapper à la porte du ciel. » — Peut-on s'étonner dès lors que l'enthousiasme fébrile occasionné par l'inanition qu'il s'imposait ait enfanté chez lui ces créations fantastiques et imaginaires qui venaient aboutir à une ferme croyance en la sorcellerie et en l'astrologie? Il attribuait toutes les actions de la vie à l'influence continue de deux génies, l'un, celui du bien, l'autre, celui du mal, qui se les disputaient tour à tour.

« Or, dit-il, j'ai souvent observé, et je le fais

« encore journellement, que chaque fois que j'ai « été admis à approcher et à communier avec le « ciel, il faut qu'aussitôt il me survienne quelque « vexation sur la terre, une maladie corporelle, la « clameur publique, ou quelque soufflet satanique « m'arrivant immédiatement. Je m'attends donc à « quelque chose de semblable en cette occasion. « Et, en effet, lorsqu'ensuite je montai en chaire « et que je fus au milieu de mon sermon, le feu « prit à l'une de mes cheminées, une nombreuse « congrégation s'enfuit précipitamment de mon « église, et courut vers ma maison; seul je restai « et devins la risée de la ville entière. »

Il a rassemblé en un corps d'ouvrage une foule de circonstances que les lumières de notre siècle placeraient au rang des folies humaines, et qu'il a intitulées: *Événemens extraordinaires de la Providence survenus dans la Nouvelle-Angleterre.* Mais il est temps que nous passions à ce qu'il y eut de vraiment remarquable dans l'esprit de Cotton Mather, bien que, dans son ouvrage sous le titre de *Magnalia*, on retrouve toutes les singularités que nous avons énoncées, les idées les plus sérieuses, par exemple, comme les plus frivoles, la science et la superstition, tout cela formant un amalgame difficile à décrire; le tout précédé de préfaces enrichies de citations précédant aussi des mémoires que décorent, selon l'usage d'alors, bon nombre de calembourgs et d'anagrammes. « Ses erreurs

« dit un habile auteur de la *Revue américaine* de « Boston, dont nous empruntons la plupart de ces « détails sur Mather, ne peuvent pas être attribuées « à la bigoterie. Il fut, de fait, l'un des membres les « plus tolérans du clergé de son temps. Sa crédu- « lité même semble toujours avoir été basée sur des « autorités incontroversables, ou bien avoir été le « résultat du raisonnement et de l'investigation. Il « avait en vue d'étudier le sujet de la sorcellerie « par le moyen de la science et par la philosophie, « ainsi qu'en sa capacité d'humble croyant en la « Bible; et que pouvait-on inférer de la science et « de la philosophie d'alors, si ce n'est une confir- « mation de l'Ecriture qui déclarait : Tu ne permet- « tras pas à une sorcière de vivre?

..... « Nous jugeons ses œuvres dignes « d'une plus haute considération que celle dont ils « jouissent. Il s'y trouve souvent une richesse de « conception qui y est étouffée sous l'exubérance « de la science, et des exemples qui compensent « bien le travail nécessaire qu'on y met pour y at- « teindre. S'il était possible que son *Magnalia* fût « dégagé de sa malheureuse ponctuation, et du « trop fréquent usage des lettres italiques et des « majuscules, le style en serait trouvé plus clair et « plus fort qu'on ne le suppose généralement, et « on y rencontrerait des qualités dont les admira- « teurs des écrits de Jérémy Taylor seraient en- « chantés.

Même avant l'époque à laquelle Mather fleurissait, les rangs des théologiens se recrutaient de John Wilson, qui fut le premier pasteur de Boston, personnage érudit dans cette science, humaniste, parlant le latin avec une grande facilité; et John Éliot, surnommé l'apôtre des Indiens. Ce dernier était un savant profond et un philanthrope. Doué par la nature d'une perception rapide et d'une admirable mémoire, son insatiable étude lui valut la connaissance parfaite du langage des Indiens, auxquels il prêchait dans leur propre langue. On a de lui une Bible (1) entière traduite en indien, qui est considérée maintenant comme une grande curiosité. Il mit tous ses efforts à convertir les sauvages, dont il réussit enfin à enrégimenter quelques uns sous sa bannière des *Indiens qui prient* (Praying Indians), ainsi que ces derniers étaient alors désignés. Éliot termina sa longue et utile carrière à l'âge avancé de quatre-vingt-six ans.

Il eut pour émules plusieurs autres théologues distingués, tels que Hooker, Noyes, et surtout Sheppard, auteur de la *Morale du sabbat;* des *Lamentations de la Nouvelle, pour les erreurs de l'Ancienne Angleterre*, ainsi que d'une *Explication de la parabole des dix Vierges*. Sheppard avait entiè-

(1) Elioti *Massachussetts Indian Grammar*. Mass. hist. collection, vol. 9, second series, p. 243.

rement dévoué sa vie à la pratique de la religion et à la culture de la littérature; mais il mourut à l'âge de quarante-quatre ans.

Nous pourrions également citer Buckley, qui, outre sa réputation comme prélat, versifiait en latin; ainsi que beaucoup d'autres qui s'étaient réfugiés, pour le repos de leur conscience, dans le Nouveau-Monde. Là, au milieu de souffrances inouïes, ils consacraient leur vie entière à subjuguer la nature et à administrer les biens matériels, comme le bien intellectuel du troupeau confié par la Providence à leur garde.

A peu près dans le même temps, les lords Baltimore firent les premiers établissemens du Maryland. Ces colons étaient des catholiques du caractère le plus respectable; et quoique parmi eux se trouvassent moins de théologiens que parmi les réformés, la masse des émigrés était au moins aussi instruite que celle d'aucune portion de l'Amérique. Déjà à cette époque ils mirent à part de nombreuses portions de terrains dont le produit devait être appliqué à l'éducation gratuite du peuple.

Dans le Rhode-Island, tout près du Massachussetts, vint s'établir un homme justement célèbre par son savoir, sa piété, sa philanthropie, et surtout par sa tolérance en matières religieuses. Cet homme s'appelait Roger Williams. Il eut la hardiesse, et c'en était une alors, de pratiquer comme de prêcher l'humanité envers les premiers posses-

seurs du sol pour lesquels il avait une tendresse éclairée toute particulière, et il plaida la cause de la tolérance en termes si passionnés, que cela lui valut, de la part des puritains du Massachussetts, les persécutions et le bannissement; car ces néophytes croyaient, dans toute la sincérité de leur âme, que ce sentiment, s'il prenait enfin racine, serait comme une plante vénéneuse qui, un jour, envahirait le jardin du Seigneur et en étoufferait toutes les fleurs. Il se réfugia dans le Rhode-Island, avoisinant le Massachussetts, dans un lieu que, par reconnaissance pour la tranquillité d'esprit et la liberté d'action qu'il y trouva, il nomma la *Providence*. Ici il s'occupa sans relâche d'œuvres pieuses et de politique. La religion, il la prêchait avec ferveur, joignant le précepte à l'exemple. — Sa politique, à lui, en était une de création et de civilisation, qui lui acquit la confiance des Aborigènes dont il apprit la langue avec perfection. On a de lui une clef du vocabulaire de la langue indienne, qui est fort estimée.

Nous avons parlé, en intervertissant l'ordre des dates, des particularités de caractère de Mather, l'un des successeurs de Williams. Nous passons outre, en conséquence, car il nous tarde d'arriver à parler de Guillaume Penn, le fondateur de Philadelphie et le père de la Pensylvanie; c'était un de ces êtres si rares, faits par le Créateur à son image, qu'il envoie sur la terre munis de talens,

de vertu, de courage, de persévérance, de bienveillance et de grande sagacité, pour être les artisans de son œuvre de création. Il commença tout d'abord par un traité avec les Indiens, pour l'achat de leurs terres, traité qui fut basé sur des principes d'équité et de justice que recommandaient également les intérêts des blancs comme ceux des Indiens, et qui fut par les deux parties religieusement exécuté pendant soixante-dix années. Législateur aussi bien que prédicateur, il avait lui-même été persécuté, et savait que des persécutions naissent les révoltes : donc, il était tolérant et appelait à lui les hommes sages de toutes les croyances. Il avait en vue l'intérêt de l'homme envisagé comme être raisonnable, et savait bien que les lumières et la vertu sont les seuls fondemens durables sur lesquels doivent se bâtir les institutions humaines. Aussi vit-on, sous l'empire de tels principes, la ville de Philadelphie prendre un accroissement gigantesque et surpasser bientôt en force et en intelligence les autres établissemens coloniaux.

Lorsqu'éclata la guerre de l'indépendance, le clergé des États-Unis, à quelques rares exceptions près, se rangea du côté de la liberté et de la raison. Il eut assez à faire de proclamer du haut de la chaire la sainteté de la cause du pays et à entretenir le courage du patriote. Aussi, les études théologiques furent-elles en quelque sorte laissées de

côté. Quand vinrent la paix et la tranquillité, les maximes de Penn et de Condorcet eurent bien pendant un temps, sur la portion jeune et passionnée des théologues, l'effet que devait avoir un tel appel à toute l'ardeur, à toute l'effervescence d'imaginations exaltées; mais ce résultat ne fut que transitoire. — La généralité des étudians et des praticiens de la science religieuse retourna bientôt aux systèmes et aux idées qui d'abord avaient été l'objet de leurs études. Dans le langage de M. Knapp, « la partie éclairée et réfléchie de la nation vit avec « satisfaction le commencement d'une nouvelle « ère dans la rhétorique, l'éloquence et la logique « de la chaire; les divisions et subdivisions inutiles « et leur divinité scolastique, ainsi que des dé- « clamations sans substance, cédèrent la place à « des inductions justes, des illustrations vraies, et « des vues philanthropiques. Les rapports de Dieu « avec l'homme furent pleinement expliqués à l'en- « tendement des hautes intelligences, de même « qu'à l'humble apôtre de la vérité sacrée. La reli- « gion reprit le sourire de l'innocence et la robe « de pureté qui, dès l'origine, lui furent attribués. « Alors les charmes d'une littérature polie s'intro- « duisaient dans la chaire, et le temple de Dieu de- « vint, ainsi qu'il devrait toujours l'être, une « source d'instruction pour l'esprit et pour le cœur, « où l'on puiserait la doctrine véritable du sa- « lut éternel. »

Dwight, le président distingué du collége de Yale, celui-là même que nous avons eu occasion de citer comme poète, fut aussi prédicateur éminent. Il est auteur d'un ouvrage en quatre volumes sur la théologie, et l'on peut se faire une idée de son activité et de son zèle ardent pour la cause de la religion en songeant que, malgré ses travaux scolastiques et littéraires, il trouva encore le temps de composer et de livrer au public *mille sermons*. Il atteignit l'âge de soixante-cinq ans.

Il n'en fut pas ainsi de Joseph Buckminster qui naquit dans le New-Hamphire, en 1784, et qui ne fournit qu'une trop courte carrière, car il mourut en 1812, âgé par conséquent de vingt-huit ans. Il ne vécut pas, toutefois, sans laisser après lui de nombreuses traces de sa haute érudition et de sa pieuse philanthropie. Laborieux à l'excès et studieux par passion, il avait, outre la théologie, acquis de hautes connaissances en métaphysique, dans la morale, l'histoire et la philologie. A l'aide des langues anciennes dont il fit son étude particulière, il put lire et mieux comprendre les saintes Écritures dans leur texte même. Il est dit également que sa personne répondait à l'excellence des conceptions de son esprit, et que sa manière de prononcer ses sermons était des plus entraînantes et des plus persuasives. Lorsqu'il entrait en chaire, il devait régner autour du prédicateur une atmosphère d'onction et de piété qui, sans doute, péné-

trait dans l'âme des auditeurs. Prenons pour exemple le fragment suivant d'un sermon prêché par lui en honneur des femmes :

. . . . . « Ne pensez pas que nous rava-
« lions la gloire ou que nous fassions peu de cas de
« la force et du pouvoir du christianisme quand nous
« insistons sur ce que c'est la seule religion qui
« convienne à la femme; car, bien qu'elle fût
« instituée pour l'avantage du monde entier, une
« grande portion du bien qu'elle opère est pro-
« duite par son action sur la condition des femmes
« et par son influence sur leurs cœurs.

« Quand, ouvrant les Évangiles, nous y trou-
« vons un langage tel que : Heureux sont les pau-
« vres d'esprit; heureux ceux qui sont humbles et
« bons, qui savent pardonner, qui contribuent à la
« paix; bénis ceux qui sont calomniés, est-il sur-
« prenant que les admirateurs les plus fervens et
« les plus fidèles partisans d'une telle croyance se
« trouvent parmi un sexe destiné par sa propre
« constitution à la pratique des vertus les plus
« passives comme les plus calmes, les plus secrètes,
« les plus modestes et les plus humbles? Est-il sur-
« prenant qu'alors que les soi-disant maîtres de la
« création sont absorbés dans la recherche des ri-
« chesses et de l'ambition, plongés dans les hasards
« de la guerre et de la politique; qu'ils se trou-
« vent séparés par le plaisir ou les affaires des
« soins et de l'obscurité auxquels les coutumes de

« la société vouent leurs compagnes, est-il étrange
« qu'en recherchant autour d'elle un sanctuaire
« auquel elle puisse confier les secrets de son âme
« et en attendre le soulagement de ses peines, la
« femme, dépendante et isolée, ait recours avec con-
« fiance et tendresse à ce Père invisible, toujours
« prêt à courir à son aide, et qu'elle acquière ainsi
« une habitude de dévotion et de communion
« avec son Dieu, habitude que ne connaît pas
« notre sexe présomptueux?

« Vous ne vous offenserez pas quand je vous
« ferai observer qu'accoutumées, ainsi que vous
« l'êtes, à sentir vivement plutôt qu'à raisonner, les
« parties de notre religion qui s'adressent à l'ima-
« gination vous affectent avec une force toute-
« puissante. Vouées à la retraite, plutôt qu'à la vie
« active, vous avez plus de loisir, et par consé-
« quent êtes plus disposées aux contemplations
« religieuses. Il est en outre, honorable, pour
« votre caractère, que vous ressentiez constam-
« ment une secrète sympathie pour une religion
« qui ouvre toutes les sources des affections bien-
« faisantes, qui sourit à la pratique de la com-
« passion, et à tout acte vertueux. Peut-être aussi
« pouvons-nous dire que vos cœurs, n'étant pas
« endurcis par la possession du pouvoir, les tour-
« mens de l'avarice, ou les événemens de la vie
« politique, sont plus accessibles aux accens de
« grâce de Jésus-Christ, plus attentifs aux gloires

« du monde invisible. L'Evangile est venu jeter un « charme sur la vie de famille, et les premiers ob- « jets qu'il rencontra dans la retraite furent des « mères et leurs enfans. Il vint pour soulager le « cœur affligé, et pour cet office la femme fut tou- « jours la mieux préparée. Il fut envoyé pour gué- « rir le malade, et la femme était constamment « veillant au lit de souffrance. Il vint au mourant « repentant offrir, à sa vue affaiblie, le spectacle « des portes de la vie; et partout il rencontra la « femme, gardant pieusement le chevet et fermant « les paupières du mourant.

« Je n'ignore pas qu'il est des désavantages, « contre lesquels il est souvent difficile de se pré- « munir, attachés à cette extrême susceptibilité « d'impression religieuse ainsi qu'à cette aptitude « naturelle aux devoirs pratiques de l'Evangile. « Chez votre sexe la sensibilité dégénère en fai- « blesse, la crainte religieuse en superstition, plus « fréquemment peut-être que parmi nous; cepen- « dant, malgré ces dangers et ces inconvéniens, je « crois que si le christianisme était chassé de chez « les grands de la terre, des académies des philoso- « phes, des palais des législateurs, ou de la foule « des hommes, nous retrouverions sa retraite, la « dernière et la plus pure, chez la femme, au foyer « domestique; son dernier autel serait son cœur; « son dernier auditoire, les enfans aux genoux « d'une mère; son dernier sacrifice, la prière se-

« crète échappant silencieusement de ses lèvres,
« pour être entendue seulement peut-être du trône
« de Dieu. »

Dans un autre sermon sur les pratiques et les vertus de la religion, et sur la nécessité d'éclairer les hommes sur tous les points qui s'y rapportent, il dit :

..... « Il n'est pas facile de concevoir
« comment un homme invoquant Dieu, le père du
« genre humain, considérant surtout combien
« notre connaissance de Dieu est bornée, si ce
« n'est qu'il est notre gracieux père, peut en son
« cœur trouver d'autre sentiment que celui de
« la charité. Mais il arrive quelquefois que nous
« adorons Dieu comme s'il était notre semblable.
« Nous l'assimilons à nos préjugés; nous l'affu-
« blons de nos propres passions. Nous établissons
« une idole qui sourit ou qui menace suivant nos
« désirs. Au lieu d'imiter le père juste et tout-puis-
« sant de tout le genre humain, nous en faisons au
« contraire un Dieu qui nous imite. De cette ma-
« nière, toutes les qualités odieuses de l'esprit hu-
« main se trouvent enlacées dans notre religion.
« Nos dévotions constituent la substance de nos
« passions; nos habitudes de communier avec
« Dieu sont devenues des occasions d'excommu-
« nier les autres. Etudions-nous la Providence de
« Dieu, nous l'interprétons entièrement suivant
« nos principes peu charitables, et toujours la tour

« de Siloam s'écroule là où nous nous y attendions.
« Si nous pouvons découvrir les traces de ses pas,
« c'est seulement dans l'étroite voie que notre ima-
« gination vaine lui a pratiquée; et nous identi-
« fions sa cause avec les ébullitions de notre va-
« nité et de notre colère. Or, quand la piété est
« dégradée, ainsi qu'il arrive quelquefois, chaque
« surcroît de piété est un accroissement de mau-
« vais vouloir; nous fermons notre âme à toute
« atteinte de compassion pour ceux que, suivant
« nous, Dieu a exclus de son sein, et nous lançons
« dans une guerre sainte, et contre qui? — Non
« pas contre notre vanité, notre présomption,
« notre entêtement et notre méchanceté ou contre
« les péchés qui nous accablent, mais contre les
« ennemis de la vraie croyance. Nous appelons
« cela faire un choix, — non pas entre la croix et
« le feu, car ils sont hors de vogue, mais entre
« notre croyance et nos anathèmes..... »

Comme l'on voit, le fond du caractère de Buckminster était basé sur la bienveillance, la philanthropie et la piété surtout. Il appartenait à la croyance unitaire; mais ses principes, quant à la religion pratique, s'accordent avec ceux des personnages éclairés de toutes les nuances. Il est du devoir de la science de signaler au monde tous les écrivains qui ont, par leurs travaux, contribué à rapprocher les hommes entre eux; et ils ne peu-

vent être unis par de plus forts et de plus nobles liens que ceux de la tolérance et de la charité.

La violence est ennemie de la religion. Maintes fois, cependant, elles s'emparèrent de front de l'esprit de l'homme, et formèrent une union dévastatrice qui ensanglanta le monde. Escorté par l'intolérance, l'esprit religieux vint jadis fondre sur le genre humain comme font ces trombes qui répandent sur leur passage l'effroi et la dévastation; seule, au contraire, ou entourée de ses légitimes compagnes, la douceur et la persuasion, la religion fut comme la rosée qui vivifie tout et humanise la créature avec le Créateur.

Parmi ceux qui contribuèrent à un tel résultat aux États-Unis, fut le vénérable *Charles Carroll*, le premier évêque catholique de ce pays, et qui, depuis et jusqu'à sa mort, fut archevêque de Baltimore. L'évêque Carroll naquit dans le Maryland en 1743. En 1769, il fut reçu prêtre et entra dans l'ordre des Jésuites. En 1790, il fut consacré à Londres, et revint aux Etats-Unis avec le titre d'évêque de Baltimore. Quelques années avant sa mort, qui eut lieu en 1815, à l'âge de quatre-vingt-un ans, il avait été élevé à la dignité d'archevêque; c'est-à-dire de chef spirituel de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. A cet âge avancé, il avait encore toutes les facultés de sa mémoire, et à ses derniers momens, on fut touché de la sublime tranquillité avec

laquelle il passa de sa carrière mortelle à l'immortalité qui l'attendait.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'évêque Carroll était membre de la société de Jésus; mais, contrairement à l'acception communément donnée à l'appellation *jésuitique*, il possédait au plus haut degré la franchise, la générosité et la bonté; il haïssait l'intolérance. Son érudition était étendue, et il parlait et connaissait à fond le latin, l'italien et le français.

En 1800, quelques mois après la mort de Washington, il prononça un discours funéraire à son honneur, dans lequel il rendit justice à la sagesse de ce grand homme et aux services qu'il avait rendus à son pays; services que M. Carroll sut toujours apprécier, car il se rangea tout d'abord du côté de l'indépendance nationale. Ce discours remarquable, ainsi que plusieurs autres écrits de lui, ont été imprimés; mais ses sermons ne l'ont pas été, quoiqu'il soit à la connaissance de tous ceux qui eurent le bonheur de les entendre, qu'ils étaient composés dans un sens et un esprit parfaits et dans un style des plus classiques. Sa personne, la belle configuration de ses traits, et sa noble allure, suivant le témoignage véridique de ses contemporains, étaient bien en harmonie avec son noble caractère qui a laissé à Baltimore, comme partout aux Etats-Unis, des traces ineffaçables.

Plusieurs autres prélats catholiques ont suivi la

voie qui leur était tracée par M. Carroll; et il serait injuste de ne pas mentionner pour mémoire, car nous nous n'avons pas ses œuvres, l'évêque England de Charleston, dont les accens éloquens ont retenti dans presque toutes nos églises et que nous eûmes le bonheur nous-même d'entendre sous l'immense voûte du Capitole, à Washington, le palais du congrès national et du peuple, dont l'usage avait par exception été mis à sa disposition à cet effet. Il est peu d'efforts oratoires qui nous aient autant impressionné que le fit alors le sermon de l'évêque England, et, à en juger par les expressions, la contenance, autour de nous, des protestans comme des catholiques, jamais effet ne fut plus général sur un auditoire.

M. Wayland, président de l'Université du Rhode-Island, a publié plusieurs traités sur la morale, la religion, la théologie et même un sur l'économie politique, ouvrages qui tous témoignent d'une profonde érudition.

Nous arrivons maintenant à parler d'un écrivain dont le nom seul remplit un vaste espace dans la littérature didactique, religieuse, morale et politique, le docteur Guillaume Ellery Channing. En religion, c'est aux grands principes de son application pratique, comme à sa divine tendance et à son influence sur les destinées humaines, qu'il s'attache principalement, laissant à d'autres la discussion des dogmes et de leur mérite respectif.

Les vues qu'il émet sur la morale sont également larges et sévères; et quant à la politique, il sait bien encore s'élever au-dessus des passions humaines pour n'appliquer sa polémique qu'à l'argumentation des grandes questions qui influent puissamment sur les peuples et gouvernent la société tout entière. Mais, soit qu'il traite de religion, de politique ou de philosophie, toujours est-il que ses écrits se distinguent par les examens les plus consciencieux, les vues les plus compréhensibles et les plus libérales des hommes et des choses; par la sublime confiance avec laquelle il s'étaie seulement sur des principes; par la sérénité répandue sur son style, et enfin par la candeur comme par la sincérité avec lesquelles il s'empare du vrai et du beau pour exprimer toute l'étendue de sa pensée.

Ainsi, pour les classiques, on a de lui un écrit fort remarquable sous le titre de *Remarques sur le caractère et sur les écrits de Jean Milton*, dans lequel il fait preuve d'un sens profond comme littérateur et comme poète. En politique, il a produit les *Observations sur la vie et le caractère de Napoléon Bonaparte*, dans lesquelles, comme ministre de paix, on ne pouvait s'attendre à ce qu'il se montrât favorable aux propensions belliqueuses du grand capitaine qu'il traite par trop rigoureusement peut-être, mais toujours avec conscience suivant lui et non sans un mûr examen; car, en toutes circonstances, rien ne fut jamais plus éloi-

gné de sa pensée que l'injustice. La guerre, au reste, fut de tout temps son antipathie, et dans aucune occasion il ne négligea d'exprimer l'horreur que lui font ressentir la ruine et le carnage qu'elle entraîne après elle. En voici un exemple dans le passage suivant :

.....« Dans ces remarques il est loin de mon « intention de diminuer les maux qu'engendre la « guerre; ils sont tels qu'il est de notre devoir de « nous efforcer de l'abolir. Les souffrances qui ne « sont pas l'œuvre du crime, qui ne dérivent pas « de la méchanceté des hommes, mais qui provien- « nent des lois de la nature, ne sont pas des maux « sans mélange. Ils ont une mission d'amour, car « Dieu les a ordonnés pour servir de liens aux hom- « mes entre eux, afin qu'ils puissent toucher et « émouvoir le cœur humain, y inspirer le désir de « se porter des secours mutuels, des consolations « dans le malheur, faire naître la reconnaissance, « l'abnégation et l'amour du prochain. L'adversité « est le ciment des âmes. La mort qui arrive dans « l'ordre de la nature réunit autour du souffrant « des amis inquiets et sympathisans qui, les yeux « remplis de larmes et dans les prières du cœur, « veillent au chevet jour et nuit, afin d'éloigner ou « de soulager les dernières agonies. Ces momens « viennent rappeler de tendres souvenirs, inspirer « de solennelles pensées, humilier la vanité hu- « maine, obscurcir les gloires mondaines, et pro-

« clamer l'immortalité. Quelle influence calme,
« tendre, qui subjugue et qui cependant élève, en-
« toure le chevet de celui qui meurt dans l'ordre de
« la nature. Mais la mort reçue dans les combats,
« la mort reçue de la main de l'homme cautérise le
« cœur et la conscience, étouffe les sympathies hu-
« maines, et détruit le germe de tout jugement à
« venir. L'homme expirant au champ de bataille
« sans consolation, sans pitié, et victime de la
« haine, de la rapacité et d'une insatiable ambi-
« tion, laisse après lui des torts à venger. Son sang
« ne proclame ni la paix ni le Ciel; mais il s'en
« échappe un cri de fureur qui exaspère les survi-
« vans et les excite à de nouveaux combats.

« Ainsi, aux souffrances, la guerre ajoute en-
« core le poids immense du crime, et elle s'oppose
« à la sainte mission pour laquelle toute affliction
« fut destinée. Quand je considère les siècles de
« combats qu'a eu à traverser la race présente des
« hommes, ce qui m'émeut davantage n'est pas la
« masse de souffrances qu'a infligée la guerre. On
« peut encore les supporter. La pensée la plus ter-
« rible est que tout cela a été l'œuvre du crime; que
« des hommes dont la loi première fut l'amour,
« ont été leurs propres bourreaux; que les enfans de
« Dieu ont entaché cette belle terre, qui fut faite
« belle pour eux, de leur propre sang; que le cri
« de douleur qui nous vient de toutes les régions
« et de tous les siècles a été arraché par les cruau-

« tés humaines; que l'homme est devenu un dé-
« mon et a converti la terre en enfer. Toute autre
« pensée peut se supporter. C'est celle-ci qui fait
« de l'histoire un livre d'horreur pour l'esprit du
« sage. »

Les *Observations sur le caractère et sur les écrits de Fénelon*, ainsi que son *Argumentation morale contre le dogme du calvinisme*, du même auteur, sont des écrits qui se distinguent éminemment par l'esprit de piété qui les a dictés, et par les connaissances des sujets qu'ils signalent de la part de M. Channing.

De nombreux sermons sur des sujets divers viennent ensuite, parmi lesquels nous avons remarqué ceux sur le meilleur moyen de répandre *les bienfaits du christianisme;* sur *l'Importance de la religion pour la société entière;* sur *l'Utilité de la prière;* contre le *Système d'exclusion et de dénonciation en matière religieuse.* Et, par une singularité assez remarquable chez un membre du clergé, nous ne trouvons parmi toutes ses nombreuses compositions sur tant de sujets différens, qu'une seule et unique production qui soit destinée à la discussion et à l'examen particulier d'un dogme et d'un système de religion quelconque. Elle est intitulée, *Des objections offertes au christianisme, ainsi qu'il est entendu par les Unitaires.* A l'exception près de cette seule défense de sa propre doctrine, car il est réclamé par les apôtres de cette dernière

secte, les écrits de M. Channing, pris dans leur ensemble, appartiennent à toutes les intelligences, et sont du domaine de la philosophie et de la morale.

Les passages suivans, extraits de ses ouvrages, nous paraissent mériter l'attention de nos lecteurs.

Sur l'évidence des miracles.

« N'oublions jamais que l'adhésion de Dieu à « l'ordre de l'Univers n'est pas indispensable et « purement machinale, mais qu'elle est intelligente « et qu'elle dépend de sa volonté. Il en agit ainsi « non pas dans son propre intérêt, ou parce que « cette adhésion possède une empreinte sacrée « qui l'oblige lui-même à la respecter, mais bien « par la raison qu'elle s'adapte mieux à l'accom- « plissement de ses fins. C'est un moyen, non une « fin; et ainsi que tout autre moyen, il doit cé- « der quand la fin peut s'obtenir sans lui. Se faire « une idole de l'ordre et de la méthode; s'accro- « cher à des formes usitées, lorsque par ce procédé « on recule au lieu d'avancer, c'est l'indice d'un es- « prit faible. Si donc les fins principales de l'Uni- « vers peuvent être plus facilement accomplies par « une déviation des lois établies, ces lois seront né- « cessairement interrompues dans leur exécution; « et, quoique violées dans la lettre, elles seront « néanmoins exécutées dans leur intention, puisque

« l'objet pour lequel elles furent instituées sera
« mieux rempli par cette interruption même. Or,
« à la question suivante qui s'offre à nos investi-
« gations : Pour quel objet la nature et son sys-
« tème furent-ils créés? on peut hardiment répon-
« dre que le but le plus important de tous est
« l'amélioration de l'intelligence humaine. L'en-
« tendement (ici nous voulons dire les forces mo-
« rales et intellectuelles) est l'objet essentiel de la
« Divinité. Il est évident que c'est pour la forma-
« tion de l'entendement qu'un ordre naturel a été
« institué. Dans une création qui serait sans ordre
« aucun, où se succèderaient les événemens sans au-
« cune régularité, il est démontré que l'intelli-
« gence serait maintenue dans une enfance perpé-
« tuelle; car dans un tel univers il ne pourrait sub-
« sister ni raisonnemens des effets à leurs causes,
« ni induction tendante à établir des vérités géné-
« rales, ni adaption des moyens aux fins; c'est-à-
« dire aucune science qui eût rapport à Dieu, à la
« nature, à l'entendement; pas d'action; aucune
« vertu. L'objet premier de Dieu, donc, je le ré-
« pète encore, en établissant l'ordre naturel, est de
« former et d'améliorer l'entendement; et le cas
« échéant où les intérêts de l'entendement se trou-
« veraient dans une déviation de cet ordre, ou dans
« un pouvoir miraculeux, alors l'intention pre-
« mière de la création, le but principal de ses lois
« et de sa régularité exigeraient cette déviation; et

« au lieu que les miracles répugnassent à la nature,
« ils concourraient au contraire avec elle.

« Or, nous chrétiens, nous insistons dans la
« croyance qu'une telle hypothèse a existé. Nous
« affirmons qu'à l'époque à laquelle Jésus-Christ
« vint sur la terre, la nature à elle seule n'avait pas
« réussi à communiquer aux hommes les lumières
« auxquelles, comme êtres intelligens, ils avaient
« le plus haut intérêt, et desquelles dépendait es-
« sentiellement l'entier développement de leurs
« plus hautes facultés ; et nous affirmons qu'il n'y
« avait sous ce rapport aucune espérance de la
« part de la nature ; de sorte qu'un cas urgent
« était survenu, pour lequel on devait avec rai-
« son s'attendre à de nouvelles communications, à
« des lumières surnaturelles du Père Éternel.
« Qu'il me soit permis de choisir, entre un grand
« nombre, deux cas particuliers dans lesquels les
« hommes avaient nécessité d'aide intellectuelle qui
« ne procédât pas de la nature. Je veux parler de
« la doctrine d'un Dieu unique, le Père, sur la-
« quelle est fondée toute piété; et celle de l'im-
« mortalité de l'âme qui est la source principale de
« toutes les actions vertueuses. Si j'avais le temps
« de m'étendre sur l'histoire de cette époque, je
« pourrais vous démontrer sous quel amas de con-
« tre-sens et de superstition ces doctrines furent
« enfouies. Mais je ne ferai que répéter ce que déjà
« vous connaissez. Les œuvres des génies de l'an-

« tiquité qui constituent vos études principales,
« portent l'empreinte du polythéisme et de l'erreur
« sur des sujets du plus profond intérêt. Il est plus
« important de remarquer que l'uniformité même
« de la nature avait une tendance à obscurcir les
« doctrines que j'ai citées, ou au moins à affaiblir
« leur puissance, de sorte qu'une déviation de cette
« uniformité était nécessaire pour la graver dans
« l'esprit des hommes.

« Il est clairement démontré que, quoique aux
« yeux d'hommes réfléchis et éclairés, l'ordre fixe
« de la nature soit une preuve de l'existence d'un
« Dieu, cette condition a cependant chez la masse
« des hommes une tendance à en éloigner l'idée
« d'un Dieu; car de la manière dont l'esprit hu-
« main est constitué, ce qui arrive périodiquement
« et constamment ne l'impressionne que faible-
« ment; et les bienfaits qu'il reçoit par l'interven-
« tion de lois fixes et immuables lui paraissant dé-
« couler d'une sorte de nécessité, il est capable de
« les attribuer uniquement à des causes naturelles.
« En effet, les convictions et les sensations, même
« à cette phase avancée de la société, se trouvent
« excitées non pas autant par le cours ordinaire de
« la Providence divine que par des événemens for-
« tuits, inattendus, qui réveillent et donnent l'es-
« sor à l'esprit, et proclament une puissance qui
« domine la nature. Il est encore un moyen de
« conclure pourquoi l'idée d'un ordre naturel fixé

« est défavorable à une juste conception de son
« auteur. Cet ordre nous démontre plutôt dans le
« Créateur une affection pour le bien général
« qu'un amour pour les individus. Les lois de la
« nature opérant ainsi qu'elles le font, avec une
« inflexible fermeté, ne dévient jamais de leur
« cours afin de se conformer aux cas et aux né-
« cessités des individus, et infligeant dans leurs
« opérations et pour le bien public des souffrances
« privées, ces lois ainsi appliquées dénotent bien
« plus l'existence d'un souverain froid et calcula-
« teur, que celle d'un père tendre; et cependant
« cette dernière idée de Dieu est la seule garantie
« qui existe contre la superstition et l'idolâtrie.
« Donc la nature, nous le croyons, n'eût pas seule
« et de son propre mouvement attiré la créature
« vers le Créateur. Et quant à la doctrine de l'im-
« mortalité, l'ordre de la nature n'a qu'une bien
« faible tendance à la démontrer, du moins avec
« précision, clarté et énergie. Il n'y a dans le
« monde naturel aucune condition ou arrangement
« pour raviver les morts. Ni le soleil, ni la pluie qui
« couvrent la tombe de verdure n'envoient d'é-
« tincelle vitale au corps. Les recherches de la
« science ne découvrent aucuns secrets procédés
« pour rallumer la vie éteinte. Si l'homme est des-
« tiné à vivre de nouveau, il ne vivra par aucune loi
« connue de la nature, mais bien en vertu d'une
« puissance plus élevée que la nature; et alors

« comment pouvons-nous nous assurer de cette vé-
« rité, si ce n'est par la manifestation de ce pou-
« voir, c'est-à-dire par une puissance miraculeuse
« qui confirme la vie future? »

Nous nous étendrions volontiers, sans crainte d'être fastidieux, sur les écrits de M. Channing, qui tiennent un rang si respectable dans notre littérature sacrée; mais l'espace nous manque, et d'autres illustrations réclament également notre attention.

M. Kirkland, président du collége de Harvard, est l'auteur d'un grand nombre de discours religieux qui se distinguent par la force de la pensée et la beauté du style. A M. Palfrey, de Boston, est dû un ouvrage très profond sur l'Ancien Testament. M. Stuart d'Andover vient de publier un Commentaire sur les Romains, ainsi que plusieurs traités sur la théologie; et l'on possède du docteur Miller, de Princeton, une Revue du XVIIIe siècle, en deux volumes, ainsi que plusieurs autres sur l'étude de la Divinité.

C'est à regret aussi que nous ne pouvons qu'en passant rendre un juste tribut à un recueil périodique publié à New-York, sous la direction du clergé catholique; à une *Revue épiscopale*, par le docteur Hawes, de la même ville; au *Recueil biblique*, d'Andover; à celui des *Presbytériens*, à Princeton; à l'*Investigateur chrétien*, de Boston; aux écrits érudits de M. Palfrey, ainsi qu'à une foule

d'autres ouvrages sur des sujets religieux, qui sans doute nous échappent, quoique avec regret.

Il nous a été permis aussi d'apprécier les hautes inspirations et la persuasion éloquente de M. Sommerville, de la secte des méthodistes; de recevoir de nombreux témoignages oraux de celle de M. Duncan, prédicateur distingué parmi les presbytériens de Baltimore; comme aussi de M. Mason, de la même croyance, à New-York.

Nous avons pu également nous convaincre du grand mérite des *Observations sur les quatre Evangiles*, par M. Furness, ministre protestant de Philadelphie, 1836; et de la *Religion de la Bible*, par M. Thomas H. Skinner, de New-York, 1839. Un coup d'œil rapide jeté sur les sermons de M. Dewey, de New-York, a suffi pour nous y faire découvrir des beautés qui justifient bien la haute réputation de ce théologien.

A l'instar de celle de M. Channing, la religion de M. Dewey est toute pratique et toute d'amour. Il ne l'enveloppe pas de terreurs et de menaces. Sa robe a la pureté de l'hermine, son sourire le charme de l'innocence; en voici un échantillon:

« Dans la grande diversité des caractères et des « conditions qui existent parmi les hommes, il se « rencontrera, sans doute, une diversité correspon- « dante dans l'effet produit par la religion. Ainsi « que je l'ai déjà observé, les uns sont constitution- « nellement gais, les autres sérieux : le caractère de

« quelques uns est ardent, tandis que d'autres sont « modérés : d'autres encore sont disposés à la so- « ciabilité; quelques uns, au contraire, sont enclins « à la solitude. Il faut également pourvoir aux dif- « férens cas que présentent les lumières et les gens « ignorans, le raffinement comme la rudesse de « caractère. Une religion vraie et efficace, et ceci « est la remarque que j'ai à faire sur la diversité « des caractères, une vraie religion, lorsqu'elle pé- « nètre dans l'âme, se trahira par la facilité avec « laquelle elle s'identifiera avec l'esprit *tel qu'il est;* « elle harmonisera facilement avec le caractère; « elle prendra des formes en rapport non pas avec « les mauvaises propensions, mais avec les dispo- « sitions et les tempéramens naturels des sujets « dont elle s'emparera.

« J'irai même plus loin en disant que la religion « ne doit pas réprimer la vivacité de nos affections, « l'innocente gaîté du cœur. Ce ne fut jamais là « l'objet de la vraie religion. Elle fera sans doute « les distinctions nécessaires. Elle modèrera toute « extravagance, toute joie excessive et tumultueuse « pour les acquisitions qui nous sont de peu de « conséquence ou d'une utilité équivoque; elle « corrigera ce qui est difforme et déracinera ce qui « est nuisible. Mais il existe une vivacité de cœur, « le partage du jeune âge et de la santé, qui est une « sensation de notre nature et une tendance de « notre être. La vraie religion ne s'y oppose pas.

« Elle ne saurait combattre contre notre nature. Il « serait tout aussi raisonnable qu'un cultivateur « d'un riche et beau jardin en arrachât toutes les « fleurs, ou les écrasât par le moyen de poids et « d'obstacles, de crainte qu'elles ne devinssent trop « prospères et trop belles. La religion a pour ob- « jet la *culture* de nos facultés naturelles et non « leur extirpation ! »

Si, de nos investigations et de la comparaison que nous avons pu tirer entre les théologiens d'Europe et ceux d'Amérique, il résulte une remarque générale, c'est que, pour ce qui est du fond et de la manière dont sont posées et discutées les questions religieuses, c'est-à-dire pour la logique, les théologiens des Etats-Unis se rapprochent singulièrement de ceux d'Angleterre s'ils ne les surpassent; et que, quant à l'expression et au style, c'est dans les écrits des théologiens français qu'ils ont puisé leurs modèles. De ce point de vue, s'il était permis de personnifier la religion d'un pays, on trouverait dans celle des Etats-Unis la pensée grave, austère, profonde des Watson et des Tytler exprimée par des paroles persuasives, chaleureuses et éloquentes, telles que celles des Bossuet et des Fénelon; la tête d'un homme enfin, avec le cœur et l'attrayant aspect de la femme.

Dans tout ce qui précède, nous n'avons traité que du mérite littéraire du clergé des Etats-Unis. Discuter ses vertus et son utilité pratique est d'un

autre ressort. La seule indication du bien que seul, sans secours de l'état, et uniquement appuyé de l'aide volontairement offerte, par chaque secte en particulier, à son propre pasteur, il répand par ses lumières et sa sagesse; les infortunes soulagées, les afflictions consolées, la tolérance et la modération qui caractérisent la généralité des membres du clergé américain, formeraient un chapitre encore plus digne de louange que celui par lequel nous avons essayé de constater sa haute intelligence. Et nous avons peine à croire qu'il existe sur la terre une seule contrée où les doctrines chrétiennes, enseignées avec persévérance par toutes les sectes protestantes, aient fructifié davantage; et où, unissant le précepte à l'exemple, la sublime abnégation du clergé catholique se soit montrée plus efficace, plus belle et plus attrayante qu'aux Etats-Unis d'Amérique.

CHAPITRE II.

MÉTAPHYSIQUE.

Écrivains. — Edwards, Mayhew, Upham, etc., etc.

Les noms des hommes qui, par leurs lumières et leurs vertus, ont contribué au bonheur de leurs semblables, devraient être inscrits en lettres impérissables. C'est là une dette de reconnaissance que nous devons à ceux qui ne sont plus, et un encouragement pour tout ce qui veut marcher sur leurs pas et remplir sa destinée sur la terre. L'espace qu'occupe chaque créature ici-bas est étroit, et à l'exception de quelques pouces de plus ou de moins qu'ajoute un diadème ou que retranche le hasard, la même mesure sert pour tous, et, s'il est encore quelque doute, la terre est là qui, de la même quantité, vient couvrir la dépouille mortelle de chacun et niveler ce que la fortune avait momentanément rendu inégal. Mais la mort, qui engloutit tout ce qui est de son domaine, agrandit le grand homme dont l'âme, avec sa renommée, vient prendre sa place dans l'histoire des temps.

Jonathan Edwards était le fils d'un vénérable pasteur du Connecticut, où il naquit en 1703. Dès

sa plus tendre enfance il montra les plus grandes dispositions pour l'étude, et prit de bonne heure l'habitude d'approfondir et d'analyser tout ce qui était à sa portée. Il avait sans doute en vue la remarque de Bacon, que « la lecture *complète* l'homme; « que la conversation le met à même d'être tou- « jours prêt à s'exprimer, et que l'écriture en fait « un homme exact; » car jamais il n'étudiait un ouvrage sans avoir une plume en main, ce qui lui donna toujours une extrême facilité à écrire et à exprimer sa pensée. A l'âge de dix-neuf ans, il fut ordonné ministre de la religion de ses pères, et reçut son diplôme pour la prédication suivant l'Evangile. Nous ne pouvons nécessairement pas le suivre dans sa noble carrière de piété éclairée et de bienfaisance; c'est comme écrivain philosophe, et non pas comme sectaire, que nous avons maintenant à nous occuper de lui.

Les nombreux ouvrages d'Edwards sont contenus en neuf volumes in-octavo, et l'on peut juger de l'activité incessante d'une vie consacrée en outre aux soins d'une nombreuse congrégation. La plupart de ses écrits sont sur des sujets religieux, et ont une grande valeur pour la secte à laquelle il appartenait; nous ne parlerons toutefois que de ceux qui, par leur caractère, touchent plus spécialement à la haute et profonde littérature.

En première ligne est donc son *Traité sur le libre arbitre*, ouvrage qui, en raison de sa méta-

physique intelligente, de la force et de la subtilité des argumens, place l'auteur au rang le plus éminent. Il émet pour doctrine fondamentale que la seule idée rationnelle, au sujet de la liberté humaine, est la faculté de faire tout ce qu'il nous convient, et que les actes de volition se constatent par une autre cause que la simple faculté de volition, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas purement leur origine dans *la simple faculté inhérente en elle-même de volonté.* Le fonds de cette doctrine n'est pas exclusivement dû à Edwards, saint Augustin, Luther, Hobbes, Leibnitz et d'autres philosophes l'ayant également traitée; mais quelle que soit la célébrité de ces luminaires humains, il n'en est aucun qui l'ait démontrée avec autant de clarté et une aussi grande précision qu'Edwards lui-même. Il appartenait à la secte réformée, et suivait la route qu'avaient ouverte Augustin, Luther et Calvin; mais la doctrine principale, et qui fait tout le mérite de son *Libre arbitre*, appartient non seulement à toutes les saines doctrines du christianisme, mais aussi à la philosophie. Contrairement aux principes des arméniens, que toutes les actions humaines sont indépendantes de Dieu; que toute action vraie et morale doit trouver en elle-même sa propre origine, et qu'à moins que l'homme ne possède en lui-même le pouvoir de créer toutes les actions saintes, il ne peut être ni libre ni responsable, il pensait que tant que ces principes règne-

raient, il ne pourrait ni apprécier ni recevoir l'Evangile comme un système de grâce. Il pensa en conséquence que ce serait rendre un utile service aussi bien à la philosophie qu'à la saine pratique du christianisme, de démontrer la nature vraie et essentielle du libre arbitre, ce qui est nécessaire afin d'établir une juste appréciation d'approbation ou de blâme, ainsi que le caractère réel de cette incapacité d'obéir aux commandemens de Dieu dont sont atteints les hommes non initiés.

Devant ce grand talent disparurent les erreurs dangereuses et les invasions des idées arméniennes sur le hasard comme loi aveugle de volition humaine, et l'on conçoit aisément que le service rendu par Edwards ne s'étend pas seulement à une secte, mais à la cause entière du christianisme; car que deviendrait-elle, cette loi sainte, et quelles armes ne donnerait-elle pas contre elle-même à l'infidélité, si pour un instant on pouvait la supposer le résultat d'un aveugle hasard ou de l'incertitude!

L'ouvrage sur le *Libre arbitre* a maintenant plus de quatre-vingts ans d'existence. Non seulement il a résisté à toutes les attaques de controverse, mais ses adversaires sont considérés comme étant à jamais rentrés dans le néant.

Nous donnerions ici volontiers des extraits de ce savant ouvrage; mais, outre que dans la traduction ils paraîtraient faibles auprès du texte, la courte analyse que nous en donnons, jointe au passage

suivant d'un commentateur des plus capables, suffirait probablement pour donner une idée, quoique imparfaite, de son mérite transcendant : « La « timidité et l'humilité toute chrétienne, ainsi que « les modestes habitudes du théologien américain, « l'ont détourné de l'idée qu'il eût été écouté et « compris aussi bien par les philosophes que par « ses confrères, les ministres de la religion. Sur la « supposition qu'il composait purement, comme il « le faisait cordialement, pour ceux qui reconnais- « saient l'autorité de la sainte Ecriture, il ne fit aucun « scrupule d'établir ses raisonnemens, tantôt sur des « extraits, tantôt sur le texte lui-même; et principa- « lement vers la terminaison de son *Traité* il adopta, « afin d'arriver à sa conclusion, la voie courte et « directe de l'Écriture, route que sans ce moyen « il n'eût pu atteindre sans quelques détours. »

Tel qu'il nous est resté, nous ne craignons pas d'avancer que le *Traité sur le libre arbitre* présente l'un des plus beaux exposés de philosophie métaphysique qui aient jamais été écrits.

Une autre de ses œuvres que nous citerons en raison de la généralité de son sujet, ouvrage qui emprunte un nouvel intérêt de ce qu'il fut son dernier, car il était sous presse lorsqu'il mourut, est celui intitulé *Défense de la grande doctrine chrétienne du péché originel.* Nous ne pouvons entrer dans la controverse, quoique l'on n'avance pas dans la lecture de ce livre sans rencontrer à

chaque instant des idées souvent neuves, fortement et surtout franchement exprimées. En voici toutefois une sur l'embarrassante question de la condamnation du genre humain par le péché d'Adam, qui nous semble digne d'être rapportée en ses propres termes :

« Le délit aussi bien que la cause du châtiment, « comme aussi la dépravation du cœur, tombèrent « sur la postérité d'Adam de la même manière « qu'ils lui vinrent à lui-même, autant que si lui « et eux avaient coexisté ensemble, ainsi qu'un ar- « bre qui a une infinité de branches ; en admettant « la seule différence résultant de l'endroit où était « placé Adam, comme tête ou racine du tout, ex- « posé à une peine plus immédiate, agissant et « souffrant plus directement. Autrement il eût fallu « qu'à chaque nouveau procédé, tout changement « dans la racine eût été accompagné à l'instant « même des mêmes procédés et des mêmes chan- « gemens dans l'ensemble de l'arbre, dans chaque « branche individuelle. Je pense que telle est la « conséquence si l'on suppose la constitution d'im- « munité ou d'une identité d'Adam et de sa posté- « rité (1). »

Le célèbre biographe, M. Sparks, aussi théologien des plus distingués, s'exprime ainsi sur ce

(1) *Treatise on original sin*, part. IV, chap. III.

dernier ouvrage : « Tout bien considéré, quoique « cet ouvrage n'affiche pas de prétentions à de « nouvelles doctrines, tout juge compétent le con- « sidèrera sans doute comme de beaucoup le plus « développé, le plus complet, le plus profond et le « plus démonstratif sur le sujet dont il traite, de « tous ceux qui ont paru dans aucun langage. »

De la même classe furent l'*Histoire de la Rédemption*, et la *Nature de la vraie vertu*, qui ne parurent que trente années après sa mort. Nous terminons ici la notice des ouvrages de Jonathan Edwards, d'un homme que ses hautes vertus, sa profonde piété et ses talens transcendans ont éminemment placé au temple de mémoire.

Edwards eut un fils appelé aussi Jonathan et qui se distingua également comme écrivain sur la métaphysique. Il fut l'auteur d'une réponse à la doctrine avancée par Chauncey au sujet du *salut universel*, et répliqua à l'ouvrage de Samuel West sur *la liberté et la nécessité*. Quelques personnes trouvent même Edwards supérieur en talent à son père, et que ses écrits sont plus clairs que ceux de ce dernier. Toutefois il est bien évident que peu d'hommes ont égalé en force et en profondeur l'auteur du *Traité sur le libre arbitre*.

Lorsqu'il fut question d'introduire le système épiscopal en Amérique, une forte opposition se manifesta, par une portion même du clergé, qui voyait en cela un commencement d'asser-

vissement spirituel à la mère-patrie. L'un des opposans métaphysiciens les plus ardens dans cette lutte fut le docteur Mayhew de Boston, homme dans la fleur de l'âge, de mœurs austères et d'un courage éprouvé, et que rien que la mort eût pu subjuguer. Imbu du sentiment de sa force, il attaqua avec un acharnement incessant toutes les corruptions du clergé d'alors et la tyrannie des établissemens religieux. « Avec le zèle d'un ré-
« formateur, nous dit-on, il déchira la tiare et
« rompit la crosse, parce qu'elles prétendaient
« dominer les matières civiles. Il était d'un tempé-
« rament chaleureux, et, ainsi que les autres ré-
« formateurs, il fut plus loin qu'il n'en avait eu l'in-
« tention; mais personne ne pouvait l'accuser d'hy-
« pocrisie. Il osait penser par lui-même, et fran-
« chement avouer ses opinions sur tout ce qui
« touchait soit à la religion, soit aux libertés pu-
« bliques. A l'âge de quarante-six ans, il mourut
« d'une fièvre nerveuse occasionnée par une ap-
« plication suivie à des études sérieuses et par les
« soins qu'il avait à donner à ses paroissiens. Son
« cœur était aussi noble et aussi étranger à la
« crainte qu'aucun qui palpita jamais, et sa tombe
« fut arrosée par les larmes des patriotes. » M. Mayhew a publié bon nombre de volumes sur les controverses religieuses et la théologie, et ses écrits sont lus avec avidité par ceux qui s'occupent de ces branches de la science.

M. le professeur Upham, du Maine, a récemment publié un ouvrage sur la métaphysique, ouvrage tellement estimé qu'il a été adopté par plusieurs colléges.

CHAPITRE III.

BENJAMIN FRANKLIN.

Sa vie, ses œuvres, sa philosophie.

Dans la personne dont le nom figure en tête de cet article se résument toutes les qualités qui ennoblissent l'homme. Il y a tout à gagner dans l'histoire d'une telle vie. Le pauvre et l'humble y voient le modeste imprimeur arriver à la fortune par la probité; tandis que le philosophe et l'homme de bien sourient à l'hommage universel qui entoure la fin d'une aussi noble carrière.

Franklin fut le quinzième des dix-sept enfans qu'eurent ses parens. Boston lui donna le jour en 1706. On peut se former une idée de la précocité de son esprit par le fait qu'à l'âge de seize ans, et par les seuls efforts de son génie, il avait déjà lu et compris Locke, sur l'*Entendement humain*, la *Logique de Port-Royal* et les *Memorabilia* de Xénophon. Comme il n'est pas sans quelque intérêt de connaître les procédés par lesquels cet homme remarquable arriva à un tel résultat, nous rappellerons que c'est à cet âge, seize ans, que Franklin adopta un système d'hygiène et de nourriture vé-

gétale, qui eut le double avantage, suivant lui, de donner une nouvelle vie à ses conceptions; et, par l'abstinence de toute substance animale, de le mettre à même de placer la moitié de ce que lui eût coûté sa pension, dans l'achat de livres utiles.

Employé tout le jour dans l'atelier d'imprimerie de son frère aîné, minuit le trouvait souvent la plume à la main, écrivant des articles anonymes (car autrement ils n'eussent pas été publiés) et les jetant la nuit dans l'office de son frère qui les imprimait le lendemain, les croyant l'œuvre de quelque personne influente et de haute autorité. Flatté du succès que rencontraient ses essais, il en élargit bientôt le cadre, et c'est à cette circonstance que l'on doit beaucoup de ses écrits détachés sur la morale et la politique, portant l'empreinte de la naïveté des jeunes années avec la fraîcheur et l'énergie qui caractérisent cette époque de la vie. Cependant, Boston et l'imprimerie de son frère n'étant plus un théâtre qui suffît à ses travaux, il se rendit d'abord à Philadelphie, fit, à travers mille difficultés, un voyage en Angleterre, et vint, en définitive, s'établir dans cette dernière ville que l'on peut dire qu'il illustra plus tard par sa résidence et par ses lumières.

En 1732 il commença la publication de la *Science du bonhomme Richard,* qu'il continua avec un grand succès pendant un bon nombre d'années. C'est dans cet ouvrage que se trouve l'écrit si re-

marquable du *Chemin de la Richesse*, traduit dans presque toutes les langues modernes, et qui fit déjà à l'auteur une réputation européenne.

En 1746, étant à Boston, il fut témoin de quelques expériences d'électricité qui, quoique imparfaites alors, devinrent néanmoins l'origine de l'une des plus brillantes découvertes dans la physique, et qui seule eût suffi pour lui assurer sa place dans l'immortalité. De retour à Philadelphie, il renouvela ses expériences, les développa, et, trouvant qu'à mesure qu'il avançait dans la carrière, la science lui offrait de nouvelles richesses, cette dernière occupation s'empara désormais de toute son âme et mit le comble à son ambition. Son aptitude, et l'adresse avec lesquelles il savait retirer de ses expériences des lumières jusque-là inconnues, attirèrent bientôt sur lui et sur son pays les regards de l'Europe entière. Ce fut lui qui le premier enflamma la poudre à canon; qui magnétisa des aiguilles en acier; qui fondit des métaux, et qui tua des animaux par le moyen de l'électricité. Tout le monde sait les moyens si naturels dont il se servit pour parvenir à sa noble découverte. Le joyeux enfant jouant dans les champs ne se doutait nullement alors que son léger cerf-volant contribuerait un jour à l'inspiration de ce beau vers de Turgot, appliqué à Franklin:

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Mais il est temps que nous le laissions parler lui-même, et le premier morceau que nous offrons au lecteur est intitulé :

Sur le vrai bonheur.

« Le désir d'acquérir le bonheur est tellement « naturel que le genre humain tout entier est à sa « recherche; malgré la diversité des idées qui s'y « rattachent, et les différens moyens d'y parvenir, « tous ont en vue le même objet.

« Il est impossible que le mal, comme mal, soit « préféré au bien ; et quoique souvent nous op- « tions pour le premier, ce n'est jamais parce que « nous désirons mal faire, mais bien parce que, sur « les apparences trompeuses du moment, nous « nous imaginons que plus tard quelque bien en « ressortira.

« Beaucoup de nos actions peuvent être envisa- « gées comme des maux, et malgré cela leur accom- « plissement être désirable; mais, dans ce der- « nier cas, c'est seulement dans leur effet et dans « leurs conséquences qu'elles le sont, et non pas « comme mal présent, devant amener un malheur « immédiat. La raison nous présente les choses « non seulement ainsi qu'elles sont à l'instant, « mais elle nous démontre également quelles « sont leur tendance générale et leur nature; il « n'y a que les passions qui les envisagent sous le

« premier aspect. Quand les passions nous gouver-
« nent, nous n'avons aucun égard au futur, et som-
« mes affectés seulement par le présent. Il est im-
« possible que nous jouissions d'un parfait con-
« tentement si notre conduite n'est telle qu'elle
« préserve l'harmonie et l'ordre de nos facultés,
« ainsi que la nature et la constitution de notre en-
« tendement; le vrai bonheur, comme tout ce qui
« est réellement beau, ne peut provenir que de
« l'ordre et de la régularité.

« Tant qu'il subsiste un combat entre les deux
« principes de la passion et de la raison, nous de-
« vons être malheureux dans la proportion de la
« violence du conflit; et dès que la victoire est
« gagnée et que la raison est suffisamment subju-
« guée pour empêcher qu'elle ne nous tourmente
« souvent par ses remontrances, le bonheur dont
« nous jouissons alors n'est pas celui de notre na-
« ture rationnelle, mais simplement le contente-
« ment des portions inférieures et sensuelles de
« notre être, et, conséquemment, un sentiment
« imparfait et peu noble en proportion de celui
« que nous occasionnerait une conduite contraire.

« En réfléchissant à toute passion ou disposition
« quelconque de l'esprit, faisant abstraction de la
« vertu, nous nous persuaderons bientôt du peu
« d'analogie existant entre eux et le bonheur vrai
« et durable. Il est de l'essence même de l'envie,
« par exemple, d'être inquiète et tourmentée. La

« vanité, à chaque occasion, attire sur son objet les « provocations et les contrariétés. L'envie ne mar- « che jamais sans les désirs désordonnés. L'ambi- « tion a toujours des mécomptes qui nous tour- « mentent, et n'est jamais assez heureuse pour « nous apaiser; elle augmente à mesure qu'on « cherche à la satisfaire, et tout ce qui pour l'in- « stant y contribue ne sert qu'à accroître son insa- « tiabilité.

« Les passions étant trop familières avec les ob- « jets terrestres, elles ne peuvent jamais nous in- « spirer le calme parfait de l'esprit. Il n'est rien, « hors l'indifférence pour les choses d'ici-bas, une « entière soumission dans ce monde à la volonté « de la Providence, et une espérance bien fondée « de bonheur éternel, qui nous permette la jouis- « sance entière de notre être. Il n'est pas de meil- « leure sauvegarde contre tous les maux de l'hu- « manité que la vertu ; rien qui puisse comme elle « alléger les afflictions et accroître le cercle du « bonheur des hommes.

« Les choses extérieures n'ont aucun rapport « avec notre propre bonheur, si ce n'est en tant « que la préservation de nos jours et de notre « santé en dépend. Quoique la santé du corps « nous soit tellement nécessaire que nous ne puis- « sions être parfaitement heureux sans elle, elle « ne suffit pas à elle seule, cependant, pour nous « donner le bonheur. Ce dernier découle immé-

« diatement de l'esprit ; la santé ne peut être envi-
« sagée que comme une condition ou une circon-
« stance sans laquelle nous ne pouvons sans abri et
« avec continuité jouir de notre existence.

« La vertu est le meilleur préservatif de la santé,
« parce qu'elle prescrit la tempérance, et qu'elle
« nous recommande de régler nos passions de telle
« sorte qu'elles contribuent au bien-être de l'éco-
« nomie animale; de façon qu'elle est tout à la
« fois le seul vrai bonheur de l'âme et le moyen le
« plus efficace de conserver la santé du corps.

« Si tous nos désirs tendent aux plaisirs de ce
« monde, ils ne seront jamais entièrement accom-
« plis. Si nos regards se tournent vers le monde à
« venir, l'espoir qu'ils inspirent est une satisfac-
« tion infiniment supérieure à celle des jouissances
« de celui-ci.

« Il n'existe donc pas de bonheur en dehors
« d'une conduite vertueuse et sans reproche. A
« moins que nos actions puissent sortir triom-
« phantes de l'épreuve de notre jugement et de nos
« sages réflexions, elles ne sont pas les actions, et
« ne sauraient, par conséquent, constituer le
« bonheur d'êtres rationnels. »

C'était en 1735 que Franklin composait ces aphorismes. Il avait donc vingt-cinq ans, quand déjà sa main hardie s'associait à une intelligence précoce dans la sainte mission d'éclairer le monde et d'en corriger les travers. Son origine et son édu-

cation primitives l'avaient mis à même de connaître par expérience les mœurs et coutumes des rangs les plus humbles de la société ; il les comprenait parfaitement. Les scènes de la chaumière et du pauvre gagnant sa vie à la sueur de son front lui étaient aussi familières que lui devinrent, plus tard, celles de la splendeur sociale et des palais des princes. Aussi s'élançait-il dans le vaste champ de la critique et de la réforme avec un talent et une aptitude admirables, parlant tantôt avec bonhommie par la bouche du pauvre Richard, quand l'exigeait le sujet ; tantôt comme savant et comme philosophe, alors qu'il s'agissait d'expliquer les sublimes vérités de ses nobles inventions. Les leçons de l'expérience n'étaient jamais perdues pour lui, et tout le monde connaît l'histoire de *son sifflet*, acheté plus du double de ce qu'il valait, et qui, depuis l'âge de sept ans, devint continuellement son refrain chaque fois qu'il rencontra dans le cours de sa vie une action dont la fin ne justifiait pas les moyens. « Quel dommage, se disait-il en lui-même, « cet homme paie trop cher son sifflet. »

Quelquefois il appelait aussi l'apologue à son aide, ainsi qu'il advint dans son *Apostrophe à la Goutte*, sa *Pétition de la Main gauche* et la charmante *Rétorque contre l'Intolérance en matière de religion*, que nous donnons ici.

Conte.

« Il y avait un officier, homme de bien, appelé « *Montrésor*, qui était très malade; son curé, « croyant qu'il allait mourir, lui conseilla de faire « sa paix avec Dieu, afin d'être reçu en Paradis. « Je n'ai pas beaucoup d'inquiétude à ce sujet, dit « Montrésor, car j'ai eu, la nuit dernière, une vi- « sion qui m'a tout-à-fait tranquillisé. Quelle vi- « sion avez-vous eue? dit le bon prêtre. J'étais, ré- « pondit Montrésor, à la porte du Paradis, avec une « foule de gens qui voulaient entrer. Et saint Pierre « demandait à chacun de quelle religion il était. « L'un répondait : Je suis catholique romain. Eh « bien, disait saint Pierre, entrez et prenez votre « place là, parmi les catholiques. Un autre dit qu'il « était de l'église anglicane. Eh bien, dit saint « Pierre, entrez et placez-vous là, parmi les angli- « cans. Un autre dit qu'il était quaker. Entrez, dit « saint Pierre, et prenez place parmi les quakers. « Enfin, mon tour étant arrivé, il me demanda de « quelle religion j'étais. Hélas! répondis-je, malheu- « reusement le pauvre Jacques Montrésor n'en a « point. C'est dommage, dit le saint, je ne sais où « vous placer; *mais entrez toujours, vous vous* « *mettrez où vous pourrez.* »

Pour bien comprendre la portée de l'article que nous venons de citer, il faut se reporter à l'époque à laquelle il fut écrit. La religion n'avait pas en-

core fait les progrès auxquels elle est arrivée de nos jours. La formule, alors, absorbait la substance, et les draperies dont on l'affublait en cachaient souvent la noble forme. Franklin et les philosophes comme lui, qui ne voient dans la ferme croyance d'un Dieu de miséricorde et de l'immortalité de l'âme qu'une preuve de sagesse et de raison, voulaient qu'on la vît sans voile et pure comme on regarde la voûte des cieux. Il faisait consister la vraie religion dans sa pratique, laissant à chacun à le faire à sa manière, et pensait qu'il était plus facile d'amender l'incrédule, en le mettant d'abord de bonne humeur avec lui-même. Le jeu d'esprit suivant se recommande par sa finesse et son bon goût.

Lettre à madame Helvétius.

« Chagriné de votre résolution barbare, pro-
« noncée si positivement hier au soir, de rester
« veuve pendant la vie en honneur de votre cher
« mari, je me retirais chez moi, tombais sur mon
« lit, me croyais mort, et je me trouvais dans les
« Champs-Elysées.

« On me demanda si j'avais envie de voir
« quelques personnages particuliers. — Menez-moi
« chez les philosophes. — Il y en a deux qui de-
« meurent ici près, dans ce jardin; ils sont de très
« bons voisins, et très amis l'un de l'autre. — Qui

« sont-ils ? — Socrate et Helvétius. — Je les estime
« prodigieusement tous les deux; mais faites-moi
« voir premièrement Helvétius, parce que j'entends
« un peu de français et pas un mot de grec. Il m'a
« reçu avec beaucoup de courtoisie, m'ayant
« connu, disait-il, de réputation, il y a quelque
« temps. Il me demanda mille choses sur la guerre
« et sur l'état présent de la religion, de la liberté
« et du gouvernement en France. Vous ne deman-
« dez donc rien, lui dis-je, de votre chère amie,
« madame Helvétius; et cependant elle vous aime
« encore excessivement, et il n'y a qu'une heure
« que j'étais chez elle. « Ah! me dit-il, vous me
« faites ressouvenir de mon ancienne félicité. Mais
« il faut l'oublier pour être heureux ici. Pendant
« plusieurs des premières années, je n'ai pensé qu'à
« elle. Enfin, je suis consolé. J'ai pris une autre
« femme, la plus semblable à elle que j'ai pu trou-
« ver. Elle n'est pas, il est vrai, tout-à-fait si belle,
« mais elle a autant de bon sens, beaucoup d'es-
« prit, et elle m'aime infiniment. Son étude conti-
« nuelle est de me plaire, et elle est sortie actuelle-
« ment chercher le meilleur nectar et ambroisie pour
« me régaler ce soir; restez avec moi, et vous la ver-
« rez. » J'aperçois, dis-je, que votre ancienne amie
« est plus fidèle que vous; car plusieurs bons par-
« tis lui ont été offerts qu'elle a refusés tous. Je
« vous confesse que je l'ai aimée, moi, à la folie;
« mais elle était dure à mon égard, et m'a rejeté

« absolument pour l'amour de vous. « Je vous « plains, dit-il, de votre malheur, car vraiment « c'est une bonne et belle femme, et bien aimable. « Mais l'abbé de la R.... et l'abbé M.... ne sont-« ils pas encore quelquefois chez elle? » Oui, assu-« rément; car elle n'a pas perdu un seul de vos « amis. « Si vous aviez gagné l'abbé M.... (avec « du bon café à la crème) à parler pour vous, vous « auriez peut-être réussi; car il est raisonneur sub-« til comme Duns Scot ou saint Thomas; il met « les argumens en si bon ordre qu'ils deviennent « presque irrésistibles. Et si l'abbé de la R.... « avait été gagné (par quelque belle édition d'un « vieux classique) à parler *contre* vous, cela aurait « été mieux; car j'ai toujours observé, quand il lui « conseilla quelque chose, qu'elle avait un penchant « très fort à faire le revers. » A ces mots, entra la « nouvelle madame Helvétius avec le nectar; à « l'instant, je l'ai reconnue pour être madame « Franklin, mon ancienne amie américaine. Je l'ai « réclamée, mais elle me dit froidement : « J'ai été « votre bonne femme quarante-neuf années et « quatre mois, presque un demi-siècle, soyez con-« tent de cela; j'ai formé ici une nouvelle con-« nexion qui durera l'éternité. »

« Indigné de ce refus de mon Eurydice, je pris « de suite la résolution de quitter ces ombres in-« grates, et de revenir en ce bas monde revoir le « soleil et vous. — Me voici! *Vengeons-nous!* »

Les écrits de Franklin sur la politique, sur l'économie politique et sur celle de la famille forment un recueil volumineux. Il traite surtout avec une grande droiture et une connaissance parfaite du sujet, le principe essentiel du droit de taxe par le gouvernement sur le peuple. Aux gouvernans comme aux gouvernés, il fait justement la part; concédant aux derniers seuls le droit de se taxer eux-mêmes par l'organe de leurs propres représentans.

Il y a de lui une *Histoire* volumineuse *de la Pensylvanie sous le régime des gouverneurs anglais.*

Fondateur de la Société philosophique de Philadelphie, qu'il organisa en 1743, son nom se trouve reflété dans toutes les institutions d'utilité publique de cette ville, de même que long-temps il retentit avec éclat dans les salons et à la cour de Versailles, où il fut donné à l'imprimeur américain de dignement représenter la république sa patrie. On peut se former une idée de sa fécondité, en songeant que ses œuvres réunies sont à peine renfermées dans dix beaux volumes grand in-octavo, précédés de la *Vie de Franklin*, écrite avec le talent connu de M. Sparks, et que vient de faire paraître cet infatigable homme de lettres. L'ouvrage de M. Sparks est le plus complet qui existe sur Benjamin Franklin.

Quant à sa personne, Franklin était d'une taille au dessus de l'ordinaire, d'une constitution mâle,

athlétique, et avait néanmoins des formes délicates et bien proportionnées. Effet, sans doute, de la paix de sa conscience, il régnait sur sa figure un air de sérénité, que son image, devant nous, nous fait volontiers envisager comme un sourire approbateur de ce grand homme à l'éloge qu'en lui nous adressons à la vertu. On le vit au milieu de la splendeur des cours d'Europe, dont il parcourut plusieurs, conserver toute la simplicité de son caractère, comme celle de ses vêtemens dont jamais il ne dévia.

Il fut enfin accordé à Franklin de fournir une longue et utile carrière, qu'il termina sans un seul gémissement, le 17 avril 1790, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Cette mort fut pour sa patrie un jour de deuil moral auquel le congrès fédéral donna toute la solennité possible, en ordonnant que chacun de ses membres porterait un crêpe funèbre pendant un mois. Et l'Assemblée Nationale de France, sur la motion de Mirabeau, décréta qu'elle prendrait le deuil pendant trois jours pour honorer la mémoire de Franklin. De tels actes ennoblissent ceux qui les rendent.

CHAPITRE IV.

OUVRAGES ÉLÉMENTAIRES SUR L'ÉDUCATION, LA MORALE ET LA RELIGION.

Ecrits américains sur l'éducation mis en usage dans les écoles d'Angleterre. — Auteurs : Mademoiselle Sigourney, *le Père de Famille*, *la Légende d'Oxford*, *Oriana*, *l'Ivrogne*, *le Patriarche* ; Hannah Adams, *Considérations sur la religion*, *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*, *Histoire des Juifs*, *Lettres sur l'Evangile*.

Toute nation qui possède en elle-même du génie, et une action suffisante pour l'exercer et le mettre au jour, produira, à une époque plus ou moins rapprochée, qui se déterminera par les circonstances de sa condition sociale, une littérature à elle. Or, nous croyons les États-Unis dans cette condition, et nous nous flattons d'avoir démontré qu'ils sont en bonne voie de le prouver.

Il résulte de la nature même des institutions politiques du pays, qui ne s'appuient que sur la morale de la masse, que, non seulement il est du devoir, mais encore qu'il y va de l'intérêt de la société tout entière, d'éclairer ces masses et d'y répandre, par tous les moyens possibles, les lumières. On y voit en effet que, surtout depuis vingt-cinq ans, un élan inconcevable a été donné aux productions purement élémentaires ayant pour but l'éducation et la morale. Nous avons, précédemment

fait allusion à une sorte de joug intellectuel dans lequel, il n'y a pas encore long-temps, se trouvait notre pays, dépendant alors de la mère-patrie. Maintenant nous présentons un contraste des plus frappans dans le fait, susceptible de preuve, *que l'Angleterre, depuis quelques années, est devenue un important débouché pour les livres d'éducation publiés en Amérique*. Et pourtant, ne semblerait-il pas, à la première vue, que l'éducation morale de la jeunesse d'une nation dût être dirigée par les auteurs de ce même peuple? Quelle que soit la solution à donner à cette question, il n'en est pas moins avéré que les livres d'école américaine sont maintenant importés en grande quantité en Angleterre, où ils sont universellement mis en usage dans les classes. Ceci, toutefois, ne se borne pas aux livres élémentaires des écoles primaires, et l'on rencontre dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne, dans ses écoles comme sur les tables de ses savans, des ouvrages érudits, tels que le dictionnaire latin et anglais de M. Leverett, et le *Lexicon*, manuel grec de M. Pickering, tous deux Américains, et dont les ouvrages ne cèdent en rien, s'ils ne les excellent, à ceux des auteurs anglais. Nous citons ce fait, non dans un esprit de jalousie, mais afin de prouver que la littérature sérieuse se reflète déjà de l'autre hémisphère sur l'ancien.

La remarque précédente s'applique également à l'éducation morale de la jeunesse, cette branche

de savoir si importante dans la vie de l'homme et qui, peut-être, a une plus haute influence sur la destinée que l'érudition classique. Or, il est prouvé jusqu'à l'évidence qu'à cette heure aucun ouvrage sur cette matière n'a une plus grande circulation en Angleterre que ceux de MM. Abbott, de Massachussetts, connus sous les titres de *Rolland* et de *l'Enfant chez lui.*

En tête des écrits sur la morale mise à la portée de la jeunesse, on rencontre ceux de madame Sigourney, la même dont les productions poétiques occupent une humble place dans le chapitre consacré à cette branche de littérature. Comme on le concevra facilement, madame Sigourney trouve ses principales inspirations dans son cœur, cette source si féconde chez la femme, et elle en analyse les effets et les causes avec ce tact et cette pureté d'expression qui semblent être le partage de son sexe.

« Dans l'amour que nous éprouvons pour nos « fils, dit-elle, l'ambition y apporte une si forte « portion de l'ardeur qui l'anime, que cette affec- « tion devient chez nous une essence embrasée. « Nous croyons en un brillant avenir qui les at- « tend; nous recherchons pour eux les honneurs, « nous les stimulons constamment à courir à la « gloire. Sont-ils vainqueurs, notre vanité s'en féli- « cite; subjugués, au contraire, nous nous trouvons « abattues et en proie à la plus profonde amertume.

« Peut-être découvrons-nous en eux la même per-
« versité occulte contre laquelle nous avons eu à
« lutter intérieurement, ou bien autrement, quel-
« que incapacité que nous ne reconnaissons pas en
« nous-même, et alors, de la nature même de notre
« amour pour eux naît une vive impatience qu'il
« n'est ni en leur pouvoir d'adoucir, ni que
« nous ne puissions vaincre nous-même. Un père
« aime son fils ainsi qu'il s'aime lui-même, et
« dans tout sentiment d'égoïsme se trouve le germe
« de la souffrance et du chagrin. Mais l'amour
« qu'il porte à sa fille est bien différent et est moins
« intéressé; peut-être s'imagine-t-il que cet amour
« lui est inspiré par un être d'un ordre supérieur.
« Ce sentiment est fondé sur les principes intégraux
« et immuables de sa nature. Il reconnaît le sexe
« à son cœur, et ce coloris ainsi que l'expression
« que de l'antiquité recueille le roman, il le puise,
« lui, dans la tendresse et dans le mystère qui en-
« veloppent la femme. Ce sentiment se nourrit
« des circonstances que l'homme lui-même ne
« saurait parfaitement s'expliquer; il provient du
« pouvoir que possède la femme de réveiller ses
« sympathies, d'adoucir ses passions, de donner
« de la sublimité à ses aspirations; en même temps
« que l'aide et la protection qu'en retour sa fille
« réclame de lui l'élève, par l'impression qu'il
« en reçoit, se trouve par là assimilé au minis-
« tère de ces génies tutélaires qui d'en haut et

« éternellement nous soutiennent par la main, de « crainte que nous ne nous heurtions contre des « écueils. »

On conçoit bien qu'avec l'esprit qui l'anime, madame Sigourney ait trouvé dans l'histoire humaine, ainsi qu'elle en rencontre chaque jour dans son expérience pratique, d'amples matériaux sur lesquels exercer ses sentimens de haute sympathie et sa philanthropie éclairée. Non satisfaite d'être dans la littérature le représentant des intérêts de son sexe, elle s'est, de plus, constituée l'apôtre de l'enfance et de la jeunesse, dont elle épouse la cause avec enthousiasme : « Je me suis fait une règle, » dit madame Sigourney dans une lettre inédite, que nous avons devant nous, et dans laquelle elle s'excuse d'avoir mis moins de soin à écrire quelques lignes destinées à un enfant : « Je me suis fait « une règle de ne jamais rien adresser à un enfant « qui montrât de la négligence; car non seulement « j'admets le précepte que l'*on doit le plus grand « respect aux enfans*, mais je ressens une vraie sa- « tisfaction à rendre hommage à ces petits immor- « tels en miniature qui, en réalité, s'approchent « des anges plus que nous qui, cependant, avons « marché beaucoup plus long-temps qu'eux sur les « bords escarpés du temps. »

Les écrits de madame Sigourney, parmi lesquels se distinguent le *Père de Famille*, la *Légende d'Oxford*, *Oriana*, l'*Ivrogne*, le *Patriarche*, etc., etc,

tous fondés sur la morale la plus pure, et ayant pour objet d'élever les sentimens de la jeunesse, ne peuvent, quoique les sujets en soient inventés, être classés parmi les romans. Ce n'est pas toutefois que dans ce dernier genre, celui entre les productions d'esprit qui convienne le mieux à la femme, madame Sigourney ne se fût sans aucun doute distinguée. Mais elle a mieux jugé de ses forces; elle a su trouver les genres dans lesquels elle était appelée à se rendre utile, à briller avec éclat : la morale et la poésie. En suivant ainsi la vocation que lui indiquait la nature, elle a agi en sage; eût-elle adopté une carrière différente, elle n'eût peut-être pas rencontré le succès éclatant dont elle a joui, surtout s'il est vrai, ainsi que l'observe La Harpe, que « la grâce et la force s'excluent nécessairement « l'une l'autre, et que des mains faites pour arran- « ger des fleurs ne soutiennent pas la massue d'Her- « cule. »

Nous avons sur notre table un mémoire inédit sur mademoiselle Hannah Adams, mémoire écrit par elle-même, et dans lequel elle détaille en termes si naïfs et si touchans les entraves et les difficultés de tous genres qui se sont opposées à l'une des plus éminentes réputations littéraires des États-Unis, que nous les croyons dignes de figurer ici.

C'est près du terme de son existence, et à un âge très avancé que mademoiselle Adams, à la prière de ses nombreux amis, a consenti à donner une es-

quisse de sa vie et de ses ouvrages. Elle est native du comté de Medfield, près Boston. Elle fut dès son enfance d'une faible constitution, d'un tempérament nerveux; et ses souvenirs de souffrance vont bien au delà, dit-elle, de ceux de ses jouissances. On se forme une idée, toutefois, en lisant les paroles qui suivent, de l'ardeur que déjà elle possédait d'acquérir des lumières. « Je me souviens que « la première idée que je me formai des joies du « ciel me le représentait comme un lieu dans le- « quel nous apaiserions sans peine notre soif pour « la science. » — Elle affectionna beaucoup d'abord la lecture des romans et de la poésie, ce qui ne contribua pas peu à exciter une sensibilité déjà si impressionnable, et souvent à lui faire voir en noir les actions et les vicissitudes humaines.

Elle se plaisait également dans la contemplation des beautés de la nature. A l'âge de dix ans elle eut le malheur de perdre sa mère; puis bientôt après son père, essuyant des pertes irréparables dans les affaires, lui manqua, de sorte que Hannah se trouva réduite à la misère et à la pauvreté. Sa condition fut encore aggravée par l'état affaibli de sa santé, qui lui permettait à peine de se dévouer pour obtenir des moyens d'existence dus au travail de ses mains. « Cependant, dit-elle, j'avais le bonheur de « posséder une sœur qui avait à peu près les mêmes « sentimens que moi, mais dont le caractère était « fort différent du mien. J'étais facile à irriter, et

« impressionnable; elle, elle était toujours calme et « égale. J'étais inconstante et manquais de résolu- « tion; elle était posée et toujours guidée par la « raison. Ma timidité était extrême; ma sœur, au « contraire, réunissait la douceur au courage. J'é- « tais portée à la mélancolie, quoique souvent je « fusse très enjouée; elle, toujours, conservait sa « sérénité et son enjouement. J'avais la foi la plus « entière en son jugement; et comme elle était plus « âgée que moi, elle tenait la place d'une mère et « celle de la meilleure des sœurs. Elle était, dans le « fait, mon guide, mon amie, mon tout enfin sur « la terre. » N'ayant nul goût pour les travaux d'aiguille et pour ceux qui occupent ordinairement son sexe, elle s'adonna entièrement à la lecture; elle apprit le latin et le grec. Cependant, comme il fallait faire quelque chose pour vivre, elle se rendit habile, pendant la guerre de la révolution, dans l'art de faire de la dentelle, occupation qui alors était plus profitable que celle de la couture. A la fin de la guerre, cette dernière ressource lui manquant, elle commença à songer à l'impression de l'un de ses manuscrits, qui traitait des différentes sectes religieuses, et détaillait les raisons sur lesquelles elles fondent leurs doctrines respectives. Après maintes difficultés et des embarras sans nombre, elle réussit à mettre sous presse, en 1784, ses *Considérations sur les sectes religieuses*. Cet ouvrage se vendit assez bien, mais par la su-

percherie de son éditeur-imprimeur, elle n'en reçut imprimés que cinquante livres, quelle vendit ensuite à perte. Ainsi, on le voit, les difficultés ne manquaient pas sur la route de notre auteur; mais elle était de ces âmes que l'adversité rend plus fortes encore. Vers cette époque, Hannah Adams eut le malheur de perdre sa sœur chérie, et l'affliction que lui causa sa mort, jointe au travail incessant qu'elle s'était imposé, pour étudier les différentes productions du jour sur des sujets religieux, amena chez elle une recrudescence de l'état nerveux dont déjà elle était atteinte. Toutefois, ne perdant pas encore courage, elle fut assez heureuse, avec le secours de quelques amis, pour republier une seconde édition des *Considérations sur la religion*, édition qui se vendit bien, et dont le produit la mit pour quelque temps à son aise.

La prochaine occupation de mademoiselle Adams fut la composition d'une *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*, ouvrage très estimé, qu'elle destinait à l'usage des écoles, et qui reçut la haute sanction de Ramsay, l'illustre historien que nous avons mentionné. Ensuite parut une troisième édition de son premier ouvrage. En 1804, elle publia une *Histoire de la religion chrétienne*.

Nous la trouvons ensuite écrivant l'*Histoire des Juifs*, depuis leur condition sous l'empire des Perses, jusqu'au temps où ils furent délivrés de leur captivité à Babylone. « Alors, dit-elle, j'eus le bon-

« heur de correspondre avec le célèbre Grégoire, « qui, en raison de la part importante qu'il avait « prise dans la révolution française, avait acquis « une grande célébrité, et qui avait employé toute « l'énergie de son talent dans l'Assemblée Nationale « à obtenir en faveur des juifs les droits de ci- « toyenneté. Il eut la bonté de m'envoyer quelques « écrits sur ce sujet, qui augmentèrent considéra- « blement l'intérêt que je ressentais pour ce peu- « ple opprimé. »

Cependant, malgré ces succès littéraires, la pauvreté menaçait les vieux jours de l'auteur, et des infirmités, parmi lesquelles la cécité, arrivaient à sa suite. C'est alors que des âmes généreuses, au nombre desquelles se trouvait l'éloquent Josiah Quincy, de Boston, établirent une annuité sur la tête d'Hannah Adams. « Il était difficile, dit-elle à cette « occasion, que mes généreux amis appréciassent « pleinement la valeur de leur bienfait. Il m'avait « été impossible de faire des épargnes pour l'épo- « que de mes vieux jours, et il n'était pas un lieu « sur la terre que je pusse appeler mien, et sur « lequel je pusse reposer ma tête. Mon courage était « abattu par le malheur, et je suis fortement con- « vaincue qu'avec la permission de la divine Pro- « vidence, c'est à la générosité de mes amis que « j'ai dû la prolongation de ma vie. »

Au nombre des personnes distinguées par leur piété et leur mérite, qui formèrent sa société, était

le révérend Buckminster, prédicateur aussi éclairé qu'éloquent, au talent duquel mademoiselle Adams rend un hommage éclatant; mais elle eut la douleur de le perdre, car on sait qu'il mourut jeune, dans l'année 1812. Le dernier ouvrage enfin auquel l'auteur mit la main fut intitulé : *Lettres sur l'Évangile.*

La pureté de la vie d'Hannah Adams, son talent distingué et les services qu'ont rendus ses écrits à la cause de la morale et de la religion, sont notre excuse de nous être ainsi étendus à son sujet. Nous avons tenu également à rehausser encore s'il était possible ce mérite, par les détails des entraves qui se sont trouvées sur la voie du pauvre auteur, entraves que son grand courage a toujours su vaincre. Ce n'est pas sans raison qu'il a été observé que les sacrifices et les découragemens qui assaillissent la généralité des écrivains tombent sur la femme auteur avec une double force. Son sexe se trouve plus exposé à la curiosité des indiscrets et à l'envie des méchans. Attaquées souvent dans leur double capacité et d'auteurs et de femmes, leurs mœurs, leur conduite, et jusqu'à leurs talens deviennent l'objet d'une critique sévère. Il semblerait que la femme littéraire, seule, dût être exempte des priviléges accordés aux écrivains et aux auteurs.

IVe PARTIE.

Littérature mêlée.

CHAPITRE Ier.

Esquisses de mœurs et mélanges. — Paulding, Verplank, Irving, Willis, Clevers, Leslie. — William Wirt, *la Vedette anglaise*.

Il existe une classe d'écrits que le manque de continuité dans les sujets qu'ils traitent tour à tour exclut de la catégorie des romans, en même temps que leur caractère d'enjouement ne permet pas davantage de les ranger dans celle des ouvrages sur la haute morale. Ces inspirations toutefois ont la plupart du temps pour but la réforme des vices de la société, et par cela même ils méritent l'attention du moraliste aussi bien que celle de l'homme du monde. C'est à ce genre que l'on doit les créations de Rabelais, dans lesquelles, malgré le cynisme qui les caractérise, on rencontre néanmoins des critiques qui portent coup, et celles des Swift, des Smollet et des Sterne. En comparant ces divers auteurs entre eux, comme le Pantagruel de l'un avec le Tristam-Shandy de l'autre, on peut dire que si le premier surpasse les auteurs anglais

en sarcarme et en acrimonie, ceux-ci l'emportent déjà de beaucoup sur leur devancier par un style plus pur et des idées moins entachées de cynisme et de licence. Sterne et Smollet ont institué une école ou genre qu'ont singulièrement perfectionné les auteurs américains dont nous allons essayer d'entretenir nos lecteurs. Si nous avons tout d'abord éprouvé quelque embarras dans la dénomination du genre dont traite cet article, cela est dû en partie à la difficulté de trouver en français une traduction littérale du mot anglais *humour*, qui le rende parfaitement dans cette langue, et qui signifie une disposition d'esprit à donner aux sujets une allure en même temps inattendue, enjouée et forte.

Le premier ouvrage de fantaisie qui fasse date dans notre littérature fut celui intitulé : *Salmagundi*, qui fut publié en 1807, à New-York, par MM. Irving, Verplank et Paulding, sous les pseudonymes de Langstaff, Evergreen et Wizard, ouvrage qui, en raison de la fécondité de ses idées et de son style bizarre et spirituel, acquit tout d'abord une réputation à ses auteurs réunis. Ceux-ci d'ailleurs, comme on le sait, ne s'arrêtèrent pas là.

On doit à M. Paulding une série de contes moraux et drôlatiques, intitulés : *Contes d'une bonne femme*, par un gentilhomme peu connu. Cette série contient : *le Débauché américain*, *l'Ivrogne*, *la Gastrite*, *Réflexions sur les temps anciens du Nouveau-Monde*. — Nous lui devons également : *Le*

Foyer des Hollandais, un écrit intitulé : *En avant vers l'Occident*, ayant pour but de dépeindre les émigrations des populations vers les pays de l'Ouest, thème fertile où l'auteur entre dans des détails d'établissemens et de défrichemens du plus haut intérêt; et un autre ouvrage ayant pour titre : *Lettres écrites du Sud*, qui donne une juste idée des mœurs et coutumes des habitans, ainsi que de la statistique de cette partie de l'Union. Nous regrettons, n'ayant pas ses ouvrages devant nous, de ne pouvoir citer plus en détail les travaux de M. Paulding, dont le mérite, hautement reconnu, serait une excuse suffisante si nous nous étendions davantage à son sujet, d'autant plus qu'il est peu de matières utiles à ses concitoyens qu'il n'ait pas traitées, et cela constamment avec succès. M. Paulding, l'ami et le digne émule de son collaborateur Irving, naquit, ainsi que ce dernier, dans l'état de New-York. On retrouve dans ses écrits de nombreux témoignages de l'attachement qu'il porte au lieu de sa naissance. Sa plume comme son cœur, au reste, sont américains; ses travaux et ses veilles sont à son pays, qui a cru dignement les utiliser en l'appelant à un ministère, celui de la marine, l'un des plus importans de tous; emploi qu'il remplit avec l'habileté et la dignité requises pour un poste aussi élevé.

L'extrait suivant donnera, en quelque sorte, la

mesure du talent de M. Paulding. Voici une description de l'automne et une autre du printemps :

« L'été s'écoulait, et déjà l'automne arborait son « drapeau aux mille couleurs sur des arbres qui, « touchés déjà par la gelée, déployaient, chaque « matinée, moins de verdure, et plus des vives « couleurs qui caractérisent l'année à son déclin « dans nos climats. On voyait les fermiers d'Elsin- « bourg, frais et matineux à l'ouvrage, ou recueil- « lant aux champs les fruits de leurs travaux du « printemps et de l'été, ou occupés à presser leur « cidre, tandis que les jeunes garçons passaient « leurs jours de congé à ramasser des noix pour « craquer, l'hiver au coin du feu. Déjà la petite « caille sifflait ses notes d'hiver ; la cigale qui, elle, « avait eu son temps de jeux et de danse, payait à « cette heure le prix de son imprévoyance. On « l'apercevait, en un triste silence, se chauffant « aux rayons du soleil où elle semblait attendre la « fin prochaine de sa courte et joyeuse carrière. « Des troupeaux de rouges-gorges émigraient dans « la direction du sud, afin de trouver là un air « plus doux; les lourds bestiaux avaient déjà pris « leur rude habit des frimas, et semblaient possé- « dés de cette sorte de mauvaise humeur avec la- « quelle la nature entière salue l'hiver à son ap- « proche. Il n'était plus que le petit oiseau bleu, « le dernier qui nous abandonne, le premier à « nous revenir au printemps, qui de temps à autre

« laissait échapper ses notes plaintives, comme s'il « disait adieu au nid qui avait vu naître ses petits.

. . . . . .

« C'est maintenant le gai, le souriant printemps « qui, à chaque belle matinée, déploie quelqu'un « de ses traits enchanteurs; mais rencontrant en- « core parfois le regard courroucé et sourcilleux « de l'hiver, auquel il répugne de céder son em- « pire sur la nature, il se retire incontinent à « l'ombre de ses bosquets. Toutefois, quoique « les visites du printemps fussent courtes, ses re- « gards n'en exerçaient pas moins une influence « magique. Les boutons entr'ouvraient déjà leur « enveloppe d'hiver; les tristes et sombres forêts « reprenaient une nuance presque imperceptible « de pourpre; et ici et là le petit oiseau bleu sautil- « lait à travers les vergers d'Elsinbourg. Des ban- « des de gazons verdoyans encadraient les ruis- « seaux dont les eaux limpides se dégageaient de « leurs entraves de glace; et des groupes de fleurs « jolies, variées, sans nom, mais en méritant un, se « faisaient jour dans les profondeurs des bois en- « core sans feuille. Bientôt l'alose, qui est le pré- « curseur du printemps et de l'abondance, remon- « tait contre le courant de la rivière et avec la « brise méridionale; les boutons rosés du pêcher « exhibaient toute leur beauté d'apparat; les ten- « dres agneaux bêlaient et gambadaient près de « leur mère; de jeunes et innocens veaux se fai-

« saient entendre pour la première fois; la poule « glousselante annonçait en chants de triomphes et « de surprise ses hauts faits; chaque jour ajoutait « à l'activité de cette vie animale et végétale que, « progressivement, présente la nature à l'approche « du printemps; et, finalement, les fleurs, les zé- « phyrs et les chantres des airs, comme les joues « rosées de la jeune fille, annonçaient à l'œil, à « l'ouïe, aux sens, à l'imagination et au cœur, le « retour et la présence de l'année printanière. »

L'ouvrage qui, à la suite de celui que nous avons mentionné plus haut comme étant l'œuvre collective de trois auteurs, occupa Washington Irving, fut l'*Histoire de New-York*, par Diedrich Knickerbocker, nom d'auteur, comme on le voit, supposé. Il a fait de ce prétendu auteur, habitant de New-York, un descendant de ces Hollandais qui firent les premiers établissemens européens dans cette partie de l'Amérique. Et il a tellement donné à ce personnage les idées, les préjugés et la gravité qui caractérisaient alors cette classe de la population, que, pendant un grand nombre d'années, l'auteur réel n'étant pas connu, beaucoup de personnes se persuadèrent qu'il n'y avait aucune fiction dans le nom de ce bon Knickerbocker qui, en exhalant des soupirs sur les temps présens, nous dit dans son langage naïf les temps heureux d'autrefois:

« Dans ces bons temps de simplicité et d'in-

« nocence, une propreté minutieuse était le « grand principe de l'économie domestique, et « le signe incontestable auquel se reconnaissait « partout une habile ménagère, titre qui, pour nos « très peu savantes grand'mères, était le *nec plus* « *ultra* de l'ambition. La grande porte d'entrée ne « s'ouvrait jamais que pour les mariages, les funé- « railles, le premier jour de l'an, la fête de Saint- « Nicolas ou autres solennités semblables. Elle « était ornée d'un magnifique marteau de fer ar- « tistement travaillé en forme de tête de dogue, et « quelquefois de tête de lion. Ce marteau était « journellement frotté avec un zèle si religieux, « qu'il était souvent usé par les soins mêmes em- « ployés à sa conservation. La maison entière était « dans un état d'inondation perpétuelle, sous la « discipline des torchons, des balais et des brosses, « et les bonnes ménagères de ce temps étaient des « espèces d'animaux amphibies qui aimaient, par- « dessus tout, à barboter dans l'eau; si bien qu'un « historien du temps nous dit gravement que beau- « coup de ses belles compatriotes finirent par « avoir des doigts membraneux comme les pattes « d'un canard, et qu'il doutait peu que, si la chose « pouvait être examinée, l'on ne trouvât quelques- « unes d'elles ornées d'une queue de sirène. Mais « je regarde ceci comme un simple jeu d'imagina- « tion, ou, ce qui est pire, comme une atroce ca- « lomnie.

« Le grand parloir était le *Sanctum Sanctorum*, « où l'on s'abandonnait sans contrainte à la passion « du nettoiement. Personne n'avait la permission « d'entrer dans cet appartement sacré, si j'en ex- « cepte la maîtresse du logis et sa femme de con- « fiance, qui le visitaient une fois la semaine pour « le nettoyer à fond et mettre chaque chose à sa « place; mais elles prenaient toujours la précau- « tion de laisser leurs souliers à la porte, et y en- « traient précisément avec leurs bas pour toute « chaussure. Après avoir frotté le parquet, y avoir « répandu une légère couche d'un sable blanc et « fin sur lequel on plaçait des courbes, des angles « et des losanges avec le manche du balai, après « avoir lavé les fenêtres, frotté et brossé les meu- « bles et avoir mis dans la cheminée une nouvelle « bourrée de branches vertes, on refermait les fe- « nêtres pour préserver l'appartement des mou- « ches, et la porte en était soigneusement close « jusqu'à ce que la révolution du temps eût ra- « mené le jour hebdomadaire du nettoiement.

« Quant aux autres membres de la famille, ils ne « dépassaient jamais la porte de cette pièce, et se « tenaient le plus généralement dans la cuisine. « Celui qui aurait vu cette nombreuse maisonnée « réunie autour du foyer aurait pu se croire re- « venu à ces heureux jours de simplicité primitive « qui flottent devant notre imagination comme des « visions dorées. Ces foyers, d'une grandeur vrai-

« ment patriarcale, offraient à chaque membre de « la famille une place à laquelle tous avaient un « égal droit. Vieux et jeunes, maîtres et domesti- « ques, noirs et blancs, chiens et chats mêmes y « jouissaient d'un privilége commun. Là, le vieux « bourgeois restait assis pendant des heures en- « tières dans un silence parfait, fumant sa pipe, « regardant le feu avec des yeux à demi clos, et ne « pensant à rien du tout. Du côté opposé, la mé- « nagère s'occupait activement à filer de la laine « ou à tricoter des bas; les jeunes enfans attroupés « autour de l'âtre écoutaient, dans une attention « muette, le vieux nègre, oracle de la famille, qui, « niché comme un corbeau dans un coin du foyer, « croassait pendant les longues soirées d'hiver « d'incroyables histoires de sorcières de la Nou- « velle-Angleterre, de spectres hideux, de chevaux « sans tête, de préservations miraculeuses et de « combats sanglans parmi les Indiens.

« Dans ces jours heureux, une famille bien or- « donnée se levait toujours avec l'aurore, dînait à « onze heures et se couchait avec le soleil. Le dîner « était invariablement un repas privé, et le gras « et vieux bourgeois donnait des signes évidens de « mécontentement et de malaise quand il était sur- « pris, dans de telles occasions, par la visite d'un « voisin. Mais, quoique nos dignes ancêtres éprou- « vassent cette singulière aversion pour donner à « dîner, ils n'en entretenaient pas moins les liens

« d'une intimité sociale par des réunions occasion-
« nelles que l'on nommait *parties de thé*.

« Ces élégantes réunions n'avaient généralement
« lieu que dans la première classe ou la noblesse,
« c'est-à-dire chez ceux qui ne conduisaient que
« leurs propres charrettes, et qui ne gardaient de
« vaches que les leurs. La compagnie s'assemblait
« communément à trois heures et se séparait vers
« six, excepté dans l'hiver, où il était de bon ton
« de se réunir et de se quitter un peu plus tôt,
« pour que les dames pussent rentrer chez elles
« avant la nuit. La table à thé était surmontée
« d'un immense plat de terre entièrement couvert
« de tranches de porc frais, frites dans la poêle,
« coupées en morceaux et nageant dans le beurre
« fondu. La société assise à ce joyeux banquet,
« et chacun pourvu de fourchettes, on luttait
« d'adresse à darder les morceaux les plus gras de
« cet énorme plat; on eût cru voir des matelots
« harponnant une baleine, ou des Indiens trans-
« perçant des saumons dans un lac. Quelquefois
« la table était ornée d'une immense tourte de
« pommes ou de compotiers pleins de poires et de
« pêches confites. Mais on était toujours sûr d'y
« trouver un copieux plat de beignets frits dans la
« graisse de porc, délicieuse friandise à peine con-
« nue aujourd'hui dans la ville, excepté dans les
« familles d'origine hollandaise. »

Si nous avons amplement étendu l'extrait

qui précède, c'est avec l'espoir que le lecteur ne se fatiguerait pas d'une description aussi franche, écrite dans un style aussi pur, et qui d'ailleurs, entre autres mérites, a celui non seulement de présenter un tableau fidèle des mœurs primitives, mais encore d'être une satire de bon goût contre les faibles actuels d'une portion de ses concitoyens; car, quelque chargées qu'en soient les couleurs, plus d'une bonne ménagère de nos jours s'est reconnue dans la clapoteuse et nettoyeuse à toute outrance de la nouvelle Amsterdam. Loin, toutefois, que cet ouvrage soit uniquement satirique, il s'y trouve au contraire bon nombre de conceptions élevées, les sentimens les plus tendres et les plus pathétiques, et des descriptions dignes du pinceau de Claude. Il y a d'ailleurs des critiques qui sont de tous les temps et de tous les lieux, comme, par exemple, ce qui suit :

« ..... Je n'ai pas beaucoup de choses à dire « pour la justification des jupons courts; l'usage en « fut sans doute introduit pour que les bas eus- « sent la chance d'être vus; avantage d'autant plus « désirable qu'ils étaient généralement en laine « bleue, ornés de magnifiques coins rouges: peut- « être aussi était-ce pour faire ressortir une che- « ville bien tournée et un pied bien fait, quoique « solide, relevé d'un soulier de cuir à haut talon « qu'attachait une large et brillante boucle d'ar- « gent. Cela nous prouve que dans tous les siècles

« le beau sexe a montré les mêmes dispositions à
« enfreindre les lois du décorum, pour le plaisir
« de révéler une beauté cachée, ou de contenter un
« innocent amour pour la parure.

« On verra, par l'esquisse que je viens de tracer,
« que l'idée qu'avaient nos aïeules de l'élégance et
« des bonnes manières différait considérablement
« de celle qu'en ont aujourd'hui leurs mesquines
« petites-filles. Une merveilleuse alors se trémous-
« sait, même dans un beau jour d'été, sous le poids
« de plus de jupons qu'il n'en faudrait pour vêtir
« toutes les danseuses d'un de nos bals modernes,
« et les hommes ne les en admiraient pas moins
« pour cela; au contraire, la passion d'un amant
« semblait augmenter en proportion de l'ampleur
« de l'objet qui l'inspirait, et la volumineuse beauté,
« dont une douzaine de jupons relevait les char-
« mes, était chantée par les rimailleurs du pays,
« comme ayant à la fois l'éclat du tournesol et la
« riche rotondité du chou-pomme. Ce qu'il y a de
« sûr, c'est que, dans ce temps, le cœur d'un amant
« ne pouvait contenir à la fois plus d'une belle, au
« lieu qu'il y a souvent place pour six dans celui
« de nos galans modernes: d'où je conclus que, de
« deux choses l'une, ou le cœur des amans est de-
« venu plus vaste, ou leurs maîtresses sont deve-
« nues plus minces, question néanmoins dont j'a-
« bandonne la solution aux physiologistes.

« Mais ces jupons possédaient un charme secret

« qui en doublait indubitablement le mérite aux « yeux des prudens amoureux. La garde-robe « d'une femme était alors sa seule fortune, et celle « qui avait une ample provision de bas et de ju- « pons était ce qu'on appelle proprement une hé- « ritière, comme l'est, au Kamchatka, la demoiselle « qui a beaucoup de peaux d'ours, ou, en Laponie, « celle qui a de nombreux troupeaux de rennes. « Les femmes donc étaient très empressées de faire « ressortir le plus avantageusement possible ces « puissans moyens de séduction, et, au lieu d'être « ornées de ces ridicules imitations de dame nature, « défigurée à l'aquarelle ou à l'aiguille, les plus « belles chambres de la maison étaient générale- « ment tapissées de vêtemens filés et fabriqués au « logis, et dont la propriété appartenait aux fem- « mes : louable ostentation encore en honneur « chez les héritières de nos villages hollandais. »

Les circonstances ayant amené M. Irving à visiter l'Angleterre, il y demeura plusieurs années et c'est là qu'il écrivit son *Livre d'esquisses* (Sketch Book), charmante peinture de mœurs, non pas de Londres uniquement, mais bien des habitans de l'intérieur, sujet qui avait peu occupé les auteurs précédens. Dire quels charmes et quelle grâce sont répandus sur ces riantes descriptions serait répéter ce que probablement savent la plupart de nos lecteurs, puisque cet ouvrage a été traduit en français et en allemand, et a passé par plusieurs édi-

tions. C'est une suite d'anecdotes tantôt touchantes, souvent drôlatiques, qui tiennent constamment l'esprit dans une alternative de gaîté de bon goût, et d'un attendrissement calme et salutaire. On peut dire que M. Irving a, de fait, créé cette école; et ce n'est pas l'un de ses moindres mérites que de passer avec raison, en Angleterre et en Amérique, comme l'un des plus parfaits puristes de la langue anglaise. Les hauts critiques de cette première nation n'ont pu lui refuser cette palme très méritée, tandis qu'il nous a été impossible de ne pas sourire à l'esprit de spéculation des libraires anglais qui, dans mainte occasion, annoncent les œuvres de Washington Irving avec celles des auteurs principaux de leur nation, et le désignent comme l'un de *leurs écrivains*.

Bracebridge Hall (*le Foyer domestique de Bracebridge*) fit suite à l'ouvrage qui précède. Il avait pour but de définir les us et coutumes primitifs, ainsi qu'ils existent encore en quelques parties de l'Angleterre, avec justement assez de filiation dans les récits pour en rendre la classification plus facile à la mémoire; car, tout d'abord, M. Irving désavoue l'idée d'écrire un roman. *Bracebridge* fut suivi par les *Contes d'un voyageur*, qui obtinrent un égal succès.

En 1822, M. Irving fit un voyage sur les bords du Rhin qu'il côtoya en antiquaire, s'arrêtant çà et là, visitant forteresses, châteaux et tourelles, partout où ils se présentaient à sa vue; examinant mi-

nutieusement tous les lieux illustrés par les annales du Tribunal secret. Il vit également la France dont il explora les parties les plus intéressantes, et se rendit en Espagne. C'est dans ce dernier pays, sur les matériaux qu'il y puisa, que lui vint l'idée d'écrire cette histoire de la découverte de l'Amérique, qui, à elle seule, eût suffi à la réputation d'un auteur. Toutefois, dans l'intervalle de son dernier voyage à cette noble composition, M. Irving reçut un témoignage flatteur de l'approbation de ses compatriotes. Pendant quelques mois (et sans doute si ses goûts et ses occupations l'y eussent porté, la durée en eût été plus longue), il représenta dignement son pays en qualité de chargé d'affaires à la cour de la Grande-Bretagne. Nous constatons volontiers et applaudissons cette louable déviation de la coutume habituelle de réserver les hauts emplois de la république aux hommes purement politiques. Le citoyen qui, soit au sénat, soit sur le champ de bataille, se dévoue exclusivement aux affaires publiques, a assurément droit aux récompenses et à la reconnaissance de son pays qui s'honore tout en l'honorant; mais lorsque, faisant plus, il place la palme aux mains de celui qui illustra et les lettres et son pays, c'est non seulement une dette de reconnaissance qu'il acquitte, mais encore un hommage qu'il rend à la cause des lumières et de la civilisation. Deux exemples récens, ceux de MM. Irving et Paulding,

sont d'un bon augure pour les amis des sciences et dignes d'être imités par les gouvernemens.

M. N. P. Willis a écrit deux ouvrages qui, quoique de moindre prétention que ceux que nous venons de mentionner, n'en ont pas moins acquis à leur auteur une réputation d'écrivain populaire. L'un d'eux, intitulé *Esquisses d'un voyageur*, est d'une lecture amusante et remplie d'intérêt. L'auteur y définit avec tact les manières et les coutumes des différentes nations de l'Europe chez lesquelles il a voyagé. Cette dernière qualité toutefois nous eût fait classer son livre parmi ceux des touristes ou simples voyageurs, s'il n'eût, outre les remarques ordinaires applicables à ce genre, renfermé aussi des narrations fort touchantes et des aventures parfois romanesques. Beaucoup de ses descriptions de paysage, telle, par exemple, que celle de la baie de Naples, démontrent un haut talent, comme toutes celles également qui ont rapport à la Grèce, à la Turquie et aux habitans de ces pays. On a reproché à l'auteur, en Angleterre surtout, d'avoir mêlé à ses récits trop d'anecdotes personnelles. C'est là sans doute une objection, mais qui concerne plus particulièrement les personnages désignés par leurs noms que le lecteur en général.— Quelques critiques américains ont trouvé le même défaut dans le second des ouvrages de M. Willis, intitulé les *Aventures*, qui a également pour but de décrire les mœurs anglaises et celles d'Amérique. Celui-là

même qui fait allusion aux défectuosités dont nous avons parlé ajoute : « Il est de grandes beautés qui « assureront à ces volumes une immense circula- « tion ; et nous-même, conjointement avec les « autres admirateurs du génie de Willis, nous « ne pouvons que regretter que sa séduisante « plume se soit prêtée à perpétuer les frivolités de « la mode.....

« Nous avons ainsi parlé de ce que nous envisa- « geons comme des défauts dans ses *Aventures*. « Il est superflu de mentionner plus en détail les « nombreux passages qui excellent, les descriptions « grandioses et l'esprit fin qui s'y trouvent; ils par- « lent pour eux-mêmes. Nous nous contenterons « ici d'indiquer au lecteur deux courts passages : « l'un est une description de Nahant, et le second « un essai, riche d'expression, contenu dans l'his- « toire d'Edith Lindsay, dans le premier volume; « tous deux favorables spécimens des meilleures « portions de l'ouvrage. »

Scènes de la vie, etc.

Nous avons tout lieu de penser que les scènes de la vie intime, qui dans un état avancé de la société inspirent tant d'intérêt, ne sont pas moins curieuses quand, au contraire, elles nous présentent

les individus luttant incessamment contre les élémens et les aspérités d'une nature encore vierge. Nous aurons souvent occasion de détailler les incidens variés de la vie des bois, et de remonter avec elle vers cet état, demi-nature, demi-civilisation, qui participe en même temps des deux conditions, et qui possède beaucoup de l'originalité de toutes.

C'est à cette dernière qu'ont trait les descriptions de madame Clavers, tout à la fois écrivain, à notre sens, distingué dans ce genre, et témoin oculaire des scènes qu'elle décrit. Voici comment elle nous introduit dans une auberge (si à un tel lieu ce nom peut se donner), située dans l'intérieur du nouvel état, le Michigan. On pense bien que ce n'est pas comme modèle de littérature, mais bien comme preuve de l'originalité et de la verve de l'auteur que nous présentons l'extrait qui suit :

« ..... Mon hôtel consistait en une cabane en « bois (log-house) de fort petite dimension, avec « des entourages relatifs; et dès l'instant que je « passai le seuil de la porte, je fus fort en peine de « deviner dans quelle partie il me serait possible « de coucher. J'étais dans le Michigan. Notre hô- « tesse se leva incontinent, et nous fit un signe de « bien-venue.

« Est-ce bien vous qui êtes mamzelle Clavers (il « faut dire en passant que mon mari était déjà venu « en cet *hôtel*)? Oh! c'est bien moi; mais, dites donc,

« n'avez-vous pas sur la route été jetée dans la « mare? Ne vous êtes-vous fait mal aucune part? « Allons, mes enfans, dépêchez, et préparez-nous « à souper.

« Mais, madame Danforth, lui observais-je en « apercevant trois jeunes gens et quelques gar- « çons qui semblaient être justement de retour de « leurs travaux des champs, et qui s'étendaient « nonchalamment sur l'un des côtés de l'immense « cheminée, vous ne pourrez pas nous loger ici.

« Oh! si assurément, grâce à Dieu; ne vous in- « quiétez nullement de cela; vous aurez un aussi « bon lit qu'il soit possible de désirer.

« Je jetai un regard inquiet autour de moi, et « j'aperçus une porte qui donnait dans la direction « opposée à la cheminée.

« Entrez ici un instant, s'écria madame Danforth, « en ouvrant la porte, ôtez votre chapeau et votre « châle, et reposez-vous un instant, si bon vous « semble, jusqu'à ce que le souper soit prêt.

« Je la suivis dans cette chambre, si l'on peut « ainsi appeler un espace séparé par une cloison, « large précisément de six pieds, à chaque extré- « mité duquel un lit était justement placé, tandis « qu'un carré vide était entre les deux.

« Nous avons tout dernièrement fait construire « cet appartement, et je vous garantis qu'il est « réellement bien agréable, et si privé! ajouta mon « hôtesse avec un air de complaisance et de

« triomphe. De ce côté, dit-elle, dans ce lit cou-
« chent mes filles ; l'autre est celui de mon bon-
« homme de mari et le mien ; et ceci, tirant à elle
« pour me montrer combien il était commode (c'é-
« tait un troisième lit qui se trouvait sous l'autre),
« est celui de Jane et de Sally.

« Ainsi mon problème se trouvait résolu ! Si
« *moi et mon bonhomme, et mes filles avec Sally*
« *et Jane*, couchaient dans cette ruelle, il ne pou-
« vait assurément se trouver de place pour aucune
« autre personne, et ma pensée se porta avec hor-
« reur vers les combles et le toit : ce dernier était si
« aplati qu'il m'avait paru reposer entièrement sur
« les fenêtres du seul et unique étage. Enfin, pour
« abréger, quoi qu'il y eût pendant long-temps des
« chuchotemens et des pourparlers avant que tout
« fût préparé, je fus dirigée, par le moyen d'une sim-
« ple échelle, vers ma chambre à coucher. Au cen-
« tre se trouvait un lit à montant qui y avait été
« placé afin de profiter du cintre du toit, lequel
« lit (car c'en était un , bien qu'il ne fût pas
« pourvu d'oreillers) était de tous côtés flanqué par
« d'autres de toutes dimensions, destinés aux hom-
« mes et aux jeunes garçons que j'avais vus dans la
« pièce du bas. De vieilles couvertures étaient, au
« moyen de fourchettes en fer, attachées aux tra-
« verses du toit, de façon à former une sorte de
« paravent, et de ceci j'eus à me contenter. La
« fatigue excessive du corps ne rend pas difficile.

« Je me reportai idéalement vers des scènes de ba-
« teaux sur les canaux, et mes sens se plongèrent
« dans la douce jouissance de la rosée du sommeil.

« Lorsque je descendis de mon échelle, je trouvai
« notre déjeuner tout prêt et servi sur une table
« fort propre, et madame Danforth en présence
« avec son blanc tablier pour en faire les hon-
« neurs.

« Comme je semblais chercher quelque chose du
« regard : Oh! dit-elle, vous cherchez une cuvette
« à laver, n'est-ce pas? Puis, versant de l'eau dans
« un petit bassin en fer-blanc, elle le porta elle-
« même en dehors de la maison, le plaça sur un
« banc qui se trouvait au dessous de la gouttière,
« et me laissa ainsi, *al fresco*, faire mes ablutions
« partielles, peu satisfaite de ces coutumes du
« pays.

« Ceci me rappela l'anecdote d'un individu
« voyageant également dans l'intérieur du Michi-
« gan, qui, sur la demande d'une cuvette, eut pour
« indication la fontaine, et qui, lorsqu'il sollicita
« une serviette pour s'essuyer, eut pour toute ré-
« ponse : Eh bien, n'avez-vous pas votre mou-
« choir? »

Le naturel du style, quoique tant soit peu trivial, et la vérité des descriptions de madame Clevers nous feraient désirer d'en multiplier les extraits au delà de l'espace que nous avons réservé à ce genre de littérature. Toutefois, nous n'omettrons pas le

passage suivant, quoiqu'un peu long, par la raison qu'il signale, en termes remarquablement propres au sujet, la propension naturelle qui caractérise la plupart des habitans des États-Unis, ceux surtout auxquels les mœurs et les habitudes des grandes villes n'ont pas encore imprimé cette sorte d'égoïsme, qu'à son corps défendant peut-être le citadin apporte dans ses transactions avec les membres de la société : nous voulons parler de la disposition à *prêter*, et de celle correlative à *emprunter*, qu'ont les habitans de la campagne, à un tel point que celui qui, pour s'établir, émigre à l'ouest, avec bagage et effets, ne s'y trouve guère après tout plus riche que celui qui n'en possède pas, si ce n'est du plaisir que l'on trouve toujours à obliger son voisin. Mais laissons parler madame Clevers :

« Maman désire emprunter votre tamis, dit ma-
« demoiselle Janthe Howard, jeune personne de six
« ans, afflublée d'une robe d'indienne, trouée et
« épaisse de crasse; ses boucles de cheveux s'échap-
« pant en désordre de dessous l'abominable rem-
« plaçant d'un chapeau, le sale mouchoir de coton
« usité à l'ouest, *ad nauseam*, pour toute espèce
« d'objets. Maman désire votre tamis, et elle dit aussi
« que vous pourriez bien lui laisser avoir un peu
« de thé et du sucre, *puisque vous en avez tant.*

« Cette excellente raison, *puisque vous en avez*
« *tant*, est trop concluante pour que vous ne parta-

« giez pas avec le voisin. Quiconque arrive au Michi-
« gan avec rien est certain d'améliorer sa position ;
« mais malheur à celui qui y apporte avec lui une
« sorte d'abondance, soit en argent, soit en meu-
« bles d'utilité ou d'agrément. Les posséder et
« ne pas être disposé à les prêter à la commu-
« nauté tout entière y est considéré comme un
« crime impardonnable. Il faut que vous prêtiez
« votre meilleur cheval à *qui que ce soit*, s'il s'agit
« d'aller par la nuit la plus obscure à dix milles par
« monts et par vaux, chercher un médecin; votre
« voiture pour voyager l'espace de vingt milles à la
« poursuite d'une fille de service. Vos brouettes,
« vos pelles, vos ustensiles de toute espèce ne vous
« appartiennent pas, mais bien au public qui ne
« croit même pas qu'il soit nécessaire de les *deman-*
« *der* à emprunter, mais qui en considère l'usage
« comme une chose toute simple. Les deux selles et
« les brides de Montacute passent la plus grande
« partie du temps à voyager de maison en maison
« sur le dos des emprunteurs. Et j'ai connu une
« martingale égarée dont on suivit les traces à trois
« habitations distantes de deux milles l'une de
« l'autre, qui y avait été passée de l'une à l'autre,
« sans qu'il en fût dit un seul mot au légitime pro-
« priétaire qui était chez lui l'attendant avec im-
« patience pour entreprendre un voyage lui-
« même.

« Ensuite, chez vous, un inventaire complet de

« tout ce que vous y possédez comprendrait à peine « tous les objets dont on sollicite le prêt. Non seu- « lement vos ustensiles culinaires appartiennent « autant à votre voisin qu'à vous-même, mais en- « core les bois de lits, matelas, couvertures et draps « circulent de maison en maison, ce qui est un « moyen d'assurer la perpétuité de certaines ef- « floresences vivantes de la peau, au sujet des- « quelles Michigan devient aussi notoire que le « pays situé entre Maidenkirk et Jean-O'groat. Les « passoires, les fers à repasser et les ribos à faire le « beurre voyagent comme s'ils avaient des jambes; « un seul bassin en cuivre suffit à tout le voisi- « nage; et il me serait aisé d'indiquer un berceau « qui a bercé la moitié de tous les poupons de « Montacute. Pour moi j'ai prêté mon balai, mon « fil, ma tresse, mes cuillères, mon dé, mes ciseaux, « mon châle, mes souliers; et on m'a demandé « mes peignes et mes brosses, et à mon mari son « nécessaire à raser et ses pantalons.

« Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans la « chose, c'est la façon dont on s'y prend. C'est « si droit et si honnête! il n'y a là ni fausse po- « litesse ni reconnaissance servile. Sitôt que vo- « tre véritable républicain s'est aperçu que vous « possédez quelque objet qui lui soit commode, il « marche vers vous, et si c'est un cheval dont il a « besoin, il s'exprime ainsi : Comptez-vous vous « servir de vos chevaux *aujourd'hui*.

« Oui, j'en aurai probablement besoin.

« Oh! alors s'il en est ainsi. ... J'allais les pren-
« dre pour faire une petite course.

« Peut-être aussi l'objet désiré appartient-il au
« département de la ménagère; alors c'est :

« Ma mère veut du beurre; vous savez, ce beurre-
« là que vous avez ce matin acheté à mademoiselle
« Barton.

..... « La fille vient emprunter *une cuvette*,
« parce que nous avons de la compagnie. Mais bien-
« tôt elle revient dire : Ma mère dit que vous avez
« oublié d'envoyer une serviette.

« Une plume à écrire, l'encre, une feuille de pa-
« pier, un pain à cacheter, sont des demandes très
« ordinaires; et quand la plume vous est remise de
« nouveau, on manque rarement de vous dire que
« vous avez là envoyé une fort mauvaise plume.

« ..... Nous étions rassemblés en conseil
« sur le compte du cher et unique objet (un enfant
« nouveau-né) de tous les rêves de dame Double-
« day, lorsque cette même petite Janthe Howard,
« aussi sale que jamais, se présenta à nous. Elle
« s'assit un instant et regarda autour d'elle comme
« d'ordinaire sans dire mot, et alors elle nous in-
« forma que sa mère désirait que mamzelle Dou-
« bleday lui prêtât son enfant pour un instant,
« parce que la bouche à Benny était tellement ma-
« lade que.....

« *Prêter mon enfant !!!* — Mais la parole lui

« manqua. Heureusement que l'émotion de la nou-
« velle mère était trop forte pour lui permettre d'en
« dire davantage, et Janthe agit très prudemment
« en s'échappant avant que madame Doubleday
« pût recouvrer sa langue.

« Le biberon identique de verre que j'offris à ma-
« dame Howard, comme substitut du poupon de
« madame Doubleday, tout frêle qu'il est, a déjà
« traversé le pays dans toutes les directions. On me
« le demande même à l'heure qu'il est. Un homme
« à cheval arrive du voisinage éloigné de Danforth,
« et d'un air mystérieux il demande..... mais
« je ne veux pas dire comment il l'appelle. Que le
« lecteur vienne lui-même au Michigan, et il le
« saura. »

Madame Clevers n'est pas la seule de son sexe qui manie la plume avec succès dans l'esquisse des coutumes de la société de son pays. De même qu'elle s'est emparée des pays à peine établis, madame Sarah Hale a voulu elle, de son côté, que l'on connût celles des habitans de la Nouvelle-Angleterre, et assurément aucun pinceau n'était plus apte à le faire que le sien. Née et élevée dans ces contrées, et grande enthousiaste de son pays, elle a, dans ses *Traits de la vie américaine*, et entre autres ouvrages variés dont elle est aussi l'auteur, décrit avec vérité, naïveté et souvent avec élégance, tous les traits de caractère qui distinguent l'habitant du nord de celui du midi et de l'ouest. Ses

esquisses sont animées et vraies. Toutefois, comme elles ont une teinte locale qui n'intéresserait probablement pas la majorité de nos lecteurs, nous nous bornons ici à leur signaler et l'auteur et ses œuvres, comme étant fort dignes de leur attention.

Les *Esquisses de mœurs et de caractères*, par mademoiselle Leslie, rassemblées et publiées à Philadelphie, en 1833, sont dignes de figurer parmi les meilleurs essais en ce genre. Ses descriptions de scènes et ses peintures de paysages sont souvent d'un grand effet, et donnent de justes idées des beautés de la nature, telles qu'on les voit sur le nouveau continent. C'est une série de contes dont bon nombre sont fondés sur les événemens de la vie familière et sociale. Parfois mademoiselle Leslie trempe son pinceau dans le sarcasme, et signale au satirique, en couleurs vraies, les ambitieuses prétentions des zélateurs et imitateurs de la mode; la folie de ceux qui se laissent imposer par une certaine élégance vulgaire qui ne se recommande que par son importance prétendue et l'excessive impudence avec laquelle elle se produit; les fâcheux résultats d'une éducation superficielle sur l'esprit des jeunes demoiselles; l'hommage, souvent ridicule et outré, rendu par la société américaine à certains étrangers, écrivains voyageurs, qui reconnaissent toutes les courtoisies par l'ingratitude et souvent par la calomnie; tous ces sujets passés alternativement en revue par l'auteur,

donnent lieu à des contes ou historiettes où se reflètent en vives couleurs les travers et les vertus de la société. Nous regrettons de n'avoir devant nous et de ne pouvoir donner quelques extraits des ouvrages de mademoiselle Leslie, étant fortement persuadé que ces morceaux ne laisseraient pas que d'amuser ou d'édifier quelques-uns de nos lecteurs.

William Wirt. — *La Vedette anglaise.*

L'écrit dont, en intervertissant les dates, nous allons donner une courte analyse, mériterait sans doute d'être classé au rang des productions qui traitent de la haute morale et de la religion; il ne serait pas non plus déplacé parmi celles qui se distinguent par la puissance et l'élégance du style descriptif; mais, en tant que l'ouvrage sous nos yeux dépeint certaines coutumes qui n'ont pas cessé en Amérique, comme celle, par exemple, que conservent encore quelques sectes religieuses, de s'assembler au sein des forêts pour y invoquer la Divinité, nous ne le croyons pas déplacé dans ce chapitre.

En 1803, parut à Richmond un petit ouvrage intitulé la *Vedette anglaise* (British Spy), qui, dans le monde littéraire, fit une vive impression. L'auteur, caché sous un caractère imaginaire, se donnait pour un noble Anglais qui, afin de mieux recueillir des renseignemens exacts sur le pays qu'il

parcourait, voyageait incognito. Le but principal de M. Wirt, que nous avons eu occasion de mentionner comme historien et comme avocat de haute distinction, semble avoir été de décrire les hommes éminens de la Virginie, pays qui, à cette époque, en fournissait, au delà de son contingent, à l'Union tout entière. Dans ces biographies morales et individuelles, on découvre les inspirations d'un esprit philosophique et éclairé, ainsi que des descriptions topographiques et rurales du pays, tellement empreintes de fraîcheur et de vérité, qu'en les lisant on se croirait volontiers parcourant soi-même les lieux qu'il dépeint si bien. La rencontre que fit l'auteur, dans les bois, d'un saint et vertueux personnage, le vénérable Waddell, qui y prêchait la morale et la religion pratique, nous a paru mériter une place ici. Le style de l'ouvrage est épistolaire.

« J'arrive à l'instant, dit-il, d'une excursion que « j'ai faite dans les comtés qui longent le côté gau- « che des montagnes Bleues. Une description gé- « nérale de ce pays et de ses habitans formera le « sujet d'une autre lettre. Pour le présent, il faut « que je vous raconte une des aventures les plus « intéressantes et les plus extraordinaires qui me « soient survenues dans le cours de mon voyage.

« C'était un dimanche; je chevauchais dans le « comté d'Orange, lorsque mon attention fut atti- « rée vers un groupe de chevaux attachés non loin

« d'une vieille masure en bois tombant en ruines, et « qui se trouvait placée dans la forêt, sur un espace « fort rapproché de ma route. Ayant souvent, lors- « que je voyageais dans l'intérieur, rencontré de « tels objets, je compris aisément que ce devait « être un lieu dédié à la prière.

« L'esprit seul de dévotion m'eût engagé à m'y « arrêter et à me réunir aux membres de l'assem- « blée; mais j'avoue franchement que la curiosité « que j'éprouvai d'entendre le prédicateur d'un « lieu aussi solitaire ne fut pas le moindre de mes « motifs. Lorsque j'entrai, je fus frappé de l'aspect « surnaturel de sa personne. C'était un vieillard « fort maigre, mais d'une taille élevée. Sa tête était « couverte d'un bonnet blanc, ses mains étaient « décharnées et tremblaient aussi bien que sa voix, « comme s'il eût été sous l'influence d'une paraly- « sie; et, après l'avoir observé pendant quelques « instans, je m'aperçus qu'il était complétement « aveugle.

« Mes premières émotions furent celles de la pi- « tié et de la vénération; mais, ô grand Dieu! « quel changement s'opéra tout à coup dans mes « sensations! — Jamais les lèvres de Platon ne fu- « rent plus dignes que celles de ce saint homme, « d'être comparées à un essaim d'abeilles. Il se « trouvait qu'en ce jour il administrait à sa congré- « gation le sacrement de la communion. Son texte « était naturellement tiré de la Passion de notre

« Sauveur. Mille fois j'avais entendu traiter ce « sujet, et depuis long-temps je l'avais cru épuisé. « J'étais loin de supposer qu'au fond des forêts « d'Amérique je dusse rencontrer un homme dont « l'éloquence sût donner à cette question un nou- « vel aspect, et dont le pathétique et la sublimité « des paroles surpassassent tout ce que jusqu'alors « j'avais entendu.

« Lorsque le prédicateur descendit de la chaire « pour distribuer aux fidèles le symbole mystique, « il y avait dans son air et dans ses manières une « solennité plus qu'humaine qui fit glacer mon « sang et trembler tout mon être.

« Bientôt il dépeignit les souffrances du Sauveur, « son jugement devant Pilate, son ascension sur le « mont Calvaire, sa crucifixion et puis sa mort. Je « n'ignorais pas ce récit; toutefois, jusqu'à ce jour, « je n'en connus les détails aussi bien choisis, telle- « ment bien classés, aussi parfaitement nuancés ! « Il devint pour moi un sujet nouveau; il me sem- « blait que véritablement alors, et pour la première « fois de ma vie, je l'entendais raconter.

« Son énonciation était calme et réfléchie; sa « voix tremblait par la force de l'expression à chaque « syllabe, et tous les cœurs vibraient à l'unisson. « Ses phrases singulières avaient une telle force de « description, qu'il semblait que l'action même se « passait dans le moment sous nos yeux. Il nous « représenta les Juifs avec leurs regards égarés;

« nous vîmes sur leurs visages les contorsions de la « colère et de la malice. Le soufflet fut donné : en « ce moment mon âme s'embrasa d'indignation, et « mes poings prirent involontairement l'attitude de « la menace.

« Quand il en vint à dire la patience, la douceur « du Sauveur, et sa divine bonté exprimée dans le « pardon ; lorsqu'il dépeignit avec tant de naturel « ses yeux sacrés versant des torrens de larmes et « invoquant les cieux; sa voix adressant à Dieu « cette douce et tendre prière pour le pardon de ses « ennemis : *Pardonnez-leur, mon père, puisqu'ils « ne savent ce qu'ils font*, la voix du prédicateur, « qui pendant tout ce temps avait tremblé, devint « de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'enfin elle « s'éteignit entièrement par la force du sentiment. « Couvrant alors ses yeux de son mouchoir, il éclata « lui-même en sanglots déchirans. L'effet en fut ir- « résistible. L'assemblée tout entière se confondit « en soupirs, en cris et en gémissemens qui reten- « tirent dans la salle et au loin dans la forêt.

« Ce ne fut qu'après quelques momens que cessa « le tumulte et qu'il put continuer ; et, à dire vrai, « je commençais à ressentir une sorte d'inquiétude « pour le prédicateur, car je ne pouvais concevoir « comment, sans perdre de la solennité et de la di- « gnité de son sujet, ou peut-être sans choquer l'au- « ditoire par la violence de la chute, il lui serait pos- « sible de faire redescendre l'attention de la hau-

« teur à laquelle il l'avait portée. Ma crainte toute-
« fois fut vaine, puisque le retour fut aussi beau
« et aussi sublime que l'élévation avait été rapide
« et éloquente.

« Après la pause que j'ai décrite, le prédicateur
« rompit le silence imposant qui dominait l'assem-
« blée par cette citation d'après Rousseau : *Socrate*
« *mourut en philosophe, mais Jésus-Christ mourut*
« comme un Dieu !

« Si votre imagination ne peut saisir l'ensemble
« des gestes comme la partie la plus imposante de
« son discours, je dois désespérer de pouvoir vous
« communiquer une juste idée de l'effet que pro-
« duisit cette citation sur l'auditoire. Jamais, jus-
« qu'alors, je n'avais bien compris ce qu'entend
« Démosthènes en appuyant avec emphase sur les
« convenances du débit oratoire. Représentez-vous
« en effet la personne vénérable de l'homme inspi-
« ré; sa cécité qui vous rappelle le vieux Homère,
« Ossian et Milton; les pensées élevées et mélanco-
« liques de ces illustres auteurs dont il vous sem-
« ble entendre l'expression; son énonciation lente,
« solennelle et accentuée; sa voix d'une douce et
« touchante mélodie. — Pensez à quel degré de
« passion et d'enthousiasme les auditeurs avaient
« été élevés, et puis les quelques momens d'un si-
« lence comme sépulcral qui régnèrent autour du
« temple : voyez le prédicateur retirant de son noble
« et vénérable visage le mouchoir encore humide

« de larmes, levant doucement sa main agitée et « tremblante; il s'écrie: *Socrate mourut comme un « philosophe;* puis, s'arrêtant, il lève ses mains, les « serre contre sa poitrine, fixe vers le ciel des pau- « pières qui ne voient pas la lumière, et il verse son « âme tout entière dans cette tremblante voix qui « disait..... *mais Jésus-Christ, comme un Dieu!* « L'ange de lumière lui-même n'eût pas produit « un effet plus divin.

« Tout ce que je m'étais imaginé de la sublimité « de Massillon, de la force de Bourdaloue, n'était « rien auprès de l'impression que me fit cette sim- « ple phrase. Le sang qui avait rejailli comme en « tourbillon vers mon cerveau, qui, dans la vio- « lence et l'agonie de l'émotion, avait comme re- « tenu tout mon être en suspens, se porta avec ra- « pidité de nouveau sur mon cœur, et lui commu- « niqua une sorte de délicieuse horreur. Le redou- « blement de pitié et d'indignation réunies qui « s'était emparé de moi se changea en l'abaisse- « ment le plus profond, en humilité, en adoration. « Je venais d'être lacéré et brisé par la sym- « pathie pour les douleurs de notre Sauveur, « *comme créature*, mais à cette heure, dans la « crainte et l'épouvante, je l'adorais *comme un « Dieu!* »

L'extrait qui précède a une nouvelle force pour quiconque a assisté, ainsi qu'il nous est maintes fois arrivé, aux réunions religieuses que plusieurs

sectes, aux États-Unis, pratiquent en plein air. Quelle que soit l'importance ou le degré de foi qu'on accorde à un dogme différent du sien, toujours est-il que l'on ne peut s'empêcher d'être ému du spectacle primitif des mœurs de l'homme, à la vue d'une immense multitude assemblée, tantôt autour d'un arbre antique, tantôt sur une pelouse dont l'étendue se perd dans l'horizon; de cette masse de créatures recueillant, dans une pieuse attention, la parole sacrée, et faisant entendre jusqu'aux voûtes du ciel les cantiques de Dieu!

En outre des hautes conceptions morales qui abondent dans l'ouvrage précité, M. Wirt s'y élève à des considérations fort scientifiques sur la topographie de la Virginie, ainsi que sur la cosmographie ou la formation probable du nouveau continent.

Un autre ouvrage du même auteur, intitulé *Le vieux garçon*, a aussi obtenu une popularité méritée, et a eu trois éditions. *La Vedette anglaise*, dont nous avons donné un extrait plus haut, en a eu jusqu'à neuf.

CHAPITRE II.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES.

Auteurs et voyageurs : Ledyard, Lewis et Clark, Astoria, Irving, Bonneville, Lee, Parker, Townsend, Pike, Long, Schoolcraft, Mc Kenney, Wilkes, Greenhow. — Côte occidentale du continent d'Amérique et son importance à venir dans l'histoire des nations.

La première classe des voyageurs est, sans contredit, celle qui s'applique plus particulièrement aux découvertes utiles et qui, par cela même, contribue à élargir le domaine de la science. Il existe une propension locomotive tellement grande chez l'Américain du Nord, propension, au reste, qu'explique assez le vaste champ que lui a offert la nature, qu'il n'est pas surprenant que nous ayons à citer plusieurs voyageurs à l'intrépidité desquels nous devons beaucoup des connaissances acquises sur les pays inhabités du nouveau continent. Mais jamais cette passion des voyages ne fut plus complètement illustrée que dans la personne de Jean Ledyard, du Connecticut.

Ledyard avait accompagné le capitaine Cook dans son expédition à la mer du Sud, et il s'y était distingué par son intrépidité. On concevra la force du sentiment qui le portait sans cesse à voyager, sur le simple fait qu'il se rendit seul, sans ami, sans argent, à Paris, afin d'y organiser, si c'était

possible, une compagnie pour le commerce des fourrures qui le mît à même d'aller explorer les pays de l'Ouest, non connus alors. N'ayant pas réussi dans son objet, il eut, à Paris, des conférences avec M. Jefferson, alors ministre des Etats-Unis en France, et, sur son avis, il se proposa d'aller par terre au Kamschatka ; de là, traverser, sur quelque navire russe, jusqu'à la baie de Nootka, aller reconnaître la latitude du Missouri, et de là pénétrer ensuite dans le continent et le traverser en entier jusqu'aux parties habitées des Etats-Unis. Ledyard, muni d'un passeport et d'un permis de l'impératrice de Russie, que lui avait obtenu M. Jefferson, et la bourse des plus légères, partit *pédestrement* pour son immense voyage. Mais soit jalousie, soit crainte, car on ne sait quel nom donner à un tel caprice de l'impératrice, toujours est-il qu'étant parvenu à soixante et quelques lieues du Kamschatka, Ledyard y fut violemment arrêté par ordre de sa majesté, renfermé dans une voiture de sûreté et transporté en poste, nuit et jour, sans s'arrêter un instant, jusqu'en Pologne, où il fut laissé, mais avec défense d'entreprendre de nouveau son voyage. Ainsi, par l'acte arbitraire d'une seule volonté, le monde fut privé des fruits du plus grand voyage, sans contredit, qu'un homme eût jamais conçu et entrepris par amour de la science. Et, au fait, l'imagination se perd dans le sentier sans fin qu'eût eu à parcourir *à pied*,

le bissac sur le dos, cet homme vraiment intrépide qui embrassait de son œil d'aigle l'espace immense de deux continens. Malade, mais non pour cela entièrement découragé, Ledyard chemina encore jusqu'à Paris, et, comme épisode dans la vie errante qu'il avait rêvée sur un plus vaste théâtre, il entreprit plus tard un voyage en Egypte. C'est encore M. Sparks qui est le biographe de cet homme extraordinaire.

En 1803, une expédition fut mise sur pied par le gouvernement des Etats-Unis, lorsque M. Jefferson, qui avait toujours eu à cœur une telle exploration, était président, expédition dont l'objet fut de remonter le Missouri et de traverser les montagnes Rocheuses jusqu'àl 'Océan Pacifique. Cette expédition périlleuse, confiée aux capitaines Lewis et Clark, partit de la rivière des Bois sur le Missouri, le 14 mai 1804. Elle remonta péniblement cette immense rivière tantôt en bateau, d'autres fois par terre, lorsque l'exigeaient les rapides courans qu'elle rencontrait à travers un pays hérissé de périls et jusqu'alors inconnu, mais qui, de nos jours, est en grande partie riche de culture et d'industrie. En août 1805, l'expédition avait atteint les montagnes Rocheuses qu'elle traversait, et elle s'embarquait sur les tributaires de la rivière de Colombie, à l'embouchure de laquelle, sur la mer du Sud, Lewis et ses intrépides compagnons arrivèrent enfin le 7 novembre 1805. Là, ils passèrent le reste

de l'hiver, et, le 23 septembre 1806, ils étaient de retour à Saint-Louis.

Ainsi fut accompli l'un des plus longs voyages internes entrepris dans l'intérêt de la civilisation. La seule exploration du Missouri, de son embouchure à sa source, compte trois mille milles, ou mille lieues, c'est-à-dire presque la largeur de l'Océan Atlantique. L'ouvrage qui constate cette utile excursion, et dont cette courte esquisse est une analyse imparfaite, abonde en détails des plus précieux sur la géographie, le sol, le climat, les productions et les populations aborigènes de cette vaste région sur laquelle, sous le nom de territoire de l'Oregon, les pionniers des Etats-Unis vont planter les arts et faire flotter la bannière de la république.

La seconde exploration de quelque importance, qui eut lieu dans la même direction, fut celle entreprise par les soins et avec les ressources pécuniaires individuelles de M. Astor, de New-York, citoyen distingué autant par sa stricte probité que par la sagacité et le succès mérité de ses affaires commerciales. Cette double et dispendieuse expédition, entreprise en même temps par mer et par terre, eut lieu dans les années 1810, 1811 et 1812; et comme elle forme le texte d'un ouvrage justement apprécié, intitulé *Astoria,* par Washington Irving, ouvrage qui a obtenu récemment l'honneur d'une traduction en langue française, nous

nous abstiendrons d'en donner ici une plus longue analyse qui ne pourrait qu'affaiblir le plaisir qu'auraient nos lecteurs en prenant connaissance eux-mêmes de ce livre intéressant. M. Irving a, en réalité, su y réunir l'intérêt dramatique du roman à la valeur intrinsèque d'une histoire authentique.

Plusieurs expéditions eurent encore lieu après celle d'Astoria; elles sont énumérées dans l'ouvrage de M. Irving, comme, par exemple, les nouvelles tentatives faites en 1832, pour coloniser les pays de l'Ouest, tentatives dirigées par M. Wyeth et plusieurs autres courageux individus du Massachussetts (1).

Dans l'année 1832, le capitaine Bonneville, de l'armée des États-Unis, ayant, pour cet objet, obtenu un congé de deux ans, à l'effet d'explorer et d'examiner à ses frais le pays compris dans la chaîne des montagnes Rocheuses, et celui au delà, se mit en route du fort Osage sur le Missouri. Il remonta la rivière Yellow-Stone jusqu'à l'une de ses branches, la Grande Corne; de là aux montagnes Rocheuses et à travers le Colerado de l'Ouest, la rivière des Serpens (on appela le lac salé, le lac Bonneville, d'après le voyageur), et ensuite, jusqu'à Walla-Walla sur la rivière Colombia. De sorte qu'il explora la totalité du pays baigné par

(1) *Histoire abrégée d'un long voyage par terre de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique*, par J.-B. Wyett, 1833.

la branche méridionale de la Colombia, les parties adjacentes de la Californie, et la partie sud des montagnes Rocheuses. Les aventures périlleuses, les rencontres romanesques et les descriptions du pays exploré avec intelligence et fruit par le capitaine Bonneville, ont encore été converties, par la plume chaste, élégante et variée de Washington Irving, en un volume des plus intéressans, intitulé *Les Montagnes Rocheuses*, ou *Scènes, incidens, ou aventures aux pays lointains de l'Ouest.*

En 1832, des missionnaires, entre autres M. Lee, de la secte des méthodistes, et tout récemment M. Parker, ont voulu exercer leur ministère auprès des Indiens des pays de l'Oregon, et ont recueilli dans leurs voyages des détails curieux et intéressans, mais qui se rapportent plus spécialement aux mœurs et coutumes des aborigènes qu'à la topographie du pays, bien que sous ce dernier rapport, cependant, leurs travaux ne soient pas nuls pour la science.

On a de M. Townsend, naturaliste, parti de Philadelphie dans le but avoué d'aller étudier sur les lieux mêmes l'histoire naturelle des pays de l'Ouest, un intéressant récit de son voyage par terre jusqu'à l'embouchure de la Colombie. Il y donne, en outre, des définitions scientifiques des quadrupèdes et des oiseaux (dont beaucoup sont des espèces nouvelles) qu'il avait pour objet d'étudier afin

de les faire connaître. C'est une page de plus ajoutée à l'histoire des animaux du nouveau continent.

A divers intervalles, le gouvernement des Etats-Unis a envoyé des expéditions scientifiques et politiques dans l'Ouest, telles que celles sous la direction de MM. Long, Pike, Schoolcraft, Mc Kenney et plusieurs autres, dont les mémoires respectifs, adressés au gouvernement, fournissent une masse de lumières sur ce grand occident, vers lequel se tournent de plus en plus les regards des populations américaines.

En parlant des expéditions entreprises par le gouvernement américain, nous n'avons eu à nous entretenir que de celles dirigées sur le continent même. D'autres, plus lointaines encore et confiées à la marine militaire, telle que celle en voie d'exécution maintenant aux mers australes, sous les ordres de M. Wilkes, et qui promet une si riche moisson à la science, devront trouver place ailleurs.

Comme complément de ce qui a été dit et écrit sur la portion occidentale du globe, nous avons sous les yeux un ouvrage intitulé : *Mémoire historique et politique sur la côte du nord-ouest de l'Amérique du nord et des territoires adjacens*, par Robert Greenhow, traducteur et bibliothécaire du département des affaires étrangères. — Washington, 1840.

Nous avons lieu de croire que ce livre remplit,

et au delà, toutes les conditions de son titre. C'est une histoire complète de la portion occidentale du continent d'Amérique, commençant pour ainsi dire avec Christophe Colomb.— Ainsi nous trouvons, dans son énumération des dates, l'an 1493 comme première borne, l'année 1838 étant la dernière. C'est un espace de trois siècles et demi environ, que l'auteur a développé chronologiquement avec une précision, une méthode et une clarté qui donnent une haute portée à cette œuvre, destinée à éclairer un jour une question d'une grave importance.

Un examen consciencieux, embrassant à la fois la géographie, la topographie des pays, le sol, les populations diverses des aborigènes et leurs vicissitudes; les ouvrages sans nombre qu'il a dû compulser, les heures qu'il a fallu consacrer à débrouiller une telle masse de documens pour en retirer des élémens véridiques et précis; le zèle qu'il a déployé à remplir une tâche plus utile que divertissante, l'intelligence enfin avec laquelle il en a rendu compte, donnent à l'auteur droit à la reconnaissance de ses concitoyens.

Le sujet de ce livre, nous le répétons, importe au plus haut degré à l'avenir des Etats-Unis; car les regards se portent incessamment vers cette plage immense que baignent paisiblement les eaux du grand lac indien. Il ne s'agit de rien moins que d'y faire la part à chacun sur un même théâtre; là,

ou au nord, le colosse russe menace d'y porter ses masses envahissantes, son seul et unique moyen de possession; l'Angleterre, d'y apporter son commerce et son ambition; les Etats-Unis, leur intelligence et leur liberté; le Mexique enfin, son bon vouloir; et tous en dernier lieu, nous l'espérons, les bienfaits de la civilisation.

CHAPITRE III.

TOURISTES.

Europe : Travis et Griscom, *Lettres de la Silésie*, par M. Adams ; *Lettres d'Europe*, par Carter ; *une Année en Espagne*, par Slidell ; *Voyage en Egypte et à la Terre-Sainte*, Stephens ; *Voyage* aux mêmes pays, par le général Cass ; *Ile de Candie*, par le même ; *la France*, *son roi*, *sa cour*, etc., par le même ; science des hiéroglyphes.

Nous doutons que le mot placé à la tête de cet article soit strictement français. On le chercherait en vain au *Dictionnaire de l'Académie*, l'orthodoxe autorité de la langue. Toutefois, comme nous sommes loin de prétendre à faire ici un cours de littérature, même américaine, notre unique but étant d'indiquer la condition actuelle des États-Unis, nous nous emparons, pour plus grande facilité, d'une expression qui, différant de celle plus importante de *voyageurs*, exprime mieux, à notre sens, le but et l'objet d'une classe moderne assez nombreuse de la société, dont les écrits, moins prétentieux, ne font pas que d'ajouter aux sciences, surtout à celles de géographie et de statistique.

Le genre de publication auquel nous faisons allusion en ce moment a ceci de bon que, moins exclusif nécessairement que celui usité par l'explorateur scientifique, il ouvre une porte plus large, et admet aussi bien l'admirateur que le possesseur

de la science, l'homme de sens que l'érudit. Une certaine latitude aussi est permise au style familier d'un journal qui s'adapte mieux aux descriptions de caractères et de scènes intimes de la vie, qui dépeint avec plus de naturel les mœurs et usages d'un pays. Il convient d'ailleurs parfaitement aux habitudes de mouvement, procédé instinctif du citoyen d'Amérique.

Plusieurs ouvrages de ce genre ont été fort bien accueillis du public des États-Unis, comme, entre autres, les écrits de M. Travis et ceux du professeur Griscom, de New-York, pendant un voyage en Europe que nous ne pouvons qu'enregistrer sur notre catalogue.

Pendant son séjour en Europe, où, à dater de 1809, il fit une résidence assez longue, comme envoyé extraordinaire des États-Unis à la cour de Russie, M. John Quincy Adams écrivit une série de lettres, qui depuis furent réunies en un volume in-8°, qui fut intitulé *Journal d'un tour en Silésie.* Quoiqu'il ne fut jamais dans l'intention de l'auteur de faire un livre de ses épîtres, tant elles étaient dépourvues de prétentions, et bien qu'elles durent leur publicité à la cupidité d'un libraire, on est tenté de se féliciter de cet heureux délit, puisqu'il a doté la littérature d'un écrit vraiment remarquable, comme d'ailleurs tout ce qui sort de la plume de M. Adams. Les *Lettres de la Silésie* forment, sans contredit, un ouvrage d'un grand mé-

rite. Il abonde en descriptions des lieux et des caractères dans les pays d'Europe où l'auteur a porté ses profondes observations, et il brille surtout dans les parallèles qu'il y tire avec justesse et impartialité entre l'ordre de choses existant dans ces contrées et celui de sa propre patrie. Il suffit du nom de M. Adams pour certifier que le style en est d'une pureté au dessus de toute critique. Et, malgré tout cela, telle a été depuis la réputation d'érudition de cet homme éminent, que nous doutons qu'il nous porte quelque reconnaissance pour avoir, dans cet article, mis en évidence un écrit, le simple résultat des observations du voyageur.

En 1827, parut, à New-York, un ouvrage en deux volumes in-8°, par N.-H. Carter, intitulé *Lettres écrites d'Europe, ou Journal d'un Voyage en Irlande, en Angleterre, en Écosse, en France, en Italie et en Suisse, dans les années* 1825, 1826 *et* 1827.

Comme c'est à peu près généralement la coutume, ces lettres parurent d'abord à leurs dates respectives, dans un écrit périodique du temps. Depuis, elles ont été incorporées en deux volumes.

Nous aurions peine tantôt à suivre M. Carter dans ses courses rapides, là où le pays n'offrait aucun intérêt, ou à nous arrêter avec lui partout où la nature ou l'œuvre des hommes, ou les traces presque effacées des temps reculés, présentaient des objets dignes de ses observations et de ses re-

marques. Elles sont d'abord presque toutes connues de nos lecteurs, leur destination première, leur premier but ayant été de répandre des lumières parmi ceux de ses concitoyens, moins heureux que lui, qui n'avaient pu voir l'ancien continent. Amateur et grand admirateur des monumens de l'antiquité, comme des chefs-d'œuvre des beaux arts, M. Carter les dépeint avec amour. Le passage suivant sur les lieux rendus célèbres par Pétrarque donne une idée de la couleur de son style, lorsqu'il l'applique à un sujet chaleureux.

« Par une coïncidence singulière et fortuite, les « eaux de Vaucluse, attirées de Sorgia, et con- « duites dans Avignon pour l'utilité de l'indus- « trie; ces eaux, comme si elles voulaient endor- « mir la beauté et payer la dette de reconnaissance « de la renommée, baignent et murmurent paisi- « blement aux pieds de la tombe; vagues comme « se trouve l'existence de Laure, qui ne va peut- « être pas au delà d'une réalité poétique; et, en se- « cond lieu, quelque incertains que soient ses « droits à notre souvenir et à notre respect, Pé- « trarque, toutefois, a attaché un si grand intérêt « à l'objet réel ou fictif de ses affections, que le « jugement est irrésistiblement entraîné à rendre « hommage à ce qui n'est peut-être que l'ombre « d'une ombre. Notre attachement à ses cendres « fut presque aussi profond que le fut celui du « poète à ses charmes personnels; et nous errâmes

« autour de la tombe jusqu'à la nuit, occupés à « cueillir des branches de cyprès, comme des re- « liques du modeste sépulcre. »

L'ouvrage qui, maintenant, réclame notre attention est un écrit en deux volumes, par M. Slidell, officier de la marine des États-Unis, intitulé : *Séjour d'une année en Espagne.*

Ayant préalablement obtenu un congé à cet effet, M. Slidell se détermina à profiter du repos que rendent nécessaires de temps à autre de longues croisières aux pays lointains, où la république envoie promener ses couleurs et faire respecter les opérations commerciales de ses citoyens. Il tourna ses regards vers l'Espagne, pays qu'il ne connaissait pas; et bien lui prit de faire un tel choix, car, non seulement il s'éclaira lui-même, ce qui, en premier lieu, était son unique pensée, mais encore, résultat de ses observations pendant une année de séjour en Espagne, la littérature légère des Etats-Unis compta l'un des ouvrages modernes les plus intéressans qui, au dire même des critiques anglais, ait été écrit sur ce pays. Et, en effet, le genre de voyage adopté par M. Slidell convenait plus que tout autre au but qu'il s'était proposé à son départ. Allant d'une ville à l'autre, cheminant la plupart du temps, il s'arrêtait à chaque village, à chaque hameau, examinait attentivement chaque ruine d'édifice, chaque champ de bataille consacré par la

valeur espagnole ou par l'adversité des armes castillanes, partout trouvant matière à de sages remarques et d'intéressans sujets pour l'exercice d'un talent de description du premier ordre. Ainsi qu'on le pense bien, les mœurs et usages des habitans n'échappèrent pas à ses investigations. Il les dépeint sans aucune affectation, ne cherchant pas, par des efforts d'imagination ou des anecdotes miraculeuses, à étonner ou à édifier ses lecteurs aux dépens de la vérité. Il n'y a dans son livre tout entier qu'une seule attaque par des brigands.

En revanche, les rencontres intéressantes, les événemens touchans, ceux qui, en nous reproduisant les détails de la vie intime, rendent plus facile l'appréciation des mœurs d'une nation, tous ces détails abondent dans le livre de M. Slidell, et y sont dits en termes si convenables et si naturels, que l'on se croit, en les lisant, transporté sur les lieux mêmes et au centre de la société qu'il s'est mis en devoir de faire connaître. Sans entrer dans les faits circonstanciés de ce livre utile pour quiconque veut prendre connaissance du caractère espagnol tel qu'il existe véritablement, qu'il nous suffise de dire qu'il ressort de la généralité des observations qui y sont si judicieusement répandues, que si la nature a, dans cette partie du globe, empreint l'homme de qualités qui l'entraînent parfois à des actes auxquels le poussent un tempérament sanguin et un esprit exalté et que ré-

prouve la raison, d'une autre part, elle a doué l'Espagnol d'attributs qui sont dignes d'éloge et d'imitation, tels que, par exemple, la sobriété et une fidélité rigide aux engagemens. On n'achève pas la lecture du livre de M. Slidell sans entretenir une idée plus favorable que celle que l'on s'était faite du caractère individuel espagnol.

Un *Voyage en Égypte, dans l'Arabie-Pétrée, et sur la Terre-Sainte*, par M. Stephens, a vu plusieurs éditions aux États-Unis, deux en Angleterre, et une en France. C'est assez dire que le mérite de cet ouvrage n'est nulle part contesté.

L'auteur possède cet esprit d'ensemble, cette longue vue, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui, en laissant de côté les détails superflus, sait s'emparer des points culminans d'un vaste tableau, et les présenter à l'imagination de façon qu'elle puisse bien en apprécier toute la portée; et quel sujet peut embrasser un aussi vaste espace que celui choisi cette fois par le voyageur? Quelle foule d'émotions et de souvenirs aux seuls noms de la patrie de Moïse et de Sésostris, de la Terre-Promise et du sol arrosé du sang du Christ! Que ne donnerait-on pas pour s'être trouvé avec M. Stephens sur les lieux ainsi consacrés par le temps et par l'histoire. « Le lendemain matin vers huit heures, nous dit-il, « nous nous trouvâmes sur les bords du Nil, la ri- « vière éternelle, rivière d'Egypte, qui rappelle les « jours des Pharaon et des Moïse; qui depuis les

« temps les plus reculés baigne et fertilise une « étroite langue de terre au centre des sables du « désert; dont le courant solitaire coule à plus de « mille milles sans recevoir un seul ruisseau tribu- « taire; cette même rivière qu'adoraient les Egyp- « tiens, qu'affectionnaient les Arabes, et dont les « Mahométans disent que si Mahomet avait goûté « de ses eaux, il eût invoqué du ciel une immorta- « lité terrestre, pour qu'il pût continuer à en jouir « à jamais. »

Voici quel fut l'itinéraire de M. Stephens. Prenant pour point de départ Alexandrie, il remonta par le canal et par le Nil jusqu'au Caire. Dans ces parages il reconnut les Pyramides de Gizeh et de Saccarah, et les lieux où furent jadis Memphis et Héliopolis ou On. Examinant sur la route les admirables cataractes, et, parvenu au Caire, il en partit pour Suez, traversa la mer Rouge et atteignit le mont Sinaï. De là, se dirigeant sur Akabah, il suivit la route à travers l'Arabie-Pétrée, passant les ruines de Pétra, et traversant ensuite, ainsi qu'il le suppose, l'antique Edom ou cette même Idumée que solennellement maudit le Prophète en ces termes: « Et nul mortel ne passera par « ici dans l'éternité des siècles à venir! » Il entra alors sur la Terre-Sainte, près d'Hebron, ancienne capitale du royaume de David, et de là parvint à Jérusalem. Ici, comme on le pense bien, s'arrêta pendant un temps le voyageur qui trouva sur le

sol biblique d'amples élémens d'émotions les plus vives et les plus profondes. Bethléem, Jéricho, le Jourdain, la mer Morte, Nazareth, qui fut la résidence du Sauveur des hommes, et toutes les villes sacrées de la tribu d'Israël le virent tour à tour. Puis enfin, visitant encore sur sa route le mont Carmel, Saint-Jean d'Acre, Tyr et Sidon, il arriva à Beyrouth, jadis Berytus, qui est le port maritime de toutes ces parties du pays, où il s'embarqua au retour de son long et intéressant pèlerinage.

Répéter que M. Stephens s'est noblement acquitté du devoir qu'il s'était imposé envers le public, en écrivant et en imprimant son journal, c'est assez signaler ce qu'il y a d'édifiant et d'instructif dans les descriptions des immenses espaces qu'il a parcourus, lieux où chaque pas qu'y fait le voyageur inspiré l'initie davantage dans les mystères ou événemens miraculeux de l'histoire ancienne, sainte et profane.

Ceci nous conduit naturellement, et nous ne saurions séjourner en un endroit plus à notre goût, que celui auquel nous a amené M. Stephens, à indiquer un autre écrit sur le même sujet, dont le livre de ce dernier voyageur a été l'origine, ou plutôt le prétexte; car nous pensons, dans la sincérité de notre âme, que les *Remarques sur les incidens du voyage de Stephens*, auxquelles nous faisons allusion maintenant, valent bien la peine d'une mention toute particulière. Publiées en 1839,

sans nom d'auteur, l'intelligence qui les a dictées, comme la main qui les a tracées, se sont fait jour à travers le voile de l'anonyme, et il n'y a nulle indiscrétion maintenant à les attribuer, ainsi que le fait tout le monde, au général Cass, qui a utilement employé les loisirs que lui laissait la diplomatie, à parcourir en amateur et en savant la même voie que son compatriote Stephens.

Quiconque explore les régions consacrées de l'histoire, sans y apporter les vues larges de la religion et de la philosophie, s'y trouve nécessairement dans un horizon borné, comme au milieu d'un brouillard qui ne lui permettrait d'apercevoir que le lieu sur lequel il se trouve. Ainsi, à l'aspect de ces pays ravagés, de ces ruines, débris d'une antique splendeur, de ces destructions qui n'épargnèrent pas même le sépulcre du Seigneur, l'homme se demande à quoi bon toutes ces désolations. Mais alors qu'au contraire, se reployant sur lui-même, il appelle le secours de ses souvenirs et de son imagination, ces dévastations partielles lui apparaissent dans leur vrai jour, comme la constatation du principe immuable de rotation qui fait du mal ressortir le bien ; de même que la jeunesse vient à son tour remplacer la décrépitude, et de même aussi que la feuille de l'automne, tombée sur le sol, donne la vie à la fleur du printemps.

« Le don précieux de cette opération de l'esprit,

« dit en commençant M. Cass, est entre ceux dont la
« Providence nous a enrichis, l'un des plus dignes
« d'envie; et un habitant du Nouveau-Monde peut
« justement en apprécier toute la valeur. Si le sort
« l'a fait naître sur un continent dont les révolu-
« tions primitives sont pour toujours masquées à sa
« vue, et où n'existe aucun ancien monument pour
« marquer les épreuves, les triomphes et les désas-
« tres humains, nous rencontrons une nouvelle
« preuve de ce système de compensation qui régit
« l'Univers, dans la force des impressions qu'il
« éprouve dans les pays d'Orient, à la première vue
« du théâtre consacré par le souvenir des personnes
« et des événemens qui l'ont rendu mémorable. Nous
« traversons l'Océan avec nos souvenirs des trésors
« de l'histoire ancienne, et l'esprit, il est vrai, imbu
« des leçons qu'elle enseigne, mais non encore
« frappé du feu de l'inspiration qui s'allume là où
« furent aussi jadis en personne ceux dont les ac-
« tions sont devenues immortelles. Dans chaque
« partie de l'Europe se trouve quelque champ de
« bataille avec l'histoire qui lui est propre, avec ses
« événemens successifs, soit prospères, soit adverses;
« quelque lieu identifié par la vie ou par la mort
« d'un soldat, d'un homme d'état, d'un patriote ou
« d'un auteur, dont le nom nous est aussi familier
« que le sont nos mots de chaque jour. Ceux qui
« dès leur enfance se sont constamment trouvés au
« milieu de ces impressions ne peuvent pas vérita-

« blement apprécier à leur juste valeur les sensa-
« tions du pèlerin transatlantique, qui pour la pre-
« mière fois vient déposer son tribut de recon-
« naissance à la mémoire de ceux qui ont ennobli
« la nature humaine, alors que lui-même à son tour
« il se voit sous le même ciel et entouré de toutes
« parts des mêmes et immuables objets, des mêmes
« montagnes, des mêmes vallées, des plaines, des
« rochers et des mêmes rivières. »

Nous signalons, par l'extrait qui précède, les dispositions d'esprit dans lesquelles était M. Cass, lorsqu'il a entrepris son voyage en Terre-Sainte. De tous les objets qui ont frappé le voyageur depuis son arrivée en Europe, il n'en excepte que trois qui n'aient été en réalité au dessous de l'idée qu'il s'en était formée, dit-il, et ces trois choses sont la Basilique de Saint-Pierre à Rome, les ruines de Balbek et le Nil, et ce dernier encore, ajoute M. Cass, après mon voyage sur le Missouri et le Mississipi. Passant en revue la cour et la personne du pacha d'Egypte, dont il vante la haute intelligence, mais dont il critique avec une sévérité peut-être extrême les actes d'inhumanité et de despotisme, il présente la statistique de ce pays, qui est loin d'offrir une brillante perspective de bonheur aux habitans des rives du Nil.

La région d'Idumée, la patrie d'Esaü, a toute l'attention du savant voyageur, et on doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour déter-

miner, autant que faire se peut, la position et les limites de cette région comparativement inconnue. Qu'elle soit restée ainsi vaguement définie, cela s'explique assez naturellement par la crainte qu'inspirèrent, surtout dans les temps reculés, les horribles dénonciations lancées contre elle, lesquelles se trouvent consignées dans les prophéties hébraïques, dans Isaïe (XXXIV, 10-16) surtout, et dans Ezechiel: « Ainsi de Mont-Seir je ferai un affreux « désert, et je frapperai de mort tout mortel qui y « pénètrera, soit à l'aller, soit au retour. » Nous ne pouvons ici intervenir dans la savante description de M. Cass, pour savoir si avant Stephens, qui les traversa, les déserts maudits avaient été en réalité parcourus, nonobstant les saintes dénonciations, par Leetzen, Burckhardt et plusieurs autres, quoique, comme lui, nous soyons fortement enclins à nous prononcer pour l'affirmative.

Le voyageur a reconnu le site de l'ancienne Pétra, du mont Hor, a goûté les eaux du Jourdain, dont nous savons qu'il a rapporté une certaine quantité, laquelle doit servir, si elle ne l'a déjà fait, à baptiser le comte de Paris. Il a pesé et mesuré l'intensité de l'eau de la mer Asphaltique, il a posé la main là où fut le Saint-Sépulcre; il put respirer le même air que respira le divin père de la chrétienté.

Plus tard, le général Cass a écrit une *Notice géographique et statistique de l'île de Candie*, ou

l'ancienne Crète. L'heureuse position de cette île qui s'étend presque de la Grèce à l'Egypte, qui d'un côté touche à l'Adriatique, de l'autre au Nil; son antique renommée qui y place les berceaux des Titans, de Saturne, de Jupiter, de Vesta, de Cérès, de Junon, de Neptune et de Pluton, tout conspire à lui donner la palme sur toutes les autres îles de la Méditerranée, comme à en faire un digne objet d'intérêt et d'observation. C'est dans cette vue que l'a étudiée M. Cass, et on lui doit bon nombre de détails statistiques et géographiques qui serviront un jour à l'histoire de Crète, qu'Aristote jugeait être si favorablement située qu'il n'en connaissait aucune qui le fût aussi bien pour y fonder le siége d'un puissant empire.

« Les vicissitudes de la puissance humaine, nous « dit M. Cass, n'ont jamais été plus frappantes « qu'elles ne l'ont été dans les révolutions morales, « sociales et politiques, ainsi que nous le démontre « l'histoire de cette île. L'un des berceaux de la ci- « vilisation, elle fut remarquable dans les périodes « les plus reculées pour la part qu'elle apporta « à la mythologie païenne, aux systèmes d'éducation « et de législation, et à beaucoup des arts qui con- « tribuent aux jouissances des hommes. Cette île « ne fut pas moins remarquable non plus par les « phases de sa politique. Ce pays a été tour à tour « indépendant et subjugué, il fut régi par une mo- « narchie, ensuite par une république, puis il de-

« vint une province. Comme monarchie, il fut gou-
« verné par Minos, qu'Hésiode appelle le plus grand
« des rois de la terre. Comme république, il fournit
« à tous ceux qu'intéresse l'histoire du genre hu-
« main deux leçons qui sont bien dignes de leur
« attention. Jamais la république ne fit une guerre
« extérieure offensive, et sa durée, qui s'étendit
« jusqu'à mille ans, surpasse celle d'aucun autre
« gouvernement républicain connu. Heureux notre
« pays, si, en suivant son exemple, nous pouvons
« égaler la république de Crète en modération, et
« surpasser sa longévité ! De nation indépendante
« elle a successivement passé sous la domination des
« Romains, des Arabes, des Grecs, des Vénitiens, des
« Turcs, et en dernier lieu des Egyptiens. Jadis
« champ de mission de saint Paul et évêché de
« Titus, elle est maintenant partagée entre la foi
« musulmane et une branche corrompue de l'Église
« grecque. Le seul symptôme de religion vitale
« qu'elle présente à présent se trouve au sein d'une
« classe peu nombreuse de personnes généreuses
« et dévouées qui ont rapporté du continent occi-
« dental, à ce siége antique du travail apostolique,
« les moyens humains de rétablir la pureté primi-
« tive de l'Eglise, et qui, avec quelques disciples en
« petit nombre, ont fixé leur résidence en un coin
« de l'île, au sein de l'ignorance, du fanatisme et
« de la désolation. »

Ce coup d'œil rapide démontre évidemment que

le voyageur n'a épargné aucune peine pour s'éclairer sur le sort d'un point du globe, sur lequel en ce moment, sont fixés les regards du monde et de la politique. Quant au rapprochement assez curieux que fait l'auteur, de la foi primitive, dont il espère *le retour en ces lieux* par le moyen du protestantisme rapporté *de l'Occident à l'Orient*, nous laissons au lecteur lui-même et au temps à déterminer si ce sol, berceau de l'enthousiasme et de l'inspiration mythologiques; si ces peuplades, habitantes d'un ardent climat, qui nécessairement influe sur un tempérament déjà sanguin; si tous ces élémens, disons-nous, sont aussi bien adaptés aux dissertations de la croyance religieuse argumentative, et à son établissement définitif, qu'à la foi vivante perpétuelle du catholicisme, dont le sentiment est l'âme tout entière. C'est là une question de temps et de lieux.

Mais c'est dans l'écrit même que nous avons cité, qu'il faut aller puiser les faits les plus instructifs sur le passé, le présent, et le sort à venir de ce malheureux pays, véritablement trop beau pour être ainsi laissé en proie au despotisme, à l'ignorance et à la misère qui le rongent.

L'esprit d'investigation du général est infatigable. Ainsi on le trouve dans son pays s'appliquant, en philosophe et en homme éclairé, à soulager les maux des aborigènes, à en définir avec justesse, et d'après les fruits d'une expérience pratique, non

seulement les us et coutumes, mais encore le langage. Puis, passant par Marathon, le Parthénon, les Pyramides, sans négliger la science hiéroglyphique à laquelle il s'applique également, et reconnaissant, la Bible en main, le mont Sinaï, le Calvaire, la cité éternelle, le mont Ida (nous avons un moment tremblé de le voir pénétrer dans le Labyrinthe); nous le rencontrons de nouveau à l'ouest, et sous sa plume *La France, son Roi, sa Cour et son Gouvernement.*

« Il existe dans l'esprit humain (dit le général « Cass, dans un écrit publié cette année en Améri- « que, et que l'on sait maintenant provenir de lui, « intitulé comme nous le disons plus haut (1)) un « grand empressement à s'approcher en personne « de ceux qui, sur le théâtre des actions des hom- « mes, y ont rempli des rôles importans, et de les « juger indépendamment du *prestige* dont les cir- « constances les ont entourés. »

Avec un tel prélude on ne s'étonnera pas du style familier qu'a adopté l'écrivain, style libre et sans prétention, simple journal qui, alternativement, fait passer devant les yeux du lecteur les personnages éminens de l'époque; qui le convie à leurs cercles; qui ici l'éblouit par la splendide lumière de leurs salons, et qui plus bas l'introduit

(1) *La France, son Roi, sa Cour et son Gouvernement.* 1 vol. in-8°. New-York, 1840, t. II, p. 191.

dans l'atmosphère culinaire des palais. Détails de tous les jours, émotions brûlantes, actions insignifiantes, jalousies mesquines, grandes et profondes questions, tout se trouve dans cet écrit, zig-zag bizarre, et varié comme la vie agitée qu'il définit.

Comme on doit le penser, les anecdotes personnelles occupent ici une ample place, et quelques-unes sont caractéristiques et par cela même divertissantes. Nous y voyons, par exemple, que sous la restauration, le roi Charles X, qui portait à l'extrême son aversion pour tout ce qui était *parvenu*, affectait continuellement, à ses levers en présence du corps diplomatique, de ne jamais prononcer le nom du roi actuel de Suède, qui n'occupe pas le trône en vertu du droit d'hérédité. Lorsque le roi arrivait à parler individuellement à un ambassadeur, ce qu'il faisait à chacun avec ce tact de politesse qui le distinguait, il s'informait avec grâce de la santé soit du souverain représenté par l'ambassadeur, soit de sa famille; mais quand il était arrivé au tour de celui de Suède, il déviait constamment à cet usage, et demandait tout simplement *s'il y avait quelques nouvelles de Suède.* A quoi le comte de Lœwenhielm, homme du plus grand mérite, soldat distingué, et aussi fermement décidé à ce que le roi entendît le nom de son souverain, que le premier l'était à ne pas en provoquer l'occasion, répondait immanquablement : *Je remercie Votre Majesté, le roi de Suède, mon maître*

se porte à merveille. Le retour invariable de cette scène, dit-on, était un sujet de remarque et d'amusement pour les autres membres du corps diplomatique, qui épiaient, avec le sourire sur les lèvres, le moment où le monarque, faisant effort de dignité et de majesté, avait toutefois à subir l'irrévocable réplique de son visiteur obstiné.

Ainsi que l'indique le livre, les matières qu'il renferme sont la plupart connues du public européen, et ce fut principalement pour ses concitoyens qu'il fut écrit par l'auteur. Néanmoins, nous avons tout lieu de croire que quelques-uns des incidens, que bon nombre des anecdotes, qu'il était en si bonne voie d'obtenir des sources les plus authenthiques, ne sont pas sans intérêt sur les lieux mêmes. Il en est, entre autres, de relatives au caractère personnel du roi actuel et aux usages de sa famille, que nous ne pensons pas que l'on puisse lire sans ressentir un profond respect pour les vertus privées qui les distinguent, comme pour l'application consciencieuse du souverain aux devoirs ardus de sa position. Prenons, presque au hasard, le passage suivant:

« Dans ses rapports de famille, il (le roi) est émi-
« nemment heureux; et comme époux, comme
« frère et comme père, il est sans reproche. Dans
« l'exécution de ses devoirs publics il est, assure-
« t-on, prompt et attentif; et comme preuve de son
« application consciencieuse dans l'exercice de ses

« fonctions, je relaterai une anecdote dont je puis « garantir l'authenticité.

« M. Stevenson, ministre des États-Unis en « Angleterre, avait entendu dire, par un homme « d'état distingué de France, que, dans tous les « cas qui affectaient la vie d'un homme, le roi « était des plus scrupuleux, et qu'il se faisait un « strict devoir d'examiner les papiers avec une gran- « de fidélité. Un incident important ayant amené « ce personnage au palais, à une heure avancée de « la nuit, je crois même qu'il était deux heures du « matin, il trouva le roi dans son cabinet, exami- « nant avec son attention accoutumée le cas d'un « condamné à mort. Dans le cours de sa conversa- « tion avec le roi, M. Stevenson fit allusion à cette « dernière circonstance, et il s'assura de la vérité du « fait. Ailleurs, et d'une autre personne, il apprit « que le roi conserve un livre sur lequel est enre- « gistré le nom de chaque individu condamné à la « peine capitale, et sa décision avec les motifs qui « ont contribué à la confirmation du jugement, ou « à sa non-exécution. C'est dans le silence de la nuit « que le roi remplit la tâche pénible d'examiner ces « sortes d'affaires, avec les justes sentimens d'un « homme sur lequel pèse la responsabilité de la « question de vie et de mort d'une créature mor- « telle. Lui-même il constate de sa propre main, « par écrit, les causes qui ont influé sur sa décision. « C'est là un noble exemple que devrait suivre tout

« magistrat quelconque, monarchique ou républi-
« cain, appelé à remplir ce triste devoir. »

L'histoire des vicissitudes qu'a eu à parcourir le roi des Français, dans les premières années de sa jeunesse, occupe un chapitre assez étendu dans l'ouvrage dont nous parlons. Ainsi, il nous montre le jeune duc d'alors, exilé après les évènemens de la révolution, sous le voile de l'incognito, remplissant pendant huit mois à Reicheneau, en Suisse, les fonctions de professeur de langue française et de mathématiques, devoirs dont il s'acquitta tellement à la satisfaction de tous, qu'en quittant sa chaire il lui fut délivré un certificat spécifiant les services qu'il avait rendus à cette institution.

Bientôt après il dut commencer ses voyages, et c'est l'étendue et la durée de ceux-là qui sont connus probablement de peu de personnes.

De la Suisse il se dirigea sur Hambourg; de là à Copenhague et à Elseneur, lieu consacré par le génie de Shakspeare. Il traversa le Sund jusqu'à la presqu'île Scandinave, visita Gottenbourg et une portion de la Suède, pénétra en Norwége et resta quelque temps à Frédérickshall d'où il se rendit à Christiana. Prenant Drontheim et Hamersfeldt sur sa route, il poursuivit jusqu'au cap Nord, l'*ultima Thule* de l'Europe, qu'il atteignit le 24 août 1795. Accompagné de quelques Lapons, et toujours incognito, il traversa à pied le pays qui s'étend au golfe de Bothnie et arriva à une petite ville, Tornea,

située à son extrémité nord. Il s'avança vers la Finlande jusqu'à la frontière de Russie; « mais la *Gal-* « *lophobie* de la Sémiramis du Nord était trop bien « connue pour lui permettre de courir le risque de « la Sibérie et du knout, et il passa le golfe de « Finlande jusqu'à Stockholm. » Nous laisserons ici le roi étudiant le cœur humain à la meilleure de toutes les écoles, celle de l'expérience et de l'adversité, et nous nous empresserons d'arriver au moment où il s'embarqua à Hambourg, le 24 septembre 1796, pour les Etats-Unis.

Dans ce dernier pays, il est peu de personnes marquantes de ce temps, et assurément aucun lieu de quelque célébrité, qui soient, pendant son séjour, restés inconnus au duc d'Orléans, et nous avons été assez heureux pour entendre personnellement de sa bouche des paroles de reconnaissance qu'inspirait au roi actuel le souvenir de l'hospitalité et des égards dont il fut, de la part des habitans, l'objet constant pendant tout le temps de son exil. Dans ses excursions de l'est aux pays alors peu fréquentés de l'ouest, sur les rives du Potomack comme sur celles du Mississipi et de l'Ohio, des frontières du nord jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où il arriva enfin le 17 février 1798, et pendant toute la durée de son séjour en Amérique, le duc d'Orléans prit plaisir à étudier les mœurs et coutumes du pays, et à s'y identifier; en retour, on peut dire qu'il y a laissé d'heureux et doux souvenirs. On

voit dans les appartemens de Neuilly, cette résidence intime du roi, une jolie vue, aquarelle, de sa main même, qui représente fidèlement les chutes majestueuses du Niagara, telles qu'il les vit à cette époque.

Nous mettons en doute qu'aucun Français sût, à l'égal du général Cass, la vaste étendue de l'espace parcouru par le roi des Français. Nous nous sommes borné à mentionner seulement quelques points importans de ce livre, dont une traduction entière trouverait probablement une ample récompense dans l'intérêt général qu'il ne peut manquer d'inspirer.

Où retrouverons-nous encore le général Cass? C'est là une question que nous ne saurions résoudre, à moins que nous n'inférions du travail qui l'occupe en ce moment que nous sommes destinés à rencontrer sa plume errant de nouveau au pays des pyramides et des obélisques, composant leur mystique histoire, et nous initiant dans la science des hiéroglyphes anciens, étudiés de front et comparés à ceux du Mexique et des Indiens des autres parties de l'Amérique. Muni de la clef Champollion, et animé, ainsi qu'est M. Cass, d'un zèle ardent pour tout ce qui touche à la science, nul doute que le philosophe américain n'ajoute encore quelque bonne page à ce livre des temps, et à l'histoire de l'homme.

« Nous aurions mauvaise grâce à passer sous silence M. Bigelow, auteur de *Quelques pages d'un journal*, pendant une tournée en Angleterre et en Irlande, et, en dernier lieu, d'un *Voyage à Malte et en Sicile*, ouvrage imprimé à Boston en 1832. M. Bigelow a parcouru, en observateur éclairé, des portions de pays qu'a illustrées l'histoire, et nulle part ses connaissances dans cette branche de littérature ne lui ont failli. Mais c'est principalement dans ses descriptions des lieux qu'il s'est montré peintre et souvent même poète inspiré. En voici un exemple dans la feuille de son journal, qui a rapport à la petite île de Pantellaria.

30 Janvier. « Je descends à l'instant dans l'en-
« trepont après avoir joui du spectacle le plus en-
« chanteur. C'était un second coup d'œil sur les
« beautés pittoresques et la riante verdure de
« Pantellaria. — Regard, hélas! le dernier, regard
« d'adieu.

« La nuit précédente, la tempête avait été rude.
« Bien que l'île protectrice fît de son mieux
« pour nous abriter, l'air et l'onde ne nous en bal-
« lottèrent pas moins avec fureur. Les membrures
« du navire craquèrent avec fracas, et les vents dé-
« chaînés sifflaient à travers le gréement et les
« mâts. Cependant, à force de louvoyer çà et là,
« lorsque parut le jour, nous montâmes sur le pont.
« Un épais brouillard enveloppait Pantellaria
« comme dans un manteau, et on eût dit qu'elle,

« et non pas nous, était disparue sous les flots en « courroux.

« Bientôt le vent fléchit, et ainsi que l'exprima « à nos côtés un matelot trempé par les vagues, « la tempête était blessée au cœur. Bien différente « en ceci des lames de l'Océan Atlantique, la « mer se calma presque soudain et se disposa « au repos. A huit heures nous mîmes encore à la « voile à la recherche de l'île attrayante qui devait « se trouver immédiatement sur notre voie. Les « vents, qui s'étaient épuisés dans une direction, « semblèrent indécis maintenant quant à leur « cours, et nous restâmes ainsi quelque temps « dans l'incertitude. En avançant par degrés toute- « fois, nous aperçûmes enfin Pantellaria qui, « comme une émeraude, se détachait au loin sur « un ciel d'azur. Un instant plus tard, le soleil se « leva dans toute sa splendeur, comme s'il eût « voulu sourire à cette île séduisante.

« Et comme elle était belle alors que nous l'attei- « gnîmes, et que nous cotoyâmes ses rives d'écla- « tante verdure! Eclairé par le soleil, le feuillage « avait une teinte et plus foncée et plus gaie, et « la végétation semblait à l'œil beaucoup plus « riche qu'elle l'avait paru le jour précédent. Des « vergers parés de fleurs présentaient mille cou- « leurs riches et variées. Dans chaque enclos on « voyait s'élever l'amandier avec sa fleur pourprée. « Les plus suaves parfums s'exhalaient du citron-

« nier et de l'oranger, et la nature entière semblait « se bercer dans tout le luxe et sous l'influence « d'une matinée embaumée et radieuse. Les vagues, « réduites pour le moment à de simples ondula- « tions, étaient poussées vers la terre par un zéphyr « qui semblait plutôt soupirer que respirer; ces « vagues se jetaient sur la rive en boucles blanches « et vaporeuses, semblables aux perles d'Orient.

. . . . . .

« La ville se trouvant bâtie à l'extrême nord- « ouest de Pantellaria, nous l'approchâmes en pre- « mier lieu. Comme nous avancions lentement, « nous pûmes en apercevoir, ainsi que je l'avais fait « précédemment, la population. Quelques-uns, « et c'était le petit nombre, étaient occupés, tandis « que la plus grande partie au contraire se prome- « nait nonchalamment ou était socialement assise « en cercles à l'ombre d'arbres en fleurs. Dans les « vignobles et les champs d'oliviers, quelques « paysans étaient au travail, et le long de la grande « route conduisant des portes de la ville vers la « Cala Tranmontana et Saint-Gætano, on voyait « des muletiers et des gens à pied des deux sexes « qui erraient çà et là, et qui, par leurs mouvemens, « animaient le paysage. Le monastère de Saint- « Théodore nous dominait de son élévation cou- « verte de verdure et de bois touffus. Quelques « chaumières étaient éparses dans des positions « des plus pittoresques. De temps à autre on dis-

« cernait un ruisseau limpide qui s'écoulait à tra-
« vers le frais gazon, pour aller se jeter ensuite dans
« les eaux qui baignaient ces rives délicieuses. Le
« pays, en vérité, se développait semblable à un
« vaste jardin, divisé en plusieurs enclos, dont les
« bornes peu étendues indiquaient la valeur et la
« fertilité des portions les plus minimes du sol.
« En résumé, c'était un aspect enchanteur. L'île de
« Cythère ne pouvait être plus séduisante. »

Il est un autre ouvrage qui mérite l'attention des amateurs de voyages entrepris dans un but d'instruction comme d'amusement : nous voulons parler du voyage de M. Dwight dans le nord de l'Allemagne, dans les années 1825 et 1826. Cet écrit abonde en descriptions du pays, les plus riches et les plus amples, et en observations dictées par un esprit libéral et éclairé.

Ainsi qu'on le voit aisément, nous nous complaisons dans l'énumération du catalogue de nos touristes, classe d'écrivains qui, à notre avis, ajoute considérablement aux connaissances du pays. Nous irons même plus loin en exprimant la pensée qu'en même temps que la pratique des voyages agrandit l'intelligence, elle épure aussi le cœur. L'homme qui a voyagé avec fruit est plus disposé à l'indulgence envers ses semblables et plus tolérant dans les jugemens qu'il porte sur les actions des autres. Voilà pour la masse ; tandis que, quant à l'homme éclairé, son esprit s'élève et se déve-

loppe en proportion de l'espace qu'il parcourt. Cette dernière idée toutefois se trouve admirablement exprimée dans l'extrait suivant d'un écrit de M. Roux de Rochelle, sur l'utilité littéraire des voyages.

« Le génie s'éteindrait dans l'inaction; il a be-
« soin, pour s'animer, de mouvement et d'espace.
« Qu'un homme languisse dans une longue capti-
« vité, son âme, toujours frappée des mêmes im-
« pressions, participe du malaise de sa solitude; et
« sa pensée, souvent réduite à se replier sur elle-
« même, semble devenir prisonnière et se rétrécir
« dans cette obscure enceinte.

« Brisez ses fers; rendez-lui le spectacle du ciel,
« et qu'il parcoure librement l'espace, ses idées
« s'étendent avec son horizon : la vue de la terre
« qui le nourrit, des astres qui l'éclairent, des
« hommes dont la société lui est rendue, émeut son
« cœur, élève ses pensées et l'avertit de sa gran-
« deur. »

CHAPITRE IV.

CRITIQUE.

Défense des Etats-Unis. — Walsh, Paulding, Ingraham; *Revue de l'Amérique du Nord* et autres productions périodiques.

Les incessantes attaques que fournissaient il y a quelques années les publicistes et la presse d'Angleterre, contre les institutions et les procédés des États-Unis d'Amérique, pratique, nous aimons à l'avouer, qui de nos jours a commencé à céder la place à un esprit et meilleur et plus juste, ont de temps à autre donné occasion, de notre part, à des répliques dictées par le patriotisme et la vérité. Dans l'accomplissement de ce devoir, nul champion n'était plus digne et plus capable d'entrer dans l'arène, de rompre une lance avec les critiques anglais, que M. Robert Walsh, de Philadelphie, homme dont l'érudition profonde égale la variété de talent. Gardien vigilant de la renommée intellectuelle de son pays, M. Walsh a réuni en un faisceau toutes les diatribes et les détractions qui pendant nombre d'années étaient venues siffler à ses oreilles; et combinant toutes les ressources de son esprit et le talent de son style, sa plume est venue administrer de salutaires flagellations aux adversaires de son pays.

C'est ainsi qu'en 1818 a paru son *Appel des jugemens de la Grande-Bretagne sur les Etats-Unis d'Amérique*, Philadelphie, un volume in-8° de 512 pages, ouvrage qui a eu l'honneur bien mérité de plusieurs éditions.

Il faudrait, afin d'apprécier l'ouvrage de M. Walsh, en extraire une bonne partie, et ce serait là entretenir nos lecteurs des méfaits plutôt supposés que réels, imputés aux Etats-Unis par leurs antagonistes acharnés, tâche d'ailleurs devenue superflue depuis que le temps a fait bonne justice de toutes ces prophéties de malheur, et de toutes ces prétendues inculpations. Toutefois, nous n'avons pu passer sous silence un livre qui fait honneur à son auteur, et qui restera dans les bibliothèques d'Amérique, comme un monument de l'aveuglement des passions et des rivalités politiques d'une part, de talent et de patriotisme de l'autre.

Nous aurions mauvaise grâce à omettre ici une circonstance qui démontre clairement à quel excès peut se porter l'esprit de dénigration dont l'ouvrage de M. Walsh fut en partie la rétorsion. C'est au sujet d'une imputation que nous eussions volontiers laissé mourir de sa belle mort, sous la plume du Juvénal américain, si nous ne l'eussions rencontrée de nouveau, à notre grand regret, dans un ouvrage français, dans l'une de ces productions qui ne sont pas éphémères, et qui disparaissent comme

de la fumée après l'incident qui les produit; un livre durable enfin, élémentaire, qui avant tout devrait être empreint du cachet de la vérité.

A l'article Etats-Unis, du *Dictionnaire universel de Géographie*, de J. Mac-Carthy; Paris, 1835, Guyot et Scribe, on lit les phrases qui suivent: « On leur reproche aussi (aux Américains) un « grand amour du gain, une excessive vanité, et « d'avoir sérieusement la prétention d'être la seule « nation douée de valeur, de sagesse, de vertu et « de patriotisme. On assure même que sous l'administration de Washington, le congrès délibéra « trois jours sur la question de savoir *si la nation* « *n'était pas la plus éclairée du globe!* »

Or, voici le fait qui a donné lieu au prétexte de cette allégation, faite en premier lieu par les critiques anglais, puis répétée par le géographe français, pour jeter le voile du ridicule sur le congrès des Etats-Unis, l'un des corps délibérans les plus graves et les mieux intentionnés qui existent.

Presque au moment de quitter le pouvoir, le général Washington adressa au congrès et à la nation son discours d'adieu, si noble et si touchant à la fois, qu'il sert de texte à la politique américaine. A cette époque, le peuple était fortement divisé en deux partis: l'un, rempli de sympathie pour la république française, voulait tout sacrifier pour s'unir à elle, tandis que l'autre au contraire adhérait à une politique neutre et plutôt à une politique

de bonne amitié avec la Grande-Bretagne. Washington avait embrassé cette dernière. Il se trouva en proie dès lors aux assauts virulens du parti opposé; et, dans la vue de neutraliser ces attaques, une commission de membres du congrès, favorables au président, fut appelée à rédiger une adresse dans laquelle se trouvait la phrase suivante : « Le spec-
« tacle d'une nation entière, la plus libre et la plus
« éclairée, qui offre par ses représentans le tribut
« de sa plus entière approbation au premier de
« ses citoyens, quelque nouveau et quelque inté-
« ressant que soit ce spectacle, reçoit un nouveau
« lustre du mérite transcendant, etc., etc.

Or, cette phrase fut évidemment placée dans l'adresse, par les membres de la commission, dans la seule vue de rehausser le général Washington lui-même aux yeux de la nation, et n'eut jamais pour objet de représenter cette dernière comme la plus *éclairée* du monde, ainsi qu'on le prétend. Quoi qu'il en soit, la *question de convenance*, l'opportunité et le fond de la politique de cette adresse étant mis en doute, tous ces points furent librement commentés et discutés pendant trois jours; puis, avec des modifications parmi lesquelles en était une de style qui substituait *une nation libre et éclairée*, à l'expression accidentelle et superlative du premier jet; l'adresse ainsi amendée fut admise par le congrès. On voit par ce qui précède que jamais l'intention de cet acte ne fut celle qu'à tort

on lui suppose. Que l'idée d'un tel ridicule en soit venue d'abord là où elle eut sa source, cela ne surprend pas; mais on a lieu de s'étonner qu'un ouvrage sérieux et véridique comme devrait l'être un ouvrage français, élémentaire et scientifique, n'ait pas apporté à sa rédaction plus de prudence et de discrétion, car ce n'est pas chose légère que de condamner, d'un trait de plume, la moralité de toute une nation. Comme l'on voit, nous sommes loin d'attribuer une intention sinistre à l'auteur du *Dictionnaire géographique*, qui sans doute, dans sa justice, prendrait plaisir lui-même à contribuer à la rectification des faits qu'il cherche à constater.

Essais didactiques, sociaux, littéraires et politiques, tel est le titre d'un ouvrage en deux volumes, publié en 1836, et que l'on doit à l'auteur précité, M. Walsh. C'est, avec beaucoup de nouveaux chapitres, un recueil de tous les passages les plus remarquables disséminés dans les écrits sans nombre de l'auteur, sur la morale, la philosophie, la religion, sur presque tous les sujets enfin; morceaux précieux qui, sans ce dernier travail, fussent restés répandus dans une immensité d'écrits, de feuilles volantes parfois, que le caractère passager de quelques uns eût rendus difficiles à saisir. Et, afin que ses aphorismes et ses sages maximes ne fussent pas uniquement une lecture toute de science et d'application, l'auteur les a sagement mélangés de courtes histoires, adaptées avec bonheur à des su-

jets de morale et de raison, qui ne laissent pas que d'y ajouter un charme nouveau. Les sujets les plus profonds, comme aussi les plus légers y sont traités avec grâce, et toujours surtout dans un esprit de bienveillante philosophie, qu'ornent encore la pureté du style et celle de l'esprit.

Une autre sentinelle avancée, qui se tient continuellement sur la brèche, prête à repousser les atteintes de l'envie ou de l'erreur, dont les institutions et les mœurs des Etats-Unis sont l'objet constant, est M. Paulding, auteur qui s'est distingué dans plus d'un genre de littérature. Il n'a pas, à l'exemple de celui qui précède, fait une guerre de représailles en poursuivant sa défense jusqu'au sein de ses adversaires, et en dévoilant à son tour leurs propres difformités. *Castigat ridendo mores* est sa divise, et la satire son arme toute-puissante; non pas toutefois cette satire âpre et envieuse qui ressemble à de la jalousie, ou qui provient des contrariétés individuelles reçues, mais bien celle qui, sous le masque enjoué de Momus, a le privilége de dire toute la vérité sans jamais blesser. Là où M. Paulding rencontre une extravagance, et il les saisit toutes, il s'en empare, et, au lieu de chercher à la réfuter, il en avance une nouvelle, habillée dans le même langage, et déviant si peu de l'original, quoique plus saillante encore, qu'on les croirait volontiers des sœurs jumelles. C'est dans cet esprit que M. Paulding a conçu son *John Bull en*

Amérique, personnage qu'il promène avec une étonnante gravité d'un bout du pays à l'autre, querellant celui-ci, trouvant mal celui-là, et frondant tout ce qu'il rencontre sur son passage; beaucoup dans le style *trolloppiste*, seulement en meilleur langage. Nous regrettons infiniment de n'avoir pas devant nous ce singulier écrit. Avec plus d'un chapitre on dériderait le front d'un Héraclite. Nous rions encore à cette idée originale de l'auteur de faire raconter à son héros, John Bull, en preuve de la cruauté des Américains, qu'étant un jour à une table d'hôte, et ayant demandé qu'on lui servît un *potage à l'imitation de tortue*, il vit avec effroi surnager dans son assiette plusieurs *bouts de doigts et de langues* de jeunes nègres esclaves, l'usage étant dans ce pays, assure-t-il, d'utiliser ainsi ces pauvres petites créatures. M. Paulding, avec le mérite d'une ardente et féconde imagination, est, en fait de style, ce qu'on peut appeler un puriste; il réunit, à tout prendre, toutes les qualités d'un auteur de bonne compagnie.

Précédemment à l'ouvrage de M. Paulding, il en parut un à Philadelphie sous le titre d'*Observations sur les États-Unis*, sous le pseudonyme d'Inchiquin; dont le but était le même que le premier, c'est-à-dire la justification des États-Unis contre les attaques des publicistes anglais. Dans cette série de lettres qui est due au talent de M. Ingraham, de Philadelphie, jeune avocat alors déjà

fort distingué, l'auteur, tout en présentant son pays sous un point de vue favorable, en discute avec modération le caractère de ses habitans, et s'efforce de faire reconnaître le mérite littéraire de plusieurs de ses écrivains. Ce fut en même temps une œuvre de patriotisme et de justice; et les *Lettres d'Inchiquin* font partie du catalogue des bons livres écrits aux Etats-Unis, sur la critique.

Dans aucun autre pays, la littérature périodique ne saurait être plus utile qu'aux Etats-Unis. Là, le temps a une si grande valeur matérielle, l'industrie y est tellement tenue en vénération, et l'oisiveté en un tel mépris, que nul ne saurait s'empêcher de contribuer pour sa part au travail général. De là il résulte que malgré la propension marquée du peuple pour la lecture, il est peu d'individus qui puissent se livrer entièrement à l'étude approfondie d'aucune science. Ainsi, tout ce qui peut économiser le temps est accueilli avec empressement. Les Revues périodiques y sont donc en grande faveur, par la raison qu'en même temps qu'elles facilitent par l'universalité des matières dont elles traitent l'acquisition des connaissances générales et de la littérature, elles sont presque toujours rédigées avec talent et dans un esprit de libéralité.

Parmi ces écrits on remarque particulièrement la *Revue de l'Amérique du Nord* (1), rédigée à Boston,

(1) Chez Bossange, libraire, quai Voltaire, n° 11.

et paraissant par trimestre. Elle prit son origine en 1815, sous le patronage de William Tudor, homme lettré et citoyen distingué, qui en fut l'éditeur principal pendant deux années. Elle passa ensuite successivement dans les mains de M. Sparks, de M. Dana, de M. Channing. M. Edouard Everett la rédigea trois ans de suite, depuis 1820. Elle eut de nouveau pour rédacteur en chef M. Sparks dont elle devint la propriété pendant sept années. De là elle passa à M. Alexandre H. Everett, qui l'eut aussi pendant cinq années, et la remit à M. Palfrey, le présent propriétaire et éditeur. Si nous indiquons plus spécialement l'historique de cette revue, c'est afin qu'en passant par la filiation des noms si distingués de tous ses éditeurs respectifs, le lecteur puisse se faire une idée de son mérite littéraire et scientifique. Un ouvrage de cette sorte, datant déjà d'un quart de siècle, et jouissant, en Amérique comme en Angleterre, d'une faveur marquée, constate assez sa grande utilité et les services qu'il a déjà rendus à la littérature. Il a de plus le mérite de n'être pas dispendieux. Ainsi, paraissant tous les trois mois, à 5 francs, le coût total par année n'en est que de 20 francs. On nous excusera de nous être ainsi étendu sur le mérite de cet ouvrage important, excuse que l'on trouvera dans notre désir ardent de voir pénétrer en Europe la connaissance de notre littérature.

Une autre Revue trimestrielle se publie également à New-York, dont le mérite est non moins reconnu, ainsi que celui de plusieurs productions mensuelles, comme *Knickerboker*, le *Miroir*, etc.

CHAPITRE V.

LITTÉRATURE DES NOIRS OU GENS DE COULEUR.

Phillis Wheatley ; effusions des esclaves, chansons, historiettes, apologues.

Ainsi qu'il est bien connu de tout le monde, les circonstances des temps écoulés ont, par malheur pour nous, inoculé une petite portion de la race africaine sur la nôtre. Quelque minime que soit cette classe, sa position et les conditions de son être ne laissent pas que d'intéresser à son sort, surtout en Europe, où l'on croit plus à ses infortunes qu'à ses incapacités ou à ses défauts naturels. Quoi qu'il en soit, toujours est-il vrai qu'en tant que nous comptons parmi nous des individus d'une conformation ou tout au moins d'une couleur différente de la nôtre, il est juste que leurs inspirations trouvent une niche, quelque modique qu'elle puisse être, dans notre galerie littéraire. Quelque monotone donc que puisse paraître cette dernière, ce ne sera pas, toutefois, par le manque de couleur qu'elle péchera. Ainsi que notre population, blanche au fond, noire et rouge aux extrémités, la présente esquisse de notre littérature, suivant ses replis, sera, sans que l'on puisse s'en étonner, un tant soit peu tricolore.

Nous avons pris quelque peine pour recueillir

des fragmens de productions des gens de couleur; mais elles sont rares, sinon nulles, à l'exception d'un seul cas que nous avons rencontré dans la personne d'une négresse appelée *Philis Wheatley*. Philis était native de la côte de Guinée, dont elle fut, alors que les États-Unis étaient encore sous la domination anglaise, arrachée par l'odieuse traite des nègres, et transportée comme esclave en Amérique, à l'âge de six ans. Là, elle se fit remarquer par son aptitude à apprendre à lire et à écrire. Etant encouragée dans ses études, elle se prit d'une passion pour la poésie lyrique, et écrivit plusieurs morceaux assez remarquables, surtout lorsque l'on considère sa position. Elle fit hommage de l'une de ses pièces de poésie au général Washington, qui, avec la politesse qui caractérisait tous ses actes, lui répondit par une lettre des plus obligeantes. Nous regrettons de ne pouvoir ici fournir quelques extraits de l'œuvre de Philis.

Il est encore quelques effusions que l'on rencontre dans la partie tenue en servitude, classe plus exempte de soucis, et généralement bien moins malheureuse qu'on pourrait le supposer. C'est à l'une des nobles filles de la Virginie, rejeton d'un nom qui figure en tête des plus illustres de nos Présidens, car il fut donné à cet état de fournir à lui seul cinq des huit Présidens qu'a déjà eus la république (ce qui, par parenthèse, lui valut un jour l'appellation de *Jardin de la présidence*); c'est à l'une

d'elles, disons-nous, que nous devons les notes suivantes sur les habitudes et les effusions des nègres de la Virginie.

L'auteur de la chanson ou complainte intitulée *La Clef de la Laiterie* était un nègre fort âgé, joueur d'une sorte de mandoline, qui était fort connu à Richemond il y a quelques années. Il y fut même l'objet d'un intéressant tableau qui le représentait jouant de son instrument et chantant au milieu d'un auditoire de sa couleur. Le colonel Tom, dont Titus fait mention dans ses chants, était le colonel Thomas Randolph, riche propriétaire, et issu d'une des plus anciennes familles de ce pays. Ces ménestrels à la peau sombre, qui étaient en même temps les auteurs de leurs romances, étaient assez communs jadis en Virginie; mais leurs effusions, comme leur race, s'effacent insensiblement, et il ne reste que peu de traces de la race poétique et de ses inspirations. Voici cependant un fragment qui a échappé aux ravages du temps :

Alors que le vieux colonel Tom vivait et prospérait,
Il n'était que joie et bonheur à Tukahoe (1);
Maintenant le colonel Tom est mort pour toujours,
Plus de bonheur, hélas! pour nous à Tukahoe.

(Ici suivait un refrain en chœur, espèce de son guttural inimitable sur le papier.)

(1) Nom de la belle propriété du colonel Randolph.

La jeune Marie était la laitière,
Mais Nancy perdit la clef de la laiterie.
Oh! pendant quarante jours et quarante nuits
Nous cherchâmes en vain la clef de la laiterie!

Chœur.

Nous fûmes si loin au delà du soleil,
Pour retrouver la clef de la laiterie,
Que nous y vîmes des nègres que nous ne pouvions com-
[prendre:
Tout cela, hélas! sans trouver la clef de la laiterie!

(Refrain.)

Pendant un temps, le capitaine Shields, de la police de la ville de Richemond, était un homme sévère et vigilant, et qui, dans l'exercice de ses fonctions, venait souvent à troubler les nègres dans leurs jeux immodérés et bruyans. Aussi ils l'avaient en horreur, et comme seul moyen de vengeance qui fût à leur portée, Shields devenait le thème de leurs chants, dans lesquels ils le représentaient sous la forme d'un chasseur, et eux-mêmes sous celles de lièvres et de marmottes ou racoons.

J'étais un vieux lièvre, je naquis dans la neige,
Et je fus poursuivi par le cheval noir de Shields.
L'herbe verdit, les larmes coulent le long des joues,
Et pourtant ce vieux Shields est le maire de la ville.
Oh! monsieur Koon, vous venez ici trop tôt:
Laissez-nous donc jusqu'à demain en repos.

Dans la Virginie, quand les nègres sont em-

ployés à retirer les grains des épis de maïs, occupation qui se fait le soir, ils entonnent tous ensemble des chants qu'ils appellent *chants de maïs*. Ce qui suit est ce qui approche le plus d'une romance sur un sujet tendre dont se rappelle notre aimable indicateur.

Chanson de la moisson.

Je me suis acheté un beau cheval dans le comté de Baltimore.

Chœur.

Oh ! Nancy, oh !

Et puis une maison qui a sept cheminées bâties.

Chœur.

Oh ! Nancy, oh !

Je me suis acheté une chaise pour m'asseoir près de ma Nancy.

Chœur.

Oh ! Nancy, oh !

Et aussi des bottes en cuir pour promener avec Nancy.

Chœur.

Oh ! Nancy, oh !

Oh ! mamzelle Nancy est fière et hautaine.

Chœur.

Oh ! Nancy, oh !

Oh ! chère Nancy ! Nancy ma chère, pourquoi ne pas m'épouser ?

Chœur.

Oh ! Nancy, oh !

Pour chanter ainsi, c'est d'abord un seul qui le fait, puis toute l'assemblée répète en chœur après lui.

La chanson suivante était celle usitée parmi ceux qui servaient à la rame comme bateliers sur les lacs ou les rivières :

Ma vieille maîtresse ne m'aime pas,
Parce que je ne veux pas manger ses pois aux yeux noirs (1).

Chœur.

Oh yo ! oh yo ! oh yo !

Là-haut, sur la montagne, j'ai lâché mon cheval,
Et alors j'ai galopé plus loin que Diffiki.

Chœur.

Oh yo ! oh yo ! oh yo !

J'ai attaché mon cheval au poteau du médecin,
Et là la pauvre bête a attrapé la coqueluche.

Chœur.

Oh yo ! oh yo ! oh yo !

La seconde stance fait, sans doute, allusion à quelque expédition nocturne dont les esclaves, sur les plantations, ne se font pas faute. Fréquemment ils s'échappent la nuit avec les chevaux de leurs maîtres, font des excursions lointaines, et quelque-

(1) Le pois tacheté de noir est un petit pois que souvent, trop souvent suivant leur goût, on donne, en certains endroits, avec d'autres alimens, en nourriture aux esclaves.

fois rentrent à temps le matin pour reprendre leur tâche. De tout cela, ce qui souffre le plus, c'est le pauvre coursier. Autre fragment :

Je suis allé derrière le hangar des dindons,
Là je suis tombé sur mes genoux ;
J'ai manqué mourir de rire en entendant les dindons
[éternuer.

Je suis allé par derrière le hangar des dindons ;
Je ne voulais pas y rester ;
Mais comment pouvais-je ne pas y rire,
Quand j'y vis ces gloutons *prier* ?

Voici l'une des histoires racontées, pour les amuser, par d'anciennes nourrices nègres, aux enfans blancs confiés à leurs soins, ou dites à ceux de leur propre espèce, afin, dans les longues soirées d'hiver, d'égayer la veillée. C'est le langage même de notre aimable Virginienne que nous traduisons ici :

« *Il y avait une fois* une femme que l'on appe-
« lait *la mère Diah*. Elle possédait trois chiens,
« George, Ring et Duncan, qui étaient si méchans
« et si forts qu'elle avait peine à les contenir au
« moyen de neuf portes fermées à clef. Ces chiens,
« toutefois, lui étaient parfaitement obéissans et
« soumis, et si dévoués à sa personne que, quelque
« part qu'elle se trouvât, fût-ce même hors de vue
« et trop loin pour en être entendue, la mère Diah
« n'avait qu'à chanter un certain air dont elle se

« servait pour les appeler, pour qu'ils surmontas-
« sent tous les obstacles et parvinssent jusqu'à ses
« côtés. Cette femme, avec ses chiens, jouissait
« d'un pouvoir surnaturel; mais, comme elle était
« d'une bonne nature, jamais elle ne s'en servait
« au détriment de personne. En raison même de
« ce pouvoir et de sa vertu, il y avait un méchant
« esprit qui, jaloux d'elle, la haïssait amèrement, et
« qui, sans cesse, cherchait à la détruire.

« Notre nourrice, continue notre autorité, ap-
« pelait son méchant génie *le Diable;* mais, d'après
« ce qui suit, je suis plutôt portée à croire que ce
« devait être quelque sylvain africain ou esprit des
« bois.

« Un jour la mère Diah enferma ses chiens,
« comme de coutume, et alla de bonne heure au
« bois. Elle y rencontra le méchant génie, qui cou-
« rut en toute hâte vers elle, afin de l'occire et de
« la dévorer; et, comme il lui était impossible de
« courir aussi vite que lui, elle fit de son mieux et
« grimpa dans un arbre. Le Diable ne pouvait
« monter à l'arbre; mais il était bûcheron expéri-
« menté, et ne marchait jamais sans porter deux
« haches avec lui. Afin de parvenir plus tôt à ob-
« tenir sa proie, il prit une hache à chaque main,
« et commença à tailler dans l'arbre avec une ra-
« pidité qui faisait fléchir le cœur de la mère
« Diah. Elle ne perdit pas courage, toutefois; per-
« chée sur son arbre, elle se mit à chanter l'air qui

« possédait un charme féérique sur ses chiens.
« C'était, à peu près, en ces termes :

> Oh ! accours à la mère Diah, George ! et toi, mon Duncan ! et toi aussi, Ring ! arrivez donc. Oh mon Ring ! Combien tous vous êtes lents à venir à moi !

« A quoi répondait le Diable :

> Mort à toi ! Je te tuerai; mort, mort à toi, Caby ! Bientôt tu seras à moi ; oh ! je t'aurai enfin. Va ! tout à l'heure je t'aurai ! tu seras à moi !

« Et, tout le temps, la hache allait son train,
« pan, pan, pan, ducka, ducka, ducka.....

« Le dernier mot étant, suivant les nègres,
« une imitation du coup de hache du bûcheron,
« comme on le voit, cette imitation n'a rien d'har-
« monieux; mais, le reste de l'air n'est pas sans
« quelques notes assez musicales. La partie de
« Diah est chantée sur un ton lent et plaintif; celle
« du mauvais génie, au contraire, est rapide et sac-
« cadée.

« Au premier chant de la mère Diah, ses chiens
« enfoncèrent trois des portes fermées sur eux; la
« seconde fois ils en rompirent trois autres, et enfin
« à la troisième les trois dernières tombèrent.
« Avant qu'elle pût entonner le quatrième, ils
« étaient tous près d'elle. Ils tombèrent sur le mau-
« vais génie, et le mirent en pièces, délivrant pour

« toujours de cette façon la mère Diah de son « mortel ennemi.

« Chaque fois que cette légende était répétée, il « fallait bien que la chanson entière de la mère Diah, « et la réplique du Diable, aussi bien que les imi- « tations par trois fois des sons des haches et des « portes enfoncées à mesure par les chiens, fussent « dites avec exactitude, car fût-il arrivé au narra- « teur d'omettre une seule de ces circonstances, « l'histoire n'eût pas été considérée comme com- « plète. »

Autre historiette en forme d'apologue.

« Un jour un renard, poursuivi par des chiens, « se réfugia au réduit d'un lièvre, et l'implora de lui « en permettre l'entrée afin qu'il s'y cachât. — Pas « de cela, répliqua le lièvre, je crains que vous me « mangiez, si je vous laisse entrer chez moi. — Oh! « non, dit le renard, je ne ferais pas cela pour tout « au monde; mais, sachant que le lièvre avait peu « de foi en ses paroles, il ajouta : Mais laissez-moi « seulement mettre mon museau dans votre gîte; « vous comprenez bien qu'ayant tout le reste de « mon corps dehors, je ne saurai ainsi vous nuire. « Le lièvre était d'une bonne pâte, et malgré qu'il « eût peine à comprendre l'avantage que pourrait « retirer le renard d'avoir uniquement son nez « chez lui, il ouvrit cependant sa porte suffisamment « pour lui permettre de le faire. Mais à peine ceci

« fut-il effectué que le renard l'implora de laisser « entrer une de ses oreilles, ce qui ayant été accor- « dé, il fit la même demande pour l'autre. Bientôt « ce fut une patte dont il s'agit, puis une autre, « alors pour le corps, et ensuite, l'une après l'autre, « pour les deux pattes de derrière; et quand le tout « fut entré à l'exception de la queue, que le lièvre « tenait pincée dans la porte, par lequel moyen il « avait encore le renard en son pouvoir, ce dernier « lui dit du ton le plus soumis du monde : Je suis « persuadé, cher monsieur, que vous n'aurez pas « la cruauté de permettre que les chiens viennent « me mettre en pièces, dans votre maison même, ce « que pourtant ils ne manqueront de faire s'ils aper- « çoivent ma queue sortant, ainsi qu'elle l'est à « présent.

« Le lièvre n'étant pas de son naturel cruel, et, en « conséquence, cédant à ses sentimens de pitié, il « se décida à courir le risque auquel il s'exposerait « en s'enfermant avec le renard; celui-ci d'ailleurs « ne tarissait pas en promesses de ne lui faire au- « cun mal. Il laissa donc entrer la queue, et cela « une fois fait, le renard, soi-disant pour plus de sé- « curité, ferma la porte à clef en dedans.

« Les deux prétendus amis s'assirent alors en face « l'un de l'autre près du feu, sur lequel se trouvait « un vaste pot d'eau bouillante destinée à cuire le « souper du lièvre. Mais ce dernier, s'inquiétant de se « trouver aussi rapproché du renard, ne parlait que

« peu; l'autre, de son côté, était également silen-
« cieux, et il semblait avoir son idée tournée vers
« quelque objet fort plaisant, car il souriait et fai-
« sait charmante figure. Il fixa pendant si long-temps
« ses regards sur son compagnon que celui-ci en
« fit la remarque; mais, cachant son trouble autant
« qu'il put, il lui dit : Voisin renard, qu'est-ce qui
« vous plaît donc tant, pourquoi vos dents brillent-
« elles si vivement? C'est, dit le renard avec une
« grimace qui fit trembler l'autre, parce que j'ai
« hâte de me repaître de quelques uns de vos ten-
« dres os. Cependant le lièvre ne perdit pas entière-
« ment sa présence d'esprit, et, semblant n'attacher
« que peu d'importance à ce qu'avait dit le renard,
« il marcha avec indifférence vers la fenêtre, et con-
« tinua à y regarder pendant quelques instans. A la
« fin le renard à son tour observa: Que regardez-vous
« donc là avec tant d'attention, monsieur le lièvre?
« — J'épie seulement, répondit l'autre, les mouve-
« mens du chasseur et de ses chiens qui nous ap-
« prochent de plus en plus. — Le chasseur et ses
« chiens! reprit le renard; pour l'amour de Dieu,
« cher lièvre, cachez-moi quelque part; je crains
« que, s'ils viennent ici près, ils n'enfoncent votre
« porte pour me venir prendre. — Vous pouvez
« vous cacher en cette boîte, dit l'autre, si vous le
« désirez, lui en montrant une et l'ouvrant. Le re-
« nard y sauta de suite; le lièvre en ferma le cou-
« vercle et y tourna la clef. Comme il s'occupait avec

« une vrille à y percer un nombre d'ouvertures:
« Pourquoi faites-vous cela? lui demanda le renard.
« — Afin que vous ayez plus d'air. Et le lièvre de
« continuer à percer jusqu'à ce que la couverture
« de la boîte fût entièrement perforée. Prenant
« alors de l'eau bouillante dans une *gourde* (1), il
« la versa sur le renard, qui s'écria : Lièvre, votre
« maison est remplie de puces, je les sens qui me
« mordent par tout le corps. Le lièvre répondit à
« cette exclamation en versant une seconde gourde
« d'eau bouillante sur le renard, qui vit bientôt que
« ce n'étaient pas les puces qui le gênaient. Il vou-
« lut ouvrir le museau pour crier, et reçut tout le
« contenu de la bouilloire dans le gosier, ce qui mit
« fin à ses jours. »

Nous laissons au lecteur à chercher lui-même la morale du conte qui précède. Peut-être ne sera-t-il pas éloigné de la trouver dans le châtiment justement infligé à l'ingratitude, ce crime que les lois ne peuvent atteindre et qui n'en est que plus odieux dans ses effets et ses conséquences sur la société. Si, en réalité, la reconnaissance est la mémoire du cœur, malheur du moins à celui qui ne peut trouver sa félicité dans l'exercice de cette mémoire-là !

---

(1) Gourde ou courge, petite citrouille desséchée dont les nègres se servent pour tasse ou écuelle.

Ve PARTIE.

Sciences. — Législation. — Jurisprudence. — Sciences naturelles.

CHAPITRE Ier.

Navigation, astronomie : Logan, Godfrey, Ewing, Bowditch, Rittenhouse, West, Fulton, Winthrop. — Effets des recherches philosophiques et de la science sur l'homme et le chrétien. — Météorologie : Redfield ; journal américain des sciences et des arts, par le professeur Benjamin Silliman ; journal de l'institut de Franklin, à Philadelphie ; société philosophique de la même ville ; académie des arts et des sciences de Boston.

Au nombre de ceux qui, à une époque déjà éloignée, s'occupèrent de la culture des sciences, vient naturellement se placer *James Logan*, descendu d'une famille de quakers qui, en compagnie de Williams Penn, le fondateur de la Pensylvanie, y émigrèrent en 1699. Pendant plusieurs années il remplit les plus hautes fonctions dans cette colonie.

Long-temps avant sa mort, qui eut lieu en 1751, à l'âge de soixante-dix-sept ans, il s'était retiré à Stanton, sa campagne, à deux lieues de Philadelphie, où, au milieu de ses livres, il s'adonna avec ardeur à la culture des lettres et des sciences. Il était principalement versé dans les langues mortes,

dans le français et l'italien, et possédait des connaissances profondes en philosophie, dans les mathématiques et dans la physique, ainsi qu'il est clairement démontré dans divers de ses écrits en latin qui ont subi plusieurs réimpressions européennes. Parmi celles-ci, se trouve un écrit intitulé : *Experimenta meletemata de plantarum generatione*, ou *Expériences sur le maïs d'Amérique*, publié en latin à Leyde en 1739, et ensuite republié à Londres en anglais. Plus tard il traduisit le traité de Cicéron *de Senectute*, publié à Philadelphie en 1774, avec une préface, par le docteur Benjamin Franklin. A sa mort, il laissa aux habitans de Philadelphie un monument durable de sa bienfaisance éclairée, en leur léguant sa bibliothèque, maintenant appelée *Bibliothèque Logancienne*, produit de cinquante années de recherches, et qu'il destina à l'amélioration de l'intelligence de ses concitoyens. A cette époque, c'était la collection la plus étendue et la mieux choisie qui existât dans le pays.

Afin de donner une idée du caractère bienveillant de Logan, de son amour pour les sciences, et afin aussi de présenter à nos lecteurs le nom et les qualités d'un autre personnage qui les cultiva utilement pour le genre humain, nous empruntons de l'excellent ouvrage de M. Walsh la lettre suivante, écrite par Logan au docteur Edmond Hadley, vice-président de la société royale à Lon-

dres, au sujet de l'invention, par Thomas Godfrey, également Pensylvanien, du cadran maritime à réflecteur.

« Encouragé par les faveurs qui m'ont été prodi-
« guées à Londres en 1724, je prends la liberté de
« vous communiquer une invention à laquelle,
« soit qu'elle tourne à bonne fin ou non, on accor-
« dera, j'espère, toute attention. Voici ce dont il
« s'agit :

« Un jeune homme de ce pays, vitrier de métier,
« Thomas Godfrey, qui n'eut d'autre éducation que
« d'avoir appris à lire et à écrire, et les premières
« règles de l'arithmétique lorsqu'il était en appren-
« tissage chez une pauvre femme du métier, ayant
« rencontré par hasard un livre de mathématiques,
« en prit tellement le goût de l'étude, que, par
« la seule force de son génie naturel et sans l'aide
« d'aucun professeur, il s'en rendit bientôt maître
« aussi bien que de tous les autres ouvrages qu'il put
« emprunter à ses connaissances; et s'apercevant
« qu'il y avait plus à glaner dans les ouvrages la-
« tins, il s'appliqua, seul et malgré tous les obsta-
« cles, à acquérir cette langue jusqu'à ce qu'il fût
« parvenu à comprendre les auteurs qui traitaient
« des mathématiques. La première nouvelle après
« cela que j'en eus, c'est qu'il vint en personne me
« demander de lui prêter les *Principia* de Newton.
« Lui ayant demandé qui il était, je fus, à sa ré-
« ponse, réellement surpris de sa demande; mais,

« après avoir quelque temps causé avec lui, il fut « le bienvenu pour ce livre aussi bien que pour « tous ceux que je possédais. Il y a *environ dix-* « *huit mois* que ce jeune homme m'annonça avoir, « depuis quelque temps, songé à un instrument « ayant pour but de mesurer les distances des étoi- « les par le moyen de *speculum* réflecteurs qu'il « pensait pouvoir être utiles en mer; et peu de « temps après il me montra un cadran nautique « ordinaire auquel il avait adapté deux morceaux « de miroir, de telle manière que, à quelque dis- « tance qu'elles fussent l'une de l'autre, il établissait « une coïncidence entre deux étoiles quelconques.

(*Ici se trouve une définition de l'instrument*).

«.....Si la méthode de découvrir la longi- « tude par le moyen de la lune doit recevoir une « récompense; et si cet instrument qui, suivant ce « que j'ai pu apprendre, est une invention nou- « velle, est de quelque utilité dans cette décou- « verte, dans ce cas j'en recommande l'auteur à « *ta* justice et à *ta* bienveillance. Il gagne son « pain et celui de sa famille (car il est mari et père) « à la sueur de son front et dans un rude métier. « *Il avait commencé à faire des tables lunaires* « *sur les mêmes principes que les tiennes; mais* « *ayant dernièrement mis entre ses mains une* « *copie de celles qui, depuis plusieurs années,* « *quoique imprimées mais non publiées, sont en*

« *dépôt chez Innys, Godfrey les ayant beaucoup* « *approuvées, il s'est désisté des siennes.* »

Il résulte de l'examen des faits et des documens qui s'y rattachent que le célèbre cadran à réflecteur, réclamé comme étant la découverte de Hadley, vice-président de la Société royale de Londres, en 1731, avait été au contraire inventé par le vitrier américain Godfrey, en 1730; qu'il fut éprouvé en mer pendant cette même année, et rapporté à Philadelphie en février 1731. Quoi qu'il en soit de cette question de priorité, entre un pauvre artisan gagnant sa vie à la sueur de son front et le haut dignitaire de la Société royale d'Angleterre, toujours est-il que le moins que l'on puisse accorder au premier, c'est d'avoir simultanément, et sans en avoir aucune connaissance, fait la même découverte que Hadley, et, en dépit de la misère et de tous les obstacles qu'elle engendre, d'avoir pu acquérir la connaissance si difficile du latin et des autres langues, afin de s'en servir comme moyen d'arriver à une fin des plus utiles aux connaissances humaines.

Nathaniel Bowditch naquit à Salem, état du Massachussetts, le 26 mars 1773. Il était le fils d'un honnête tonnelier, qui par son travail avait peine à nourrir ses sept enfans. Dès son plus jeune âge, Bowditch montra de grandes dispositions pour l'étude; mais les moyens de son père ne lui permettant plus de continuer, il devint nécessaire de le retirer de l'école, et il fut placé comme apprenti, puis ensuite en qualité de commis dans le magasin d'un constructeur de navires. C'est là que dans les momens qu'il dérobait à son état, il donna les premiers indices de son goût pour les mathématiques et les sciences exactes. Et en effet, à l'âge de quinze ans, il composa seul un almanach contenant tous les tableaux nécessaires, les calculs des éclipses et des autres phénomènes, et même jusqu'aux prédictions ordinaires du temps.

Une carrière s'annonçant ainsi ne pouvait rester sans résultat. Son premier voyage en mer eut lieu en 1795. Il dura une année, pendant laquelle on eut maintes preuves de l'aptitude de son génie pour l'astronomie et la science de la navigation qui en fut la conséquence. Ce n'est pas là un esprit ordinaire, qui, non content de franchir audacieusement le cercle trop étroit dans lequel il se meut, pour tenter les périls de la navigation, s'élance

encore dans l'étude de la science qui explique le système de l'univers et nous révèle le mécanisme des cieux; c'est là l'une des plus grandes exaltations humaines; et, tout en les lisant, on se laisse entraîner à l'idée que les Galilée, les Kléper et les Newton durent appartenir à une classe d'êtres supérieurs aux autres hommes. L'astronomie possède un charme qui lui appartient en propre. Elle a tout pour elle, poésie et philosophie, puisque, détachant des affaires d'ici-bas, elle porte à la contemplation du sublime, à la reconnaissance envers l'Être suprême, à la pratique par conséquent de la vertu.

Dans le cours de ses voyages maritimes, Bowditch, qui navigua bientôt en qualité d'officier, mettait tous ses efforts à instruire les marins sous ses ordres; circonstance si bien connue que l'on préférait toujours engager au service les hommes qui avaient navigué avec lui. On raconte à ce sujet qu'un jour le capitaine, n'entendant pas joyeusement causer comme de coutume les hommes de son équipage, s'avança par curiosité, afin de voir ce qu'ils faisaient. A son grand étonnement, il les trouva réunis à l'abri de la chaloupe, les uns ayant un livre à la main, d'autres du papier, les autres une ardoise, et tous laborieusement occupés à discuter les importantes questions des tangentes, sécantes, hauteurs, profondeurs et réfraction. « Eh « bien ! Jack, dit l'un, que trouves-tu, toi ? — Moi,

« répondit l'autre, je trouve le sinus. — Mais moi, « dit encore un autre, je dis que ce n'est pas cela, « car j'ai le *cosinus*. »

En 1800, lorsqu'il n'avait que vingt-sept ans, Bowditch composa un ouvrage élémentaire, intitulé : *Nouveau navigateur pratique des États-Unis*. La preuve de son utilité se trouve dans le fait que, depuis quarante années, cet ouvrage, avec ses tables et ses calculs, est presque exclusivement le seul guide du navigateur américain ; et l'on sait si cette navigation est répandue, et combien depuis elle s'est développée sur toutes les mers du globe.

En 1806, parut une superbe carte des ports de Salem, Beverley, Marblehead et Manchester, qui lui prit trois années à exécuter. En outre du livre que nous allons mentionner, les différentes publications, presque toutes sur la navigation et l'astronomie qui ont paru, soit dans les revues et journaux scientifiques, soit en forme de brochures, s'élèvent jusqu'à vingt-trois.

C'est en 1815 qu'il entreprit le grand œuvre qui devait placer sa vie dans la catégorie de celles des hommes les plus distingués dans les sciences ; nous voulons parler de la traduction, avec annotations et commentaires, de la *Mécanique céleste de La Place*. Dans l'admiration que lui causa l'étude de cet ouvrage célèbre, Bowditch s'aperçut bientôt qu'il semblait avoir été écrit pour les savans, à l'attention desquels l'auteur soumet ses calculs et

leurs interférences, sans s'inquiéter si ces explications pourront être utiles au delà du cercle dans lequel il suppose être. De telle sorte que cette voie céleste qu'une si grande multitude d'yeux ont intérêt à parcourir, est pour eux fermée, et ne reste ouverte que pour ceux qui s'y sont d'abord initiés par une étude longue et ardue. C'est au point que Bowditch assure que chaque fois qu'il rencontrait dans cet écrit la phrase ordinaire de l'érudit astronome : *il est donc clairement démontré*, il se préparait, par de nombreux et longs calculs, à rechercher et à s'expliquer à lui-même et aux autres *pourquoi* le vrai est ainsi évident. Il ne voulait pas qu'il en fût ainsi, et résolut que, Dieu aidant, il mettrait à la portée des gens du monde, comme elle l'était déjà à celle des savans, l'une des œuvres les plus sublimes qui soient sorties de la main de l'homme. Il eut du moins la satisfaction de voir ses longs travaux en partie récompensés par la sanction qu'y donna le grand astronome. M. La Place, assure-t-on, déclara que non seulement Bowditch avait noblement compris et clairement rempli sa tâche, mais qu'il lui avait fait remarquer à lui-même plusieurs erreurs dans lesquelles il était tombé.

N'eût-ce été qu'une simple et correcte traduction de la *Mécanique céleste*, Bowditch n'en eût pas moins pour cela rendu un immense service à son pays et à l'Angleterre, en faisant connaître à tous

les hommes parlant la langue si répandue de ces deux pays, les calculs et les inspirations d'un homme aussi justement célèbre que La Place; mais Bowditch n'a pas simplement reflété dans une langue ce qui avait été dit dans une autre; il a commenté, annoté, et tellement ajouté au texte, que son ouvrage est presque le double de l'original.

Voici toutefois comment il explique lui-même le but qu'il s'était proposé en mettant la main à l'œuvre. Parlant de l'ouvrage de La Place, il dit :

« L'objet de l'auteur, en composant cet ouvrage, « ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface, fut de « réduire, par des principes sévères de mathématiques, tous les phénomènes connus du monde à « la gravité, et de compléter l'examen des mouvemens des planètes, des satellites et des comètes « qu'avait commencé Newton dans ses *Principia*. « Il accomplit ceci d'une façon qui, pour sa symétrie et sa perfection, mérite la plus haute approbation; mais en raison de la manière abrégée « avec laquelle les calculs analytiques ont été faits, « bon nombre de personnes, douées d'ailleurs d'un « goût décidé pour les études mathématiques, ont « eu de la difficulté à les comprendre, à cause du « temps et du travail nécessaires pour insérer les « démonstrations intermédiaires qui leur étaient « indispensables, afin de suivre l'auteur dans ses « raisonnemens. Remédier à cet inconvénient a été « l'objet principal du traducteur dans ses notes. »

Cette modestie avec laquelle il se place simplement parmi les annotateurs et les traducteurs n'est pas le moindre des mérites d'un auteur qui, comme nous l'avons démontré, peut, par ses nombreuses et savantes additions, être justement classé parmi les auteurs originaux.

Le premier volume de l'ouvrage fut rendu public en 1829, le second en 1832, le troisième en 1834; chaque volume contient environ mille pages d'impression in-4°. Le quatrième et dernier volume était à peine complet en 1838, lorsqu'il mourut.

C'est avec vérité que l'on a comparé entre eux Bowditch et Franklin, deux des hommes les plus versés dans les sciences qu'ait produits l'Amérique; et, en effet, tous deux s'élevèrent également par leur propre mérite de l'obscurité et de l'état de pauvreté dans lesquels ils naquirent. Tous deux, à l'âge de dix ans, eurent à abandonner leur école pour aller aider leur père dans leurs travaux journaliers. Tous deux aimaient passionnément la lecture; tous deux, enfin, avaient des habitudes prononcées d'industrie, de persévérance et de sobriété.

L'extrait suivant du journal américain des sciences et des arts, d'octobre 1838, dans lequel nous avons puisé quelques uns de nos détails, donnera quelque idée de la bonté du cœur de l'homme accompli qui est l'objet de cet article.

« Le docteur Bowditch venait de préparer un

« plan du port de Salem, qu'il comptait bientôt « rendre public. Ce plan avait été le résultat de « beaucoup de travail et d'un soin particulier. Un « individu de l'endroit s'en était emparé par un « moyen clandestin, et il eut l'impudeur d'en an- « noncer l'impression comme étant son propre ou- « vrage. Ce fut trop pour Bowditch. Il se rendit in- « continent vers l'individu qu'il apostropha vive- « ment ainsi : Misérable! comment osez-vous ainsi « vous conduire? Qu'entendez-vous par là? Si vous « persévérez dans votre coupable intention, je vous « poursuivrai de toute la rigueur des lois. Le pau- « vre malheureux trembla comme la feuille à cette « exclamation d'indignation, et demeura interdit, « car la colère du docteur lui semblait terrible. « Bowditch s'en retourna chez lui, et s'endormit « sur l'effet de sa menace. Ayant le lendemain en- « tendu dire que l'homme était extrêmement pau- « vre, et que la misère de ses enfans l'avait poussé « à commettre cet audacieux plagiat, sa sensibilité « en fut touchée, son cœur s'attendrit, et sa colère « s'évapora comme de la cire exposée au feu. Re- « tournant donc de nouveau vers l'homme, il lui « dit : Vous eûtes tort, et vous ne l'ignorez pas, de « vous approprier le fruit de mes travaux. Mais on « m'a dit que vous êtes pauvre et avez une famille « à nourrir. J'ai compassion de vous, et veux vous « aider. Cette carte que vous annoncez à tort « comme étant votre ouvrage n'est pas achevée, et

« elle contient des erreurs qui vous eussent fait « honte aussi bien qu'à moi, si vous l'eussiez impri- « mée ainsi que vous l'avez trouvée. Voici ce que je « compte faire. Je complèterai ce plan, corrigerai « les erreurs; vous le publierez alors pour votre « propre compte, et je placerai mon nom en tête « des souscripteurs. » De telles actions n'exigent pas de commentaires.

Ses derniers momens sont décrits d'une manière si touchante par son biographe, que nous les donnons dans son propre langage :

« Le matin du jour de sa mort, sa vue s'étant « beaucoup affaiblie, et sa voix presque éteinte, il fit « appeler ses enfans autour de son lit, et, les pla- « çant suivant leur rang d'âge, il s'adressa à cha- « cun d'eux en particulier, puis il ajouta : Vous « voyez bien que je puis vous distinguer tous; je « vous donne maintenant ma bénédiction. Mon heure « est arrivée. Suivant ta promesse, permets, ô Sei- « gneur, à ta créature de partir en paix ! Telles fu- « rent ses dernières paroles, après lesquelles on « l'entendit dire tout bas les mots *joli, agréable, su- « blime;* mais on ne put savoir s'il entendait par là « exprimer le bonheur de sa position en se voyant « entouré, ainsi qu'il l'était en ce moment, de ceux « qui l'aimaient; ou bien s'il n'avait pas déjà aperçu « au monde des esprits, une première vue des cé- « lestes joies. Quelques instans après son âme s'en- « vola, et la fin de cet homme fut le repos. Il ne

« manquait qu'une telle mort pour compléter une « telle vie, pour couronner et achever un aussi « beau caractère. Il mourut un vendredi, le 16 « mars, ayant presque accompli sa soixante-cin- « quième année. »

Dans l'année 1761, une éclatante occasion s'offrit à l'appréciation et à l'étude des astronomes et des mathématiciens; ceux d'Amérique ne faillirent pas dans cette mémorable circonstance. Il s'agissait du passage, en cette année, de la planète de Vénus sur le disque du soleil. Les savans de la France et de l'Angleterre, comme ceux de l'Amérique, s'appliquèrent, chacun dans leur sphère respective, à déterminer quel serait, sur la surface du globe, le lieu le plus propice aux observations les plus précises et les plus correctes. Au nombre des astronomes et mathématiciens américains qui se distinguèrent par leurs travaux sur cette matière, on remarqua particulièrement Ewing, Rittenhouse et Winthrop. Ces hommes étaient non seulement distingués pour leur savoir dans les mathématiques, mais encore pour leurs connaissances dans les arts et les lettres; et, quant aux calculs faits dans le monde entier sur l'apparition du phénomène cité, il a été dit par des philosophes d'Europe, que ceux faits en Amérique avaient été les plus justes d'entre tout ce qui avait été offert à la publicité.

Rittenhouse devait à lui seul toute sa célébrité.

Né dans la Pensylvanie, en 1752, il fut son propre instructeur, et, dès son berceau, pour ainsi dire, il s'occupa de mathématiques. Il apprit presque seul le métier d'horloger, que son génie perfectionna. Sans assistance aucune, il étudia et sut comprendre Newton. Des principes de Newton il passa aux *fluxions*, dont, pendant quelque temps, il se crut le seul inventeur, et comme il était certainement l'un des inventeurs originaux. Il inventa un instrument des plus ingénieux et des plus corrects pour l'observation des planètes, et dès que ses observations sur le passage de Vénus furent connues en Europe, les honneurs académiques lui arrivèrent de tous les côtés. Le célèbre poète Barlow, auteur de la *Vision de Colomb*, célébra dans ses chants le génie de Rittenhouse :

> Contemplez le sage Rittenhouse, à l'œil ardent,
> Qui soulève le tube clairvoyant et perce la nue étoilée;
> A sa vue, les systèmes semblent se mouvoir en cercles [réguliers,
> Et le pôle central se dore de rayons plus resplendissans.

Benjamin West, autre mathématicien de distinction, était aussi, lui, l'artisan de sa célébrité; mais nul, après Rittenhouse, ne se distingua, dans les observations planétaires de 1761, au delà du professeur Winthrop qui prit la peine de faire un voyage à Saint-John, Terre-Neuve, afin de mieux étudier le passage de Vénus. Le 6 juin de cette année, il y

eut le bonheur de jouir d'une belle et claire matinée, pendant laquelle il consigna ses précieuses observations sur ce phénomène. On lui doit plusieurs traités sur les comètes et les tremblemens de terre. Winthrop était, en outre, un homme d'une grande piété. « Il avança, au sujet de la révélation, « nous assure-t-on, ce que peut-être aucun mathé- « maticien n'avait dit avant lui, que la lumière je- « tée par elle (la révélation) sur la doctrine de l'état « futur avait pour lui toute la valeur d'une dé- « monstration. On a souvent supposé, continue « M. Knapp, que les profondes recherches de la « science et de la philosophie étaient incompa- « tibles avec la religion : mais tel a été rarement le « cas, dans notre pays, du moins; car, et le sage et « le savant ont également senti la nécessité d'un « état futur, afin de satisfaire leur passion pour « des connaissances qu'ils savaient exister, et qui, « cependant, leur semblaient être au delà de la por- « tée de l'intelligence de l'homme dans sa condi- « tion actuelle. Les suppôts insignifians de quelque « croyance humaine ont souvent pris un déni de la « vérité et de l'efficacité de leur croyance pour de « l'incrédulité sur la grande doctrine de la révéla- « tion. Plus le point de vue est élevé, plus le coup « d'œil est pénétrant; en proportion de l'utilité « d'examen, se trouvent l'énergie et la force avec « lesquelles l'homme ressent sa propre nature, et

« plus aussi il aspire avec ardeur à ce qu'elle soit « épurée et élevée. »

Robert Fulton a droit à une place parmi les hommes qui ont appliqué la pratique à la théorie et qui ont, par ce moyen, élargi le cadre d'utilité de la science. En 1796, on lui devait déjà un traité pratique de l'art de *canaliser*, c'est-à-dire de rendre les rivières navigables nonobstant les courans et les rapides, art qui, depuis, a reçu une si grande extension, particulièrement en Amérique. Toutefois, la grande célébrité de Fulton est due plus spécialement à l'application du principe de la vapeur à la navigation, résultat si immense dans ses conséquences, que le travail de cet homme extraordinaire a tout le caractère et tout le mérite de la découverte même du principe moteur. Il ne peut manquer de génie, celui-là qui sait donner la vie à la matière.

La science de la météorologie paraît être encore dans l'enfance, surtout si on la compare aux autres sciences qui toutes, à quelques exceptions près, ont fait des pas si prodigieux dans la carrière du progrès. Nous connaissons l'air et les élémens qui le composent; nous savons apprécier les influences atmosphériques sur le système humain. Familier avec l'air qui le fait vivre, lorsque serein et en paix, il règne autour de lui, l'homme ne comprend cependant rien aux passions et aux colères de cet élément. Soit que la trombe vienne tout à coup

engloutir sa barque, que le tourbillon soulève la vague, que la tempête gronde au dessus de sa tête ou sème autour de lui la désolation, toujours est-il qu'aucune voix humaine ou divine ne vient lui dire d'où procède tout ce déchaînement, toute cette furie!

C'est ce dont s'est sérieusement occupé un savant de New-York, M. W. C. Redfield, dans plusieurs publications qui ont pour objet d'expliquer, d'après de nombreuses expériences faites principalement aux Antilles et sur les côtes de l'Océan, en Amérique, le principe des tempêtes et des vents. N'ayant ici qu'un espace fort limité pour rendre compte de cet important ouvrage, nous nous bornerons à signaler une remarque générale de M. Redfield, remarque intéressante pour les habitans des deux hémisphères; à savoir, que le grand circuit des vents, dont les alisés font partie intégrale, est presque uniforme dans tous les grands bassins océaniques, et que le courant de ces circuits et de leur retour tempêtueux est, dans l'hémisphère méridional, dans une direction opposée à ceux de l'hémisphère septentrional, ce qui produit une différence relative dans les phases générales des tempêtes et des vents dans les deux hémisphères. Toutefois, c'est un sujet qu'il faut étudier spécialement pour le comprendre parfaitement, et qui ne peut s'expliquer par de simples extraits. M. Redfield semble avoir persuadé le monde sa-

vant qu'il a, par ses travaux, fait un grand pas dans la statistique et la théorie philosophique des tempêtes et des vents.

La Revue d'Edimbourg qui, en Europe, est reçue par beaucoup de personnes comme autorité en matière de science et de littérature, fait, ainsi qu'on le verra dans la citation suivante, la part de mérite de notre auteur, dont elle assimile les travaux à ceux de l'un de ses savans compatriotes, M. le colonel Reid, qui aussi a étudié le même sujet :

« Convaincus, ainsi que nous le sommes, de l'im-
« mense importance de ce sujet, nous conjurons
« sincèrement M. Redfield et le colonel Reid, dont
« les noms seront désormais identifiés avec lui, de
« poursuivre leurs précieux travaux, et d'engager
« leurs gouvernemens respectifs à faire des arran-
« gemens convenables, afin d'assurer des recher-
« ches plus efficaces sur l'origine et les lois de ce
« violateur des mers. S'il nous est impossible de
« le forcer à se tenir en paix, ne pourrions-nous,
« du moins, établir une police éclairée qui décou-
« vrît ses embuscades et épiât ses mouvemens ? Si
« les liens de fer et les barreaux forgés par l'art ne
« peuvent protéger nos habitations flottant sur les
« mers contre l'esprit déchaîné des tempêtes, nous
« pourrions, du moins, aller sur ses traces et le
« suivre sur la route que marque sa furie. Si, sur
« la terre, l'homme ne peut se garantir, au moyen
« des enceintes ordinaires de pierre, qu'il a vitri-

« fiées, de ses murailles; et si ces derniers auxi-
« liaires de la science viennent à lui manquer,
« qu'il sache du moins quand il faudra qu'il se
« procure un lieu de retraite souterrain pour lui
« et les siens. Partout où il peut se trouver abri
« et sécurité, soit par le moyen de la fuite ou de
« l'évasion, soit par celui de la résistance; là où
« une direction différente donnée ou une force
« opposante sont des remèdes, la science humaine
« peut beaucoup faire pour faciliter l'un ou pro-
« curer l'autre. Ce n'est que sur la contagion invi-
« sible qui opère en plein jour, sur l'ennemi qui
« n'a pas d'habitation fixe et qui ne sonne pas l'a-
« larme pour annoncer son approche, ce n'est que
« sur ceux-là que la science n'a acquis aucun pou-
« voir, contre lesquels elle ne peut, par consé-
« quent, étendre son bras protecteur (1).»

C'est bien ici le lieu de signaler à l'attention des savans le *Journal américain des sciences et des arts* (2), rédigé depuis un grand nombre d'années

---

(1) Au moment de terminer le présent article, il nous est communiqué un rapport des plus favorables, de l'Institut Royal, sur les habiles travaux de M. Espy, autre savant américain, qui, suivant ce document, a répandu de nouvelles lumières sur la science météorologique. Décidément, nos philosophes sont en bonne voie de s'emparer des sceptres d'Éole et de Borée.

(2) Chez Bossange, quai Voltaire.

avec une rare habileté, et publié par le professeur Benjamin Silliman, de New-Haven, homme dont les travaux et les connaissances étendues ont beaucoup contribué à l'avancement des lumières, principalement dans les arts mécaniques et les sciences pratiques.

Nous pouvons également citer le *Journal de l'Institut de Franklin*, à Philadelphie, spécialement destiné aux sciences mécaniques et physiques. Le caractère de ce journal mensuel, qui justifie bien le patronage sous lequel il paraît depuis long-temps, témoigne suffisamment de son utilité. La société américaine philosophique de Philadelphie, celle d'histoire de la même ville, et l'académie des arts et des sciences de Boston ont, chacune, publié plusieurs volumes de leurs opérations respectives et de leurs procédés scientifiques. Ces recueils divers témoignent de l'attention que l'on porte en Amérique à ces branches utiles de la littérature.

CHAPITRE II.

ARCHÉOLOGIE. — PHILOLOGIE.

Étude de l'histoire humaine.

Auteurs : Gallatin, Duponceau, Cass, Delafield, Mc Culloh ; Sequoyah, Indien, inventeur de l'alphabet Cherokee.

L'étude de l'anthropologie ou de l'histoire de l'espèce humaine a fait d'immenses progrès depuis Hippocrate, qui attribuait les diverses conformations des têtes humaines soit aux artifices employés par des mains étrangères, soit à l'influence des lieux, de l'air et des eaux ; ainsi que depuis Pline, qui allait encore plus loin en assignant la couleur de la peau des nègres à la propriété de l'eau d'un fleuve dans lequel ils avaient coutume de se baigner.

De nouvelles lumières ont été répandues sur cette branche de la science par les travaux intelligens des Linnée, des Buffon, des Blummenbach, des Flourens, des Garot, des Virey, Camper, Edwards, des Courtets de l'Isle et des Saint-Vincent ; de sorte qu'en consultant ces auteurs conjointement avec les Newton, les Cabanis, les Cuvier, les Desmoulin et les Foissac, sans compter la suite nombreuse des apôtres de la physiologie du cerveau et du système de Gall, on peut espérer enfin

arriver à une filiation qui mette sur la vraie voie de l'histoire de la race humaine.

Mais, quelque précieuse que soit la savante théorie des hommes distingués que nous avons cités, quels que soient les avantages dont ils ont pu jouir en puisant aux sources innombrables que leur présentaient les *Recueils bibliophiques de l'ancien monde*, on ne peut nier toutefois que de tels travaux ne reçussent un nouvel éclat par l'application de la pratique et de l'expérience personnelle à la théorie. C'était surtout aux régions dans lesquelles erraient encore quelques peuplades dans leur état primitif et que la civilisation n'avait pas encore atteintes, que l'on pouvait étudier avec plus de fruit et d'espérance d'un résultat utile, les voies de l'homme depuis sa création jusqu'à nos jours. Cet avantage, notre position nous l'a donné; et c'est ainsi que, réunissant le pouvoir de l'observation aux préceptes de la science, MM. Gallatin et Duponceau, deux noms que leur prééminence rend dignes d'être mentionnés ensemble, sont venus ouvrir, après leurs devanciers, une riche mine que les contemporains, sans doute, aimeront à explorer.

Déjà, depuis long-temps, M. Jefferson avait remarqué qu'il n'était pas de meilleure preuve de l'affinité des nations que celle contenue dans leur langage; et que, par conséquent, la connaissance des dialectes parlés par les tribus américaines four-

nirait l'évidence de leur origine première. Il commença donc lui-même à contribuer à cette œuvre en recueillant tout ce qu'il lui fut possible alors de se procurer au sujet des langues indiennes.

Telle fut également l'opinion de M. Gallatin qui, avec l'aide du temps, de l'expérience et d'un esprit élevé, a doué la littérature américaine d'un ouvrage inappréciable sous le titre de *Synopsis des tribus indiennes, à l'est des montagnes Rocheuses et dans les possessions anglaises et russes de l'Amérique du Nord.* — Il commence par une histoire des Indiens depuis les temps les plus reculés, sans se laisser décourager par l'obscurité qu'elle oppose dans les *trente-sept siècles* écoulés depuis la dispersion de Babel jusqu'à l'arrivée de Colomb à San-Salvador. A cette époque, en 1492, on sait que les Indiens se trouvaient répandus sur tout le continent, entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique, et de la Patagonie à la mer Arctique. Ces populations, au moyen d'une carte attenante à l'ouvrage, nous sont montrées par M. Gallatin à deux époques distinctes, séparées entre elles par deux siècles, c'est-à-dire en 1600 et 1800. C'est uniquement en rassemblant un grand nombre de vocabulaires et de grammaires des langues indiennes, et avec un système régulier d'annotations donnant à chaque mot l'accent qui lui est propre, et en faisant la distinction des mots et des phrases simples, des mots et des phrases composés; c'est par ce

seul et unique moyen que l'on pouvait atteindre à la connaissance de la philologie indienne. En adoptant cette règle, que M. Gallatin a suivie avec un scrupule qui atteste bien son désir de ne présenter que ce qui est incontestable, il est arrivé, entre autres choses, à la conclusion que quatre-vingt-une tribus se partageaient l'espace qu'embrassent maintenant les possessions des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la Russie dans l'Amérique du Nord, et que ces quatre-vingt-une tribus indiennes, suivant l'analogie de leurs langages respectifs, avaient dû sortir originairement de vingt-sept familles ou racines.

Entre autres bienfaits du travail de M. Gallatin, il a rendu possible la rectification des graves erreurs entretenues même par des auteurs américains, et que l'état de la science ethnographique de leur temps n'avait pu encore faire disparaître. Ainsi on crut à tort autrefois que le langage indien ne possédait pas de pronoms, ni de prépositions. Quelques écrivains lui refusaient toute euphonie, toute accentuation, tandis qu'un autre encore le dépouillait des nombres; de sorte qu'entre l'enthousiaste qui en faisait en quelque sorte la langue des dieux et celui qui, au contraire, l'abaissait presque au niveau de l'aboiement d'un animal, il était difficile à l'investigateur impartial de s'y reconnaître. On peut donc dire avec assurance que les écrits de MM. Duponceau et Gallatin ont

contribué à jeter plus de lumières sur les Indiens et sur leur origine que ne l'ont fait ensemble tous ceux qui ont paru sur le même sujet depuis le temps de Christophe Colomb. Il résulte des faits rapportés par ces savans que les Indiens en nombre comparativement minime occupaient, en 1492, l'immense territoire compris entre les deux mers d'une part, et depuis la Patagonie jusqu'à la mer Arctique de l'autre. Chaque grande tribu ou famille occupait le district qui lui était échu, soit qu'elle fût, d'après M. Jefferson, autochthone ou originaire du lieu où elle se trouvait; soit au contraire, ainsi que semblent le penser MM. Gallatin et Duponceau, que la race y ait été plantée par quelques familles primitivement arrivées en Amérique par le nord de l'Asie. Quoi qu'il en soit de ces deux systèmes, chaque grande tribu possédait un certain territoire où elle exerçait la chasse, la pêche et quelque peu de culture. Là, ces peuplades vivaient à leur guise, ou plutôt y végétaient à leur manière. Là elles combattaient entre elles, se détruisaient et hâtaient ainsi le terme de leur dépopulation, dont les blancs apportaient plus tard le décret providentiel avec eux. Jamais on n'eut connaissance que, depuis la découverte, du moins, semblables aux Juifs, aux Grecs, aux Romains et aux Saxons, les Indiens émigrassent en masses régulières vers d'autres régions. C'est là un des traits caractéristiques de l'histoire d'Amé-

rique. Ainsi l'on vit les Caraïbes s'éteindre graduellement et disparaître à Hispaniola; les Powhatans, en Virginie, et les Indiens du Nord, dans la Nouvelle-Angleterre.

Nous ferons observer à cet endroit que cette répugnance marquée des Indiens à émigrer en masse vers des lieux plus propres à leurs habitudes nomades est, selon toute apparence, l'une des causes principales de la destruction qui les menace. Obstinément attachés aux pays qui les ont vus naître, ils s'y voient insensiblement entourés et pressés par le réseau de la civilisation, au joug de laquelle ils se refusent; et quelque noble que soit le sentiment qui les attache aux sépulcres de leurs ancêtres, on ne peut que regretter, dans l'intérêt de l'humanité, qu'ils n'aient pas, avant l'époque à laquelle le gouvernement fédéral a pris lui-même l'affaire en main, consenti à se porter avec leurs dieux domestiques dans les régions qui leur étaient offertes, au grand air, là où, les coudées franches, ils auraient pu sans gêner personne, donner l'essor à leurs propensions naturelles.

Pour en revenir à l'histoire du langage indien, notre espace ne nous permettant d'en indiquer que les points principaux, il est bon de savoir que les noms et les verbes sont transitifs, c'est-à-dire qu'au moyen de règles grammaticales, ils peuvent se transformer de l'un en l'autre. De plus, comme ils exigent un accord en nombre, en per-

sonne, en temps et en qualité, et comme l'espèce de transition indique si l'objet est animé ou inanimé, il s'ensuit que non seulement les adjectifs et les pronoms, mais encore les prépositions et la plus grande partie des conjonctions, toutes les particules et même quelques-unes de leurs interjections sont transitives.

L'action se trouve de suite rapportée au sujet, d'où il résulte que, le langage n'en étant pas écrit, il n'est pas d'*infinitif* régulier ; car il ne leur est jamais donné d'affirmer l'action, la passion ou l'existence, sans se reporter immédiatement à l'objet de l'action. On peut se faire une idée de la grande difficulté qui s'attache à la connaissance d'une langue marquée par de telles transitions et mutations. Ces transitions se font au moyen de deux mots génériques, IAH et ATTON, suivant que l'objet est animé ou inanimé. En ajoutant soit la *première*, soit la *syllabe accentuée* du second de ces mots à la racine du verbe, on forme les deux classes du transitif, ainsi qu'il suit :

Apportez-ahn.....	*Apportez-le* (lui).
Apportez-oan.....	*Apportez-le* (objet inanimé, comme un bâton, etc.).
See-ah.....	*Un homme.*
See-on.....	*Un rocher.*
Love-ah.....	*Ce garçon et cette fille.*
Love-oan.....	*Ce pain et cette viande.*

Mais l'espace que nous avons assigné à chaque

ouvrage a déjà été dépassé dans cette notice qui n'offre qu'une idée imparfaite du beau travail de M. Gallatin. Il pourra se féliciter, du moins, d'avoir contribué à chasser l'obscurité auparavant répandue sur l'histoire indienne, et d'avoir par là rendu un grand service à son pays et à la science.

Nous pensons qu'il n'est pas hors de propos d'indiquer ici un travail en philologie d'autant plus remarquable qu'il procède d'un indien Cherokee, Sequoyah, inventeur d'un alphabet du langage de ses tribus. Sequoyah n'est pas, il est vrai, de race pur sang, étant issu d'un blanc et d'une Indienne demi-sang; mais, comme il appartient essentiellement à la classe des peaux rouges, qu'il en avait les habitudes et toutes les allures, on peut assigner à sa grammaire la première place dans la littérature indienne.

Nous connaissons de son histoire que, dans sa jeunesse, au lieu de prendre part aux jeux bruyans des garçons indiens de son âge, il mettait son plaisir à des constructions ayant rapport aux arts mécaniques. C'était aussi lui qui labourait la ferme de sa mère. Aussi, ses goûts et ses inclinations le portant à se rapprocher journellement des blancs, il fut bientôt frappé de l'avantage que leur donnait sur ses compatriotes l'art de lire et d'écrire. Après de mûres réflexions, il se convainquit lui-même que les lettres représentaient des mots ou des idées, et que les premières étant toujours uniformes,

elles auraient continuellemeut la même signification. Sa première idée fut d'inventer des signes pour représenter des mots ; mais, à cause de leur nombre, s'apercevant bientôt de la difficulté d'un tel système, il conçut un alphabet représentant les sons, chaque caractère prenant la place d'une syllabe. Il arriva ainsi à former quatre-vingt-six caractères.

Dans l'accomplissement de sa tâche laborieuse, Sequoyah, comme tous les innovateurs dans les choses utiles, eut constamment à lutter contre l'ignorance des siens, ainsi que contre le ridicule dont ils l'abreuvaient. Quoique souvent il fût sur le point de succomber sous le poids de ces attaques, l'énergie de son esprit sut les combattre; et, grâce à lui, le langage cherokee est maintenant enseigné grammaticalement. La personne de Sequoyah est ainsi dépeinte par M. Mc Kenney :

« Le portrait de ce remarquable individu est du « plus grand intérêt. Il offre un aspect de dou- « ceur qui entraîne vers lui, et qui est entière- « ment exempt de cette expression cruelle et sau- « vage qui marque presque invariablement les « traits et caractérise le visage des Indiens améri- « cains et de leurs descendans. On n'y trouve au- « cune trace de la férocité du sauvage. Il ne pos- « sède ni l'œil pénétrant du guerrier, ni la stupide « apathie des moins intelligens de sa race. Le con-

« tour de la face et l'ensemble de l'expression aussi « bien que le vêtement sont essentiellement dans « le style asiatique, et ils pourraient victorieuse- « ment être cités en preuve de l'origine orientale « de nos tribus indigènes par ceux qui maintien- « nent cette théorie plausible. Non seulement il y « a intelligence et pensée dans ces traits, mais on « y rencontre encore une certaine finesse fémi- « nine, ainsi qu'une grande suavité qui caracté- « riseraient bien un sage d'Orient habitué à l'aise « et à l'indolence, et rien n'y indique une origine « américaine ou un esprit formé dans les forêts de « nos pays limitrophes de l'ouest. »

Le premier nom à insérer sur la bannière des philologues des États-Unis, et l'on pourrait peut-être dire du monde savant, est sans contredit celui du vénérable Duponceau de Philadelphie. S'il existait quelques doutes à ce sujet, ils disparaîtraient devant le fait de l'obtention par ce savant, en 1838, du prix *Volney*, proposé par l'Institut de France, sur cette question : « Déterminer le caractère gram- « matical des langages de l'Amérique du Nord, « connus sous les noms de Lenni-Lenape, Mohe- « gan et Chippeway (1). »

M. Duponceau, après M. Jefferson, qu'il a considérablement dépassé, est le premier écrivain

(1) *Mémoire de M. Duponceau*, Paris, 1838, in-8°, p. 464.

qui ait fourni au monde un système complet détaillé de la singulière construction et des originalités sans nombre des langages aborigènes du continent d'Amérique. Il peut être en réalité considéré comme le père de la philologie du Nouveau-Monde. Ses essais dans cette branche de littérature eurent leur origine dans sa correspondance avec le révérend Heckewelder, missionnaire qui, pendant de longues années, résida au milieu des Indiens. Ils prirent par la suite un plus grand développement, et on les trouve consignés dans les *Rapports de la société philosophique de Philadelphie de* 1816 *à* 1819, dont, aussi bien que la société historique, il est depuis longtemps le président. Depuis cette dernière époque, M. Duponceau n'a pas un instant cessé de recueillir tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur la science des langues. Ses utiles travaux sont venus, comme nous l'avons déjà dit, aboutir dans son *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, mentionné plus haut, et dignement couronné par l'Institut de France.

Nous voudrions pouvoir suivre M. Duponceau dans les vues larges et compréhensibles qu'il prend des divers langages du nouveau continent; mais nous nous trouvons restreint à signaler uniquement les points saillans de ses observations et les conclusions radicales qu'il en déduit. Ainsi, de ses investigations, par exemple, découle la conclusion

que les dialectes américains, d'une extrémité du continent à l'autre (à quelques rares exceptions près), forment une classe ou famille distincte qu'à raison de leur caractère composé il dénomme *polysinthétique*.

Il établit suffisamment aussi ce système de combinaison ou de coalescence par lequel une ou plusieurs idées peuvent être exprimées par le même mot en y ajoutant une ou plusieurs syllabes ou des mots même tout entiers, à la volonté de celui qui parle. On conçoit aisément la difficulté inséparable d'une langue qui, parlée, diffère essentiellement, par ce dernier fait, de celle qui est écrite, car les transpositions étant basées sur le plus ou le moins d'imagination de l'interlocuteur, il s'ensuit que le linguiste ne se trouve qu'à la moitié du chemin lorsqu'il s'est parfaitement rendu maître des règles de la grammaire. Une seconde vie lui est presque nécessaire pour se familiariser avec l'arbitraire des conventions et des usages du discours parlé. C'est en cela, dans l'immense travail qu'une telle science exige, que consiste l'un des principaux mérites des philologues aussi consciencieux que l'est M. Duponceau.

Mais que l'on ne croie pas qu'un continent suffise à l'esprit investigateur de l'auteur dont nous avons le bonheur de nous occuper en ce moment. Sa *Dissertation sur la nature et le caractère du*

système d'écriture chinoise (1) nous donne la preuve du contraire. L'étude du langage chinois semble encore être dans l'enfance, surtout en Angleterre, la nation de l'Europe, cependant, qui a les communications les plus étendues et les plus importantes avec cette partie éloignée du monde. On raconte à ce sujet qu'un savant orientaliste, sir William Jones, inscrivit de sa propre main sur un dictionnaire manuscrit chinois, en la possession de la Société royale de Londres, « que si les lettres A et B « pouvaient y être ajoutées, l'ouvrage serait inap- « préciable ! » Or il paraît évident, d'après le dire des personnes versées dans la langue chinoise, qu'il n'y existe pas de mot commençant par la vocale A, et que le pouvoir de la lettre B n'entre nulle part dans la composition de cette langue. L'erreur était donc dans l'orientaliste anglais, sir William Jones, et non dans une défectuosité du dictionnaire offert à son examen. Cet homme distingué toutefois avoue, témoignage précieux venant de cette source, « qu'aux Français sont dus la plupart des efforts « faits pour jeter des lumières sur le langage de la « Chine. »

Quoi qu'il en soit, le philologue américain s'est mis bravement à l'ouvrage; et après vérification de

(1) *Ann. philosophical Society*. Philadelphie, in-8°, 1838. p. 375.

bon nombre d'erreurs vulgaires dont il faut voir la preuve et la réfutation dans l'ouvrage même, il est arrivé à établir les propositions suivantes :

« 1° Que le système d'*écriture chinois* n'est pas, « ainsi qu'on l'a supposé, *idéographique ;* que ses « caractères ne représentent pas des *idées,* mais des « *mots*, et conséquemment il l'a dénommé *lexigra-* « *phique ;*

« 2° Que l'écriture *idéographique* est une créa- « tion de l'imagination qui ne peut servir que dans « des cas fort circonscrits, et qu'elle ne mérite pas « d'être appelée *écriture ;*

« 3° Que parmi les hommes qui sont doués de la « faculté de la parole, toute *écriture* doit représen- « ter le *langage parlé*, et ne peut présenter des « idées à l'esprit, abstraction faite du langage ;

« 4° Que toute *écriture* qui est à notre connais- « sance représente le langage dans quelques-uns « de ses élémens qui sont les *mots*, les *syllabes* et « les *sons simples*. Dans le premier cas elle est *lexi-* « *graphique;* dans le second, *syllabique ;* et dans le « troisième, *alphabétique* ou *élémentaire;*

« 5° Que le système lexigraphique des Chinois « ne peut être appliqué à un langage polysyllabi- « que ayant des *inflexions* et des formes gramma- « ticales; et qu'il n'existe aucun exemple d'une « telle application, si ce n'est partiellement, ou « comme moyen de communication spécial et « énigmatique qui est limité dans sa pratique, mais

« non comme un système général d'écriture destiné « à l'usage ordinaire;

« 6° Qu'il peut s'appliquer à un système mono- « syllabique formé d'après le modèle chinois; mais « qu'il recevra nécessairement des modifications et « des changemens qui produiront des différences « matérielles dans la valeur et la signification des « caractères entre les différens langages, quelque « ressemblance qu'il se trouve dans leur construc- « tion originale; et, en conséquence,

« 7° Que les nations dont les langages, comme le « japonais, et (ainsi qu'il est dit) le loo-chooan, « sont polysyllabiques et ont des inflexions et des « formes grammaticales, quoiqu'elles puissent dans « leur alphabet faire usage de caractères chinois, « *ne peuvent par aucun moyen possible* compren- « dre les livres *et manuscrits chinois, à moins d'a-* « *voir appris le langage chinois;* et que si ces na- « tions dont les langages sont monosyllabiques, « et qui font usage lexigraphicalement des carac- « tères chinois, peuvent comprendre la langue chi- « noise écrite sans connaître la langue, cela ne peut « être qu'à un degré fort limité que le présent écrit « a pour objet de faire connaître. »

C'est aux érudits dans l'étude des langues qu'il appartient d'apprécier les savantes théories amplement développées et soutenues avec habileté par M. Duponceau, qui a mis ainsi en regard des langages primordiaux des Deux-Mondes. Il résulte de

ce contact le fait assez curieux que, quoique entièrement dénuées de littérature et de langage *écrit*, les tribus sauvages du Nouveau-Monde possèdent des formes de discours complexes, élaborées, qui sont en apparence le résultat d'une certaine culture; tandis que, dans le Vieux-Monde, le Chinois, dont la civilisation antidate celle de tous les pays connus, n'a qu'un langage extrêmement simple, presque rude même, qui, d'après les théories adoptées, dénote l'enfance de l'art de la parole.

« Ce phénomène, dit avec raison un écrivain de « la *Revue Américaine de Boston*, mérite bien la « haute considération du philosophe, et spécialement de ceux des théoristes qui ont pris pour « certain qu'il subsiste des rapports entre ce qui « est considéré comme un langage artificiel et élaboré, et la culture de la race humaine. »

En philologie il est encore plusieurs auteurs américains qui se sont occupés de la culture de cette branche de la science, comme entre autres le général Cass, dont les connaisssances sont constatées dans ses *Notes sur les Indiens de l'Amérique du Nord*; M. Mc Culloh de Baltimore, qui a publié un volume précieux sur le même sujet, tandis qu'en archéologie nous ne devons pas omettre l'*Examen de l'origine des antiquités de l'Amérique*, par M. John Delafield, de New-York. Ayant déjà, toutefois, dans notre *Notice sur les Indiens*, détaillé

le mérite de ces derniers ouvrages, nous nous contentons ici de les rappeler au lecteur.

L'humanité comme la science ne peuvent que s'applaudir des efforts que fait journellement l'intelligence pour arriver à la connaissance de l'histoire de l'homme. Il n'est pas de plus beau livre que celui qui montre à découvert le genre humain.

CHAPITRE III.

SCIENCES NATURELLES.

Réflexions sur les difficultés que rencontrent les savans et les écrivains dans la poursuite de leurs études. — Ornithologie : Alexandre Wilson, Bonaparte. — Remarques sur la différence entre la poursuite décevante d'une couronne et celle des études utiles : Audubon, Townsend, Nuttal. — Entomologie : Thomas Say, Harris. — Géologie : professeur Renwick. — Minéralogie : professeur, Cleaveland. — Science médicale : Rush, Physick, Holyoke, Smith, Mitchill, Hossack, Warren.

Le génie de l'homme reçoit une double appréciation des obstacles qu'il rencontre sur sa route, en proportion de sa persistance à les vaincre. Il est tel être auquel la nature a donné honneur et bonheur, qu'elle a conduit elle-même et comme par la main à l'immortalité; tandis que tel autre, au contraire, tout aussi doué que lui de facultés transcendantes, peut-être, n'y arrive, après tout, que haletant, et par un sentier étroit et raboteux. Ainsi l'on vit l'heureux Voltaire avancer triomphalement dans la carrière des lumières dont il inondait le monde. Il parut, et n'eut qu'à parler pour être écouté, qu'à être écouté pour édifier; car tout le sert, lui, temps et lieux, et il faut ajouter aussi un esprit rendu aimable à force d'être admiré; tandis que le philosophe de Montmorency, lui, le maître de l'école du sentiment, qui eût inventé les battemens du cœur s'ils n'eussent déjà existé, se traîne péniblement sur la voie qu'il devait illustrer,

arrêté qu'il est sur son passage par les persécutions, les contrariétés et les jalousies humaines; tourmenté sans cesse aussi par un ennemi plus dangereux encore parce qu'il est partout avec lui, son caractère atrabilaire et aigri par les souffrances de chaque jour et par une vanité souvent blessée : conditions respectives qui sont naïvement exprimées par ce vieil invalide qui, tournoyant sur sa seule jambe, s'écrie : « Après tout, pourquoi nous « plaindrions-nous de ce que la nature a voulu que « les uns naquissent avec une jambe de bois, les « autres avec une cuiller d'argent à la bouche ? »

Alexandre Wilson, dont nous avons à entretenir nos lecteurs, était fils d'un distillateur. Il naquit en Ecosse en 1766. Ne possédant aucune fortune, il fut dans son bas âge mis en apprentissage chez un tisserand dont il apprit le métier. Cependant cette occupation était peu du goût du jeune Wilson dont la navette se trouvait souvent arrêtée dans ses mouvemens par les pauses qu'occasionnaient çà et là les pensées et les élans d'imagination qui venaient tour à tour inspirer le jeune ouvrier. Il fut facile de prévoir, dès ce moment, que sa place à l'avenir ne serait pas parmi les prolétaires. La poésie était chez lui une passion, et son esprit, qui avait une tendance constante à s'élancer dans les régions fictives, rongeait continuellement le joug que lui imposait la vie sédentaire et monotone de l'atelier.

Toutefois, quoiqu'il soit l'auteur de plusieurs morceaux de poésie fort estimés, il ne paraît pas que les muses lui fussent favorables. Ainsi découragé, et s'étant convaincu que de tous ses compagnons la pauvreté était le plus constant de tous, il prit le parti, vers la fin de 1793, d'émigrer aux Etats-Unis, pays dont la prospérité croissante commençait déjà à fixer l'attention de l'Europe. Mais le trajet était long et sa bourse légère. Afin de se procurer les moyens de voyager, il fallut se résigner, travailler, revenir de nouveau au métier du tisserand, esclavage de sa jeunesse. Cette fois, cependant, il mit la main à l'ouvrage avec une constance et une persévérance à toute épreuve. Pendant quatre mois consécutifs, il prit à peine quelque repos, fit abnégation de tout, et vécut dans une abstinence à peine concevable, lorsqu'on songe que, pendant tout ce temps, ses dépenses personnelles ne s'élevèrent qu'à un shelling (vingt-cinq sous) par semaine.

En 1794, Wilson débarqua sur la plage du nouveau continent. Il avait laissé sur la terre de ses ancêtres toutes ses idées de gêne et d'oppression; devant lui s'ouvrait un monde dont sa féconde imagination lui rendait la conquête facile. Aussi, à peine débarqué à New-Castle, le voyons-nous, le fusil sur l'épaule et libre comme l'air, avec un bagage léger comme celui d'un poète, s'acheminer à pied vers Philadelphie, ville éloignée de plus de dix lieues.

A son entrée dans la forêt de Delaware, le premier objet qu'il y rencontra fut *l'oiseau rouge* (æstiva), oiseau, dit-il, « le plus beau qu'il eût jamais « vu, » et qu'il tua. Cette première rencontre fixa le destin de Wilson. Alors naquit en lui le grand naturaliste. En effet, si l'Europe vit ses jeunes années, si là surgirent ses premières inspirations, on peut dire également que là aussi elles furent étouffées pour ne renaître ensuite que sur le vaste théâtre que lui réservait la destinée.

Dans le pays d'adoption de Wilson, le goût seul des sciences ne pouvait, toutefois, être un moyen d'atteindre à la fortune, ni même à une existence assurée. Aussi, fut-il forcé de s'adonner, outre ses études chéries, à divers genres d'industrie; à son ancien métier, par exemple, puis à l'enseignement élémentaire de la jeunesse, profession qui lui sembla plus honorable et qui répugnait moins à ses goûts studieux.

Il avait lu plusieurs des ouvrages publiés en Europe, par les naturalistes, sur les oiseaux d'Amérique, et il les avait trouvés, en général, entachés d'exagération et de fables ridicules, quant aux coutumes et aux habitudes de ces animaux, tandis que les images produites n'en étaient que des caricatures grossières. Il se mit d'abord bravement à l'étude du dessin qu'il ne connaissait nullement, et pour lequel il n'eut d'autre maître que la nature. Aussi, quels que soient les défauts de perspective

que trahissent ses dessins, on peut assurer que, pour ce qui regarde la forme, le naturel, l'allure et la couleur du plumage des sujets, il n'est pas d'œuvre qui surpasse celle de Wilson pour l'exactitude et la fidélité. Wilson possédait en lui-même, d'ailleurs, un puissant auxiliaire : une âme adonnée à la contemplation religieuse, et qui se plaisait dans l'étude de l'infini. « La saison déli-
« cieuse approche, écrivait-il à son ami : alors que
« le jardin, les bois et les champs déploieront de
« nouveau leurs feuillages et leurs fleurs, nous
« devons journellement nous attendre à voir des
« oiseaux étrangers venir du Midi vers nous pour
« faire retentir nos bois de leur douce harmonie.
« Déjà le pinceau de la nature est à l'œuvre, et des
« formes, des nuances et des gradations diverses
« de lumière et d'ombres qui sont au dessus de
« toute description seront bientôt offertes à notre
« vue par ce maître suprême, notre bienfaiteur et
« notre père à tous. Jouissons avec bonheur des
« délices qu'il propose à nos sens. Contemplons ces
« millions de jeunes voyageurs ailés, nés d'hier à
« la lumière, qui viennent à nous comme autant
« de messagers heureux chargés de proclamer la
« puissance et la munificence du Créateur. J'ai tou-
« jours été enthousiaste dans mon admiration des
« œuvres de la nature; mais, depuis que votre
« exemple et vos conseils m'ont encouragé à essayer
« d'imiter ses productions, je découvre de nou-

« velles beautés en chaque oiseau, plante ou fleur « que je contemple; et mes idées, de la cause in- « compréhensible première de notre être, s'élèvent « de plus en plus, au fur et à mesure que j'examine « ses œuvres.....

« Parfois je souris en songeant que, tandis que « d'autres sont plongés dans des projets de spécu- « lation et d'ambition, et sont occupés à fonder des « villes ou à choisir des plantations, je m'extasie, « moi, à contempler le plumage d'une alouette, ou « je fixe mes regards avec l'attention d'un amant sur « les traits d'une chouette. Tandis que d'autres en- « tassent argent sur argent, sans avoir la faculté d'en « jouir, je recueille, sans faire tort à ma conscience « ou interrompre la paix de mon âme, ces spécimens « enchanteurs de la nature, qui ne peuvent cesser de « plaire. J'ai vu, en même temps, réunis chez moi, « des corbeaux vivans, des faucons, des chouettes, « des oppossums, des écureuils, des serpens, des lé- « zards; de sorte que ma chambre m'a rappelé l'arche « de Noé; mais Noé avait, en un coin de la sienne, « une femme, et en ceci diffère notre histoire... »

On voudrait suivre Wilson dans ses longues courses pédestres; avec lui, s'arrêter à l'ombre des grands arbres séculaires, écouter avec extase les sérénades des habitans des airs; traduire avec lui leurs paroles, se réjouir et pleurer avec eux; mais l'espace nous manque, et c'est dans ses ouvrages mêmes qu'il faudrait aller s'édifier de cette persé-

vérance que rien ne peut arrêter, de ce grand courage que ni les privations, ni les souffrances sans nombre de la pauvreté ne sauraient abattre, de cette confiance à toute épreuve, enfin, qui fait entreprendre à l'homme qui en est inspiré, et par le seul amour de la science, un voyage à pied de plus de quatre cents lieues, à travers un pays le plus souvent inhabité, et cela avec moins de cinq francs dans sa poche!

C'est ainsi que, sans protecteur, sans fortune, sans rémunération aucune, Wilson réussit néanmoins à acquérir une haute réputation de naturaliste et de littérateur en même temps; car tout ce qu'il a vu, dessiné et peint, il l'a aussi décrit avec une rare intelligence. Huit volumes de texte constituent son bel ouvrage de l'*Ornithologie d'Amérique*, recueil d'autant plus précieux, qu'un grand nombre de sujets s'y trouvent constatés, qui, avant lui, ne l'avaient jamais été. Dans cet ouvrage, aucune imitation, nulle copie, aucun plagiat n'ont trouvé place. Son seul livre consultatif fut la nature; son guide, le bon sens. Il avait surtout en horreur les hypothèses mal fondées sur des qualités attribuées à tort par ses devanciers à certains animaux, telles que celle de la torpeur annuelle des hirondelles et la prétendue faculté enchanteresse et perfide de l'œil du serpent.

Malgré l'ingratitude que lui avaient montrée les rimes, Wilson ne les délaissa pas entièrement. Il

publia même en vers plusieurs descriptions d'oiseaux et de scènes rurales qui, par leur mérite, eussent suffi à faire la réputation de toute autre personne qu'un genre différent n'eût pas avant cela rendu célèbre. L'espace ne nous permettant pas d'examiner suffisamment ses œuvres rimées, nous nous bornerons ici à citer ceux des extraits de sa prose descriptive qui nous semblent le plus propres à donner une idée de son pouvoir d'observation et du charme vrai et naïf de sa plume.

De la grive il nous dit :

« Quelle qu'en soit l'époque, dès son arrivée, la « grive fait connaître sa présence au bois. Au lever « de l'aurore, elle se perche sur la cime de l'arbre « le plus élevé des bosquets environnans. Alors « elle gazouille avec extase quelques sons rares, « mais précis et harmonieux, dont le prélude ou la « symphonie a un grand rapport avec les sons d'une « flûte, quelquefois aussi il rappelle le tintement « d'une clochette. L'air entier consiste en cinq ou six « parties ou divisions dont la dernière note de « chacune n'est évidemment qu'une pause. La fi- « nale est tellement ordonnée et d'un effet si déli- « cieux que, tout en attendrissant l'âme, elle lui « laisse cependant sa paix et sa tranquillité. A « chaque refrain, elle devient plus agréable et plus « tendre. Des compagnes rivales, perchées à des « parties éloignées de la forêt, se portent des défis « mutuels par leurs chants. Il semble que toutes

« veuillent rivaliser par la douceur du ramage, par « l'ardeur des répliques qu'inspire chaque appel.

« Pendant la grande chaleur du jour, la grive « reste presque silencieuse; mais quand vient à « tomber la nuit, la même mélodie se fait enten- « dre de nouveau, et elle se prolonge long-temps « encore après le coucher du soleil. Dans les jours « sombres, même humides et nébuleux, alors que « pas un seul son ne se fait entendre dans la na- « ture entière, les notes claires de la grive vibrent « du matin au soir à travers l'humide feuillage; et « l'on peut dire avec raison que, plus le jour est « triste, plus le ramage en est exquis. »

La réputation de l'oiseau moqueur, qui est le rossignol de l'Amérique, est connue des naturalistes. Voici la manière dont le dépeint notre auteur:

« Quoique le plumage de l'oiseau moqueur ne « soit pas absolument laid, il n'a cependant rien « d'extraordinaire ou d'éclatant; et si l'oiseau n'a- « vait pour le recommander que son plumage, il « ne serait pas digne d'une grande attention. Mais « sa taille est bien proportionnée, on peut même dire « gracieuse. L'aisance, l'élégance et la rapidité de « ses mouvemens, le feu de ses yeux et l'intelli- « gence avec laquelle il écoute, retient et se ressou- « vient, puis répète les leçons de gazouillement « qu'il a reçues de chaque espèce de la création « ailée, sont vraiment surprenans et dénotent la « singularité de son génie. A ces qualités, on peut

« ajouter celle d'un ramage sonore, fort et harmo-
« nieux, et susceptible de prendre toutes les into-
« nations possibles, depuis les tendres accens de
« la grive jusqu'au cri sauvage de l'aigle. Pour la
« mesure et pour l'accent, il suit fidèlement son
« original; pour la force et la douceur de l'expres-
« sion, il le surpasse toujours. Perché sur l'un des
« arbres de ses bosquets, et quand déjà, au matin,
« la nature est animée par le gazouillement de la
« multitude, son admirable chant s'élève au-dessus
« de celui de tous ses concurrens. Il est facile de
« distinguer sa musique, de laquelle celle des au-
« tres ne semble que former l'accompagnement.

« Ses chants ne sont pas non plus purement
« d'imitation. Les notes qui lui sont propres,
« notes que l'on reconnaît facilement, sont vigou-
« reuses, pleines et variées à l'infini. Elles consis-
« tent en expressions de deux, trois, cinq, tout au
« plus six syllabes, entremêlées de notes imitatives,
« et qui toutes sont données avec emphase et
« avec une grande rapidité. Il continue de cette
« manière avec ardeur et sans relâche, pendant
« une demi-heure ou une heure tout entière. Le
« plumage blanc de ses ailes et de sa queue qui,
« toutes trois, battent en même temps que son
« chant se fait entendre, frappent à la fois et l'ouïe
« et la vue. C'est avec enthousiasme qu'il s'élance
« dans les airs ou qu'il en redescend selon que ses
« notes montent ou expirent. D'autres fois il s'é-

« lève avec la rapidité d'une flèche comme s'il s'a-
« gissait, pour lui, de recouvrer son âme expirée
« dans son dernier accent.....

« L'oiseau moqueur ne perd que peu de ses fa-
« cultés musicales par l'effet de l'apprivoisement.
« Lorsqu'il est privé et qu'il commence sa série
« de chants, il est impossible de rester auprès de
« lui et de l'entendre sans intérêt. Siffle-t-il comme
« pour appeler, soudain César, le chien de la basse-
« cour, se redresse, remue la queue et court à son
« maître. Contrefait-il le petit poulet blessé, aussitôt
« on voit la poule accourir, les plumes hérissées,
« ailes déployées, pour protéger ses petits....

« Soit dans son état sauvage, soit dans sa posi-
« tion apprivoisée, sitôt que la lune s'élève dans
« toute sa majesté, il commence dans le silence de
« la nuit son délicieux solo, et nous donne une
« sérénade avec toute sa puissance vocale, en fai-
« sant retentir les échos d'alentour de son inimita-
« ble mélodie...»

Ne vous semble-t-il pas, en effet, être transporté, par ces descriptions si naïves et si vraies, dans les lieux qu'animent les frêles habitans des airs? Ne respire-t-on pas la fraîcheur du matin, et ne goûte-t-on pas avec eux le charme paisible de la nuit? Des fragmens de cette espèce existent dans tout l'ouvrage, ou plutôt l'ouvrage entier est également digne d'être cité. Nous sommes, en vérité, dans l'embarras du choix. Toutefois, nous aurions mau-

vaise grâce à passer, l'aigle américain ou à tête chauve, qui semble avoir été l'un des oiseaux de prédilection de l'auteur.

« Cet illustre oiseau, qui se distingue comme « étant à la fois le plus beau de toute l'espèce des « aigles du Nouveau-Monde (1), l'*emblème* de notre « pays, mérite toute notre attention. Depuis long« temps il est connu des naturalistes, car il existe « sur les deux continens, et se trouve depuis une « latitude au nord, très élevée, jusqu'aux limites « de la zone torride. Néanmoins, on le rencontre « principalement dans le voisinage de la mer, et le « long des côtes et des rochers, des lacs et de nos « grandes rivières.

« Constitué par la nature pour résister aux « froids les plus intenses, il se nourrit indifférem« ment des productions de la mer ou des produits « de la terre. Possédant une puissance et une rapi« dité de vol capables de lutter contre les tempêtes « elles-mêmes, ne craignant rien au monde, si ce « n'est le bras de l'homme; pouvant seul plon« ger son regard au loin sur une étendue incom« mensurable de forêts, de champs, de lacs, sur « l'Océan, et dans l'abîme qui s'offre au-dessous de

(1) L'aigle à tête chauve, avec écusson sur la poitrine, tenant dans la griffe droite une branche d'olivier, dans l'autre un faisceau de flèches, constitue les armes des États-Unis.

« lui; il semble, du haut des régions éthérées, où « seul il plane, envisager avec indifférence les di- « vers changemens qu'amènent les saisons. Car il « peut, lui, dans quelques minutes de temps, pas- « ser de l'été à l'hiver, des régions les plus basses « aux régions les plus élevées de l'atmosphère, de- « meures du froid éternel; puis encore descendre « de là, à volonté, aux contrées glaciales ou torri- « des du globe terrestre. Aussi le peut-on rencon- « trer dans toutes les saisons aux pays dont il a « fait sa demeure; mais il préfère les localités que « nous avons désignées, en raison de son goût pour « les substances marines.

« Par sa manière extraordinaire de se les procurer, « il montre la puissance et l'énergie de son carac- « tère. L'aigle, on le sait, est naturellement fier; il « aime à contempler la lumière; il respire l'audace, « et est porté à la tyrannie; qualités qu'il ne dé- « ploie que dans certaines occasions, mais qui, « lorsqu'elles sont appelées à agir, ne reconnaissent « aucune borne. Il se pose de préférence sur la « branche morte de quelque arbre séculaire, dont « la cime domine au loin la côte de l'Océan; et là, « il épie avec calme les mouvemens des nombreu- « ses tribus ailées qui, au dessous de lui, poursui- « vent dans tous les sens leurs courses respectives. « Ici, c'est la mouette blanche comme la neige, « qui doucement se balance dans l'air; le trinzoé ac- « tif qui saute sur le sable; là des canards en trou-

« peaux qui nagent sur la surface de l'onde; la grue « prudente et silencieuse, ou le corbeau qui sans « cesse croasse: multitude infinie de créatures ailées, « qui puisent leur subsistance dans la munificence « de ce vaste et liquide pourvoyeur de la nature.

« Cependant, l'attention de l'aigle se trouve « bientôt arrêtée par celle de ces créatures qui « vient à s'élever au dessus des autres. Il la recon- « naît sans peine à la courbe de ses ailes et à la ma- « nière dont elle se suspend dans les airs, pour « être l'épervier marin. De son côté, ce dernier a le « regard fixé sur quelques victimes de l'espèce « aquatique. A cette vue, l'œil de l'aigle s'enflamme, « il commence à se balancer doucement sur la « branche, et attend le moment favorable pour « agir. Mais, rapide comme la flèche, l'épervier des- « cend tout-à-coup, le bruissement de ses ailes se « faisant entendre au moment même où il plonge « dans l'eau, dont l'écume fait connaître sa place. « Incontinent, l'aigle s'anime d'une vive ardeur. « Dressant la tête comme pour se préparer au vol, « il aperçoit sortant des eaux l'épervier marin qui « se débat avec sa proie, et monte dans les airs en « faisant entendre des accens de triomphe. C'est « là le signal qu'attendait notre héros, qui soudain « s'élance et court à la poursuite de l'épervier. Il « ne tarde guère à le gagner de vitesse; chacun « alors s'applique de son mieux à s'élever au des- « sus de son compétiteur, et tous deux décrivent

« dans cette course les évolutions aériennes les « plus élégantes et les plus sublimes. Cependant « l'aigle qui n'a aucun fardeau avance avec rapidité; « il est sur le point d'atteindre son adversaire, lors- « que celui-ci faisant entendre un cri perçant, qui « est sans doute un cri de désespoir et d'exécration, « laisse échapper sa proie. L'aigle aussitôt, comme « pour ajuster plus sûrement son coup, ayant un « instant examiné, descend avec la rapidité de l'é- « clair, saisit, avant qu'il puisse atteindre l'eau, « le poisson tombé des serres de l'épervier, puis em- « porte en silence dans les bois son bien injusté- « ment acquis. »

En résumé, la vie de Wilson nous semble remplie d'intérêt. En effet, si nous suivons le jeune apprenti tisserand dans les mouvemens que lui imprime son génie, il nous apparaît fatigué de son servage; on le voit, rompant avec lui, s'attaquer aux Muses, dont il essuie d'abord un échec qui cependant ne le décourage pas. Faisant alors preuve d'abnégation, il doit au travail de ses mains et à la sueur de son front de pouvoir franchir les espaces; et enfin, plein d'ardeur comme un néophyte, il fuit le pays de ses pères. Nous le trouvons ensuite dans un monde presque inhabité, enfoncé dans les ombres de la forêt, y faisant maintes fois son lit à la belle étoile, afin de mieux écouter la chute du jour dans le chant de l'oiseau de nuit, ou le lever de l'aurore dans celui de l'alouette. Ou bien, près du

chèvre-feuille dont l'oiseau-mouche vient pomper le suc., il passe des heures entières à suivre dans son vol ce léger habitant de l'air, dont il dit les courses avec un charme indicible. Mais peu content d'observer et de décrire, Wilson veut encore peindre la nature animée, tâche d'autant plus difficile qu'il n'a pour le guider dans ce nouveau travail que les modèles que lui procurent son fusil et ses piéges; tâche dans laquelle il réussit cependant à un tel degré, qu'à la vue de quelques uns de ces trois cents et quelques oiseaux, on est tenté d'essayer, par son souffle, à en séparer les plumes, tant elles sont fidèlement dessinées et coloriées. A voir tous ces prodiges, disons-nous, réunis en un seul homme, on ne peut que s'émerveiller de ce dont est capable l'esprit humain.

Par la suite, plusieurs naturalistes distingués vinrent parcourir la voie que Wilson avait si péniblement frayée. Nous mentionnerons en premier lieu les travaux d'un prince, digne membre d'une famille dont le nom constitue la page la plus glorieuse de l'histoire de France. On aura sans doute compris que nous voulons parler du prince Bonaparte qui, dans la culture des sciences et dans la contemplation de la nature animée, a rencontré un ample équivalent aux rêves d'ambition qui l'entourèrent au berceau. Son travail sur l'ornithologie est hautement estimé; et il s'est lui-même constitué et appelé le *continuateur* de Wilson dans

cette science infinie et aussi variée que le sont les sujets intéressans dont elle traite. Quelle que soit la destinée future du prince Bonaparte, nous aimons à croire qu'il a fait preuve d'une haute sagesse en préférant la culture des sciences à la poursuite décevante d'une couronne ; et que, tout en puisant les élémens de son bonheur dans l'étude des sublimités de la nature, il a substitué aux tumultueuses émotions de la politique ce qui lui est mille fois préférable, la paix et la tranquillité de l'âme.

Un ouvrage précieux, la *Biographie ornithologique*, est dû au génie de M. John James Audubon. Depuis des années la réputation de ce grand naturaliste lui est acquise; mais, non content de cela, il poursuit ses travaux avec une ardeur qui fait promettre qu'il est destiné à étendre le cadre de l'histoire naturelle, et celle des oiseaux en particulier, bien au delà de ce qu'il l'a jamais été. La science du naturaliste a ceci de bon, qu'elle absorbe l'âme, et que comme, dans ses recherches et son application, elle isole celui qui la pratique des passions humaines et le met en contact continuel avec la nature qui ne trompe jamais, il s'ensuit un dévouement complet, une abnégation entière, et une aptitude qui tourne à son avantage et à l'amélioration intellectuelle et morale de celui qui la cultive.

De même que Wilson, avant lui, avait mis à néant

bon nombre de fables et d'hypothèses mal fondées sur les mœurs et habitudes des oiseaux, Audubon à son tour a pu rectifier par ses études approfondies des idées erronées, entretenues par quelques uns de ses prédécesseurs. Ainsi il a le premier expérimenté et avancé que le vautour, oiseau de proie et qui se nourrit de matières putrides animales, n'était pas, ainsi qu'on l'avait toujours supposé, guidé dans ses repas par le sens de l'odorat, mais bien plutôt par celui de la vue; que le premier de ces sens était, chez ces créatures, ou nul, ou très imparfait, et que l'autre, au contraire, celui de la vue, était pénétrant et parfait, ce qui, en passant, et vu la nature de leur nourriture dégoûtante, serait plutôt un bienfait qu'une privation. Cette théorie avancée par Audubon, une fois connue en Angleterre, devint parmi les naturalistes la cause d'une polémique en règle, dans laquelle les uns prirent part pour les yeux, les autres pour le nez. Cette polémique s'établit dans le journal philosophique d'Edimbourg. Il paraît que des expériences faites depuis par d'autres savans ont donné gain de cause à M. Audubon, et que quoique, cependant, le nez n'ait pas été rendu à sa première dignité, il a été prouvé que le sens de l'odorat chez le vautour existe à un degré assez considérable pour son utilité, mais pas au degré qu'on lui supposait, et que c'est son œil, qui est perçant et plonge au loin, qui le dirige principale-

ment dans la recherche de sa nourriture journalière. Ainsi se trouve détruite la réputation du vautour comme épicure.

Tout en étudiant, M. Audubon a traversé les États-Unis et le continent depuis les régions glacées de Labrador jusqu'aux Florides, et l'on peut juger de la moisson qu'il a pu recueillir dans un tel voyage. L'art du graveur qui, depuis Wilson, alors qu'il était à peine connu aux Etats-Unis, a fait des progrès immenses, a été d'un grand secours à M. Audubon. Aussi ses spécimens d'oiseaux sont-ils d'une beauté remarquable. Nous voudrions pouvoir donner quelques exemples de la beauté et de la fidélité de ses descriptions. Elles rempliraient ici un espace que, nous en avons l'assurance, on ne leur reprocherait pas. Prenons pour exemple les hirondelles, « ces inconstantes créatures, » comme il les nomme, et qu'il semble affectionner.

« D'un temps calme, dit-il, elles exécutent leurs « courses circulaires à une grande élévation dans « les airs, avec une légèreté et une aisance vrai- « ment admirables. Elles folâtrent au dessus de la « rivière, au dessus des villes et des champs, avec « une égale grace, et au printemps et pendant « l'été, on serait porté à croire qu'elles ont à cœur « de remplir les airs de leurs singuliers ricane- « mens. Si le temps se couvre, elles s'élancent « avec vitesse en détours tortueux sur la prairie « et dans les rues; elles passent, repassent, tantôt

« en rasant le pavé, d'autres fois tout le long des mu-
« railles, et toujours avec une telle rapidité que
« l'œil a de la peine à les suivre. Essayez seulement.
« Là vous verrez l'hirondelle braver le vent sur
« l'onde agitée : elle s'y élève, saisit un insecte, fait
« un tour et se laisse pousser avec rapidité par la
« brise qui l'entraîne à perte de vue. »

M. Townsend, le même qui, récemment, parcourut à pied tout l'espace compris entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique, a également publié un ouvrage sur l'ornithologie, et l'on concevra facilement ce que l'exploration d'un cadre aussi vaste l'aura mis à même de recueillir dans cette science. Il a, aussi bien que M. Nuttal, beaucoup ajouté à l'histoire naturelle d'Amérique.

Un ouvrage intéressant sur la géologie est dû à M. Renwick, professeur d'histoire naturelle et de chimie, et savant distingué.

Quand on envisage les souffrances sans nombre qui attendent le naturaliste (car tout avec lui n'est pas couleur de rose), soit qu'on le suive aux régions glacées du Labrador, ou dans les sables brûlans des Florides sous une atmosphère de quatre-vingt-dix degrés; qu'on le voit parcourant les bois épais pendant des jours et des nuits entiers, ne comptant pour sa subsistance que sur son fusil, embourbé jusqu'à la ceinture dans les marais, sans cesse en butte aux attaques des moustiques et à celles des crocodiles, et tout cela, peut-être, pour

étudier le chant d'un oiseau ou pour atteindre le nid d'une perdrix, on ne peut que s'extasier sur le zèle et l'enthousiasme qui, au prix du sacrifice de toutes les aisances de la vie, animent l'homme d'un saint amour pour la science.

Histoire naturelle. — THOMAS SAY.

Les produits de l'intelligence humaine, qui sont la source de la science dont nous traitons en ce moment, ont ceci de noble et de grand : c'est que cette source s'applique à un champ plus vaste qu'à un siècle isolé ou à une seule notice, et que ses lois et réglemens s'étendent sur la vaste et éternelle échelle du bonheur des hommes.

Thomas Say naquit en Pensylvanie en 1787. Dès sa jeunesse il donna des preuves de son amour pour les sciences naturelles qu'il ne cessa d'étudier que lorsque la guerre vint interrompre ses travaux et le forcer avec la milice citoyenne de voler à la défense du pays. Dans la poursuite de ses études de prédilection, il fit partie d'une expédition en Floride, et plus tard, en 1819, 1820, il accompagna également l'expédition qui se rendit aux montagnes Rocheuses, ainsi qu'une autre à la rivière Saint-Pierre, en 1823. Le résultat de ses travaux se trouve consacré dans un bel ouvrage sur l'entomologie d'Amérique et sur la conchyliologie.

Dans la recherche sur la vérité des choses, Say

rejetait les preuves métaphysiq ues, n'ajoutant foi qu'à la doctrine qui attache une importance exclusive à l'évidence des sens. Il voyait tout dans les faits, rien hors de là; et ce qui distingue le plus son style est une briéveté qui sait cependant se faire comprendre tout en évitant les expressions superflues.

En parcourant les nombreux écrits de M. Say, qu'il serait difficile de saisir en entier, par la raison qu'à l'exception des ouvrages mentionnés ci-dessus, ils se trouvent répandus en grand nombre dans les revues et même les journaux littéraires du pays, on est frappé de l'immense travail qu'ils ont dû occasionner, et combien une viē tellement employée a dû être marquée par la méthode, par une activité incessante, et par un fécond génie. Il a disparu de la scène du monde; mais le nom de Say restera tant que l'étude de la zoologie trouvera place chez ses concitoyens.

Dans la même partie que celle professée par M. Say, le docteur Harris, bibliothécaire du collége de Harvard et savant entomologiste, a publié un ouvrage sur les insectes qui se trouvent dans le Massachussetts; et on doit à M. le professeur Cleaveland un précieux *Traité sur la minéralogie*.

Nous pourrions consacrer sans peine un beau chapitre à l'art de la médecine, ainsi qu'il est pratiqué aux Etats-Unis, s'il nous avait été donné d'avoir accès dans une bibliothèque américaine; car

cette carrière a déjà été illustrée par de beaux noms et de nobles travaux. Il serait curieux, par exemple, et alors que nous pouvons y faire figurer des personnages d'une illustration cosmopolite, de tracer l'histoire jusqu'à nos jours, de la science hippocratique depuis le dix-septième siècle, époque où l'enseignement de la théologie et la pratique de la médecine se trouvaient confiés aux mêmes personnes. Toutefois, ne pouvant en entier remplir cette tâche, il y aurait injustice extrême (et personne plus que nous n'a intérêt à se mettre en règle envers la noble faculté) à ne pas enregistrer, en passant, dans notre revue littéraire les quelques noms qui constituent les sommités de la science médicale aux Etats-Unis.

A leur tête nous trouvons le docteur Rush de Philadelphie, praticien aussi heureux que théoricien distingué, comme le démontrent clairement ses nombreux ouvrages, et principalement ceux qui traitent du sang et des saignées. Un écrit sur les maladies mentales et sur le traitement du cerveau lui ont acquis une célébrité bien méritée. Les travaux du vénérable docteur Nathan Smith, du collége de Dartmouth, sont connus et appréciés, comme le sont aussi ceux du docteur Holyoke, maintenant descendu dans la tombe, et qui fut le président de la société médicale du Massachussetts : noms auxquels nous pourrions ajouter encore ceux des docteurs Mitchill, de New-York, person-

nage d'une érudition variée et au delà de toute idée; Hossack, de New-York; Physick, de Philadelphie; Warren, de Boston, et tant d'autres que nous aurions à citer, mais dont les noms ne sauraient être de quelque intérêt pour le lecteur, sans les extraits de leurs ouvrages, qui nous manquent en ce moment, et que nous eussions voulu cependant donner à l'appui de notre opinion sur l'avancement de la science médicale aux Etats-Unis. Les membres de notre faculté témoignent suffisamment la haute estime qu'ils portent à celles de l'Europe, en venant eux-mêmes et en envoyant leurs jeunes élèves puiser en France la savante théorie qui est enseignée dans les hautes écoles. De la réunion de celle-ci aux expériences hardies et dégagées de toute entrave routinière qui caractérisent celles faites en Amérique, résulte un système dont, il faut l'espérer, profitera en dernier résultat l'humanité souffrante.

CHAPITRE IV.

SCIENCE DU DROIT ET JURISCONSULTES.

Remarques générales, et histoire de la jurisprudence aux Etats-Unis : Tucker, de la Virginie ; Kent, de New-York ; Duponceau, Rawle, Sergeant, Livingston, Wheaton, Story. Remarques.

C'est une bien noble étude que celle du *droit*, qui a pour objet la connaissance de la loi. La loi est la règle des actions des hommes et la fixation des rapports entre eux. Elle a pour maxime : *vivre honnêtement ; ne faire de mal à qui que soit, et laisser à chacun ce qui lui est dû.*

On serait porté à s'imaginer, d'après cet exposé, que le *droit* est un et unique pour le monde entier, puisqu'il ne saurait exister deux manières différentes d'envisager le crime et la vertu. Ceci est vrai quant à la morale, et chez toutes les nations éclairées de la terre. Mais il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit de marquer et de définir les rapports des hommes entre eux et avec leurs gouvernemens respectifs, et d'assurer les droits de la propriété de chacun. Pour arriver à cette définition, il a fallu compulser les annales de l'antiquité, étudier les relations sociales des temps reculés, et établir leurs us et coutumes. Le résultat en a été la *lex non scripta* que sont venus accroître plus tard les statuts légaux ou la loi écrite.

La loi reflète l'intelligence d'un peuple, et le langage dont elle se sert pour s'exprimer donne la mesure de ses progrès dans les arts et la civilisation. On peut juger de l'état de Rome par le style des *Pandectes* de Justinien, déjà si en avance de ce qui avait été écrit sur le droit. Pour ce qui est de la loi anglaise, origine de la nôtre, c'est à Bacon que l'on doit d'y avoir en premier lieu, malgré son savant antagoniste Coke, introduit le style gracieux et intelligible. Il commença d'abord par éloigner de la science toutes les histoires fabuleuses des dieux et demi-dieux, des héros imaginaires, toutes les futilités dont elle était enveloppée, et en fit ressortir ce qu'il y avait de beauté et d'utilité dans cet amas de traditions tantôt vraies, le plus souvent erronées. Blackstone suivit Bacon; ses éloquens *Commentaires* achevèrent de rendre à la lumière ce qui si long-temps avait été voué à l'obscurité; et, enfin, l'élégant et éloquent lord Mansfield parvint dans son style à donner aux formules techniques de la loi une grâce et une précision qui transformèrent ce dédale en une science qui fût à la portée de tout le monde. Mais nous avons à revenir à notre droit américain.

Dans les premières années de l'établissement des colons, on pense bien que peu de temps leur était donné pour s'appliquer à l'étude ou même à la pratique du droit. Les juges, lorsqu'ils y étaient appelés, passaient de la charrue au tribunal, où

leur suffisaient la raison et le bon sens à la place des *Pandectes* et autres livres de loi. Dans la piété de leurs cœurs, la loi de Moïse leur servait de code criminel; et pour ce qui regardait le litige des questions de droit civil, ils avaient recours, autant que le leur permettaient leurs lumières, aux principes de la loi commune d'Angleterre.

Après la charte royale accordée en 1692, un nouveau système de jurisprudence fut établi pour les colonies, dont la base principale et le caractère distinctif étaient le recours à la mère-patrie dans tous les cas qui étaient de quelque importance; tandis que, pour tout ce qui touchait aux cas d'affaires purement locales, à celles qui pouvaient se décider sans être référées en Angleterre, il existait une tendance générale à les soumettre à l'autorité cléricale: tendance, au reste, qui s'explique assez par le fait que la plupart, et assurément les plus instruits des colons, étaient des personnes versées dans les études théologiques, et adonnées aux méditations religieuses.

Enfin, arriva la révolution de l'indépendance qui en amena également une dans les rapports des citoyens entre eux, comme aussi une nouvelle appréciation de leurs droits respectifs individuels, et une définition co-relative de ceux de propriété. Aussitôt que les États-Unis eurent secoué leurs entraves coloniales, ils se trouvèrent soudainement transformés en une nation commerçante.

Avec le commerçe surgit une multitude de contrats et d'engagemens maritimes et privés. Une plus grande valeur étant donnée aux propriétés foncières, il en résulta aussi la nécessité d'apporter une attention plus profonde à l'examen des titres respectifs. Cela fit qu'à dater de 1776, une plus grande régularité fut donnée aux contestations légales; et c'est alors que l'on commença à s'occuper d'un corps de droit américain mieux adapté aux besoins du pays.

Toutefois, il devait résulter, de la perfection même du système politique adopté par la nation, un inconvénient qui, quoique plus que balancé sur d'autres points par beaucoup d'avantages, n'en est pas moins majeur pour le système légal et plus principalement pour l'étude du droit en Amérique. En adoptant comme principe politique une fédération représentative d'Etats souverains et indépendans, on laissait à chacun de ceux-ci, dans leur sphère respective, l'exercice de tous les droits municipaux, comme ceux de propriété et ceux relatifs à la liberté individuelle des citoyens. Il ne restait donc, comparativement, que peu de sujets de législation nationale, c'est-à-dire de législation qui pût avoir un effet collectif sur l'ensemble des états de l'Union. Dans tous les Etats, excepté la Louisiane qui a adopté un code à l'instar de celui de Napoléon, la loi commune d'Angleterre est la base de la jurisprudence. Mais

cette jurisprudence, composée en partie de statuts ou de lois portées par l'Etat, de précédens et de décisions judiciaires, s'éloigne chaque jour de sa base primitive, la loi anglaise. Les us et coutumes locaux d'un aussi immense territoire et les divers climats qui les engendrent et les diversifient, amènent nécessairement la formation de lois qui leur correspondent. Il y a donc autant de corps de lois qu'il y a d'Etats dans l'Union, c'est-à-dire, pour le moment, vingt-six, sans compter celui des actes du congrès fédéral, et, quoique plusieurs des Etats s'accordent sur quelques points, on peut néanmoins se faire une idée de la difficulté qui s'oppose à une connaissance parfaite de toutes les lois des Etats-Unis. Tant que les États conserveront leur souveraineté indépendante, ce qui est inévitable sous le système fédéral, il est difficile d'espérer une plus grande uniformité dans la jurisprudence américaine : tel est pour la science l'inconvénient. Il est grand aussi dans l'administration de la justice, dans les tribunaux où les questions de lois, sur des points de rivalité, deviennent souvent embarrassantes pour le juriste-philosophe tout aussi bien que pour l'avocat praticien. Il faut que notre système judiciaire soit aussi parfait et aussi simple qu'il l'est, en effet, pour parer efficacement à tous ces obstacles nés d'une liberté jalouse et éclairée.

Des explications précédentes il résulte que des

difficultés presque insurmontables s'opposent à l'établissement d'un code de lois qui, ainsi qu'en leur temps les Pandectes et aujourd'hui l'admirable Code Napoléon, puisse, aux Etats-Unis, régir à la fois tout le pays, ce dernier Code, d'ailleurs, ne s'adaptant que là où existe un pouvoir de centralisation qui répugne à nos institutions. Ce que l'on peut espérer, et ce qui, sans doute, aura lieu avec le temps, est la composition de *Digestes* pour chaque Etat. Il deviendrait, dès lors, facile de les réunir en un traité qui les comprendrait tous; qui mettrait à même de comparer les divers points les uns avec les autres, et offrirait enfin une suite de commentaires où l'étudiant pourrait aller puiser les élémens du droit américain, et dans lesquels le jurisconsulte rencontrerait un guide certain pour l'exercice de ses fonctions.

Déjà, depuis long-temps, le savant professeur de droit Tucker, de la Virginie, avait écrit sur les lois de cet Etat de l'Union des commentaires à l'instar de ceux de Blackstone. Cet ouvrage, que recommandent sa profonde érudition aussi bien que le style élégant dans lequel il est écrit, a singulièrement facilité l'étude du droit dans la Virginie, en même temps qu'il a acquis à son auteur une réputation bien méritée parmi les premiers juristes des Etats-Unis. Quoique ce professeur fasse allusion à quelques points essentiels du droit constitutionnel américain, le fond de son

ouvrage, néanmoins, s'applique plus spécialement au droit local, c'est-à-dire à celui de la Virginie.

Il était donné au vénérable James Kent, ancien juge suprême de l'Etat de New-York, de produire un ouvrage qui généralisât, qui embrassât davantage et fît ressortir tous les points sur lesquels la loi américaine diffère de celle d'Angleterre. C'est en 1826 que parut le premier volume de ses *Commentaires sur le droit américain*. Il comprenait le droit des gens, ou droit international; le gouvernement et la jurisprudence fédérale des Etats-Unis, et enfin l'histoire de l'origine des principales lois municipales. En 1827, 1828 et 1830 parurent les second, troisième et quatrième volumes, comprenant les droits individuels et ceux des propriétés mobilière et foncière. Ces différens sujets, les droits individuels et ceux de propriété surtout, y sont traités plus largement et d'une manière plus claire que ne l'a fait Blackstone, et l'auteur y a, de plus, introduit un grand nombre de points litigieux et instructifs qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage de son devancier, et qui cependant contribuent essentiellement à l'édification et à l'instruction de l'étudiant.

Au sujet du droit civil ou romain, dans lequel nous avons puisé les points principaux du nôtre, et que nous avons adopté, M. Kent s'exprime de la manière suivante:

« L'introduction et l'étude du droit civil doivent

« avoir aussi beaucoup contribué à répandre des « notions plus justes et plus libérales sur les droits « et les obligations des nations. Il était impossible « qu'un système aussi pur et aussi sage de juris- « prudence municipale et d'équité qu'est la loi ro- « maine pût être enseigné dans les universités et « les écoles, et fût successivement expliqué par un « grand nombre de citoyens dignes en tout de « s'associer aux juges de Rome, sans que cela pro- « duisît un grand effet sur l'esprit public. Lors- « qu'on vint à examiner et à connaître un aussi « beau monument de la sagesse réunie des anciens, « le fait seul de sa découverte doit avoir jeté des « flots de lumières sur les institutions féodales et « sur les gouvernemens des nations européennes. « Nous voyons donc que l'on vint à appliquer les « règles du droit civil au gouvernement des « droits nationaux, et elles ont matériellement « contribué à ériger la loi moderne internatio- « nale de l'Europe. Depuis le treizième jusqu'au « seizième siècle, toutes les controverses entre na- « tions ont été jugées d'après les règles de la loi « civile ou droit de Rome. »

C'est avec chaleur que l'auteur recommande particulièrement au juriste l'étude du Code romain qu'il venge du reproche qui lui est à tort imputé, de n'avoir été qu'un système de tyrannie et de despotisme. Il admet « que ce fut une tache « indélébile et honteuse pour le caractère de la

« loi civile, ainsi qu'elle fut rédigée sous Justinien,
« qu'on y inculquât la doctrine du pouvoir absolu
« de l'empereur, ainsi que celle que tous les droits
« et toute la puissance du peuple romain étaient
« remises aux mains du monarque. *Tel jusque-là*
« *n'avait pas été le langage du droit romain;* et
« Gravina, dans une noble indignation, accuse
« Tribonien d'y avoir par la fraude, et dans un es-
« prit servile, introduit la *lex regia.* »

En effet, M. Kent trouve dans la loi de Rome beaucoup des principes les plus libéraux du Code d'Amérique; comme, par exemple, que tous les hommes sont nés égaux; que la liberté est une chose inappréciable; *que la volonté du peuple, seule*, donne de la validité aux lois, ou, en d'autres termes, *que le peuple est souverain;* que la maison d'un homme est son château; qu'un accusé ne devrait pas être emprisonné avant d'être jugé; qu'on ne devrait pas imposer d'amendes trop fortes, etc., etc., etc.: principes qui forment les bases principales de notre droit qu'a complété le mandat d'*habeas corpus.*

Après la première partie de l'ouvrage qui traite du droit commun et du droit des gens, on arrive, comme nous l'avons dit, à la partie qui en est pour nous la plus intéressante, celle ayant pour objet plus spécial le *droit américain.* « Nous nous sentons comme renouvelés,
« dit un publiciste distingué, lorsque nous pas-

« sons, des scènes de guerre, de capture et de « confiscation où trop souvent la force usurpe à « la fois et le nom et la place du droit, aux vertes « prairies de notre paisible et heureux pays. Nos « esprits et nos cœurs s'épanouissent dans la con- « templation que l'auteur offre, en sa personne, de « l'un des principaux architectes d'un grand em- « pire, travaillant à l'envi à élever et à consoli- « der un monument qui, selon toute apparence, « est, par sa force, destiné à durer sans altération « pendant une longue succession de siècles. »

Aussi voit-on qu'arrivé à ce point, celui qui s'adapte plus spécialement à son pays, l'auteur s'étend davantage. Il développe toutes les ressources de son génie, il s'identifie et s'élève avec son sujet, et, après avoir donné une intéressante histoire de l'Union américaine, le reste de l'ouvrage de M. Kent est consacré à un savant exposé de son organisation constitutionnelle et légale, telle qu'elle existe maintenant.

Nous avons fait précéder nos remarques sur l'ouvrage de M. Kent par quelques observations sur la difficulté d'opérer, aux Etats-Unis, un code universel de lois. Nous nous excusons d'autant moins de revenir sur le même sujet, qu'il est l'objet constant d'erreurs et de mécomptes de la part de ceux qui s'occupent de critiquer les institutions américaines, sans préalablement s'être enquis des doubles rapports politiques existant entre le gouvernement

fédéral et ceux des Etats. Ceci nous procure d'ailleurs l'occasion de mentionner de nouveau les travaux de M. Duponceau, de Philadelphie, le Nestor de nos jurisconsultes et l'un des hommes les plus érudits de son temps.

Dans son *Exposé sommaire de la constitution des Etats-Unis d'Amérique*, M. Duponceau a, entre autres points, clairement établi cette double action des différens États. Nous ne citerons que le paragraphe suivant qui y a rapport :

« Si nous considérons la constitution sous le rap-
« port de son organisation, nous trouverons qu'il
« y a un juste équilibre entre deux principes, op-
« posés en apparence, la souveraineté nationale et
« celle des Etats. Le sénat (1), par la légalité des
« voix et le mode d'élection de ses membres, est le
« protecteur naturel de la souveraineté des Etats;
« tandis que la chambre législative, élue par le
« peuple, naturellement opposée à tous les em-
« piétemens de pouvoir, veillera sans cesse sur les
« droits et les libertés de ses constituans. Les deux
« chambres tiennent d'ailleurs leurs pouvoirs des
« Etats, au sein desquels leurs membres doivent
« rentrer à de courts intervalles.

---

(1) Les sénateurs sont nommés pour six ans par les États eux-mêmes. Ils sont au Congrès général les représentans de la *souveraineté* des États, leurs ambassadeurs pour ainsi dire.

« La distribution des pouvoirs entre le gouver-
« nement fédéral et les Etats n'est pas moins digne
« d'admiration. Au premier abord il paraît peut-
« être que ces pouvoirs sont inégalement divisés.
« Les droits de la souveraineté suprême, *jura*
« *summi imperii*, soutenus par le trésor et l'épée,
« comme moyens pour les mettre à exécution, ont
« un aspect redoutable, et il semblerait que le gou-
« vernement général peut aisément absorber la
« souveraineté des Etats; mais le danger, s'il en
« existe, semble plutôt être du côté opposé. L'or-
« ganisation indépendante des gouvernemens des
« Etats, avec leurs législatures, leurs gouverne-
« mens, leurs milices, leurs fonctionnaires judiciai-
« res et administratifs; tous ces pouvoirs souve-
« rains et illimités dans tout ce qui n'est pas sou-
« mis à la juridiction des Etats-Unis; le nom même
« de cette souveraineté et de cette indépendance
« qu'ils possèdent, et dont ils sont éminemment
« jaloux; les moyens qu'ils ont en leur pouvoir de
« combiner leurs forces et leurs ressources sans
« paraître rien faire qui soit illégal, tout cela forme
« un puissant contre-poids à l'autorité du gouver-
« nement général, lequel, avec ses immenses pou-
« voirs, agit très peu sur les individus, tandis que
« les gouvernemens des Etats sont en contact im-
« médiat avec eux, et ont plus de moyens de s'as-
« surer de leur soutien et de leur dévouement.

« Le gouvernement général, comme nous l'a-

« vons déjà fait observer, est fréquemment obligé de « requérir l'aide des autorités des Etats, pour mettre ses lois à exécution; et, de la continuation de « ce *système auxiliaire*, comme nous l'avons déjà « dit, dépend en très grande partie, la continuation de l'Union telle qu'elle existe. »

Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui s'intéressent plus particulièrement au droit constitutionnel d'Amérique, au savant exposé de M. Duponceau, dont nous avons tiré les extraits qui précèdent. On doit au même auteur un ouvrage fort estimé sur la *Juridiction des tribunaux de l'Union*, publié en 1824, et dont un compte-rendu, attribué à M. Dupin, se trouve dans la *Revue Encyclopédique*.

La jurisprudence constitutionnelle, ou la constitution mise en action, a été également traitée par M. Story, juge de la cour suprême, dont nous aurons occasion de parler bientôt; par M. Rawle, avocat distingué de Philadelphie, et par M. Sergeant, juriste également distingué, et juge suprême de ce dernier état.

Le philanthrope qui consacre ses veilles et son talent à l'amélioration du genre humain est sans contredit le meilleur ami de l'homme. Néanmoins, en tant que ce qui profite à tout le monde n'est l'affaire de personne en particulier, ce n'est souvent que dans l'approbation de sa propre conscience que le sage puise la récompense de ses nobles travaux. Rien de plus facile, en effet, que de saisir

l'esprit d'un code, d'en apprendre la lettre, d'en expliquer la théorie. C'est là l'œuvre d'un instant: mais quand il s'agit de déterminer par quel moyen le légiste, entre mille propositions diverses, à travers des incertitudes sans nombre, est enfin arrivé à cette conclusion qui paraît si simple et si claire à l'œil vulgaire, par la raison même qu'une seule idée se présente à lui; quand on a pu suivre avec lui le sentier obscur et tortueux du crime; lorsqu'on a, ainsi que lui, pesé tout ce que suggère l'humanité, dans la balance du bien et du mal, et qu'enfin au bout de la route on voit poindre cette lumière, objet de tous ses vœux, oh! c'est alors qu'on est doublement pénétré d'un sentiment d'admiration qui ne peut céder qu'à celui de la reconnaissance.

En rendant compte des travaux de cette nature qui n'ont pour auxiliaires ni la poésie ni la littérature légère, il est peu d'extraits que l'on en puisse présenter avec intérêt au lecteur. C'est dans l'ensemble même d'un tel ouvrage que l'on peut seul juger de tout le mérite qui s'y rattache; mais, en dirigeant l'attention sur l'auteur, on contribue toutefois à lui faire rendre une justice qui, quoique tardive quelquefois, n'en est pas moins méritée.

C'est dans cet espoir que nous parlerons de M. Edouard Livingston.

Il naquit à Clermont, Etat de New-York, en 1764, et fit ses études au collége de Princeton, dans

le Jersey. En 1785, il fut admis au barreau, où il pratiqua le droit jusqu'en 1794. A cette dernière époque il fut appelé au congrès national. Il s'appliqua dès lors à fixer l'attention de ce corps délibérant sur la réforme du code pénal, dont il voulait modifier le caractère sanguinaire, le mettre plus en harmonie avec l'état avancé de la civilisation, et sur la nécessité de mieux l'adapter, suivant la justice et l'équité, à la nature et à la qualité des délits.

En février 1804, il quitta son état natal pour aller s'établir à la Nouvelle-Orléans, dans la Louisiane, pays qui venait d'être cédé aux Etats-Unis par la France. Lorsqu'il y arriva, il trouva la jurisprudence de cette ancienne province dans une extrême confusion. Ayant à diverses reprises, et par différentes parties, appartenu tour à tour à l'Espagne, à l'Angleterre, puis à la France, des parties de la province étaient régies par les lois anglaises, tandis que d'autres retenaient encore les coutumes d'Espagne, inconvénient que décrit si bien Voltaire quand il dit, au sujet d'un autre peuple et de la grande diversité des lois : « Un homme qui « voyage dans ce pays-ci change de loi presque au- « tant de fois qu'il change de chevaux de poste. « Les mesures sont aussi différentes que les cou- « tumes ; de sorte que ce qui est vrai dans le fau- « bourg Montmartre devient faux dans l'abbaye « de Saint-Denis. »

Dans la Louisiane, des juges américains avaient été nommés et administraient la justice dans la langue française, qu'ils ne comprenaient qu'imparfaitement, et d'après des formules à eux inconnues. En entrant dans la famille américaine, le citoyen de la Louisiane s'y trouvait de suite sous la protection du jugement par jury, et du mandat d'*habeas corpus*, institutions dont auparavant il n'avait aucune idée. Il devint évident qu'un tel état de choses ne pouvait durer, et que, comme les lois ne pouvaient être immédiatement changées, il devenait indispensable d'instituer de suite un nouveau système de procédure légale. M. Livingston, conjointement avec un autre citoyen, fut choisi pour remplir cette tâche délicate. Ils l'accomplirent avec une rare intelligence, et présentèrent, comme résultat de leurs travaux, un système en même temps simple et économique, intelligible et expéditif, qui éloignait également les *technicalités* fictives de la loi anglaise et la prolixité des lois espagnoles.

En 1821, l'assemblée législative de la Louisiane chargea encore M. Livingston de rédiger un code criminel qui fut vivement approuvé et adopté. Encouragé par d'aussi heureux résultats, il se mit de nouveau à l'ouvrage, et, en 1824, il produisit un système complet de justice criminelle embrassant un code de crimes et de punitions, un code de procédure criminelle, un code de preuves et d'évidences, un autre sur la réforme et la discipline des

prisons, et un livre de définitions techniques. Chacun de ces différens codes était accompagné de commentaires qui indiquaient les lois en existence alors, les changemens à y opérer, ainsi que les principes et les raisons pour lesquels ils étaient proposés. Déjà il avait tout achevé et tout préparé pour l'imprimerie, lorsqu'un incendie qui brûla tous ses effets, et dont sa personne n'échappa qu'avec peine, dévora en même temps jusqu'à la dernière trace de ses travaux. Pas une seule note, pas un simple mémorandum ne fut épargné. Tout disparut dans le cruel élément.

Quoique abattu, dans le premier moment, par un aussi grand revers, M. Livingston ne se découragea nullement. Reprenant courage, il se mit de nouveau à l'œuvre et y travailla avec un zèle et une ardeur que stimulait le souvenir du malheur qui l'avait atteint dans ses plus belles espérances. Il fit tant qu'au bout de deux ans il lui fut possible de présenter à la législature de la Louisiane un ouvrage encore plus parfait que n'avait été le premier; œuvre qui brille par la beauté de ses dispositions, la sagesse de ses aperçus, la simplicité de ses formes et la clarté de son langage. On y rencontre toutes les marques d'une philanthropie éclairée, une connaissance parfaite du caractère humain et de l'état social, ainsi qu'une profonde pénétration dans la perception des causes

comme des sources du bonheur et des misères des hommes.

En 1829, M. Livingston fut appelé au poste de sénateur, qu'il remplit avec distinction et qu'il quitta en 1831 pour occuper celui de ministre des affaires étrangères. Dans cette dernière fonction, il montra la variété d'un talent qui semblait pouvoir s'adapter à tous les hauts emplois. Sans prétendre rien ôter au mérite de ceux qui, avant lui, avaient tenu ce portefeuille important, on peut dire avec assurance qu'aucun des documens qui y sont déposés ne dénote une connaissance plus approfondie du droit des gens, n'offre une clarté plus grande, et une pureté de style plus choisie que ses instructions, comme ministre des affaires étrangères, aux différens agens diplomatiques sous sa direction.

Enfin, en 1833, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en France. M. Livingston avait espéré trouver dans un pays qu'il aimait, et comparativement aux stages précédens de sa vie politique, un repos qu'il se flattait ne devoir être interrompu que par des travaux littéraires que toujours il affectionna. Les événemens politiques en décidèrent autrement. Il eut le chagrin, durant une mission difficile et délicate, pendant laquelle il déploya toute l'énergie nécessaire, en même temps qu'il imprimait à la négociation un esprit de conciliation bien au delà de ce que lui suppose la renommée, de ne pouvoir terminer lui

même le malheureux différend occasionné par la non-exécution momentanée du traité contracté par la France avec les États-Unis. Que l'on nous pardonne cette courte digression au sujet d'un homme chez lequel une honorable intimité nous a permis de constater un patriotisme digne d'un Spartiate, et une moralité politique émule de celle d'un Washington. La prudence met une borne à l'hommage que rendrait volontiers notre cœur à sa mémoire.

Rentré dans la vie privée, M. Livingston revint à New-York, son pays natal, où, ainsi que Cincinnatus, cultivant son esprit et ses champs, il termina, en mai 1836, une longue carrière utilement consacrée au service de son pays et à l'avancement de la science.

Au sujet de science de jurisprudence, il est un écrit publié en 1834 par M. Wheaton, le juriste et le diplomate distingué que nous avons déjà eu l'occasion de signaler parmi nos historiens, écrit qui, sous le titre modeste de *Discours destiné à l'institut du droit*, contient un savant exposé des progrès faits dans la jurisprudence, en Europe, pendant le demi-siècle qui précède.

« Avant la publication de l'*Esprit des Lois* de « Montesquieu, nous dit-il, la science du droit, telle « qu'on la pratiquait sur le continent européen, « était divisée en deux écoles distinctes : le droit « civil ou romain, et ce que l'on désignait *la juris-*

« *prudence naturelle.* La gloire militaire de Rome « n'était plus, mais la ville éternelle, la *Niobé des* « *nations,* continuait toujours, dans la paix et le si- « lence, et par la seule influence de ses codes civil « et ecclésiastique, à gouverner la plus grande por- « tion du monde civilisé. Le *peuple-roi* avait laissé, « non seulement par les monumens impérissables « de l'art, mais encore par les marques indélébiles « de l'influence profonde d'institutions politiques « sur l'organisation sociale des temps les plus re- « culés, la trace de ses pas gigantesques dans toutes « les régions où jadis avait plané son aigle triom- « phante..... »

Au sujet de la politique, M. Wheaton démontre clairement que, contrairement à l'idée généralement reçue, ni les propriétés, ni les us et coutumes des provinces de Rome ne furent abolis par les Goths envahisseurs. Passant en revue les progrès apportés à la science par les Leibnitz, les Puffendorf, les Grotius et les Vattel, il arrive à Montesquieu qui, dit-il, « porta le flambeau de la philo- « sophie et de l'histoire dans cette région, pour « ainsi dire, obscure, et répandit des flots de lu- « mière dans les vastes champs de la science. » Il ajoute que, quoique beaucoup de principes avancés par ce juriste soient erronés parce qu'ils ont été écrits sans une connaissance parfaite de l'histoire et de l'économie politique, science qui, de son temps, était encore à peine connue à Montesquieu, cepen-

dant, « appartient certainement l'honneur d'avoir « le premier ouvert la voie aux grands réfor- « mateurs de la science de la jurisprudence. Gro- « tius et Puffendorf étaient, par rapport à lui, ce « que les maîtres d'école avaient été à leur égard, « c'est-à-dire les pionniers qui abattirent l'obscure « forêt, résultat d'une longue nuit d'ignorance et « de barbarie qui couvrait le monde entier. »

Voici comment il présente l'avénement du Code Napoléon :

« Philippe de Comines, ministre et historien de « Louis XI, raconte de ce tyran cruel, mais poli- « tique, que souvent le roi exprimait le désir que « les diverses lois coutumières locales, qui avaient « pris naissance dans les différentes provinces de « France, fussent consolidées en un code uniforme, « et qu'une seule coutume, un seul poids, une « mesure unique, fussent usités dans tout le « royaume; et que toutes les coutumes variées « fussent écrites en français *dans un beau livre*. Le « destin voulut que cette idée fût réalisée, non « par un Valois, ni un Bourbon, mais par un sol- « dat heureux qui s'empara de leur trône vacant, « et qui sut réunir, dans un règne si court et si ex- « traordinaire, des siècles entiers de l'histoire or- « dinaire, des autres rois. Napoléon aspirait à la glo- « rieuse réputation de législateur, en même temps « que par ses lois il s'efforçait de cimenter l'œuvre « de l'usurpation et de la conquête. Dans les cir-

« constances où la révolution laissa la France, la « promulgation du Code civil produisit, à n'en pas « douter, d'immenses bienfaits. Il a posé, simpli- « fié et rendu plus clairs et plus intelligibles, les prin- « cipes généraux de la jurisprudence française qui, « auparavant, flottaient au hasard sur une mer « incertaine de décisions judiciaires contraires les « les unes aux autres, et inconciliables, de coutumes « locales (au nombre de deux cents), et de statuts « législatifs en forme d'ordonnances royales. »

Après avoir discuté les imperfections du Code (quel ouvrage d'une aussi immense importance que celui-là, qui, touchant à l'histoire des siècles passés, créé, pour ainsi dire, par enchantement, n'en contiendrait pas quelques unes), l'auteur signale les avantages et les désavantages de l'établissement d'un code pour régir, par une seule et unique règle, une immense étendue de pays et une population diverse dont les mœurs et coutumes, cependant, doivent différer les unes des autres suivant leurs climats et leurs localités, et par rapport surtout à un pays tel que la France, il donne en dernier lieu une préférence décidée à un corps compacte et intelligible de lois, tel que l'immortel Code Napoléon. M. Wheaton ne semble pas non plus renoncer entièrement à la possibilité de l'adoption d'un tel code aux États-Unis; et, en cela, il s'accorde avec M. Livingston, contrairement aux doutes que nous avons nous-même émis au com-

mencement de ce chapitre. Cet écrit, au reste, abonde en recherches savantes et instructives sur l'histoire de la jurisprudence des peuples.

En 1836, M. Wheaton a publié un ouvrage en deux volumes, intitulé *Élémens du droit des gens, avec une histoire de la science*. La double capacité de légiste et de diplomate que possède l'auteur donne une haute portée à cet ouvrage, le premier, nous pensons, qui ait été écrit originairement en anglais, sur la loi internationale. Il a pu, par sa position même, envisager plus en grand une branche qui, si elle n'a pas fait de progrès depuis les derniers écrivains qui l'ont traitée, a, du moins, subi de nombreuses modifications. Ainsi on y trouve principalement une intelligente énumération des rouages compliqués de ces inventions modernes d'alliances, saintes et autres; d'interventions internationales, armées et non armées, et de protocoles sans nombre, si abondamment mis récemment en usage dans les définitions des droits du faible, à l'avantage toujours, bien entendu, du plus fort: principe qui n'est pas nouveau, puisqu'il ne fait que constater de nos jours le vieux adage de la raison du plus fort; seulement, jadis, c'était à la pointe de l'épée qu'on l'exécutait, tandis que maintenant les coups d'épées sont des protocoles. Ce n'en est pas moins toujours la force, et non le bon droit.

A l'instant où nous écrivons, un nouvel essai de

M. Wheaton paraît sur le même sujet; question (il faut l'espérer) qu'il continuera à traiter, puisqu'il le fait en maître.

M. Story, l'un des juges de la cour suprême des Etats-Unis, a traité plusieurs branches de la science avec un rare talent. Les décisions judiciaires qui sont toujours données, dans cette cour, longuement et en détail, forment un corps de précédens des plus remarquables pour la logique et la force de leurs argumentations, comme pour l'élégance de leur style. Il s'est principalement appliqué aux lois sur la juridiction maritime, celles sur les questions de prises et de représailles, sur les cautionnemens, et sur les patentes ou brevets d'invention. En 1833, il publia ses *Commentaires sur la constitution des États-Unis;* ouvrage en trois volumes, dans lequel sont clairement expliquées les chartes, constitutions et l'histoire anti-révolutionnaire des colonies; celle des Etats depuis cet événement et celle de l'adoption de la constitution fédérale avec les raisons qui la firent sanctionner. C'est là un ouvrage purement américain, et qui, pour les citoyens des Etats-Unis, est un gage suffisant du talent de l'auteur; mais ce qui, en outre, recommande fortement ce dernier à la notice des juristes d'outre-mer, ce sont ses *Commentaires sur les contradictions des lois de toutes les nations*, publiés en 1834. Il est curieux en effet, à l'aide de cet ouvrage, de suivre l'auteur dans les rapproche-

mens que lui suggère l'examen des questions de mariage, de divorce, de testamens et de jugemens, comparées entre elles et dans les différens codes des nations de la terre; rapprochemens qui ne font pas que d'avoir leurs côtés philosophique et historique, aussi bien que légal. Cette composition, au reste, a été appréciée en Angleterre, en France et en Allemagne. A Londres, elle a eu l'honneur d'une édition anglaise avec des annotations, et avec l'opinion flatteuse exprimée par un juge éminent de cette nation, « qu'aucun juriste ne peut la lire sans « exprimer en même temps son admiration pour « l'esprit, la candeur et l'érudition qui la carac- « térisent. »

M. Story a, en outre, donné une édition collationnée et revue des statuts des États-Unis.

L'énumération qui précède omet sans doute beaucoup des noms de ceux qui se sont distingués comme auteurs et publicistes dans la carrière épineuse de la jurisprudence américaine; car ce n'est que dans un traité spécial, et particulièrement affecté à cette branche de la science, qu'il serait possible de rendre ample justice à des travaux qui, cependant, ont pour moteur le plus noble de tous, l'amélioration de la morale publique. Et cependant, loin que les matériaux nous fassent faute, ils se pressent devant nous à la vue des effets prodigieux qu'a eus et que promet d'avoir encore chez nous l'application pratique de cette science régénéra-

trice, ainsi qu'on en recueille les fruits journaliers dans nos établissemens pénitenciers et dans nos prisons modèles.

Il sera beau pour les États-Unis d'avoir, les premiers, ouvert la voie à l'abolition de l'emprisonnement préventif, système odieux qui commence par punir l'innocent comme le coupable, avant de le juger; et d'avoir, par un châtiment mesuré, mis la main à l'œuvre de la réforme morale de l'homme sans lui imprimer pour toujours le sceau du déshonneur.

L'emprisonnement pour dette, reste des temps barbares, s'efface aussi graduellement des codes d'Amérique. Avant peu il n'y restera plus aucun vestige de cette *justice* qui, dans sa pénalité, confondait le malheur avec le crime.

VIe PARTIE.

Rhétorique. — Roman.

CHAPITRE Ier.

ÉLOQUENCE.

Différens genres d'éloquence, son origine aux Etats-Unis et ses différentes phases, causes qui en facilitent le déploiement. — Orateurs : Patrick Henry, James Madison, John Adams, Alexandre Hamilton, gouverneur Morris, Fisher Ames, Philips, Breckenridge. — Divers orateurs de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie : Henri Clay, Daniel Webster, John Randolph, Edouard Everett, J. Q. Adams.

L'art de s'énoncer avec pureté et précision, et d'émouvoir par le moyen de la parole, est une des plus belles facultés qui aient été données à l'homme. Elle élève celui qui la possède en proportion du bien qu'elle l'a mis à même d'opérer, des bienfaits qu'elle a contribué à répandre sur la grande famille humaine. Depuis, toutefois, que le Tout-Puissant en a doué l'homme, celui-ci ne s'est pas fait faute de s'en servir. C'est elle plus que tout autre moyen qui a contribué à la direction des affaires publiques, comme à l'établissement de toutes les croyances, soit en religion, soit en philosophie. Le talent de l'éloquence semble multiplier

l'homme pendant sa vie, autant de fois que l'écho fait retentir ses accens parmi la foule attentive; tandis qu'après sa mort, elle prolonge l'ombre qu'il laisse après lui, comme souvenir. Soit qu'on envisage les guerres et les inimitiés qu'elle a excitées, les erreurs qu'en religion et en philosophie elle a propagées, les saines et pures doctrines que, comme la rosée du ciel, elle a fait descendre sur la tête des humains, toujours est-il qu'il n'est aucun levier d'action sociale plus puissant que l'éloquence.

Envisageons-la, en effet, dans ses phases diverses. Ici, c'est au foyer domestique, dans la vie intime, qu'elle s'exerce, sans presque se laisser apercevoir; et c'est là le premier genre d'éloquence, car il agit plus que tout autre sur les ressorts humains, sur les actions de tous les jours. Nous le retrouvons dans le langage de l'instruction, du chagrin, de la joie, du blâme ou de la louange, de la haine ou de l'amour. Sa mission semble être celle d'adoucir les aspérités des passions, de répandre sur tout sa bénigne influence; moins étudié que tout autre, nullement préparé, il agit, mais ne s'étudie pas afin de produire de l'effet; aussi, comme il a moins d'apparat et de prétentions, on est souvent ignorant de son existence; tel que l'intervention divine, il se fait sentir sans, toutefois, se montrer à la vue.

L'autre classe d'éloquence, et qui, à notre avis, vient à la suite de celle citée plus haut, est l'élo-

quence populaire ou publique. Elle consiste dans la faculté d'un arrangement habile et convenable des idées de l'orateur, et dans celle ensuite de les développer avec clarté et élégance devant un auditoire. C'est ce genre d'élocution qui doit régner dans les cours de justice et les tribunaux, dans les chambres législatives, et généralement en tous lieux où se traitent les affaires publiques ou nationales.

Mais il existe une autre classe qui ressort en quelque sorte de la dernière. C'est celle où, en outre des qualités requises, l'orateur possède encore le pouvoir d'exciter un intérêt plus profond par le moyen d'un arrangement plus heureux, d'une élocution plus animée, avec le pouvoir de temps à autre de toucher le cœur d'une main de maître, et de jeter, d'une manière inattendue, comme une sorte d'éclair, un éclat plus brillant sur les parties de son discours qu'il tient le plus à graver dans l'esprit de ses auditeurs. Une parfaite connaissance du cœur humain aussi bien qu'une habile aptitude à savoir le toucher et l'émouvoir à propos, sont les principaux élémens de ce genre d'éloquence. Quand à tout cela se réunissent en une seule personne une haute vertu morale et une intelligence éclairée, on peut dire que c'est ce qui constitue l'orateur parfait et l'homme de bien. Au barreau, celui-là, laissant aux intelligences inférieures toutes les subtilités et les tracasseries litigieuses, ne

« en rasant le pavé, d'autres fois tout le long des mu-
« railles, et toujours avec une telle rapidité que
« l'œil a de la peine à les suivre. Essayez seulement.
« Là vous verrez l'hirondelle braver le vent sur
« l'onde agitée : elle s'y élève, saisit un insecte, fait
« un tour et se laisse pousser avec rapidité par la
« brise qui l'entraîne à perte de vue. »

M. Townsend, le même qui, récemment, parcourut à pied tout l'espace compris entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique, a également publié un ouvrage sur l'ornithologie, et l'on concevra facilement ce que l'exploration d'un cadre aussi vaste l'aura mis à même de recueillir dans cette science. Il a, aussi bien que M. Nuttal, beaucoup ajouté à l'histoire naturelle d'Amérique.

Un ouvrage intéressant sur la géologie est dû à M. Renwick, professeur d'histoire naturelle et de chimie, et savant distingué.

Quand on envisage les souffrances sans nombre qui attendent le naturaliste (car tout avec lui n'est pas couleur de rose), soit qu'on le suive aux régions glacées du Labrador, ou dans les sables brûlans des Florides sous une atmosphère de quatre-vingt-dix degrés; qu'on le voit parcourant les bois épais pendant des jours et des nuits entiers, ne comptant pour sa subsistance que sur son fusil, embourbé jusqu'à la ceinture dans les marais, sans cesse en butte aux attaques des moustiques et à celles des crocodiles, et tout cela, peut-être, pour

étudier le chant d'un oiseau ou pour atteindre le nid d'une perdrix, on ne peut que s'extasier sur le zèle et l'enthousiasme qui, au prix du sacrifice de toutes les aisances de la vie, animent l'homme d'un saint amour pour la science.

Histoire naturelle. — THOMAS SAY.

Les produits de l'intelligence humaine, qui sont la source de la science dont nous traitons en ce moment, ont ceci de noble et de grand : c'est que cette source s'applique à un champ plus vaste qu'à un siècle isolé ou à une seule notice, et que ses lois et réglemens s'étendent sur la vaste et éternelle échelle du bonheur des hommes.

Thomas Say naquit en Pensylvanie en 1787. Dès sa jeunesse il donna des preuves de son amour pour les sciences naturelles qu'il ne cessa d'étudier que lorsque la guerre vint interrompre ses travaux et le forcer avec la milice citoyenne de voler à la défense du pays. Dans la poursuite de ses études de prédilection, il fit partie d'une expédition en Floride, et plus tard, en 1819, 1820, il accompagna également l'expédition qui se rendit aux montagnes Rocheuses, ainsi qu'une autre à la rivière Saint-Pierre, en 1823. Le résultat de ses travaux se trouve consacré dans un bel ouvrage sur l'entomologie d'Amérique et sur la conchyliologie.

Dans la recherche sur la vérité des choses, Say

rejetait les preuves métaphysiq ues, n'ajoutant foi qu'à la doctrine qui attache une importance exclusive à l'évidence des sens. Il voyait tout dans les faits, rien hors de là; et ce qui distingue le plus son style est une briéveté qui sait cependant se faire comprendre tout en évitant les expressions superflues.

En parcourant les nombreux écrits de M. Say, qu'il serait difficile de saisir en entier, par la raison qu'à l'exception des ouvrages mentionnés ci-dessus, ils se trouvent répandus en grand nombre dans les revues et même les journaux littéraires du pays, on est frappé de l'immense travail qu'ils ont dû occasionner, et combien une viē tellement employée a dû être marquée par la méthode, par une activité incessante, et par un fécond génie. Il a disparu de la scène du monde; mais le nom de Say restera tant que l'étude de la zoologie trouvera place chez ses concitoyens.

Dans la même partie que celle professée par M. Say, le docteur Harris, bibliothécaire du collége de Harvard et savant entomologiste, a publié un ouvrage sur les insectes qui se trouvent dans le Massachussetts; et on doit à M. le professeur Cleaveland un précieux *Traité sur la minéralogie*.

Nous pourrions consacrer sans peine un beau chapitre à l'art de la médecine, ainsi qu'il est pratiqué aux Etats-Unis, s'il nous avait été donné d'avoir accès dans une bibliothèque américaine ; car

cette carrière a déjà été illustrée par de beaux noms et de nobles travaux. Il serait curieux, par exemple, et alors que nous pouvons y faire figurer des personnages d'une illustration cosmopolite, de tracer l'histoire jusqu'à nos jours, de la science hippocratique depuis le dix-septième siècle, époque où l'enseignement de la théologie et la pratique de la médecine se trouvaient confiés aux mêmes personnes. Toutefois, ne pouvant en entier remplir cette tâche, il y aurait injustice extrême (et personne plus que nous n'a intérêt à se mettre en règle envers la noble faculté) à ne pas enregistrer, en passant, dans notre revue littéraire les quelques noms qui constituent les sommités de la science médicale aux Etats-Unis.

A leur tête nous trouvons le docteur Rush de Philadelphie, praticien aussi heureux que théoricien distingué, comme le démontrent clairement ses nombreux ouvrages, et principalement ceux qui traitent du sang et des saignées. Un écrit sur les maladies mentales et sur le traitement du cerveau lui ont acquis une célébrité bien méritée. Les travaux du vénérable docteur Nathan Smith, du collége de Dartmouth, sont connus et appréciés, comme le sont aussi ceux du docteur Holyoke, maintenant descendu dans la tombe, et qui fut le président de la société médicale du Massachussetts : noms auxquels nous pourrions ajouter encore ceux des docteurs Mitchill, de New-York, person-

nage d'une érudition variée et au delà de toute idée; Hossack, de New-York; Physick, de Philadelphie; Warren, de Boston, et tant d'autres que nous aurions à citer, mais dont les noms ne sauraient être de quelque intérêt pour le lecteur, sans les extraits de leurs ouvrages, qui nous manquent en ce moment, et que nous eussions voulu cependant donner à l'appui de notre opinion sur l'avancement de la science médicale aux Etats-Unis. Les membres de notre faculté témoignent suffisamment la haute estime qu'ils portent à celles de l'Europe, en venant eux-mêmes et en envoyant leurs jeunes élèves puiser en France la savante théorie qui est enseignée dans les hautes écoles. De la réunion de celle-ci aux expériences hardies et dégagées de toute entrave routinière qui caractérisent celles faites en Amérique, résulte un système dont, il faut l'espérer, profitera en dernier résultat l'humanité souffrante.

CHAPITRE IV.

SCIENCE DU DROIT ET JURISCONSULTES.

Remarques générales, et histoire de la jurisprudence aux Etats-Unis : Tucker, de la Virginie ; Kent, de New-York ; Duponceau, Rawle, Sergeant, Livingston, Wheaton, Story. Remarques.

C'est une bien noble étude que celle du *droit*, qui a pour objet la connaissance de la loi. La loi est la règle des actions des hommes et la fixation des rapports entre eux. Elle a pour maxime : *vivre honnêtement ; ne faire de mal à qui que soit, et laisser à chacun ce qui lui est dû.*

On serait porté à s'imaginer, d'après cet exposé, que le *droit* est un et unique pour le monde entier, puisqu'il ne saurait exister deux manières différentes d'envisager le crime et la vertu. Ceci est vrai quant à la morale, et chez toutes les nations éclairées de la terre. Mais il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit de marquer et de définir les rapports des hommes entre eux et avec leurs gouvernemens respectifs, et d'assurer les droits de la propriété de chacun. Pour arriver à cette définition, il a fallu compulser les annales de l'antiquité, étudier les relations sociales des temps reculés, et établir leurs us et coutumes. Le résultat en a été la *lex non scripta* que sont venus accroître plus tard les statuts légaux ou la loi écrite.

La loi reflète l'intelligence d'un peuple, et le langage dont elle se sert pour s'exprimer donne la mesure de ses progrès dans les arts et la civilisation. On peut juger de l'état de Rome par le style des *Pandectes* de Justinien, déjà si en avance de ce qui avait été écrit sur le droit. Pour ce qui est de la loi anglaise, origine de la nôtre, c'est à Bacon que l'on doit d'y avoir en premier lieu, malgré son savant antagoniste Coke, introduit le style gracieux et intelligible. Il commença d'abord par éloigner de la science toutes les histoires fabuleuses des dieux et demi-dieux, des héros imaginaires, toutes les futilités dont elle était enveloppée, et en fit ressortir ce qu'il y avait de beauté et d'utilité dans cet amas de traditions tantôt vraies, le plus souvent erronées. Blackstone suivit Bacon; ses éloquens *Commentaires* achevèrent de rendre à la lumière ce qui si long-temps avait été voué à l'obscurité; et, enfin, l'élégant et éloquent lord Mansfield parvint dans son style à donner aux formules techniques de la loi une grâce et une précision qui transformèrent ce dédale en une science qui fût à la portée de tout le monde. Mais nous avons à revenir à notre droit américain.

Dans les premières années de l'établissement des colons, on pense bien que peu de temps leur était donné pour s'appliquer à l'étude ou même à la pratique du droit. Les juges, lorsqu'ils y étaient appelés, passaient de la charrue au tribunal, où

leur suffisaient la raison et le bon sens à la place des *Pandectes* et autres livres de loi. Dans la piété de leurs cœurs, la loi de Moïse leur servait de code criminel; et pour ce qui regardait le litige des questions de droit civil, ils avaient recours, autant que le leur permettaient leurs lumières, aux principes de la loi commune d'Angleterre.

Après la charte royale accordée en 1692, un nouveau système de jurisprudence fut établi pour les colonies, dont la base principale et le caractère distinctif étaient le recours à la mère-patrie dans tous les cas qui étaient de quelque importance; tandis que, pour tout ce qui touchait aux cas d'affaires purement locales, à celles qui pouvaient se décider sans être référées en Angleterre, il existait une tendance générale à les soumettre à l'autorité cléricale: tendance, au reste, qui s'explique assez par le fait que la plupart, et assurément les plus instruits des colons, étaient des personnes versées dans les études théologiques, et adonnées aux méditations religieuses.

Enfin, arriva la révolution de l'indépendance qui en amena également une dans les rapports des citoyens entre eux, comme aussi une nouvelle appréciation de leurs droits respectifs individuels, et une définition co-relative de ceux de propriété. Aussitôt que les États-Unis eurent secoué leurs entraves coloniales, ils se trouvèrent soudainement transformés en une nation commerçante.

Avec le commerce surgit une multitude de contrats et d'engagemens maritimes et privés. Une plus grande valeur étant donnée aux propriétés foncières, il en résulta aussi la nécessité d'apporter une attention plus profonde à l'examen des titres respectifs. Cela fit qu'à dater de 1776, une plus grande régularité fut donnée aux contestations légales; et c'est alors que l'on commença à s'occuper d'un corps de droit américain mieux adapté aux besoins du pays.

Toutefois, il devait résulter, de la perfection même du système politique adopté par la nation, un inconvénient qui, quoique plus que balancé sur d'autres points par beaucoup d'avantages, n'en est pas moins majeur pour le système légal et plus principalement pour l'étude du droit en Amérique. En adoptant comme principe politique une fédération représentative d'Etats souverains et indépendans, on laissait à chacun de ceux-ci, dans leur sphère respective, l'exercice de tous les droits municipaux, comme ceux de propriété et ceux relatifs à la liberté individuelle des citoyens. Il ne restait donc, comparativement, que peu de sujets de législation nationale, c'est-à-dire de législation qui pût avoir un effet collectif sur l'ensemble des états de l'Union. Dans tous les Etats, excepté la Louisiane qui a adopté un code à l'instar de celui de Napoléon, la loi commune d'Angleterre est la base de la jurisprudence. Mais

cette jurisprudence, composée en partie de statuts ou de lois portées par l'Etat, de précédens et de décisions judiciaires, s'éloigne chaque jour de sa base primitive, la loi anglaise. Les us et coutumes locaux d'un aussi immense territoire et les divers climats qui les engendrent et les diversifient, amènent nécessairement la formation de lois qui leur correspondent. Il y a donc autant de corps de lois qu'il y a d'Etats dans l'Union, c'est-à-dire, pour le moment, vingt-six, sans compter celui des actes du congrès fédéral, et, quoique plusieurs des Etats s'accordent sur quelques points, on peut néanmoins se faire une idée de la difficulté qui s'oppose à une connaissance parfaite de toutes les lois des Etats-Unis. Tant que les États conserveront leur souveraineté indépendante, ce qui est inévitable sous le système fédéral, il est difficile d'espérer une plus grande uniformité dans la jurisprudence américaine : tel est pour la science l'inconvénient. Il est grand aussi dans l'administration de la justice, dans les tribunaux où les questions de lois, sur des points de rivalité, deviennent souvent embarrassantes pour le juriste-philosophe tout aussi bien que pour l'avocat praticien. Il faut que notre système judiciaire soit aussi parfait et aussi simple qu'il l'est, en effet, pour parer efficacement à tous ces obstacles nés d'une liberté jalouse et éclairée.

Des explications précédentes il résulte que des

difficultés presque insurmontables s'opposent à l'établissement d'un code de lois qui, ainsi qu'en leur temps les Pandectes et aujourd'hui l'admirable Code Napoléon, puisse, aux Etats-Unis, régir à la fois tout le pays, ce dernier Code, d'ailleurs, ne s'adaptant que là où existe un pouvoir de centralisation qui répugne à nos institutions. Ce que l'on peut espérer, et ce qui, sans doute, aura lieu avec le temps, est la composition de *Digestes* pour chaque Etat. Il deviendrait, dès lors, facile de les réunir en un traité qui les comprendrait tous; qui mettrait à même de comparer les divers points les uns avec les autres, et offrirait enfin une suite de commentaires où l'étudiant pourrait aller puiser les élémens du droit américain, et dans lesquels le jurisconsulte rencontrerait un guide certain pour l'exercice de ses fonctions.

Déjà, depuis long-temps, le savant professeur de droit Tucker, de la Virginie, avait écrit sur les lois de cet Etat de l'Union des commentaires à l'instar de ceux de Blackstone. Cet ouvrage, que recommandent sa profonde érudition aussi bien que le style élégant dans lequel il est écrit, a singulièrement facilité l'étude du droit dans la Virginie, en même temps qu'il a acquis à son auteur une réputation bien méritée parmi les premiers juristes des Etats-Unis. Quoique ce professeur fasse allusion à quelques points essentiels du droit constitutionnel américain, le fond de son

ouvrage, néanmoins, s'applique plus spécialement au droit local, c'est-à-dire à celui de la Virginie.

Il était donné au vénérable James Kent, ancien juge suprême de l'Etat de New-York, de produire un ouvrage qui généralisât, qui embrassât davantage et fît ressortir tous les points sur lesquels la loi américaine diffère de celle d'Angleterre. C'est en 1826 que parut le premier volume de ses *Commentaires sur le droit américain*. Il comprenait le droit des gens, ou droit international; le gouvernement et la jurisprudence fédérale des Etats-Unis, et enfin l'histoire de l'origine des principales lois municipales. En 1827, 1828 et 1830 parurent les second, troisième et quatrième volumes, comprenant les droits individuels et ceux des propriétés mobilière et foncière. Ces différens sujets, les droits individuels et ceux de propriété surtout, y sont traités plus largement et d'une manière plus claire que ne l'a fait Blackstone, et l'auteur y a, de plus, introduit un grand nombre de points litigieux et instructifs qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage de son devancier, et qui cependant contribuent essentiellement à l'édification et à l'instruction de l'étudiant.

Au sujet du droit civil ou romain, dans lequel nous avons puisé les points principaux du nôtre, et que nous avons adopté, M. Kent s'exprime de la manière suivante:

« L'introduction et l'étude du droit civil doivent

« avoir aussi beaucoup contribué à répandre des « notions plus justes et plus libérales sur les droits « et les obligations des nations. Il était impossible « qu'un système aussi pur et aussi sage de juris- « prudence municipale et d'équité qu'est la loi ro- « maine pût être enseigné dans les universités et « les écoles, et fût successivement expliqué par un « grand nombre de citoyens dignes en tout de « s'associer aux juges de Rome, sans que cela pro- « duisît un grand effet sur l'esprit public. Lors- « qu'on vint à examiner et à connaître un aussi « beau monument de la sagesse réunie des anciens, « le fait seul de sa découverte doit avoir jeté des « flots de lumières sur les institutions féodales et « sur les gouvernemens des nations européennes. « Nous voyons donc que l'on vint à appliquer les « règles du droit civil au gouvernement des « droits nationaux, et elles ont matériellement « contribué à ériger la loi moderne internatio- « nale de l'Europe. Depuis le treizième jusqu'au « seizième siècle, toutes les controverses entre na- « tions ont été jugées d'après les règles de la loi « civile ou droit de Rome. »

C'est avec chaleur que l'auteur recommande particulièrement au juriste l'étude du Code romain qu'il venge du reproche qui lui est à tort imputé, de n'avoir été qu'un système de tyrannie et de despotisme. Il admet « que ce fut une tache « indélébile et honteuse pour le caractère de la

« loi civile, ainsi qu'elle fut rédigée sous Justinien,
« qu'on y inculquât la doctrine du pouvoir absolu
« de l'empereur, ainsi que celle que tous les droits
« et toute la puissance du peuple romain étaient
« remises aux mains du monarque. *Tel jusque-là*
« *n'avait pas été le langage du droit romain;* et
« Gravina, dans une noble indignation, accuse
« Tribonien d'y avoir par la fraude, et dans un es-
« prit servile, introduit la *lex regia.* »

En effet, M. Kent trouve dans la loi de Rome beaucoup des principes les plus libéraux du Code d'Amérique; comme, par exemple, que tous les hommes sont nés égaux; que la liberté est une chose inappréciable; *que la volonté du peuple, seule*, donne de la validité aux lois, ou, en d'autres termes, *que le peuple est souverain;* que la maison d'un homme est son château; qu'un accusé ne devrait pas être emprisonné avant d'être jugé; qu'on ne devrait pas imposer d'amendes trop fortes, etc., etc., etc.: principes qui forment les bases principales de notre droit qu'a complété le mandat d'*habeas corpus.*

Après la première partie de l'ouvrage qui traite du droit commun et du droit des gens, on arrive, comme nous l'avons dit, à la partie qui en est pour nous la plus intéressante, celle ayant pour objet plus spécial le *droit américain.* « Nous nous sentons comme renouvelés,
« dit un publiciste distingué, lorsque nous pas-

« sons, des scènes de guerre, de capture et de « confiscation où trop souvent la force usurpe à « la fois et le nom et la place du droit, aux vertes « prairies de notre paisible et heureux pays. Nos « esprits et nos cœurs s'épanouissent dans la con- « templation que l'auteur offre, en sa personne, de « l'un des principaux architectes d'un grand em- « pire, travaillant à l'envi à élever et à consoli- « der un monument qui, selon toute apparence, « est, par sa force, destiné à durer sans altération « pendant une longue succession de siècles. »

Aussi voit-on qu'arrivé à ce point, celui qui s'adapte plus spécialement à son pays, l'auteur s'étend davantage. Il développe toutes les ressources de son génie, il s'identifie et s'élève avec son sujet, et, après avoir donné une intéressante histoire de l'Union américaine, le reste de l'ouvrage de M. Kent est consacré à un savant exposé de son organisation constitutionnelle et légale, telle qu'elle existe maintenant.

Nous avons fait précéder nos remarques sur l'ouvrage de M. Kent par quelques observations sur la difficulté d'opérer, aux Etats-Unis, un code universel de lois. Nous nous excusons d'autant moins de revenir sur le même sujet, qu'il est l'objet constant d'erreurs et de mécomptes de la part de ceux qui s'occupent de critiquer les institutions américaines, sans préalablement s'être enquis des doubles rapports politiques existant entre le gouvernement

fédéral et ceux des Etats. Ceci nous procure d'ailleurs l'occasion de mentionner de nouveau les travaux de M. Duponceau, de Philadelphie, le Nestor de nos jurisconsultes et l'un des hommes les plus érudits de son temps.

Dans son *Exposé sommaire de la constitution des Etats-Unis d'Amérique*, M. Duponceau a, entre autres points, clairement établi cette double action des différens États. Nous ne citerons que le paragraphe suivant qui y a rapport :

« Si nous considérons la constitution sous le rap-
« port de son organisation, nous trouverons qu'il
« y a un juste équilibre entre deux principes, op-
« posés en apparence, la souveraineté nationale et
« celle des Etats. Le sénat (1), par la légalité des
« voix et le mode d'élection de ses membres, est le
« protecteur naturel de la souveraineté des Etats;
« tandis que la chambre législative, élue par le
« peuple, naturellement opposée à tous les em-
« piétemens de pouvoir, veillera sans cesse sur les
« droits et les libertés de ses constituans. Les deux
« chambres tiennent d'ailleurs leurs pouvoirs des
« Etats, au sein desquels leurs membres doivent
« rentrer à de courts intervalles.

---

(1) Les sénateurs sont nommés pour six ans par les États eux-mêmes. Ils sont au Congrès général les représentans de la *souveraineté* des États, leurs ambassadeurs pour ainsi dire.

« La distribution des pouvoirs entre le gouver-
« nement fédéral et les Etats n'est pas moins digne
« d'admiration. Au premier abord il paraît peut-
« être que ces pouvoirs sont inégalement divisés.
« Les droits de la souveraineté suprême, *jura*
« *summi imperii*, soutenus par le trésor et l'épée,
« comme moyens pour les mettre à exécution, ont
« un aspect redoutable, et il semblerait que le gou-
« vernement général peut aisément absorber la
« souveraineté des Etats; mais le danger, s'il en
« existe, semble plutôt être du côté opposé. L'or-
« ganisation indépendante des gouvernemens des
« Etats, avec leurs législatures, leurs gouverne-
« mens, leurs milices, leurs fonctionnaires judiciai-
« res et administratifs; tous ces pouvoirs souve-
« rains et illimités dans tout ce qui n'est pas sou-
« mis à la juridiction des Etats-Unis; le nom même
« de cette souveraineté et de cette indépendance
« qu'ils possèdent, et dont ils sont éminemment
« jaloux; les moyens qu'ils ont en leur pouvoir de
« combiner leurs forces et leurs ressources sans
« paraître rien faire qui soit illégal, tout cela forme
« un puissant contre-poids à l'autorité du gouver-
« nement général, lequel, avec ses immenses pou-
« voirs, agit très peu sur les individus, tandis que
« les gouvernemens des Etats sont en contact im-
« médiat avec eux, et ont plus de moyens de s'as-
« surer de leur soutien et de leur dévouement.

« Le gouvernement général, comme nous l'a-

« vons déjà fait observer, est fréquemment obligé de « requérir l'aide des autorités des Etats, pour met- « tre ses lois à exécution; et, de la continuation de « ce *système auxiliaire*, comme nous l'avons déjà « dit, dépend en très grande partie, la continua- « tion de l'Union telle qu'elle existe. »

Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui s'intéressent plus particulièrement au droit constitutionnel d'Amérique, au savant exposé de M. Duponceau, dont nous avons tiré les extraits qui précèdent. On doit au même auteur un ouvrage fort estimé sur la *Juridiction des tribunaux de l'Union*, publié en 1824, et dont un compte-rendu, attribué à M. Dupin, se trouve dans la *Revue Encyclopédique*.

La jurisprudence constitutionnelle, ou la constitution mise en action, a été également traitée par M. Story, juge de la cour suprême, dont nous aurons occasion de parler bientôt; par M. Rawle, avocat distingué de Philadelphie, et par M. Sergeant, juriste également distingué, et juge suprême de ce dernier état.

Le philanthrope qui consacre ses veilles et son talent à l'amélioration du genre humain est sans contredit le meilleur ami de l'homme. Néanmoins, en tant que ce qui profite à tout le monde n'est l'affaire de personne en particulier, ce n'est souvent que dans l'approbation de sa propre conscience que le sage puise la récompense de ses nobles travaux. Rien de plus facile, en effet, que de saisir

l'esprit d'un code, d'en apprendre la lettre, d'en expliquer la théorie. C'est là l'œuvre d'un instant: mais quand il s'agit de déterminer par quel moyen le légiste, entre mille propositions diverses, à travers des incertitudes sans nombre, est enfin arrivé à cette conclusion qui paraît si simple et si claire à l'œil vulgaire, par la raison même qu'une seule idée se présente à lui; quand on a pu suivre avec lui le sentier obscur et tortueux du crime; lorsqu'on a, ainsi que lui, pesé tout ce que suggère l'humanité, dans la balance du bien et du mal, et qu'enfin au bout de la route on voit poindre cette lumière, objet de tous ses vœux, oh! c'est alors qu'on est doublement pénétré d'un sentiment d'admiration qui ne peut céder qu'à celui de la reconnaissance.

En rendant compte des travaux de cette nature qui n'ont pour auxiliaires ni la poésie ni la littérature légère, il est peu d'extraits que l'on en puisse présenter avec intérêt au lecteur. C'est dans l'ensemble même d'un tel ouvrage que l'on peut seul juger de tout le mérite qui s'y rattache; mais, en dirigeant l'attention sur l'auteur, on contribue toutefois à lui faire rendre une justice qui, quoique tardive quelquefois, n'en est pas moins méritée.

C'est dans cet espoir que nous parlerons de M. Edouard Livingston.

Il naquit à Clermont, Etat de New-York, en 1764, et fit ses études au collége de Princeton, dans

le Jersey. En 1785, il fut admis au barreau, où il pratiqua le droit jusqu'en 1794. A cette dernière époque il fut appelé au congrès national. Il s'appliqua dès lors à fixer l'attention de ce corps délibérant sur la réforme du code pénal, dont il voulait modifier le caractère sanguinaire, le mettre plus en harmonie avec l'état avancé de la civilisation, et sur la nécessité de mieux l'adapter, suivant la justice et l'équité, à la nature et à la qualité des délits.

En février 1804, il quitta son état natal pour aller s'établir à la Nouvelle-Orléans, dans la Louisiane, pays qui venait d'être cédé aux Etats-Unis par la France. Lorsqu'il y arriva, il trouva la jurisprudence de cette ancienne province dans une extrême confusion. Ayant à diverses reprises, et par différentes parties, appartenu tour à tour à l'Espagne, à l'Angleterre, puis à la France, des parties de la province étaient régies par les lois anglaises, tandis que d'autres retenaient encore les coutumes d'Espagne, inconvénient que décrit si bien Voltaire quand il dit, au sujet d'un autre peuple et de la grande diversité des lois : « Un homme qui « voyage dans ce pays-ci change de loi presque au- « tant de fois qu'il change de chevaux de poste. « Les mesures sont aussi différentes que les cou- « tumes ; de sorte que ce qui est vrai dans le fau- « bourg Montmartre devient faux dans l'abbaye « de Saint-Denis. »

Dans la Louisiane, des juges américains avaient été nommés et administraient la justice dans la langue française, qu'ils ne comprenaient qu'imparfaitement, et d'après des formules à eux inconnues. En entrant dans la famille américaine, le citoyen de la Louisiane s'y trouvait de suite sous la protection du jugement par jury, et du mandat d'*habeas corpus*, institutions dont auparavant il n'avait aucune idée. Il devint évident qu'un tel état de choses ne pouvait durer, et que, comme les lois ne pouvaient être immédiatement changées, il devenait indispensable d'instituer de suite un nouveau système de procédure légale. M. Livingston, conjointement avec un autre citoyen, fut choisi pour remplir cette tâche délicate. Ils l'accomplirent avec une rare intelligence, et présentèrent, comme résultat de leurs travaux, un système en même temps simple et économique, intelligible et expéditif, qui éloignait également les *technicalités* fictives de la loi anglaise et la prolixité des lois espagnoles.

En 1821, l'assemblée législative de la Louisiane chargea encore M. Livingston de rédiger un code criminel qui fut vivement approuvé et adopté. Encouragé par d'aussi heureux résultats, il se mit de nouveau à l'ouvrage, et, en 1824, il produisit un système complet de justice criminelle embrassant un code de crimes et de punitions, un code de procédure criminelle, un code de preuves et d'évidences, un autre sur la réforme et la discipline des

prisons, et un livre de définitions techniques. Chacun de ces différens codes était accompagné de commentaires qui indiquaient les lois en existence alors, les changemens à y opérer, ainsi que les principes et les raisons pour lesquels ils étaient proposés. Déjà il avait tout achevé et tout préparé pour l'imprimerie, lorsqu'un incendie qui brûla tous ses effets, et dont sa personne n'échappa qu'avec peine, dévora en même temps jusqu'à la dernière trace de ses travaux. Pas une seule note, pas un simple mémorandum ne fut épargné. Tout disparut dans le cruel élément.

Quoique abattu, dans le premier moment, par un aussi grand revers, M. Livingston ne se découragea nullement. Reprenant courage, il se mit de nouveau à l'œuvre et y travailla avec un zèle et une ardeur que stimulait le souvenir du malheur qui l'avait atteint dans ses plus belles espérances. Il fit tant qu'au bout de deux ans il lui fut possible de présenter à la législature de la Louisiane un ouvrage encore plus parfait que n'avait été le premier; œuvre qui brille par la beauté de ses dispositions, la sagesse de ses aperçus, la simplicité de ses formes et la clarté de son langage. On y rencontre toutes les marques d'une philanthropie éclairée, une connaissance parfaite du caractère humain et de l'état social, ainsi qu'une profonde pénétration dans la perception des causes

comme des sources du bonheur et des misères des hommes.

En 1829, M. Livingston fut appelé au poste de sénateur, qu'il remplit avec distinction et qu'il quitta en 1831 pour occuper celui de ministre des affaires étrangères. Dans cette dernière fonction, il montra la variété d'un talent qui semblait pouvoir s'adapter à tous les hauts emplois. Sans prétendre rien ôter au mérite de ceux qui, avant lui, avaient tenu ce portefeuille important, on peut dire avec assurance qu'aucun des documens qui y sont déposés ne dénote une connaissance plus approfondie du droit des gens, n'offre une clarté plus grande, et une pureté de style plus choisie que ses instructions, comme ministre des affaires étrangères, aux différens agens diplomatiques sous sa direction.

Enfin, en 1833, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en France. M. Livingston avait espéré trouver dans un pays qu'il aimait, et comparativement aux stages précédens de sa vie politique, un repos qu'il se flattait ne devoir être interrompu que par des travaux littéraires que toujours il affectionna. Les événemens politiques en décidèrent autrement. Il eut le chagrin, durant une mission difficile et délicate, pendant laquelle il déploya toute l'énergie nécessaire, en même temps qu'il imprimait à la négociation un esprit de conciliation bien au delà de ce que lui suppose la renommée, de ne pouvoir terminer lui

même le malheureux différend occasionné par la non-exécution momentanée du traité contracté par la France avec les États-Unis. Que l'on nous pardonne cette courte digression au sujet d'un homme chez lequel une honorable intimité nous a permis de constater un patriotisme digne d'un Spartiate, et une moralité politique émule de celle d'un Washington. La prudence met une borne à l'hommage que rendrait volontiers notre cœur à sa mémoire.

Rentré dans la vie privée, M. Livingston revint à New-York, son pays natal, où, ainsi que Cincinnatus, cultivant son esprit et ses champs, il termina, en mai 1836, une longue carrière utilement consacrée au service de son pays et à l'avancement de la science.

Au sujet de science de jurisprudence, il est un écrit publié en 1834 par M. Wheaton, le juriste et le diplomate distingué que nous avons déjà eu l'occasion de signaler parmi nos historiens, écrit qui, sous le titre modeste de *Discours destiné à l'institut du droit*, contient un savant exposé des progrès faits dans la jurisprudence, en Europe, pendant le demi-siècle qui précède.

« Avant la publication de l'*Esprit des Lois* de « Montesquieu, nous dit-il, la science du droit, telle « qu'on la pratiquait sur le continent européen, « était divisée en deux écoles distinctes : le droit « civil ou romain, et ce que l'on désignait *la juris-*

portant sur les destinées humaines, M. Webster continue ainsi :

« Nous savons fort bien que le dépositaire le « plus sûr des actions illustres est le souvenir « du genre humain. Nous savons que s'il nous « était possible d'élancer cet édifice jusqu'à ce que « non seulement il atteignît les nuages, mais « allât même au delà, sa grande surface ne pour- « rait néanmoins contenir qu'une faible por- « tion de ce qui, dans ce siècle de lumières, a déjà « été répandu sur toute la terre, et que l'histoire « est chargée de perpétuer dans l'avenir. Nous « n'ignorons pas qu'aucune inscription sur des ta- « bles moindres que la surface entière de la terre « même ne peut avec justice communiquer là où « ils ne l'ont pas déjà été, les événemens que nous « célébrons ; et qu'aucune construction qui ne « survivra pas à l'existence des lettres et des lu- « mières humaines ne pourra en perpétuer le sou- « venir. Mais l'objet de cet édifice est de témoi- « gner le sens profond que nous entretenons de la « valeur et de l'importance des hauts faits de nos « ancêtres; et, en offrant aux regards cette œuvre de « reconnaissance, de tenir les mêmes sentimens « éveillés, comme aussi d'entretenir chez nos ne- « veux un respect constant pour les principes de « la révolution. Les êtres humains ne se composent « pas uniquement de raison, ils ont de plus l'ima- « gination et le sentiment ; et ces dernières qualités

« sont méritoirement pratiquées lorsqu'elles s'ap-
« pliquent à donner une direction louable aux sen-
« timens, et à faire mouvoir les ressorts du cœur.
« Que l'on ne suppose pas que nous ayons en vue
« de perpétuer un sentiment d'hostilité nationale,
« ni même d'entretenir des dispositions d'esprit
« militaire chez nous. Notre motif est plus élevé,
« plus pur, plus noble. Nous consacrons notre ou-
« vrage à l'esprit de l'indépendance nationale, et
« souhaitons que le génie de la paix puisse à ja-
« mais s'étendre sur lui. Nous érigeons un mémo-
« rial de notre conviction de l'incommensurable
« bienfait dont notre patrie a été douée, et de la sa-
« lutaire influence qui, par ces événemens, a été
« produite sur les intérêts généraux du genre hu-
« main. Comme Américains, nous venons marquer
« ici une place qui, pour toujours, nous sera chère
« ainsi qu'à notre postérité. Nous voulons que do-
« rénavant quiconque tourne ses regards de ce côté
« ne dise plus que le lieu où se donna la première
« grande bataille de la révolution soit resté sans
« distinction aucune. Nous désirons que cette con-
« struction proclame l'immensité et l'importance
« de cet événement, dans toutes les conditions et dans
« tous les siècles. Nous souhaitons que l'enfance
« puisse, des lèvres maternelles, en apprendre le
« but et l'objet, et que l'infortuné comme le vieil-
« lard le contemplent et se consolent dans les
« souvenirs qu'il rappellera. Nous voulons que

« l'homme laborieux élève sa vue sur ces lieux, et,
« au sein de son travail, sente sa fierté renaître.
« Fasse le ciel que dans les jours néfastes, dont
« aucune nation ne saurait être exempte et qui
« conséquemment ne peuvent nous être épargnés,
« le patriotisme aux abois puisse regarder de ce
« côté, et s'assure que les fondemens de notre puis-
« sance nationale reposent encore sur des bases so-
« lides. Nous voulons que cette colonne qui, au
« milieu de tant de temples dédiés à Dieu, s'élève
« aussi vers le ciel, puisse contribuer à imprimer
« dans tous les cœurs un sentiment pieux de dé-
« pendance dans le Tout-Puissant et de reconnais-
« sance envers lui. Nous voulons, enfin, que le der-
« nier point sur lequel se fixera les regards de celui
« qui quitte les bords de sa terre natale, et le pre-
« mier qui vienne les réjouir à son retour, soit
« quelque chose qui lui rappelle la liberté et la
« gloire de son pays. Qu'il s'élève donc jusqu'à ce
« qu'il rencontre le soleil à son lever; qu'il soit
« doré par les rayons du matin, et que ceux du
« jour qui finit aillent jouer et caresser son som-
« met..... »

Quelques vieux guerriers patriotes, hommes qui avaient participé aux événemens que célébrait l'orateur, se trouvaient là présens, la tête blanchie par les années, mais le cœur toujours brûlant d'un saint patriotisme.

« Hommes vénérables! s'écria M. Webster, vous

« êtes venus à nous d'une génération qui n'est
« plus. Le Ciel a généreusement prolongé vos jours,
« afin de vous rendre témoins de cet heureux jour.
« Vous vous trouvez à cette heure là où, il y a cin-
« quante ans, jour pour jour, vous vous trouviez
« en armes, côte à côte avec vos frères, vos parens
« et vos amis, combattant pour votre patrie. Que
« les temps sont changés! Le même ciel, il est vrai,
« est sur vos têtes, le même Océan vient battre à
« vos pieds; mais comme tout le reste est changé!
« Le bruit du canon ennemi ne retentit plus à vos
« oreilles, vous n'apercevez plus des tourbillons de
« flammes et de fumée qui consument Charlestown.
« La terre jonchée de morts et de mourans, les
« charges de chevaux, l'attaque et la retraite, l'ap-
« pel répété pour l'assaut furieux, la noble voix qui
« remue tout ce qui a le sentiment national,
« des milliers de poitrines s'offrant vaillamment
« et librement aux dangers et à la mort: tout cela,
« vous l'avez vu. Maintenant, rien de cela ne s'offre
« plus à vos regards. La paix règne tout à l'entour
« de vous. Les hauteurs qui couronnent cette mé-
« tropole devant nous, les toits et les tourelles que,
« dans ces temps de malheur, vous vîtes couverts
« et remplis de vos femmes, de vos enfans et de
« vos compatriotes frappés de terreur et de solli-
« citude inquiète pour l'issue du combat, ont
« déployé, en ce jour, à votre vue, la population en-
« tière, accourue ici pour vous accueillir joyeuse-

« ment à un jubilé universel. Ces fiers vaisseaux « qui, si à propos, se trouvent au pied même de « cette colline, et qui semblent en cette occasion « la serrer avec tendresse, ne sont pas, comme jadis « des moyens de détresse et d'hostilité ; loin de là, « ils sont, au contraire, des moyens de distinction « nationale et de défense du pays. Tout est paix ; « et Dieu vous a accordé cette vue du bonheur de « votre pays avant que pour toujours vous descen- « diez au tombeau. Il vous a permis d'être témoins « et de partager la récompense de vos travaux pa- « triotiques ; et il nous a permis, à nous, vos fils « et vos concitoyens, de nous rencontrer ici avec « vous, et, au nom de la génération présente, au « nom de votre patrie et en celui de la liberté, de « vous remercier !.....

« Mais, hélas ! vous n'êtes pas tous ici présens ! le « temps et l'épée ont ravagé vos rangs..... »

John Randolph a rempli une place trop notoire dans la liste des orateurs d'Amérique, pour que nous omettions de donner quelques lignes sur sa personne et sur ses actions. Il naquit en 1773, à Matoax, en Virginie, sur la propriété de son père. Du côté de sa grand-mère, Jane Bolling, il était descendu en ligne directe de la célèbre Indienne Pocahontas. Son éducation fut très irrégulière ; et, dès ses premières années, il semble avoir adopté l'idée fixe de ne rien faire comme les autres hommes, pensée qui se trahit dans toutes les actions de

sa vie. Cependant il affectionnait particulièrement la littérature, surtout celle d'Angleterre, dont peu de personnes connaissaient aussi bien les auteurs que lui. Sa facilité d'élocution était surprenante; ses idées bizarres, souvent fort brillantes, ses expressions toujours chastes et classiques. Il maniait le sarcasme avec le talent de Juvénal, et l'adversaire sur lequel tombait sa verge n'en était jamais quitte que lorsqu'il avait entièrement épuisé toutes ses forces à la tâche. Sa voix était semblable à celle d'une femme, mais haute, sonore, soutenue et incessante ; car on le vit, au sénat, parler pendant trois jours de suite, sans autre repos que l'intervalle nécessaire aux autres membres, ses auditeurs.

Peu social de sa nature, il n'acceptait de civilités de personne et n'en rendait pas aux autres. Cependant il était généreux, magnifique même parfois, quoique donnant rarement lorsqu'on l'en sollicitait. Il était égoïste dans sa vertu même, qu'il ne voulait pas qu'on mît en question, en excitant sa charité. Tout ce qui ne procédait pas directement de sa propre impulsion, il le repoussait. Envers ses esclaves, dont il avait un grand nombre sur ses belles plantations, il était le plus indulgent des maîtres ; et à sa mort, au lieu de passer à ses neveux, ils furent tous émancipés en vertu de son testament.

Peu d'individus, aux États-Unis, ont autant attiré l'attention de leurs contemporains que l'a fait John

Randolph. Peu d'orateurs avaient autant que lui la faculté d'attirer la foule attentive à entendre ses discours; ses expressions, ses bons mots étaient dans toutes les bouches; ses manières, ses gestes, les descriptions de sa personne, certainement fort extraordinaire, occupaient tous les esprits.

Quelque singulières et bizarres que fussent souvent les idées politiques de Randolph, toujours est-il qu'elles procédaient du patriotisme le plus élevé. Personne plus que lui n'attachait un plus haut prix à l'Union.

« J'ai travaillé, disait-il dans un discours, en « 1788, à la continuation de l'Union, le rocher de « notre salut. Je pense que, aussi sûr qu'il existe « un Dieu au ciel, notre sécurité, notre bonheur « politique et notre existence dépendent de l'union « des États, et que, sans cette union, le peuple de « cet État comme celui des autres encourront les ca- « lamités inexprimables que la discorde, les factions, « l'émeute, la guerre et le sang répandu ont pro- « duites dans les autres contrées. Que l'esprit améri- « cain soit supporté par la fierté américaine, par le « désir de voir l'Union triompher avec gloire. Qu'il « ne soit pas dit, du moins, des Américains, qu'après « avoir accompli les plus beaux exploits, après avoir « su vaincre les plus grandes difficultés, après avoir « obtenu l'admiration du monde pour leur valeur, « ils l'ont perdue par leur manque de sagesse..... »

L'année 1820 fut le deuxième anniversaire sécu-

laire du débarquement des hommes que l'intolérance religieuse envoya sur les côtes inhospitalières du Nouveau-Monde. A Barnstable, sur le terrain même où, deux cents ans auparavant, ils mirent pied à terre, une tente avait été dressée, et des milliers de citoyens attentifs y recueillaient avec enthousiasme les accens inspirés de l'orateur nommé à cette occasion, M. Everett :

« Pensez-vous, s'écriait-il, que tandis que nous « reposons tous ici à l'abri de cette superbe tente, « ornée par le goût, décorée de guirlandes de « fleurs, où brille la bannière étoilée de cette puis- « sante république, qui retentit des sons d'une « harmonie patriotique ; pensez-vous que parce « que nous foulons le sol de Barnstable, nous nous « formions pour cela une juste idée des lieux tels « qu'ils parurent le 15 et le 16 novembre 1620, « aux yeux du capitaine Standish et de ses compa- « gnons?—Oh! assurément non. Que notre imagi- « nation nous porte pour un moment sur la cime « de cette montagne qui domine et le village et la « baie entière ; et supposons un instant que, par « une matinée humide, froide et perçante, du mois « de novembre de cette dernière année, nous nous « y trouvions placés. La côte est encadrée par la « glace; des forêts incultes et des sables arides occu- « pent le fond du tableau. Nulle trace d'homme « n'a vie en ce lieu, si ce ne sont quelques sau- « vages errans qui, dépourvus même de ce qui est

« nécessaire à leur existence, creusent avec leurs « mains les sables congelés pour en retirer leur « maigre repas. Dans ce temps, aucun phare salu- « taire ne couronnait vos falaises de sa crête « brillante; on ne voyait pas alors le brave et « audacieux pilote, semblable à l'oiseau marin, « braver la vague agitée au delà du cap pour « ramener au port la barque menacée ; ni les car- « tes, ni les sondes n'avaient en ces jours rendu la « voie secrète de l'onde aussi distincte que l'est « une allée sablonneuse à travers le gazon; aucune « habitation hospitalière, le long de la côte et dans « l'espace même que couvrent vos rues peuplées « d'habitans, ne souhaitait la bienvenue au pèle- « rin : il n'était pas de clocher dont les sons argen- « tins des jours de fête vinssent frapper l'oreille de « celui qui fuyait pour le repos de sa conscience. « Dans ces déserts des temps primitifs, les désolations « de la nature régnaient sur la terre et sur l'onde; « et depuis le 9 novembre, lorsque, après un malen- « contreux passage, la *Fleur de Mai* (1) aborda à la « baie de Provincetown jusqu'à la fin de décembre, « l'entière portion mâle de la compagnie fut, pen- « dant la plus grande partie du jour et souvent de « la nuit, occupée à explorer la côte et à y cher- « cher un lieu de repos au milieu des périls que

(1) *May Flower,* navire qui transporta les pèlerins au Nouveau-Monde.

« présentaient les sauvages, de ceux innombrables « d'une terre inconnue et des dangers des élémens; « spectacle qui fait frissonner d'horreur rien que « d'y penser.

« Et cependant ce triste désert qu'ici notre ima- « gination contemple, qui, pour eux, fut une triste « réalité, est la terre promise. C'est un théâtre des- « tiné à un drame glorieux. Sur ce sol glacé, les « humbles apôtres d'une religion pure, qui furent « expulsés des antiques églises de leur mère-patrie, « échappés enfin aux horribles souffrances des ca- « chots, poseront les fondemens de leur temple « religieux. Ici, sur l'éternel rocher de la liberté, « ils établiront la première base d'un Etat libre. « Sous ce ciel inhospitalier et froid fleuriront des « principes de droit social, des institutions civiles « de gouvernement qui feront plus que réaliser ce « qui, auparavant, avait semblé être le résultat des « visions et des utopies des prétendus sages.

. . . . . .

« Or, maintenant, reportons notre imagination « encore une fois vers cette élévation, et contem- « plons de nouveau l'événement du mois de no- « vembre. Ce point noir, qu'avec peine la longue « vue distingue à l'horizon, c'est la barque prédes- « tinée. La tempête rugit à travers ses voiles déchi- « rées, pendant que, coulant presque entre deux « eaux, elle avance avec peine vers la baie de « Provincetown ; maintenant elle est là avec tous ses

« trésors, non d'or ou d'argent (car elle n'en possède « pas), mais de courage, de patience, de zèle, de « noble et pieuse audace. Chaque fois que je songe « à cette scène, chaque fois que j'envisage l'état de « la *Fleur de Mai,* de cette barque qui n'eût ja- « mais pu surmonter une seconde tempête; lorsque « je considère le front menaçant qu'oppose notre « côte au navigateur inconnu qui l'approche dans « la saison des ouragans, je n'ose attribuer à un ha- « sard simplement heureux que le mur continu du « sud et du nord de la côte de la Nouvelle-Angleterre « ait été interrompu, ainsi qu'il l'est, par cette pro- « jection bizarre du cap qui fait invasion à une dis- « tance de cent milles dans l'Océan, comme si ç'eût « été ainsi tout exprès afin de recevoir et de proté- « ger le précieux vaisseau. Je sens mon âme élevée « au dessus de la sphère des accidens de la nature, « chaque fois que j'envisage cette barque, chargée « des destinées de tout un continent, échappant « avec difficulté aux dangers de l'Océan, appro- « chant la terre escarpée précisément au seul point « auquel, dans un espace de quatre cent milles, « elle pût avec facilité attérer, et surtout, à l'en- « droit le plus favorable de toute la côte. Il me « semble voir les montagnes de la Nouvelle-Angle- « terre qui s'élèvent par-dessus leurs trônes rocail- « leux. Elles s'élancent dans l'Océan et s'y établis- « sent à mesure qu'elles avancent. Là, elles se ran- « gent symétriquement et forment un boulevart

« protecteur autour du vaisseau envoyé par le Ciel.
« Oui, le Dieu éternel lui-même ici se manifeste;
« il étend sur eux son bras de puissance et de merci,
« et il réunit ensemble, comme dans le creux de sa
« main, ses apôtres persécutés. »

Telles sont les couleurs dont se sert M. Everett pour dépeindre ce que l'on peut appeler une scène primitive du Nouveau-Monde; événemens remplis d'instruction pour quiconque cherche à s'éclairer et désire apprécier ce qu'il en coûte pour fonder un empire.

Il a paru à Boston un gros volume contenant en partie les oraisons et les discours de M. Everett, prononcés à diverses occasions. Ce recueil abonde en morceaux riches de ce style gracieux et sévère en même temps et qui sait s'élever et descendre suivant son sujet; tantôt vif, facile, élevé, orné ou pittoresque, il semble obéir à son auteur comme le ferait le son de la lyre au toucher du poète. Donnons pour exemple et dernier extrait la fin d'un discours prononcé par M. Everett, en 1824, à Cambridge; après avoir cité la prophétie de l'évêque anglais Berkley, en faveur des États-Unis, il termine de la manière suivante :

« Dans ces rêves enchantés du sein desquels les es-
« prits inspirés de l'antiquité annonçaient le sort des
« siècles à venir, ils se représentaient à l'imagina-
« tion une région promise au delà de l'Océan, une
« terre où règneraient l'égalité des lois et le bonheur.

« Les poètes primitifs la plaçaient dans les îles fleu-
« ries; les Bardes doriques, dans les parties hyper-
« boréennes; les sages de l'Académie la voyaient dans
« l'Atlantide qui n'était plus, et il n'y eut pas jusqu'à
« l'esprit plus rationnel de Sénèque qui ne discer-
« nât une demeure plus propice à l'humanité, dans
« des régions jusqu'alors inconnues. Nous envisa-
« geons ces prédictions inspirées, et tremblons
« presque à l'idée des devoirs qu'elles nous impo-
« sent. C'est par nous que doivent se réaliser ces
« riantes visions; par nous doivent être remplies
« ces belles promesses qui, aux heures d'épreuve,
« s'échappèrent du cœur des champions de vérité.
« Il n'est plus de monde ni de continens à révéler.
« L'Atlantide s'est élevée du sein de l'Océan; Thulé a
« été atteinte; il n'est plus aucun refuge au delà
« des mers, plus de découvertes à faire, aucune autre
« espérance à réaliser. Ici, donc, un grand œuvre
« devra maintenant ou jamais être exécuté par la race
« humaine. L'homme qui envisage avec tendresse
« les souffrances de ceux qui ont été sur terre dans
« les temps écoulés; le descendant du pèlerin qui
« vénère la mémoire de ses pères; le patriote qui
« sent battre son âme élevée à la contemplation
« de la majesté du système dont il fait partie; le
« savant qui, avec délices, voit le livre si long-temps
« fermé de la vérité, sans préjudice ouvert enfin à
« tous, tels sont ceux qui sont destinés à accom-
« plir les auspices. Oui, mes frères, c'est par l'in-

« telligence du pays que la grande masse se trou-
« vera inspirée, que ses diverses parties se commu-
« niqueront et sympathiseront l'une avec l'autre;
« que ses progrès se trouveront ornés des charmes
« intellectuels, que le sens vigoureux de la masse
« sera entendu, son caractère reflété, ses sentimens
« expliqués à ses propres enfans, à d'autres ré-
« gions et aux siècles futurs.

« Les années passent avec rapidité et en acquiè-
« rent une plus grande importance à mesure qu'elles
« s'écoulent. La présente année va compléter le
« premier demi-siècle depuis cette ère si impor-
« tante dans l'histoire de l'homme, le commence-
« ment de notre guerre de la révolution. Le jubilé
« de notre existence nationale approche. Le laps
« de temps écoulé depuis cet intéressant moment
« a couché dans la poussière qu'avait arrosée le sang
« de beaucoup d'entre eux, la plupart des grands
« hommes auxquels, avec l'aide de la Providence,
« nous devons notre existence nationale et nos pri-
« viléges. Quelque peu de ces sages survivent en-
« core parmi nous et recueillent les fruits de leurs
« travaux et de leurs souffrances; et l'un d'eux (1) a
« cédé à la voix unanime de tout un peuple; il est
« revenu, dans sa vieillesse, recevoir la reconnais-

---

(1) Le général Lafayette, qui était présent en cette occasion.

« sance de la nation à laquelle il dévoua sa jeu-
« nesse. Il est dit dans les fastes de l'histoire d'Amé-
« rique que, lorsque cet ami de notre pays s'adressa,
« en 1776, à nos commissaires alors à Paris, afin
« d'obtenir un passage sur le premier navire qu'ils
« expédieraient en Amérique, ceux-ci furent forcés
« de lui répondre (telle était alors la pénurie de notre
« malheureuse patrie) qu'ils n'avaient ni les moyens,
« ni assez de crédit pour se procurer un seul navire
« dans tous les ports de France. Alors, s'écria notre
« jeune héros, j'en procurerai un moi-même. Et
« c'est un fait avéré qu'alors que toute l'Amérique
« était trop pauvre pour lui offrir un passage vers
« nos rives, il quitta, dans un âge tendre, le foyer
« domestique et ses joies, sa fortune et ses dignités,
« pour venir se plonger dans la poussière et le
« sang de nos sinistres combats.

« Sois le bien-venu sur nos rives, ami de nos
« pères ! Bénis soient nos regards sur ces traits vé-
« nérés. Jouis d'un triomphe tel qu'il ne fut jamais
« le partage d'aucun monarque ou conquérant de la
« terre. Ce triomphe est dans l'assurance qu'il n'est
« pas dans toute l'Amérique une poitrine qui ne
« batte de joie et de reconnaissance à la seule men-
« tion de ton nom. Déjà vous avez salué une grande
« partie des quelques survivans parmi les patrio-
« tes ardens, les sages conseillers et les braves
« guerriers, vos anciens associés dans les combats
« livrés pour nos libertés. Mais vous avez vaine-

« ment cherché les traits de beaucoup qui eussent « trouvé des années d'extase dans une journée telle « que celle-ci, passée avec leur vieux compagnon « de péril et de gloire. Lincoln, Green, Hamilton et « Knox ne sont plus; les héros de Saratoga et de « Yorktown sont tombés devant le seul ennemi qu'il « leur était donné de rencontrer. Par dessus tous, « le premier des héros et le premier des hommes, « l'ami de votre jeunesse, celui qui fut plus que « l'ami de son pays, gît tranquille dans le sein de la « terre qu'il a rendue libre. Il repose dans la paix « et dans la gloire sur les rives du Potomac. Vous « reverrez les ombrages hospitaliers de Mont-Ver- « non; mais celui que, ainsi que nous, vous vénérâ- « tes, vous ne le retrouverez plus sur le seuil du « portail. Sa voix consolatrice qui vous parvint « dans les donjons de l'Autriche ne saurait plus rom- « pre le silence pour vous souhaiter la bienvenue « sous son toit. Mais, à sa place et en son nom, les « fils reconnaissans de l'Amérique vous saluent. « Soyez trois fois bienvenu sur nos rives; et dans « quelque direction de ce continent que vous di- « rigiez vos pas, tout ce qui pourra entendre le son « de votre voix vous bénira; tous les regards qui se « fixeront sur vous seront autant de témoignages, « et chacun s'écriera dans la plénitude de sa joie: « Lafayette, sois le bienvenu !»

Grand est notre regret de ne pouvoir ici fournir des specimens du beau talent oratoire de M. John

Quincy Adams, celui-là même qui a rempli une si large place dans les pages de l'histoire de l'Amérique, soit que l'on consulte sa politique, sa diplomatie ou son érudition. Quoique moins impressionné peut-être que quelques uns des orateurs que nous avons cités, il en est peu cependant qui l'égalent, et certainement aucun qui le surpasse pour la clarté et la précision des idées, la pureté du style, ainsi que pour l'aptitude et la juste application des allégories et des allusions classiques dont ses discours sont empreints. M. Adams a traité de la philosophie, de l'histoire et de la religion; et sur tous ces sujets il a démontré que, partout et en tout lieu, dans le domaine de la science, il est à sa place. Il est lui-même l'auteur d'un traité sur la rhétorique.

En résumé, telle est la profonde érudition de M. Adams sur des points dont l'étude d'un seul semblerait être assez pour une vie d'homme; telle est la vaste étendue de ses connaissances et la variété d'un talent qui, au déclin de la vie, sait se faire jour encore, que l'on serait volontiers tenté de placer son existence au rang des problèmes humains.

CHAPITRE II.

ORATEURS INDIENS.

Chef des Winnebagos ; le prophète Tecumseh, chef des Senecas ; jeune Pawnee ; Ongpathonga, chef des Sioux ; Rigde, chef des Creeks.

L'homme de la civilisation n'est pas le seul qui possède la passion de l'éloquence. On la trouve également chez l'enfant des forêts. Ces derniers la tiennent aussi en haute considération, et celui qui possède le pouvoir de la parole s'en sert toujours pour arriver aux honneurs et au commandement. Chaque tribu a ses orateurs appointés, et il n'est aucune députation indienne qui n'en soit pourvue.

Lorsqu'une mission fut, il y a quelques années, députée par les Winnebagos près le président des États-Unis, elle fut dirigée avec une grande pompe. Étant pendant quelques instans restés assis dans la salle d'audience, le plus âgé des chefs, vieillard de plus de quatre-vingt-dix ans, à la tête chauve, la poitrine et les bras entièrement nus, s'avança vers le président ; en peu de mots il expliqua l'objet de leur visite, exprima le bonheur qu'il ressentait en trouvant le grand père de son peuple si aimable et si bon ; il dit qu'il parlerait peu et laisserait les dé-

tails de la mission à l'orateur de la tribu. Le vieux chef se retira alors avec dignité, et l'orateur s'avança à sa place. C'était un homme d'une taille élevée et de proportions symétriquement nobles. Il était mi-nu, et, étendant le bras, il dit qu'il n'était pas chef par droit héréditaire, mais qu'il avait été élu en raison de ses talens et par la force de son éloquence. Il était guerrier, assurait-il, n'avait jamais commis un crime ou une bassesse, et n'avait jamais *dit une fausseté*. L'attitude et les gestes, comme les manières de ce chef, étaient empreints de dignité et d'un air de noble contentement; contenance qu'il conserva jusqu'à la fin de l'audience, malgré la conduite contraire de tous les autres Indiens, le vieillard compris, qui, saisissant avec avidité les boissons offertes pour rafraîchissemens, s'abandonnèrent tous bientôt à la joie de l'intempérance et de la débauche. L'orateur winnebago resta seul sobre, pour l'honneur de la tribu.

C'est par l'éloquence que Tecumseh atteignit le pouvoir. Deux frères naquirent avec lui. Les Indiens voient avec une crainte superstitieuse les mères aussi prolifiques que fut celle de Tecumseh; ils traduisent ce fait en un *omen* de famine, et ordinairement ils bannissent la mère et ses enfans. De l'un de ses frères il fit un prophète, l'autre mourut jeune. L'éloquence naturelle de Tecumseh servait aux prophéties du frère. Il les prêchait lui-même, et, pour une bonne raison, tenait le prophète

son frère caché à la vue, autant que possible. Par le moyen de son éloquence, cet homme extraordinaire savait rassembler ses acolytes et en faire des amis prêts à verser pour lui la dernière goutte de leur sang. Il avait le don, par son éloquente parole, soit de jeter la jalousie et la discorde entre les tribus, soit de les réunir et de s'en faire des partisans, des amis et des guerriers, suivant son bon plaisir. Les personnes qui ont eu occasion d'entendre et de voir parler Tecumseh disent que sa voix, sa manière et ses gestes produisaient sur les multitudes un effet irrésistible.

Il est à regretter que l'on n'ait pas conservé les principaux discours de ce chef qui a, par la suite, rempli un rôle si important dans l'histoire des différends entre les Indiens et les Blancs. En voici un en partie, toutefois, qui donnera une idée de la manière et du style de Tecumseh. Le 10 août 1810, une assemblée ayant été convoquée en présence de plusieurs tribus et du général Harrison, celui-là même que la nation vient d'appeler à la présidence, Tecumseh, le chef suprême s'exprima dans les termes suivans :

« Je me suis fait moi-même ce que je suis. Je « voudrais rendre les Peaux-Rouges aussi puis- « santes que sont les conceptions de mon esprit, « lorsque je songe au Grand-Esprit qui gouverne « le monde entier. S'il en était ainsi, je n'aurais « pas à solliciter le général Harrison d'anéantir le

« traité que nous avons contracté ensemble : je
« lui dirais tout simplement : Frère, retournez
« chez vous. Pendant un temps il n'y avait pas une
« créature blanche dans toutes ces contrées; le
« pays appartenait alors aux Peaux-Rouges, enfans
« des mêmes pères, auxquels le Grand-Esprit l'a-
« vait confié pour qu'ils le gardassent, pour y voya-
« ger, s'y nourrir de ses fruits, afin de le peupler
« par la même race d'hommes, race heureuse ja-
« dis, mais rendue misérable à cette heure par les
« hommes blancs, qui ne sont jamais satisfaits et
« envahissent sans cesse. Ils nous ont chassés des
« bords des eaux profondes salées, nous ont ex-
« pulsés au delà des montagnes, et nous jetteraient
« bientôt dans les lacs. Mais nous sommes ferme-
« ment décidés à ne pas aller plus loin. Le seul
« moyen qui existe pour arrêter le mal, est que
« toutes les Peaux-Rouges se réunissent pour ré-
« clamer et faire valoir leur droit égal et commun
« à tous, au sujet des terres, ainsi qu'il fut jadis et
« devrait l'être encore; car jamais le pays ne fut
« partagé : il appartient à tous. Aucune tribu n'a
« le droit de vendre le terrain, pas même de l'une
« à l'autre, et à plus forte raison aux étrangers qui
« exigent le tout, et ne veulent recevoir moins
« que tout. Les Peaux-Blanches n'ont aucun droit
« de prendre la terre des Peaux-Rouges, qui l'a-
« vaient les premiers; elle leur appartient. . . . . »
Dans un autre moment, il s'écriait avec force :

« Vendre un pays! pourquoi pas aussi vendre l'air,
« les nuages et la grande mer, comme aussi la
« terre? Le Grand-Esprit ne les a-t-il pas créés
« pour l'usage de tous ses enfans?.....»

Voici le fragment d'un discours prononcé par Corn Plant (le Maïs), chef des Senecas, au président, en 1790, au sujet des terres cédées aux États-Unis par la tribu :

« Père! nous ne vous cacherons pas que c'est le
« Grand-Esprit, et non les hommes, qui a pré-
« servé les jours de Corn Plant de la mort dont
« le menacaient les siens, car ils demandent sans
« cesse où est la terre au sein de laquelle les fils
« de nos enfans devront reposer en paix. Vous
« nous assurâtes qu'une ligne tirée de la Pensylva-
« nie au lac Ontario la désignerait pour toujours
« à l'est; et qu'une autre ligne tirée de Beaver
« Creek à la Pensylvanie la marquerait du côté de
« l'ouest, et pourtant nous voyons qu'il n'en est rien;
« car l'un vient, puis l'autre après lui, et chacun
« s'en empare par l'ordre de ceux mêmes qui s'é-
« taient engagés à nous en garantir la possession.
« A tout cela Corn Plant est silencieux, car il n'a
« rien à répondre. Quand le soleil descend à l'oc-
« cident, il ouvre son cœur au Grand-Esprit, et
« avant même que le soleil reparaisse sur la mon-
« tagne, il le remercie de sa protection pendant
« son sommeil; car il sait bien qu'au sein d'hom-

« mes que les torts des Blancs ont exaspérés, il « n'est plus que Dieu qui puisse protéger ses « jours. . . . . »

La tribu des Pawnees avait conservé l'horrible usage des sacrifices humains dans la personne de quelque prisonnier d'élite. Une belle et jeune Iteane avait été soigneusement gardée, nourrie et ornée pour remplir cet objet. Déjà la bande était assemblée, le pieu planté, auquel devait être liée la victime; le feu allait être mis aux fagots, lorsque des rangs s'élança avec impétuosité un jeune Pawnee; il pénétra tous les rangs, renversant tout ce qui s'offrait sur son passage, et du milieu de la troupe ébahie il emporta en triomphe la jeune fille qu'il plaça en lieu de sûreté parmi les blancs. Pour honorer ce noble dévouement et cette action héroïque, une médaille fut frappée par les soins des dames américaines, qui la lui présentèrent en l'engageant à la porter en leur honneur. Élevant la médaille, le jeune Pawnee dit: « Ceci donne le re- « pos à mon cœur. Je me sens comme la feuille « après la tempête, et quand le vent ne souffle pas. « Je suis heureux. J'aime les Peaux-Blanches plus « que jamais je les aimai, et j'ouvrirai mes oreilles « plus grandes chaque fois qu'ils me parleront. Je « me réjouis de ce que vous ayiez entendu parler « de ce que j'ai fait. Je ne savais pas que ce fût « une bonne action; elle est venue de mon cœur.

« J'ignorais son prix, maintenant je le sais, vous « me l'avez appris en me donnant cette médaille. »

Le même jeune homme fut par la suite le libérateur d'un Espagnol qui, étant tombé entre les mains de la tribu, allait être immolé par son capteur, s'il n'eût été délivré par la bravoure et le dévouement du jeune Pawnee.

Un chef très âgé des Sioux étant mort en 1811, lorsque plusieurs Indiens étaient assemblés au sujet d'un traité, les honneurs militaires furent rendus par les troupes américaines à ses cendres. A cette occasion, Ongpathonga, autre chef des Omahas, fit le discours qui suit:

« Cessez de vous chagriner. Les malheurs arri- « vent aux meilleurs comme aux plus sages des « hommes. Ainsi l'ordonne le Grand-Esprit, et tous « les peuples, toutes les nations doivent obéir. Ce « qui n'est plus et ne peut être évité ne doit pas être « déploré. Que ni le découragement ni le déplaisir « s'emparent de vous, parce qu'en venant visiter « ici votre père, vous y avez perdu votre chef. « Une telle affliction, dans des circonstances aussi « malheureuses, ne se répètera jamais; mais cette « perte vous l'eussiez peut-être éprouvée dans votre « village. Cinq fois j'ai revu cette terre, et je ne « m'en suis jamais retourné dans le chagrin et la « souffrance. Le malheur ne poursuit pas un seul « sentier, il se retrouve partout. Combien je suis à

« plaindre de n'être pas mort à la place du chef « qui gît devant nous! La perte insignifiante qu'eût « éprouvée la nation, par ma mort, eût été double- « ment réparée par les honneurs de telles funé- « railles. Elles eussent effacé tout ce qui ressemble « aux regrets. Au lieu d'être enveloppés dans un « nuage de douleur, mes guerriers eussent ressenti « la joie renaître dans leur âme. Pour moi, c'eût « été l'événement le plus glorieux. Par la suite, « quand je mourrai chez moi, au lieu d'un noble « sépulcre et d'une nombreuse procession, des sons « de la musique militaire et du bruit du canon, avec « un drapeau flottant au dessus de ma tête, je se- « rai enveloppé dans un linceul, on m'exposera « sur un misérable échafaudage, exposé là au sif- « flement des vents qui bientôt me rejetteront à « terre. Ma chair sera dévorée par les loups, et mes « os seront foulés dans la plaine par les animaux « sauvages. Chef des soldats (s'adressant au géné- « ral américain), vos hommages n'ont pas été vai- « nement rendus, et ne seront pas oubliés. Ma na- « tion apprendra le respect que les Blancs, nos « amis, rendent aux morts. A mon retour, je ferai « retentir les échos du bruit de vos canons. »

Ridge, l'un des chefs des Creeks, s'opposait à l'émigration de sa tribu vers l'ouest, ainsi qu'il était proposé par le gouvernement des Etats-Unis, et par une faible portion des Creeks eux-mêmes.

Au discours fait par le parti qui favorisait l'émigration, Ridge répondit avec énergie :

« Mes amis, vous avez entendu la parole du prin-
« cipal chef. Il désigne l'occident, où se couche le
« soleil, pour la demeure à venir de notre peuple.
« Comme homme, il a le droit d'énoncer son opi-
« nion; mais l'opinion qu'il a donnée comme étant
« celle de cette nation ne saurait vous lier; elle n'a
« pas été formée en conseil, à la lumière du jour;
« mais bien dans un coin. Elle a pour objet d'arra-
« cher ce peuple sans son consentement, et de le
« traîner vers la terre obscure du soleil couchant.
« Je m'y oppose ici à ma place, comme homme,
« comme chef, comme Cherokee ayant le droit
« d'être consulté sur une aussi importante matière.
« Pourquoi vos têtes sont-elles posées sur vos
« épaules, si ce n'est pour réfléchir; et si c'est pour
« penser, pourquoi ne seriez-vous pas consultés? Je
« méprise ce mouvement opéré par une poignée
« d'hommes afin de dérouter toute une nation, et
« de traiter avec mépris l'attachement que nous
« portons au sol de nos ancêtres! Jetez vos regards
« à la surface du pays, le long des rivières, des
« ruisseaux et de leurs embranchemens, et vous y
« trouverez les demeures d'un peuple qui y repose
« dans la paix et la sécurité. Pourquoi ce grand
« projet d'entraîner vers un autre pays ceux qui
« se trouvent heureux ici? Pour ma part, j'ai perdu
« tout respect pour la volonté du chef, et je ne

« considère que le vouloir des milliers de mes con-
« citoyens. Parlé-je à des cœurs muets, et reste-
« rai-je sans réponse; ou, ainsi qu'un homme
« libre, à des hommes qui sont libres aussi, et
« qui connaissent leurs droits? J'attends leur ré-
« ponse. »

CHAPITRE III.

ROMANS. — NOUVELLES. — OUVRAGES DE FICTION.

Histoire du roman en Amérique. — Romanciers : Charles Brockden-Brown, Mademoiselle Francis, Cooper, Mademoiselle Sedgewick, Madame Harrison Smith, Bird, Irving, Fay. — Considérations sur le romantisme américain.

Une mission élevée est attribuée au roman chaque fois qu'il a pour double but, soit par le développement des passions, soit par la peinture des mœurs, soit par la singularité des aventures, d'exciter l'intérêt et d'épurer la morale publique. C'est principalement sous ce dernier point de vue que nous aurions à placer cette branche de la littérature américaine.

Dans un pays où, d'abord, tant d'intérêts vitaux réclamaient toute l'attention, on ne pouvait pas s'attendre à ce que le vaste champ des fictions fût cultivé de préférence à des sujets graves et sérieux. Il existait là, d'ailleurs, comme partout où l'état dépendant de colonie fut la première phase sociale, un certain préjugé envers la mère-patrie, qui attribuait à cette dernière une sorte de privilége intellectuel. Les auteur américains s'élançaient donc avec une défiance extrême et une excessive timidité dans la carrière littéraire, au profit d'un public qui semblait persuadé qu'à l'Europe seule appartenait

la faculté d'instruire ou d'édifier par le secours des lettres.

Dès lors, toutefois, quelques écrivains prirent une allure plus indépendante. A leur tête, vient naturellement se placer Charles Brocdken Brown, né en 1771, et fils d'un quaker, cultivateur de la Pensylvanie. Doué d'un tempérament naturellement ardent, Brown ne trouvait pas que suivre la charrue de ses pères fût une condition au niveau de son cœur; aussi, force fut-il à ses parens d'abandonner cette première idée, et de laisser à cette chaleureuse imagination le choix d'une occupation plus en harmonie avec elle. Il n'était pour lui de bonheur que dans les rêveries solitaires.

« J'aime mieux errer, disait-il, parmi les forêts « et m'attarder sur les collines..... changer de « spectacle à chaque instant, approfondir l'infinie « variété des productions naturelles, comparer les « feuilles entre elles, les cailloux entre eux, suivre « les vagues pensées qu'éveillaient en moi leur res- « semblance ou leur diversité, chercher le secret « de leurs formes, de leur structure, de leurs cou- « leurs, de la place qu'ils occupaient; tout cela me « plaisait mieux que de battre le blé ou de labou- « rer. D'ailleurs, mon corps était délicat et faible: « les vents humides, les ardeurs du soleil ne le « frappaient pas impunément. »

On le destina ensuite au barreau, profession qui,

en Amérique, conduit quelquefois à la fortune et souvent aux honneurs ; car de ses rangs sont sortis la plupart des grands hommes des Etats-Unis. Mais le jeune Brown montrait une extrême aversion pour le joug que devait lui imposer l'étude du droit. Cette étude lui semblait stérile, et le rôle d'avocat indigne d'une conscience qui lui faisait imputer à crime de se voir contraint à défendre un jour une action qu'il avait condamnée la veille. Il ne tenait pas compte de l'obligation dans laquelle est la société de rendre justice en tout et à tous, même au criminel, qui, lui aussi, a ses droits dans le châtiment du délit. Malgré le désir qu'il éprouvait de se conformer aux conseils de l'amitié qui s'appliquaient à lui faire sentir la nécessité de s'arrêter à un but spécial, à un objet définitif, il en revenait toujours à se livrer avec abandon aux enivrantes voluptés de l'existence contemplative. « La bienveillante nature, dit-il, m'a isolé des sé-
« ductions qui assiègent d'ordinaire l'ardente jeu-
« nesse ; quels que fussent mes entraînemens, elle
« avait élevé, entre moi et les plaisirs frivoles de
« l'âge heureux, comme une barrière insurmon-
« table. »

Dès son enfance Brown semblait dévorer les livres qui s'offraient à lui, et il les préférait sans cesse aux jeux de son âge. Déjà il soumettait sa lecture à un certain ordre, en tenait un journal quotidien et se formait le style d'après les autori-

tés littéraires. Mais l'auteur qu'il affectionnait par dessus tout fut Godwin, génie d'une imagination féconde et auquel on doit le célèbre roman anglais *Caleb William*, ou l'homme du sort. Son style est pur et tellement facile qu'il semble couler naturellement de sa plume.

En 1795, tout occupé d'un ouvrage à l'instar de celui de Godwin, son devancier anglais, il écrivait: « Sitôt après mon retour, je commençai le plan que « j'avais en vue, et m'arrangeai de façon à pouvoir « achever, en moins de six semaines, un ouvrage « d'une étendue égale à celui de *Caleb William*. « J'écrivis jusqu'à vingt pages par jour, jusqu'à ce « qu'enfin je me trouvai arrêté par la grande cha- « leur et par d'autres incidens insurmontables. Une « grande rapidité de composition n'est pas chose à « désirer. Des opinions d'une telle importance exi- « gent un examen lent et profond. Pour rendre « mon système de morale plus parfait dans toutes « ses parties, et afin d'acquérir une pleine et en- « tière conviction, il faut y apporter beaucoup de « méditation, de vastes lumières et un talent élevé. « Malgré tout cela je ne m'arrête pas; j'avance tou- « jours, quoique plus lentement que dans le prin- « cipe, et j'espère, en résultat, produire quelque « chose qui soit précieux sous le rapport de son « utilité. » Sa première publication commença en 1793 par une série d'ouvrages sous le titre général de *Sky-walks* (promenades au ciel), dont fit

partie *Alcuin;* et, en 1798, parut son livre si populaire, *Wieland.*

Dans *Wieland,* l'auteur a voulu démontrer ce que peut sur un esprit impressionnable au plus haut degré le fanatisme religieux poussé à l'excès. Il a choisi à cet effet un de ces planteurs de la Pensylvanie qu'enivre l'inspiration puritaine, au point de lui faire voir l'influence divine jusque dans le crime et dans l'assassinat. Ainsi, complètement subjugué, il croit entendre une voix intérieure qui lui réclame, comme offrande au Tout-Puissant, le sacrifice de son épouse adorée, de la mère de ses enfans. Que servent à la victime et sa beauté et sa douceur d'ange? elle n'en est que plus digne d'être immolée. Mais quand l'heure a sonné, arrivent les souvenirs, les angoisses secrètes qui torturent ce malheureux. Il ne peut s'arrêter quand l'immortalité l'appelle. Ayant, par subterfuge, attiré sa femme dans la chambre où elle croyait trouver sa belle-sœur malade, il ne lui reste plus bientôt qu'à frapper: « Elle revint, dit-il, apportant un flambeau. Je la « fis entrer. Etonnée du silence qui régnait dans « l'appartement, elle alla soulever le rideau du lit. « Ce lit était vide. Elle se tourna vers moi comme « pour m'interroger. Ce fut alors qu'elle put voir « sur mon visage, maintenant éclairé, la pâleur et « le frémissement convulsif que l'obscurité lui « avait d'abord dérobés. L'inquiétude qu'elle avait « témoignée pour ma sœur se reporta tout entière

« sur moi, et d'une voix tremblante: Wieland, me « dit-elle, vous n'êtes pas bien; de quoi souffrez-« vous? Que puis-je faire pour vous guérir? Com-« me on le pense bien, ces accens, ce regard si « doux, ébranlèrent de nouveau ma résolution. Un « grand trouble se mit dans mes pensées. J'étendis « une main sur mes yeux pour ne plus *la* voir, et je « ne répondis à *ses* questions que par de sourds « gémissemens. Elle prit alors celle de mes mains « qui restait libre, la pressa dans les siennes, et, la « portant à son cœur, elle continua avec cette voix « consolatrice dont tant de fois j'avais ressenti la « bénigne influence: Mon ami, l'ami de mon cœur, « dis-moi ce qui cause ta peine. N'ai-je pas ma part « dans tes chagrins? Ne suis-je pas ta femme « chérie?»

« C'en était trop, je me dérobai à son étreinte, et « me retirai dans un coin de la chambre. Ce mou-« vement, ce changement de place suffirent pour « me rendre quelque courage. Mon devoir était « tracé; il fallait bien l'accomplir. Elle m'avait sui-« vi, cependant, et de nouveau me demandait la « cause de ma douleur.

« Je relevai la tête, et, la regardant en face, je « murmurai quelques vagues paroles où les mots « de mort et de devoir se trouvaient répétés plu-« sieurs fois. Après les avoir entendus, comme si « elle doutait de leur sens, elle se rejeta en ar-« rière et me contempla avec une commisération

« douloureuse; puis, les mains jointes, elle s'écria : « Wieland ! Wieland ! fasse le ciel que je me trom- « pe ! mais il y a quelque malheur au fond de tout « ceci. Je le vois, tu es perdu pour moi ! perdu « pour toi-même. Et en même temps elle exami- « nait mes traits avec une angoisse éloquente, « comme pour y chercher des symptômes nou- « veaux, qu'elle attendit vainement. Sa dernière « parole m'avait animé. Pardon ! lui répliquai-je « avec véhémence, non vraiment, je sais mon de- « voir, et Dieu m'accorde le courage qu'il me faut « pour le remplir. Catherine, j'ai pitié de toi, pitié « de ta faiblesse; mais je ne puis plus hésiter, le ciel « me demande ta vie; tu dois mourir de mes mains.

« La peur se joignit alors à son affliction. Que « voulez-vous dire? Que parlez-vous de mourir? « Revenez à vous, Wieland! Réfléchissez, et cet « accès de folie se calmera. Grand Dieu! pourquoi « suis-je venue ici? Pourquoi m'y avez-vous at- « tirée?

—Je t'ai amenée ici pour accomplir les ordres « de Dieu. C'est par moi que tu dois périr, par « moi, entends-tu bien?.... Il le faut.

« Et je saisis ses deux bras. Elle poussa plusieurs « cris perçans, et voulut se dégager. Vains efforts! « Sûrement ceci est un rêve ! Wieland, ne suis-je « pas ta femme? Et tu veux me tuer.... me tuer, « moi ! Oh ! non..... Et pourtant..... pour- « tant !.... Tu n'es plus Wieland !.... Un démon

« te pousse..... Une horrible folie..... Oh ! grâce ! grâce ! au secours ! au secours !.....

« Tant que sa voix eut un passage, elle cria ainsi « grâce et secours. Lorsqu'il lui devint impossible « de parler, ses gestes, ses regards imploraient en- « core ma compassion. Je sentais trembler mes « mains maudites et faiblir mon cœur irrésolu. J'a- « vais compté sur une mort plus prompte, sur des « luttes moins prolongées. A trois reprises, l'é- « treinte fatale venant à se relâcher, la vie parut « rentrer au cœur de la victime, qui se débattait « encore faiblement; ses prunelles dilatées sem- « blaient s'élancer de leur orbite; une épouvanta- « ble contraction avait bouleversé ces traits angé- « liques qui commandaient le respect et semblaient « exhaler le bonheur.

« Infortunée ! j'avais mission de la tuer; mais « devais-je lui infliger tant de terreurs? Devais-je « prolonger ainsi son agonie? Enfin, pâle, l'œil « immobile, les membres raidis, elle cessa de com- « battre sa destinée.

« Ce fut un moment de triomphe indicible. J'a- « vais donc réduit au néant les résistances insen- « sées des sentimens humains. L'offrande souhaitée, « je venais de l'offrir. L'acte saint était consommé « sans retour.

« Je soulevai le cadavre dans mes bras, et je le « plaçai sur un lit, où je le contemplai avec une « joie sans mélange. Tel était l'essor de mes or-

« gueilleuses pensées, qu'un rire éclatant passa sur « mes lèvres. Je frappai des mains en criant : C'en « est fait, j'ai rempli le devoir d'un enfant de Dieu. « Je lui ai sacrifié son dernier, son plus précieux « don ; l'épouse que je devais à sa bonté.

« Ainsi exalté, je croyais avoir rompu avec toute « fragilité, tout égoïsme ; mais ce ne fut qu'une « illusion passagère et promptement dissipée. Je « regardai de nouveau ma pauvre femme ; sa vue « glaça les transports dont j'étais comme enivré. « Je me demandai quel pouvait être ce cadavre. Il « me semblait impossible que ce fût là Catherine, « cette femme qui habitait mon cœur et qui dor- « mait dans mes bras depuis tant d'années, la mère « de ces êtres chéris qui me devaient le jour, et que « je voyais grandir avec tant de bonheur, avec une « tendresse chaque jour nouvelle. Non, ce n'était « pas, ce ne pouvait pas être ma Catherine !

« Qu'était devenue la pure blancheur de ses « joues ? Devais-je reconnaître, sous ces paupières « gonflées et sanglantes, son regard limpide, ca- « ressant, azuré ? Ces taches livides, cette difor- « formité soudaine, me cachaient, comme un voile « souillé, la grâce incomparable de cette créature « d'amour. Hélas ! c'étaient les traces de l'agonie. « La main d'un assassin avait tout fait.

« Je me sentis insensiblement *redevenir homme*. « Le souffle céleste se retira de moi, et je m'aban- « donnai aux plus lâches excès du désespoir. Je me

« roulais à terre, heurtant ma tête contre les mu-
« railles, poussant des clameurs inarticulées, et dé-
« voré d'une étrange soif de souffrance. Auprès de
« ce que je ressentais alors, le tumulte des enfers
« et ses éternels supplices sont une douce harmo-
« nie et un lit de fleurs.

« Grâces à Dieu, cette faiblesse eut un terme, et
« je me relevai ; avec l'aide de sa main puissante le
« calme me fut rendu. Ma femme n'était plus, à la
« vérité, mais il me restait, avec le sentiment du
« devoir accompli, d'autres consolations terrestres.
« Le père survivait à l'époux. Lorsque le souvenir
« de leur mère viendrait à troubler mon repos,
« n'avais-je pas à contempler mes enfans chéris?

« A ces pensées, une douce chaleur semblait se
« répandre dans mon cœur glacé. Joie trompeuse,
« inspirations secrètes d'un égoïsme coupable ! Mon
« erreur allait heureusement se dissiper devant
« une manifestation nouvelle de la céleste volonté.

« Un rayon de lumière pénétra tout-à-coup dans
« l'appartement. La même voix que j'avais déjà en-
« tendue retentit à mon oreille : C'est bien, disait-
« elle, mais tout n'est pas fini. Le sacrifice est in-
« complet. Le tour de tes enfans est venu. . . . Ils ne
« doivent pas survivre à leur mère !. . . . »

La carrière criminelle de Wieland est enfin arrêtée par la justice des hommes. Jugé par une cour criminelle, il est acquitté comme étant saisi d'une aliénation monomane, résultat inattendu qui

blesse son amour-propre et le rend suffisamment à la raison pour qu'il puisse comprendre toute l'horreur de sa destinée, qu'il vient suspendre et terminer par le suicide.

En 1799, on eut de Brown deux romans; l'un intitulé *Arthur Mervyn*, fondé sur des événemens dont il avait été témoin en 1793 et en 1798, et *Edgar Huntley*. « Ce dernier, dit son biographe, « est rempli d'incidens et d'aventures extraordi- « naires. Les Indiens décrits par Brown ont été « préférés par quelques critiques à ceux de Cooper, « quoique ce dernier fût familier avec le caractère « indien, et qu'il dépeint par conséquent ce qu'il a « vu, tandis que Brown puise à son imagination.»

Edgar Huntley, le héros de ce livre, est un habitant des montagnes sauvages de la Pensylvanie. Dans ce séjour, l'auteur nous le montre sans cesse aux prises avec les animaux féroces qui peuplent ce séjour. Entre autres rencontres, on tremble de le voir assis au bord d'un ravin, dont l'unique issue est le tronc d'un arbre jeté en travers d'un précipice au fond duquel on entend s'entrechoquer les flots écumans d'un torrent. C'est de cet arbre qu'il attend son salut et sa seule chance d'échapper à une horrible panthère qui semble flairer et suivre ses traces. La manière miraculeuse avec laquelle il franchit l'espace sur ce frêle pont dont les liens se brisent et qui tombe avec fracas dans l'abîme après son passage; la chute de l'animal acharné

dans le torrent qui l'emporte, sont des scènes dépeintes avec vigueur et avec une effroyable vérité. C'est dans les forêts du Canada qu'on trouve ensuite ce héros faisant preuve de force et de ruses, afin d'échapper à la fureur des Peaux-Rouges, que, contrairement à Cooper et à son génie poétique, il montre sous des couleurs peu favorables.

En 1800, il fit paraître la seconde partie d'*Arthur Mervyn*. Dans ce dernier volume, l'auteur exprime son entière conviction qu'il mourra jeune et d'une affection pulmonaire dont il se sentait atteint.

En 1801, il composa *Clara Howard*, et enfin, en 1804, parut son dernier roman, *Jeanne Talbot*. Depuis cette époque jusqu'en 1810, qui fut celle de sa mort, Brown s'occupa exclusivement d'ouvrages politiques et surtout de la rédaction d'écrits périodiques. On compte que si tous ses ouvrages eussent été imprimés et publiés, ils s'élèveraient à vingt-quatre volumes au moins. Ce nombre témoigne de sa fécondité, en même temps que le haut degré de mérite dont ils font preuve constate un vaste génie et un esprit éclairé.

Comme étant le premier romancier américain en fait de date, Brown qui, d'ailleurs, marquerait parmi les premiers auteurs de nos jours, fut dans son temps vivement apprécié. Dans ses relations sociales il était bon et affable au plus haut degré. La simplicité de son caractère était proverbiale, et la

bonté de son cœur lui avait valu de ne pas compter un ennemi. Un jour, nous est-il dit, assis sur son lit, il fit ouvrir les croisées de son appartement, et se prit à contempler le ciel, priant ceux qui l'entouraient de ne pas élever la voix jusqu'à ce qu'il parlât lui-même. Après quelques moments passés dans cette espèce d'extase, il se tourna vers sa femme et lui dit : « Lorsque je vous ai demandé « un moment de silence, ma chère amie, je ressen- « tais au dedans de moi une sorte de sublime « ivresse qui, jusqu'à présent, m'était inconnue. « Je n'ai pas voulu en perdre un seul transport. « N'oubliez pas ceci, je vous prie. » Ce furent là presque les dernières paroles qu'il prononça.

La description suivante, par mademoiselle Francis, d'une dernière scène de la vie chez une tendre et jeune fille que moissonne en son printemps l'impitoyable maladie, nous a paru aussi touchante que naturelle, et digne d'être citée. L'héroïne, profondément contrariée dans ses affections, devient la proie hâtive d'une phthisie pulmonaire déterminée par de cuisans chagrins. Aux vives couleurs de l'auteur il n'est rien à ajouter.

« Cruellement agitée par tous ces événemens, et sa « forme délicate prenant de plus en plus celle d'une « ombre, Grace ressemblait à un esprit des cieux « qui, ayant rempli sa mission sur la terre, se « transforme en une guirlande vaporeuse, puis « disparaît à jamais. Sa beauté avait toujours été

« celle qui est de l'éloquence même, quoiqu'elle ne « parle pas. L'affection qu'elle inspirait était sem- « blable à l'amour qu'inspire l'enfant au berceau, « que l'on désire, en raison de ses charmes innocens, « presser contre son cœur, et qui, alors qu'il ré- « pond à notre tendresse par son sourire de chéru- « bin, soulève dans notre cœur tout ce qu'il con- « tient de céleste. A ces émotions venait s'unir « une profonde compassion; quelque mouvement « qu'elle fît, elle rencontrait le regard de la pitié, « ainsi que l'oiseau blessé au cœur qui se réfugie « dans son nid. Tous ceux qui la connaissaient « ressentaient l'influence de son extrême pureté et « de la tendresse de son caractère; mais peu avaient « pénétré jusque dans son sanctuaire et en avaient « découvert les trésors cachés. Là, il y avait mélo- « die, mais elle était trop plaintive, trop délicate « dans ses combinaisons, pour vibrer au toucher « d'une main inhabile. Les esprits les moins cultivés « ressentaient ses effets enchanteurs sans en con- « naître la source. Ils étaient en ceci semblables à « cette servante que mentionne Addison, qui passa « l'archet sur toutes les cordes du violon de son « maître, et qui se plaignit alors qu'elle ne pouvait, « quelques efforts qu'elle fît, trouver l'endroit où « s'étaient cachés les sons.

« Les âmes de cette trempe délicate retiennent la « source d'amour profondément renfermée dans « leur sanctuaire; à un seul et unique être ils en

« permettent l'accès. L'affection de mademoiselle « Osborne était restée tranquille à la surface; mais « elle n'en était pas moins aussi profonde qu'elle « était pure. C'était l'eau d'un lac qui avait cédé son « influence salutaire à un seul, mais qui jamais n'eût « pu répéter ce miracle, un ange descendu du ciel « en eût-il lui-même agité les vagues. Elle était si « jeune, si belle et si vraie, que celui qui eût mélangé « la mort dans la coupe d'amour qui lui était pré- « sentée n'eût pas été moins coupable que le prêtre « administrant du poison dans la sainte Eucharistie.

« Lucrèce, qui faisait maintenant partie de la « famille, lui lisait à haute voix, elle la soutenait, « et veillait à son sommeil avec un intérêt intense « qui n'était pas sans quelque retour de con- « science sur elle-même. Elle était la cause, inno- « cente, il est vrai, mais certaine de cette fin pré- « maturée. En de telles circonstances, la conscience « est morbide dans sa sensibilité, déraisonnable « dans sa susceptibilité, et le sourire comme « le pardon de ceux que nous avons offensés « la déchirent et la consument comme des te- « nailles rougies au feu. Cependant il était une « personne qui souffrait encore plus que Lucrèce, « quoiqu'elle ignorât constamment avoir donné un « moment de chagrin à l'objet de ses premières « affections. Pendant l'hiver, tous les momens de « loisir que lui permettaient ses nombreuses occu- « pations étaient passés par le docteur Willard

« au chevet du lit de la malade; et chaque note,
« chaque accent, chacun de ses regards péné-
« traient jusqu'au cœur de mademoiselle Osborne
« avec une expression indéfinissable qui semblait
« dire : Puis-je mourir pour toi! Oh! plût à Dieu
« que je pusse mourir pour toi!

« Ainsi soutenue sur le bras de l'amitié et sur-
« veillée par les regards de l'amour, Grace, lan-
« guissante, attendait le retour du printemps;
« lorsque le mois de mai arriva, quoique faible
« comme elle l'était alors, elle parut encore cepen-
« dant jouir de son air pur et de ses sourires prin-
« taniers. Faut-il, hélas! que la saison qui, d'un
« pas si joyeux et d'un regard si radieux, parcourt
« la terre émaillée de fleurs, soit aussi celle qui
« appelle à leur dernière demeure tant de victimes
« de la cruelle maladie! Vers la fin de cette déli-
« cieuse saison, la malade, soutenue par des oreil-
« lers sur sa chaise et entourée de sa famille ché-
« rie, était assise à la fenêtre d'où elle observait le
« coucher du soleil. Il se fit un long silence,
« comme si ses amis présens en ce lieu craignis-
« sent qu'une simple aspiration ne vînt à effrayer
« l'âme chancelante et à la chasser de la terre. A
« chaque côté d'elle étaient Henri et Lucrèce qui,
« chacun, pressaient ses mains avec une tendresse
« mélancolique. Le docteur Willard était penché
« sur le dos de la chaise, d'où il contemplait le ciel
« sans nuage, comme s'il reprochait à ce ciel, par

« sa clarté, de se rire de son affliction, tandis que « le père de Grace observait la couleur hectique de « ses joues avec la fermeté d'Abraham, lorsqu'il « offrit en sacrifice son fils unique. Oh! combien « se fût réjoui le cœur du vieillard s'il eût pu, lui « aussi, mettre à la place une autre victime!

« Grace avait prié Lucrèce de poser la rose de « Sommerville près d'elle, sur la croisée. Elle n'a- « vait qu'une seule fleur. Elle étendit la main pour « la cueillir, mais toutes les feuilles s'éparpillèrent « lorsqu'elle les toucha de sa tremblante main. « Elle fixa ses regards sur Lucrèce avec une ex- « pression que son amie ne put jamais oublier; « une larme froide glissa lentement sur sa pâle « joue. Le docteur Willard l'étancha avec la dou- « ceur que met une mère en embrassant son en- « fant endormi; et, se retournant vivement afin « de dérober à la vue ses lèvres palpitantes d'émo- « tion, il pressa avec une énergie convulsive la « main d'Henri, auquel il dit tout bas : Oh! Dieu « de miséricorde, combien j'eusse été heureux de « pouvoir essuyer toutes ses larmes!

« Il est quelque chose bien touchant dans le « chagrin de l'homme; l'œil de la femme s'épan- « che aussi facilement que son cœur; mais lorsque « du rocher s'élancent les eaux, nous ressentons « quelle a du être la force du coup qui les a fait « surgir.

« La malade le regarda avec un air de tendre re-

« gret, comme si elle pensait que ce fût un crime de « ne pas aimer une si douce affection; et tous les as- « sistans s'efforcèrent, quoique avec peine, de ca- « cher les cruelles et pénibles émotions qui les agi- « taient. Lucrèce, qui avait un bouquet de violettes « à sa ceinture, l'en détacha, et, avec un sourire qui « était forcé, elle le plaça dans la main de son amie « expirante. Elle regarda un instant les violettes « avec une sérieuse attention, et elle prit une ex- « pression céleste lorsqu'elle dit : Il me semble « qu'il se pourrait que les fleurs des champs fus- « sent l'alphabet des anges, avec lesquelles, sur les « coteaux et dans la prairie, ils écrivent des vérités « mystérieuses qu'il n'est pas donné à notre nature « déchue de lire et de comprendre. Qu'en pensez- « vous, mon bien-aimé père?

« — Je pense, chère enfant, que les vérités que « nous comprenons suffisent pour nous consoler « et nous aider à supporter toutes nos épreuves.

« La confiance du chrétien était ferme en l'âme « de celui qui parlait ainsi; mais il voyait devant « lui sa fille mourante, seule image d'une épouse « chérie, et la nature eut son cours. Il couvrit ses « yeux, agita ses blancs cheveux qui tombaient « sur ses épaules, et ajouta : Dieu veuille dans son « extrême bonté qu'elles puissent nous suffire en « ce cruel moment. Alors tout rentra dans le si- « lence; il n'y eut que silence dans cet asile de la « mort. Les oiseaux gazouillaient avec autant

« d'harmonie que si la discorde n'eût pas existé
« dans la demeure de l'homme; le ciel azuré était
« aussi clair que si les malheurs étaient inconnus
« à la terre, et que si la désolation ne fût jamais
« entrée dans l'âme humaine. Le crépuscule s'a-
« vançait avec autant de calme que si des yeux hu-
« mectés de larmes n'en eussent pas épié la beauté
« variée et l'imposante majesté. Les nuages argen-
« tés qui venaient à sa suite disparaissaient, se for-
« mant en une immense colonne d'or et de pour-
« pre. On eût dit que les esprits des cieux folâ-
« traient gaîment autour de l'astre lumineux et
« pressaient légèrement l'horizon de leurs sandales
« resplendissantes.

« Dans le centre des amas de vapeurs variées
« était un espace d'un bleu clair, brillant et pur.
« Les masses richement et profondément coloriées
« qui l'encadraient lui donnaient l'effet d'une
« grande distance de perspective, de sorte qu'on
« eût pu imaginer que c'était le ciel intérieur.
« Grace fixa ses regards inquiets vers ce lieu, ainsi
« que le voyageur fatigué sur un oasis qu'il ren-
« contre inopinément au désert. Ce lustre effroya-
« ble que lance l'âme à son départ était déjà dans
« son regard quand elle observa: Je puis presque
« m'imaginer qu'il est là haut des visages heureux
« qui me regardent pour m'y recevoir avec bonté.

« C'est fort beau, répliqua Lucrèce avec émotion:

« ce ciel est semblable à celui que tu aimais tant à « contempler, chère Grace!

« C'est comme celui qu'ensemble nous aimions, « dit-elle: il fut un temps qu'une telle vue m'eût « rendue heureuse; mais, à présent, mes pensées « sont au delà.

« Sa voix s'affaiblit, et un pénible soupir s'ex- « hala, comme si cet effort de mémoire avait été « au dessus de ses forces physiques.

« Le docteur Willard prépara vivement un cor- « dial et le présenta à ses lèvres. Ces lèvres étaient « blanches et sans vie; ses longs, ses beaux sour- « cils se fermèrent, mais ne tremblèrent pas. Il « appuya sur elle sa main; le cœur qui avait tant « aimé et tant souffert avait battu pour la dernière « fois. »

James Fennimore Cooper, dont la réputation est devenue cosmopolite, est originairement citoyen de l'état du New-Jersey, où il naquit le 15 septembre 1789. Sa famille est l'une des plus anciennes d'Amérique, soit qu'on la considère du côté paternel ou de celui de sa mère, et ce n'est pas un des moindres titres à l'approbation de ses concitoyens que M. Cooper ait constamment revendiqué celui d'être issu d'un sang exclusivement américain.

Le juge Cooper, son père, s'étant retiré dans l'intérieur de New-York, le jeune Cooper fut, en 1799, mis sous la tutelle et confié à la charge du

révérend Ellison, d'Albanie. Après qu'il eut passé quelque temps dans un collége, ses parens lui permirent d'entrer au service de la marine des Etats-Unis. Il y donna, pendant plusieurs années qu'il eut à parcourir, en qualité d'aspirant, et l'océan et les grands lacs, des preuves nombreuses d'activité, de zèle et de courage qui lui pésageaient, dans l'avenir, une noble et brillante carrière. Mais, quel que fût l'attrait d'une profession dont il affectionnait jusqu'aux dangers, et quelque assurées que fussent ses espérances de réussite et d'avancement, il abandonna tout cela pour des occupations littéraires plus en harmonie encore avec son génie d'observation, et il se livra à des inspirations qui devaient le porter un jour à la plus haute réputation.

C'est ainsi que, lors de sa résidence à Cooperstown, propriété de son père, et sur laquelle il s'établit en définitive, là, au centre de la vie rurale, entouré de toutes parts de forêts vierges, chaque jour mis en contact avec les propriétaires primitifs du sol, son pinceau trempé dans les couleurs que la nature seule sut produire, il dessina en traits délicieux les rudes mœurs et les périls des pionniers; c'est là qu'il donna les descriptions si vraies et si variées qui abondent dans ses romans intitulés *Précaution*, *l'Espion*, *la Prairie*, etc., etc. On sait avec quel succès, plus tard, touchant du même pinceau l'écume des mers,

Cooper créa à lui tout seul une école de mœurs maritimes, dont il donna pour modèles presque inimitables *le Pilote*, *l'Ecumeur des mers*, *le Retour au Pays*, etc., etc...; ouvrages qui, pour le style, la variété, la vérité et la pensée, ont été mis, même par le public anglais, bien au dessus du mérite des *Esquisses* de Smollet, l'auteur favori de cette nation. Les divers écrits de Cooper, ayant été honorés de traductions dans les langues principales de l'Europe, sont maintenant du domaine de la littérature universelle. Nous devrions donc, peut-être, laisser à chacun de nos lecteurs le moyen de les juger par lui-même, d'après les traductions faites par d'autres. Mais on excusera, nous l'espérons, la petite vanité nationale qui nous a fait céder à la tentation d'enregistrer dans notre humble travail, et de produire quelques extraits de ces productions remarquables d'un génie indigène. Prenons d'abord dans *l'Ecumeur de mer* la description suivante du navire contrebandier :

« Les marins de tous les âges ont toujours eu « l'ambition de répandre sur leurs habitations flot- « tantes un ordre de décoration qui, bien qu'appro- « prié à leur élément, a quelque chose d'analogue « aux ornemens de l'architecture en général. La « piété, la superstition et les usages nationaux pro- « duisent encore aujourd'hui, dans les différentes « parties du monde, une grande variété dans l'ap- « parence des vaisseaux. Dans quelques uns on

« donne à la tête du gouvernail l'image de quelque « monstre hideux. Un autre montre les yeux lou- « ches et la langue pendante d'un chat; celui-ci « offre son saint patron, ou Marie toujours pro- « pice, en relief sur ses contours, qui sont aussi « couverts d'emblèmes allégoriques. Peu de ces ef- « forts de l'art nautique sont couronnés de succès, « quoiqu'un meilleur goût se montre graduelle- « ment, même dans cette branche d'industrie « qui semble vouloir s'élever à un état digne de « l'approbation des plus sévères critiques. Mais le « vaisseau dont nous parlons, quoique construit « à une époque éloignée de la nôtre, eût fait hon- « neur aux perfectionnemens de notre siècle.

« On a déjà dit que la carène de ce fameux vais- « seau contrebandier était basse, sombre, con- « struite avec un art exquis, et de proportions si « parfaites qu'elle voguait sur l'océan avec l'aisance « d'un oiseau de mer. A une petite distance au des- « sus de l'eau, on y voyait une ligne bleue qui se « confondait avec la couleur sombre de l'océan, « l'usage du cuivre étant alors inconnu, tandis que « les parties supérieures étaient d'un noir de jais « rehaussé par deux lignes couleur paille qui étaient « tracées avec une justesse mathématique, paral- « lèles à la surface de ses ouvrages supérieurs, et « par conséquent convergeant le gréement vers la « mer sous la voûte de l'arcasse. Des toiles de ha- « macs d'une blancheur éblouissante dérobaient à

« la vue les personnes qui étaient sur le pont, tan-
« dis que les bastions serrés donnaient au brigantin
« l'apparence d'un vaisseau de guerre. L'œil de
« Ludlow parcourait avec curiosité l'étendue des
« deux lignes couleur paille, cherchant en vain
« quelque indice de la pesanteur et de la force de
« l'armement.

« Si le bâtiment avait des sabords, ils étaient as-
« sez ingénieusement cachés pour échapper aux
« regards les plus perçans. La nature des agrès a
« déjà été décrite. Participant au double caractère
« du brigantin et du schooner, les voiles et les es-
« pars du mât d'avant ressemblaient au premier, et
« ceux du mât d'arrière au second; les marins ont
« donné aux vaisseaux de cette forme le nom
« d'Hermaphrodites. Mais quoique ce terme pût
« faire penser que le brigantin manquait des pro-
« portions qui constituent l'élégance, on se rap-
« pellera que cette différence appartenait à quel-
« que ancienne règle de l'art, et qu'on n'avait violé
« en rien les lois universelles et permanentes qui
« font le charme de la nature. Les modèles de cris-
« tal qui représentent le corps d'un vaisseau ne
« sont pas plus exacts ni plus justes dans leurs
« lignes que n'étaient les cordages et les espars de
« ce brigantin. Pas une corde ne s'éloignait de sa
« véritable direction; pas une voile dont les plis
« n'eussent l'air d'avoir été rassemblés par la main
« d'une habile ménagère; pas un mât ou une ver-

« gue qui ne s'élevât dans l'air, ou n'étendît ses
« bras avec la plus minutieuse symétrie. Tout
« était aérien, original et plein de grâce, et sem-
« blait devoir prêter au bâtiment un caractère de
« légèreté et de rapidité extraordinaire. Au mo-
« ment où le bateau s'approchait des flancs du
« brigantin, un changement dans l'air fit tourner
« la petite barque comme un verre dans le courant
« qu'elle parcourait; et comme les proportions
« des drisses d'avant se montrèrent à la vue, Lul-
« low aperçut sous le beaupré une image qu'il
« supposa faire, au moyen de l'allégorie, quelque
« allusion au caractère du vaisseau. Une figure de
« femme, due à un sculpteur habile, était placée
« sur la partie la plus avancée du gouvernail. Le
« corps appuyait légèrement un de ses pieds sur
« un globe, tandis que l'autre était suspendu avec
« aisance, et toute l'attitude ressemblait à celle
« du fameux Mercure de Bologne. La draperie était
« flottante, légère, d'une nuance de vert de mer,
« comme si elle eût emprunté cette teinte à l'élé-
« ment qui était au dessous d'elle. Le visage était
« d'une couleur sombre, bronzée, couleur adoptée,
« de temps immémorial, comme le meilleur ton
« pour représenter l'expression humaine. Les che-
« veux étaient épars et touffus, l'œil rempli de ce
« feu qui doit briller dans les regards d'une sor-
« cière; et un sourire si étrange et si malin jouait
« autour de la bouche, que le jeune marin frémit

« à la vue de cette figure, comme si une créature « vivante eût répondu à son regard. »

On aimera peut-être à savoir comment se comporte le contrebandier, cette mystérieuse sorcière lorsqu'elle est poursuivie par l'infatigable *Coquette*, corvette de la marine royale, qui a pour mission de purger les mers des pirates et des contrebandiers. En lisant le passage suivant, on conviendra avec nous qu'il n'est guère possible d'imprimer plus d'intérêt au récit d'un événement circonscrit uniquement entre deux objets se mouvant sur la surface des eaux.

En ce moment la *Coquette* est enfin parvenue à s'approcher du brigantin, et l'équipage de ce premier navire se prépare bravement à aborder l'ennemi :

« L'ordre fut répété par l'officier de quart, qui « demanda si toutes les voiles étaient aussi tendues « que possible; il renforça quelques uns des cor- « dages, et un repos général succéda à cette activité « momentanée.

« Le brigantin avait en effet montré une lu- « mière, comme s'il se moquait des tentatives du « croiseur royal. Quoique secrètement piqués par « ce mépris ouvert de la rapidité de leur bâtiment, « les officiers de la *Coquette* se trouvèrent déli- « vrés d'une pénible surveillance. Avant que cette « lumière se montrât, ils étaient obligés de con- « centrer toutes leurs facultés sur ce point, tandis

« qu'à l'aide de cette lueur brillante qui s'élevait « et s'abaissait doucement avec les vagues, ils sui- « vaient en toute confiance le contrebandier.

« — Je crois que nous sommes plus près de lui, « dit à demi voix l'impatient capitaine; car, voyez, « il y a quelque chose de visible des deux côtés « de la lanterne. Tenez, c'est le visage d'une fem- « me, sur ma foi !

« — Les hommes du yole rapportent que le « corsaire montre ce symbole dans plusieurs par- « ties du vaisseau, et nous savons qu'il eut l'impu- « dence de le montrer hier en notre présence, « même sur son enseigne.

« — En effet, prenez votre lunette, M. Luff, et « dites-moi s'il n'y a pas un visage de femme en « face de cette lumière. Nous le serrons certaine- « ment de plus près... Qu'on fasse silence à l'a- « vant et à l'arrière du vaisseau. Le coquin ne nous « reconnaît pas!

« — Une impertinente sorcière ! comme chacun « peut voir, reprit le lieutenant. Son rire impu- « dent est visible à l'œil nu.

« — Que tout soit prêt pour l'abordage ! Que « plusieurs personnes s'apprêtent à se jeter sur les « ponts, je les conduirai moi-même.

« Ces ordres furent donnés rapidement et à voix « basse; ils furent promptement exécutés. Pendant « ce temps la *Coquette* continuait à glisser sur « l'onde avec vélocité, ses voiles humectées de ro-

« sée et chaque souffle de l'air augmentant leur « tension. Les matelots désignés se tenaient prêts « pour l'abordage; des ordres furent donnés pour « garder le plus profond silence; et comme le vais- « seau s'approchait de plus en plus de la lu- « mière, les officiers eux-mêmes furent priés de « ne pas faire un mouvement. Ludlow, placé sur « la lisse de rabattue de l'arrière, pour commander « à la barre, entendit ses ordres répétés distincte- « ment, quoique à voix basse, par le contre-maître.

« — La nuit est si noire, on ne nous voit certai- « nement pas, observa le jeune homme à son se- « cond qui était près de lui; il a incontestablement « perdu notre position. Voyez comme le visage de « cette femme devient de plus en plus distinct; on « peut voir jusqu'aux boucles de ses cheveux.

« — Loffez, monsieur, loffez, nous allons l'abor- « der.

« Il faut que l'insensé soit à la cape, reprit le « lieutenant. Les sorcières elles-mêmes perdent « quelquefois l'esprit! Voyez-vous de quel côté « est l'avant, monsieur?

« — Je ne vois rien que la lumière. Il fait si som- « bre que nos propres voiles sont à peine visibles, « et cependant je crois que voilà des vergues un « peu en avant de notre travers.

« — Ce sont nos propres boute-hors de bonnet- « tes basses. Je les ai fait tenir prêtes en cas

« que nous virions de bord si le coquin changeait « de vent. Ne filons-nous pas trop plein ?

« — Vous pouvez loffer un peu; loffez, ou nous « le briserons.

« Lorsque cet ordre fut donné, Ludlow s'avança « rapidement. Il trouva les gens de l'abordage prêts « à s'élancer. Il leur recommanda vivement d'ame- « ner le brigantin, coûte qui coûte, mais de ne « commettre de violence que dans le cas où l'on « ferait une sérieuse résistance. Il leur enjoignit par « trois fois de ne point descendre dans les cabines, « et il exprima le désir que, dans tous les cas, l'é- « cumeur de mer fût pris vivant. Lorsque ces re- « commandations furent faites, la lumière était si « prête du bâtiment qu'on pouvait distinguer cha- « cun des traits malins de la sorcière. Ludlow cher- « cha en vain les espars, afin de s'assurer de la di- « rection de l'avant du brigantin; et se confiant au « hasard, il vit que le moment décisif était arrivé.

«—Tribord, et à l'abordage ! Levez vos grappins, « levez, jetez loin de vous ! atteignez près du gou- « vernail. Courage, amis, et agissez avec calme ! « Ces ordres furent donnés d'une voix claire et « pleine, qui semblait devenir plus profonde à « chaque mot qui sortait de la bouche du jeune « commandant.

« Les gens de l'abordage obéirent gaîment et sau- « tèrent dans le gréement. La *Coquette* cédait rapi- « dement au pouvoir du gouvernail, s'inclinant

« d'abord vers la lumière, puis plongeant et se re-
« levant du côté du vent; un instant plus tard elle
« touchait presque le brigantin. Les grappins furent
« jetés, et chacun retint sa respiration dans l'attente
« du choc des deux vaisseaux. Dans ce moment
« d'émotion générale, le visage de femme s'éleva
« en l'air à une faible distance; il semblait sourire
« de pitié sur cette vaine tentative, et il disparut
« subitement. Le vaisseau s'élança tranquillement
« en avant; l'on n'entendit d'autre bruit, excepté
« celui des vagues, que le choc des grappins, qui
« tombèrent lourdement dans la mer; et la *Coquette*
« eut bientôt dépassé le lieu où la lumière avait
« été vue, sans avoir éprouvé la moindre secousse.
« Quoique le temps fût un peu éclairci, et que l'œil
« pût embrasser un circuit d'environ cent pieds, on
« n'apercevait rien dans cet espace, à l'exception
« de l'élément inquiet et du noble croiseur de la
« reine Anne flottant sur les vagues.

« Bien que les effets de cet incident singulier
« fussent différemment ressentis par les gens de
« l'équipage, le désappointement fut général. L'im-
« pression commune devint certainement défavora-
« ble au caractère terrestre du brigantin; et lorsque
« des opinions de cette nature prennent possession
« d'esprits ignorans, elles ne sont pas aisément détrui-
« tes. Trysail lui-même, quoique ayant l'expérience
« de l'art qu'emploient ceux qui se jouent des re-
« venus de la couronne, était disposé à croire que

« ce n'était là ni lueur flottante, ni fausse balise,
« mais bien une manifestation que des objets sur-
« naturels pouvaient se montrer quelquefois sur
« les ondes. Si le capitaine Ludlow pensa différem-
« ment, il ne jugea point à propos d'entrer en expli-
« cation avec ceux dont le devoir était de lui obéir
« en silence. Il se promena sur le gaillard d'arrière
« pendant quelques minutes, et donna ses ordres
« au lieutenant, également désappointé. Les voiles
« légères de la *Coquette* furent ployées, les bonnet-
« tes détendues, et les boute-hors assujétis. Alors
« le vaisseau fut amené au vent; et serrant davan-
« tage les côtes, le petit hunier fut jeté au mât. Dans
« cette position, le croiseur attendit la lueur du
« matin, afin de donner plus de certitude à ses
« mouvemens.»

Mademoiselle Sedgewick a ajouté plusieurs belles pages à la littérature américaine. Native de l'intérieur de l'état de Massachussetts, elle passa ses jeunes années environnée des riantes scènes de la nature, de ces paysages faits pour imposer à un esprit naturellement porté à en apprécier les beautés. Sur les bords de la rivière Housatonic, dont le courant tantôt rapide se fait jour avec peine dans son lit de rocher, tandis que, plus bas, ses eaux semblent endormies au sein de la prairie, l'œil du peintre trouverait aisément les traces de ces scènes qui, de bonne heure, durent faire une vive impression sur l'âme de mademoiselle Sedgewick, et qui,

sans nul doute, constituèrent une partie de son éducation. C'est ainsi que, dans l'un de ses meilleurs romans, elle nous dépeint en couleurs qu'il nous semble toucher du doigt, tant elles sont vives et vraies, le rocher moitié couvert de mousse, théâtre de l'action principale; comme la pierre du sacrifice où la noble et sublime indienne Magawisca s'élança, toute dévouée, afin de s'interposer entre le tomahawk déjà levé par son père sur la tête d'Everell. Noble dévouement! et qui n'avait pour motif ni l'intérêt ni l'amour, puisqu'il n'entra jamais dans l'idée de l'héroïne qu'Everell pût devenir son époux.

Le premier ouvrage de mademoiselle Sedgewick est intitulé : *Conte de la Nouvelle-Angleterre*, ou, comme nous l'exprimerions plus volontiers, *Conte américain*. Il eut d'abord un but purement religieux et ne devait pas être livré à la publicité; mais, l'auteur en ayant graduellement élargi le cadre, elle se laissa persuader, quoique avec beaucoup de répugnance, à consentir à son impression. L'accueil que lui fit le public éclairé l'en récompensa; et malgré les traits d'hypocrisie en matière de religion qu'elle y dépeignit en termes tellement forts, qu'ils attirèrent sur elle les reproches du fanatisme, le premier essai de mademoiselle Sedgewick rencontra, à son apparition dans le monde littéraire, une réception des plus flatteuses pour l'auteur.

Vint ensuite *Redwood*, qui jouit d'une popularité bien méritée en Angleterre et en Amérique; et nous pouvons dire, comme preuve de son mérite, que cette production a été traduite en français, et tellement appréciée, qu'elle a été d'abord attribuée à Cooper et publiée dans la liste de ses œuvres. Elle a également eu l'honneur d'une traduction italienne.

Hope Leslie suivit de près *Redwood*, et obtint un succès au moins égal. Les critiques crurent apercevoir dans l'héroïne du premier ouvrage un esprit, une délicatesse, une pureté, une générosité et une pieuse dévotion, calqués sur le caractère moral de l'auteur elle-même, une sorte de portrait intellectuel.

On lui dut ensuite *Clarence*, qui fut le dernier de ses écrits d'une même étendue, et qui eut l'honneur de deux éditions en Angleterre, rare événement, pour une œuvre américaine.

Plus récemment, elle a publié un moindre ouvrage sous le titre de *Le Bossu*, dont l'objet est historique et dépeint en termes vrais les mœurs et coutumes des temps et du règne de Charlemagne. Cet écrit est remarquable pour le fini des individualités de caractère, pour le talent avec lequel y sont groupés les personnages, le naturel des incidens, pour la grâce des décors et pour l'incessante action qui l'anime. L'esprit de mademoiselle Sedgewick est naturellement porté vers les scènes

gaies et enjouées; aussi ne saisit-elle volontiers que le côté souriant de la vie. Ses sympathies, qu'appellent tour à tour l'amour, l'amitié, comme tout ce qui est bel et bon, s'exercent chaque fois qu'il se présente à elle quelque manifestation de vertu, soit que cela arrive dans les rangs de la classe la plus humble, soit qu'elle aille, au contraire, les puiser sur les degrés élevés de l'échelle sociale. Le fond de ses écrits est marqué par une piété salutaire, par une morale pratique, par un bon sens qui frappe d'abord l'esprit et une tendresse qui va droit au cœur. S'il est vrai, d'ailleurs, qu'on puisse juger du caractère d'un auteur par son style, l'image de celui de mademoiselle Sedgewick ne peut que gagner par l'examen impartial du sien, où l'on trouve une grande beauté de diction, du laisser-aller et du naturel, une grande pureté et pas un de ces fils bleus qui colorent quelquefois la pédanterie scientifique des auteurs de son sexe.

A ce point avancé de notre travail, on aura pu se convaincre que le sexe de mademoiselle Sedgewick a fourni son contingent à la littérature américaine, tant en vers qu'en prose. Il nous reste toutefois à signaler une autre de nos aimables compatriotes dont le nom mérite d'être placé sur cette liste. C'est celui de madame Harrison Smith, de Washington, dont la plume est aussi fertile que ses œuvres de bienfaisance et de charité sont nombreuses et répandues. Nous lui devons plu-

sieurs biographies de mérite, telles que celle de Crawford, qu'elle a su faire aimer dans son intérieur et sa vie intime, autant qu'il était estimé en sa qualité d'homme d'état. Sous le titre de *Vie du grand monde*, madame Smith a également, dans un roman de mœurs et de caractères, dépeint avec un admirable talent les travers, les prétentieuses vanités et les risibles mécomptes des pauvres ambitieux qui, sur les ailes dorées dont les pare une fortune aveugle, prétendent venir se percher au niveau du mérite et de l'éducation. Et c'est vraiment chose amusante que de voir avec quel tact parfait elle laisse échapper le *petit bout d'oreille* qui trahit l'origine et contribue à remettre chaque chose à sa place. Ce petit roman eut, à son apparition, un grand succès de vogue. Les produits en furent distribués aux orphelins. Madame Smith est aussi l'auteur de plusieurs essais sur l'éducation et sur la morale.

Les *Aventures de Robin-Day*, par M. Bird, auteur de *Calavar*, *Nick des Bois*, et d'autres écrits également goûtés par le public lettré, constatent un haut degré de talent imaginatif, et une profonde connaissance des scènes intimes de la vie.

On ne suit pas sans intérêt, dans sa course, Robin, son héros, lui pauvre enfant perdu, qu'un naufrage jeta, à l'âge d'un an, au pouvoir de la mère Moll, vieille édentée au service des sauveteurs et contrebandiers de Jersey. Sitôt qu'il put marcher

et être de quelque utilité à sa mégère, il eut pour principal emploi, pendant les nuits obscures et orageuses, de guider les pas d'un cheval boiteux, à la tête duquel était attachée une lanterne allumée. Les pieds de l'animal étant, en outre, liés par des cordes, les soubresauts qu'il était forcé de faire donnaient au marinier encore éloigné toute l'apparence d'un phare flottant; ainsi déçu il s'approchait des récifs contre lesquels sa barque venait se briser. Telle fut la carrière première du malheureux Robin.

De là il passa comme cuisinier au service d'un patron de chaloupe, nommé Day, moitié pirate et moitié contrebandier, auquel il fut vendu, et dont il adopta le nom avec le sien. Etant un jour occupé à plumer une oie sur le devant du bateau, un groupe d'enfans qui s'amusaient sur la plage, voyant son aspect misérable, se prirent impitoyablement à lui lancer à la tête des pierres et des écailles d'huîtres. L'une de ces dernières l'atteignit et lui fit au front une blessure assez profonde; mais le jeune garçon qui l'avait lancée perdit en la jetant son équilibre, et tomba à la mer. Voici comme il raconte ses premières misères :

« Le héros de cette scène, dit Robin-Day, dont « j'envisageais le malheur avec des sentimens de « plaisir et d'approbation, comme ne recevant rien « de plus que ce qu'il méritait pour le mal que « sans provocation aucune il m'avait fait, coula au

« fond de l'eau, d'où il remonta bientôt, s'agitant « et se retournant sur la surface, et fut emporté « par le courant contre le câble de la chaloupe, « qu'il s'efforça vainement de saisir; car, quoique « pendant un instant il s'y accrochât, il lui fut im- « possible de s'y tenir. Dans cette posture, ce petit « garçon se trouva immédiatement au dessous de « moi, qui étais alors sur le beaupré du bateau; et, « comme le courant le portait loin du câble, il fixa « ses regards sur moi avec une telle expression de « terreur, d'agonie, de désespoir et de prière en « même temps que, bien que sur le point d'étouffer il « ne lui fût plus possible ni de parler ni de crier, « je me sentis tout à coup ému de compassion. « Ce furent là, je crois, les premières émotions hu- « maines qui prirent place dans mon cœur. Et telle « fut leur force que, avant que je susse ce que je « faisais, je me jetai à la rivière, oie et tout (il la « plumait dans ce moment), pour arracher le pe- « tit coquin à la mort qui le menaçait.

« Un tel effort ne me semblait ni difficile ni pé- « rilleux, car je nageais comme un poisson, et avais « acquis une grande expérience dans l'art de sau- « ver la vie aux noyés; non pas en vérité que « j'eusse jamais rempli cet office pour aucun au- « tre personnage que moi-même; mais, dans mon « propre cas, l'occasion m'en était presque jour- « nellement offerte; car le patron Duck ou Day « n'avait rien de plus ordinaire que de me saisir

« par la nuque et de me jeter par dessus le bord,
« même lorsque nous étions en mer. Il est vrai de
« dire que le second m'envoyait constamment une
« corde pour m'aider à remonter sur le navire,
« excepté toutefois quand il y avait calme ou que
« nous étions à l'ancre, alors il m'abandonnait
« à moi-même. Cette fois, l'exploit ne fut pas
« sans danger; car me laissant glisser avec plus
« de précipitation que de prévoyance, à l'avant du
« navire, et avec une force qui me fit couler assez
« profondément, je fus entraîné sous la quille
« que, dans les efforts que je fis pour me rele-
« ver, je frappai de ma tête avec une violence
« qui m'eût achevé, si dans ces jours de jeunesse,
« cette noble excroissance ne se fût trouvée être
« d'une extrême épaisseur. Le choc, cependant, fut
« assez violent pour m'étourdir, et pour absorber
« le peu d'esprit que je possédais, à un tel point,
« au reste, que je lâchai mon oie que jusqu'alors
« j'avais tenue serrée avec un soin instinctif. De
« plus, avant que je pus revenir à moi, je fus en-
« traîné tout le long de la quille du navire, et,
« comme cette dernière était passablement garnie
« d'écailles de moules, de jeunes huîtres et de clous,
« j'eus la satisfaction de subir l'opération de la
« cale la plus complète qui fut jamais administrée
« au plus grand vagabond; ma veste, ma chemise
« et mon dos furent littéralement écorchés et mis
« en pièces. Dans cette extrême confusion, je ne

« m'occupai nullement de tout cela, pas plus que « de l'oie perdue, et dès le moment que j'eus dé- « passé le gouvernail et que je fus revenu à la sur- « face de l'eau, toute ma pensée se porta vers l'en- « fant qui se noyait, qui déjà avait coulé deux ou « trois fois, et était sur le point de disparaître à ja- « mais, car il était tout-à-fait insensible lorsque j'eus « le bonheur de l'atteindre et de le saisir par le « collet. »

Viennent ensuite les misères du pauvre Robin, lorsque retournant à bord il y est rencontré par son oppresseur, le capitaine Duck, qui pour récompense de sa belle action et d'avoir perdu l'oie, le meurtrit de coups et l'envoie à coups de pieds, de babord à tribord, avec toute la brutalité qui caractérisait ce monstre à forme humaine. Cependant, comme à quelque chose toujours, dit-on, malheur est bon, cette aventure procure à Robin la bienfaisante assistance du père de l'enfant qu'il a sauvé, et qui le retire des griffes de Duck. Robin, ainsi que son compagnon, sont envoyés à l'école. La scène suivante, qui s'y passe, a quelque chose de si risible et de si drôle, et donne une idée si vraie, quoique trop fortement coloriée (nous pouvons en assurer ceux qui veulent bien nous lire), de l'esprit d'indépendance, poussé à l'extrême, des jeunes écoliers américains, que nous ne pouvons nous abstenir de l'offrir à nos lecteurs. Voici l'allocution faite par Richard Dare, l'un d'eux, à ses

camarades assemblés, au sujet d'un châtiment dont le menaçait un professeur :

« Je ne permettrai pas qu'on me maltraite, s'é-
« cria Richard Dare, à moins que ce ne soit par le
« vote unanime des garçons mes camarades ; car je
« ne reconnais que le principe populaire, moi;
« et.... Mais Richard n'eut pas le temps de ter-
« miner sa phrase, car Burley, le professeur, s'é-
« lança vers lui pour le saisir; ce que voyant, Ri-
« chard l'évita en sautant par dessus son pupitre.
« Là, étant chaudement poursuivi, il lança son
« écritoire, qui alla blesser à la tête l'un de ses ca-
« marades, sans toutefois toucher le maître, et, se
« laissant tomber comme une masse sur le plan-
« cher, il enlaça adroitement les jambes de l'auto-
« crate, qui, perdant son équilibre, tomba lui-même
« sans pouvoir pendant un moment se remettre
« d'un choc aussi inattendu. Maintenant, camara-
« des, à nous! que ceux qui ne sont pas poltrons
« tombent sur lui! s'écria le héros aux conspira-
« teurs, qui, ayant d'abord été effrayés, commencè-
« rent à reprendre courage, et se ruèrent pêle-
« mêle sur le professeur. De sorte que lorsqu'il re-
« revint du choc qu'avait occasionné sa chute, Gul-
« liver lui-même, se réveillant dans le Lilliput, ne
« fut pas plus envahi par la foule, ou plus forte-
« ment pris dans les liens de ses ennemis nains,
« que ne le fut à cet instant le professeur Burley.
« Frappez ferme, s'écriait le général patriote Dare,

« à bas tous les tyrans! Liberté et égalité pour tou-
« jours! que tous ceux qui ont eu les os rompus
« par lui le paient maintenant de retour, avec in-
« térêts.

« Le bruit et la confusion qui régnèrent alors
« furent effroyables, et terribles également furent
« les efforts et la résistance du monarque déchu,
« qui toutefois, souffrant sous le poids d'un asthme,
« devint entièrement abattu, et ne put plus ré-
« sister davantage. Ce que voyant, maître Dare
« demanda des mouchoirs pour le lier. Cette opé-
« ration accomplie, cet incomparable niveleur
« des despotes arracha une branche d'arbre, et
« avec un imperturbable sang-froid, il appliqua
« une douzaine de coups bien comptés aux épaules
« de la victime. Il ne s'arrêta pas en si bon chemin.
« Passant la gaule de l'un à l'autre, il obligea
« chaque membre de la nouvelle république à ad-
« ministrer de la même manière le même nombre
« de coups, qui, en général, furent donnés de
« fort bonne volonté. Ayant accompli cela, il or-
« donna trois bravos; après quoi nous tournâmes
« tous les talons et laissâmes là le chef déchu tout
« entier à ses méditations. »

M. Bird est un des romanciers contemporains les plus féconds que possèdent les Etats-Unis, et sa réputation, croissant à juste titre, lui a déjà fait atteindre le premier rang. Plusieurs de ses écrits, comme *Calavar*, par exemple, sont parvenus jusqu'à leur

troisième édition. Ses dialogues sont généralement animés, présentent des saillies fines et inattendues, et sont toujours admirablement adaptés au caractère de l'interlocuteur. Partout il y règne cette bonhomie et ce laisser-aller qui dénotent une humeur placide et un tempérament égal. Jamais d'amertume, et de la sévérité de bon goût seulement, là où il s'agit d'attaquer les travers et les folies de la société.

La même cause qui un instant nous a fait hésiter à citer longuement Fennimore Cooper nous arrêterait définitivement au seul nom de Washington Irving, à savoir, que les œuvres de ce dernier auteur étant connues non seulement en Angleterre, mais encore en France et en Allemagne, où elles ont été traduites, en reproduire ici d'autres extraits serait faire un double emploi. Toutefois, le lecteur patient voudra bien excuser une fois encore l'innocente gloriole nationale, s'il lui plaît de l'appeler ainsi, qui nous fait trouver une jouissance à refléter le génie transcendant dont s'honore notre pays, surtout lorsque, comme dans le cas qui se présente maintenant, ce témoignage se trouve sanctionné par les littérateurs éclairés des autres nations ; car on ne saurait nier qu'il est peu d'auteurs contemporains qui aient été plus goûtés en Europe, et particulièrement en Allemagne, où il est lu, pour ainsi dire, avec enthousiasme, que ne l'a été et l'est encore Washington Irving. Mû par ces

sentimens, nous donnons plus bas, dans l'extrait suivant, une traduction de la description d'un professeur ou maître d'école d'autrefois :

« Dans une belle matinée d'automne, Ichabod, « dont l'esprit, à cet instant, était porté à la médi- « tation, se trouvait, comme sur un trône, assis sur « un siège élevé, d'où de temps à autre il épiait ce « qui se passait dans le cercle de son petit royaume « littéraire. Il tenait en main une férule, ce sceptre « d'un pouvoir despotique; la verge de justice, ter- « reur de tous les mal intentionnés, était appuyée « sur trois clous plantés derrière le trône, tandis « qu'on apercevait sur la table qui était devant lui « divers articles de contrebande et d'armes prohi- « bées saisis sur la personne des moutards pares- « seux, tels que des trognons de pommes, des ca- « nonnières, des frondes, des cages à mouches et « une légion entière de coqs en papier. Il était « évident que quelque acte de justice venait d'être « infligé, car tous les écoliers étaient ou attentifs « à leurs livres ou chuchotant à leur abri, avec un « œil fixé sur le maître; et une certaine tranquil- « lité bourdonnante régnait dans toute l'assemblée. « Ce silence fut tout-à-coup interrompu par l'arri- « vée d'un nègre, vêtu d'une veste et d'un pantalon « d'étoffe grossière, coiffé d'un fragment de cha- « peau à cuve ronde, semblable pour la forme à « celui de Mercure, et monté sur une rosse de che- « val malpropre, rétif, et en apparence à moitié

« mort, qu'il dirigeait tant bien que mal, au « moyen d'une corde en guise de bride. Il arriva, « claquant son fouet, jusqu'à la porte de l'école, « porteur d'une invitation à Ichabod pour une ré- « jouissance ou une *partie de piqûre* (1) qui devait « avoir lieu ce même soir chez meinheer Van Tas- « sel. Ayant délivré son message avec cet air d'im- « portance et ces effets d'éloquence bombastique « dont les nègres ont la coutume de se servir en « de telles missions, il galopa avec son triste cour- « sier à travers le ruisseau, et on l'aperçut bientôt, « rempli de la haute importance de sa mission, « franchissant les montagnes en toute hâte.

« L'embarras et la confusion s'ensuivirent bien- « tôt dans cette classe auparavant si paisible. On « se dépêcha dans les leçons; tels qui étaient « adroits en passèrent avec impunité plus de la « moitié, et ceux qui mettaient de la lenteur à la « dire recevaient de temps à autre sur l'arrière de « frappans stimulans, afin de hâter leurs progrès « ou de les aider à franchir quelque mot difficile. « Des livres furent jetés çà et là sans être, comme

(1) *Quitting frolic*. C'est une sorte de fête assez générale, surtout à la campagne. Le prétexte en est de piquer des couverts de lits. On se rassemble pour cela des heures entières de plusieurs milles à la ronde. Le thé, le punch et les autres rafraîchissemens circulent, et le temps se passe ainsi joyeusement souvent jusqu'au jour suivant.

« de coutume, placés sur les étagères; les encriers « furent renversés, des bancs jetés à bas; l'école « entière fut mise en vacance une heure entière « avant le temps, et, faisant explosion comme une « légion de petits démons, tous s'élancèrent sur le « gazon, et firent retentir les airs de leurs cris de « joie en honneur de leur émancipation inattendue.

« Le galant Ichabod passa la bonne demi-heure « qui suivit l'événement à sa toilette et à frotter et « brosser ce qu'il possédait de mieux, c'est-à-dire « son seul et unique vêtement, un habit noir râpé. « Il mit également quelque ordre dans sa mine, au « moyen d'un fragment de miroir pendu dans la « classe. Afin qu'en vrai chevalier il apparût devant « l'objet de ses affections, il emprunta le cheval du « fermier chez lequel il logeait; c'était un Hol- « landais irascible, appelé Hans Van Ripper; et de « cette sorte, galamment équipé, il s'élança, ainsi « qu'un chevalier errant cherchant aventure. Mais « il est juste que, suivant les règles de l'histoire « romanesque, je dépeigne la mine et l'équipement « de mon héros, et que je donne une description « de son coursier. L'animal qu'il montait était un « cheval de charrue, presque entièrement usé, qui « avait survécu à tout, si ce n'était à ses vices na- « turels. Haut et maigre il avait le col d'une brebis, « et sa tête ressemblait à un marteau; sa cri- « nière non peignée et sa queue étaient tou- « tes brouillées en nœuds; l'un des yeux avait

« perdu sa pupille, et, fixe dans son expression,
« ressemblait à celui d'un spectre, tandis que l'au-
« tre possédait tout le feu de celui d'un démon.
« Toutefois, il dut dans son jeune âge avoir mon-
« tré du feu et de l'énergie, si l'on en juge par son
« nom qui était: *Poudre à canon.* En effet, il avait
« été jadis le coursier favori de son maître, le co-
« lérique Van Ripper, cavalier intrépide, qui avait
« probablement infusé à son animal beaucoup
« de son propre courage; car, vieux et usé comme
« il était, il restait encore en la bête plus du dé-
« mon qu'en aucune plus jeune créature du voisi-
« nage.

« La personne d'Ichabod convenait parfaitement
« à un tel coursier. Ses étriers étant courts, les
« genoux du cavalier se trouvaient rehaussés jus-
« qu'au niveau du pommeau de la selle; ses coudes
« anguleux ressortaient comme ceux d'une saute-
« relle; à l'instar d'un sceptre, il tenait perpendi-
« culairement sa cravache, et, suivant chaque mou-
« vement que faisait sa monture, on eût dit de ses
« bras, à une distance, que c'était le battement des
« ailes de quelque animal. Son petit chapeau de
« feutre venait reposer sur son nez, tant en était
« rapproché le haut de son front minime, et les bas-
« ques de son noir habit pendaient presque jusque
« sur la queue du cheval. Telles étaient et l'appa-
« rence d'Ichabod et celle de son coursier lorsqu'ils
« franchirent le seuil de Van Ripper; apparition

« telle qu'il eût été difficile d'en rencontrer une « semblable en plein jour.

« C'était, ainsi que je l'ai déjà dit, en un beau « jour d'automne; le ciel était clair et serein, « et la nature portait cette riche livrée dorée que « toujours nous assimilons à l'idée de l'abondance. « Déjà les forêts avaient pris leurs graves couleurs « brunes et jaunâtres; et quelques jeunes arbres « plus tendres, touchés par la gelée, se montraient « dans les brillantes teintes d'orange, de pourpre « et d'écarlate. Haut, dans les airs, paraissaient des « troupeaux innombrables de canards sauvages; et « des bosquets de hêtres et de noyers le cri de l'é- « cureuil se faisait entendre; comme aussi, au loin, « dans son chant plaintif, la caille annonçait sa « présence.

« Les petits oiseaux prenaient leur banquet d'a- « dieu de la saison. Dans toute la plénitude de leur « joie, ils voltigeaient, gazouillaient et sautillaient « en folâtrant de buisson en buisson, d'arbre en « arbre, heureux dans l'abondance qui les entou- « rait de toutes parts. Ici, c'était l'honnête rouge- « gorge, l'attrait du jeune chasseur, avec son chant « élevé et audacieux; et les petits merles formant « par leur grand nombre comme des nuages; le pi- « vert à l'aile dorée, à la crête cramoisie, avec son « large jabot et son splendide plumage; et l'oiseau « du cèdre avec ses ailes bordées de rouge, sa queue « de jaune couleur et son petit chapeau de plumes;

« et là enfin le geai bleu, ce fat bruyant avec son « habit bleu et ses culottes courtes blanches, s'é- « criant et gazouillant, faisant des signes, des si- « magrées et saluant de tous côtés comme si, réel- « lement, il était intime avec tous les chantres de « la nature.

« Comme Ichabod avançait, quoique assez len- « tement, ses yeux, toujours accessibles à l'abon- « dance culinaire, promenaient leurs regards avec « délices sur les trésors de la gaie saison d'automne. « De chaque côté il voyait d'immenses quantités « de pommes qui de leur poids oppressif faisaient « pencher les branches; quelques unes étaient déjà « mises en barils et en paniers pour le marché; « d'autres, en vastes piles, étaient destinées au « pressoir. Plus loin étaient d'immenses plantations « de maïs, avec leurs épis dorés sortant de leur verte « couverture, qui tous semblaient donner l'espé- « rance de gâteaux et de pudding; plus bas, la « jaune citrouille présentant sa rotondité au so- « leil, et offrant une ample perspective de tourtes « les plus luxurieuses. De temps à autre il traversait « dans sa route les champs odoriférans du blé noir « respirant l'air de l'abeille; et comme il contem- « plait toutes ces choses, de douces espérances « s'emparèrent de son imagination qui y trouva « d'avance d'excellentes galettes nageant dans le « beurre et garnies de miel ou d'ail, par la douce « et grasse main de Katarina Van Tassel.

« Nourrissant ainsi son imagination de douces « pensées et de *suppositions sucrées*, chevauchant, « il côtoyait une rangée de montagnes qui domi- « nent quelques unes des vues les plus sublimes de « la majestueuse rivière d'Hudson. Le large disque « du soleil descendait graduellement vers le cou- « chant; la surface des eaux du Tapan Zee gisait « tranquille et cristalline, à l'exception que çà et « là une légère ondulation y prolongeait l'ombre « de la montagne. Quelques nuages vaporeux flot- « taient au firmament, sans que le moindre zéphir « les agitât. L'horizon était d'une belle teinte dorée « qui se changeait par degrés en nuance d'un vert « pur; puis, ensuite, dans la teinte du bleu foncé « du firmament. Un rayon diagonal s'attardait sur « la cime des précipices qui dominaient quelques « parties de la rivière, et ce dernier rayon du jour « communiquait à la couleur déjà grave et grise « des rochers une teinte encore plus foncée. A une « distance on voyait un petit sloop qui lentement se « laissait aller avec le courant; toutes ses voiles, ren- « dues inutiles par le calme, étaient pendantes au « mât; et comme la réflexion du ciel frappait l'eau « paisible, on eût dit que le navire était suspendu « dans les airs.

« Il était presque nuit lorsqu'Ichabod parvint « au château de Han Van Tassel qu'il trouva en- « combré par la fleur de la société des comtés cir- « convoisins. C'étaient d'anciens fermiers, race de

« gens maigres, aux visages rembrunis, vêtus de « draps de leurs propres manufactures, portant de « gros souliers et de superbes boucles en étain. Ils « étaient accompagnés de leurs épouses, vieilles « petites femmes que n'avaient pas épargnées les « années, afflublées de bonnets bien serrés, de ju- « pons à longues tailles, fabriqués aussi au logis; « avec des ciseaux, des pelotes et des poches faites « en indienne aux vives couleurs, qui pendaient « à leurs côtés; c'étaient aussi leurs robustes filles « dont l'accoutrement semblait aussi antique que « celui de leurs mères, excepté que l'humble « chapeau de paille, ou quelque gai ruban, ou bien « encore un blanc jupon, étaient un indice de quel- « que innovation citadine. Enfin, il y avait encore « les fils des fermiers, en habits à pans courts et « carrés, ornés de rangées d'immenses boutons de « cuivre, avec leurs cheveux arrangés en queue, « beaucoup en vogue alors, surtout lorsque l'on « parvenait à se procurer pour cet objet une peau « d'anguille qui, suivant l'opinion du pays, était « considérée comme contribuant puissamment à « la protection et à la croissance des cheveux.

« Cependant le héros du jour fut Brom Bones, « qui était arrivé à la fête, monté sur son coursier « favori, *Vrai démon*, créature qui, à l'instar de son « maître, était remplie de vivacité et de malice, et « que personne autre que lui ne pouvait dompter. « Bones était en effet renommé pour n'affectionner

« que les animaux empreints de vices, de ces animaux
« qui, adonnés à toutes sortes de niches, tiennent
« leur cavalier dans une crainte perpétuelle pour le
« salut de leur personne; car, Bones envisageait un
« cheval bien dressé comme au dessous de tout
« jeune homme doué de quelque courage.

« J'essaierai vainement de dépeindre les charmes
« sans nombre qui frappèrent la vue enchantée de
« mon héros à son entrée au salon de Van Tassel.
« Je ne veux pas parler toutefois de ceux qu'offrait
« le spectacle d'une troupe de robustes belles, à
« leur face richement habillée de rouges et blan-
« ches étoffes, mais bien des vastes attraits d'une
« véritable table à thé hollandaise, dans la somp-
« tueuse saison d'automne; de si hauts monceaux
« de galettes et gâteaux de toutes variétés et de tou-
« tes sortes, connues seulement des ménagères de
« Hollande! On y trouvait le dur biscuit en forme
« de noix, le tendre gâteau de Noël, celui qui craque
« sous la dent, les uns doux, ronds, carrés, oblongs;
« ceux épicés par le gingembre, toute la famille,
« enfin, des gâteaux imaginables. Il y avait également
« abondance de tourtes aux pommes, aux pêches,
« à la citrouille; sans compter des tranches de jam-
« bon et de bœuf salé, comme de délicieux plats
« de conserves de prunes, de pêches, de poires et
« de coings, sans mentionner et les aloses bouillies
« et les poulets rôtis; d'immenses tasses de lait et de
« crème, tout cela pêle-mêle à peu près ainsi que je

« les ai énumérés, avec la théière maternelle au mi-
« lieu et d'où sortaient avec force des nuages d'une
« irrésistible vapeur. Le ciel me vienne en aide ! Le
« temps et la respiration me manquent pour discuter,
« ainsi qu'ils y ont droit, les mérites de ce banquet;
« et d'ailleurs j'ai trop hâte de continuer mon his-
« toire. Heureusement pour lui, Ichabod Crane
« n'était pas aussi pressé que son historien, et,
« comme on doit le penser, il rendit ample justice à
« toutes ces friandises. »

Au nombre des jeunes auteurs qui ont enrichi le catalogue romancier d'Amérique, on rencontre en première ligne M. Théodore Fay, auquel on doit un recueil d'essais intitulé : *Rêves et rêveries d'un homme paisible*, un roman appelé : *Norman Leslie*, et un autre roman, tout récemment publié, *la Comtesse Ida*, conte dont le lieu de la scène est Berlin, où l'auteur emploie les momens de loisir que lui laissent les devoirs de la diplomatie au profit du public, ami des bons livres. Les premiers écrits de M. Fay ont obtenu une certaine célébrité dans son pays et en Angleterre. Il est bien reconnu qu'il narre avec chaleur et intérêt; que les incidens qu'il conçoit sont bien choisis et arrangés avec jugement, et que, principalement dans le dernier ouvrage, le drame est disposé et mis ensemble par un esprit évidemment exercé aux combinaisons de causes et d'effets. Comme, au reste, chez tous les romanciers américains con-

nus, le sens moral domine dans toutes les productions de M. Fay dont le but incessant semble être l'amélioration et l'épuration des mœurs sociales.

Dans nul autre ouvrage, le noble motif de l'auteur ne se déploie avec plus de force que dans *la Comtesse Ida*. Son intention, ainsi qu'il le dit dans sa préface, « fut d'examiner un principe et d'oppo-« ser sa protestation contre une coutume aussi « inutile que barbare qui, à la honte de son propre « pays, y subsiste même dans une forme moins mo-« difiée que le permettraient ailleurs le bon sens « et le bon goût, pour ne pas dire le sens moral et « religieux des sociétés européennes. » Cette coutume, contre laquelle il fulmine avec raison, est celle du duel; et son histoire est écrite de façon à en démontrer toute l'horreur, comme aussi la possibilité de résister à une pratique qu'il considère comme fondée sur un faux point d'honneur, et de triompher avec calme et dignité des reproches et de l'infamie attachés, par une fausse interprétation, à celui qui, à son tour, méprise l'appellation de poltron, alors qu'il sait qu'elle n'est pas méritée.

Dans le passage suivant on trouvera le héros aux prises dans sa propre conscience avec les divers sentimens d'un galant homme, conscience qui lui commande de ne pas tremper ses mains dans le sang de l'un de ses semblables; et, d'une autre part, se sentant aiguillonné par la torture que lui inflige

la crainte du déshonneur aux yeux des hommes. Cependant l'affront est parvenu à son dernier degré; lord Elkington, le rival en amour de Claude Wyndham, notre héros, a osé le frapper.

« Etre frappé par Elkington! telle était la triste « pensée qui s'était emparée de Claude, alors qu'il « continuait à marcher dans le vague et l'incerti- « tude. Son esprit se trouvait dans un état d'agi- « tation qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant. « Il ne possédait plus aucun pouvoir sur sa raison. « Ses pensées étaient ballottées par un tourbillon. « Il ressentit dans ce moment comme s'il lui fût « possible de commettre un crime, pourvu qu'il « pût arracher le cœur d'Elkington de sa poitrine! « Il ne se connaissait plus. A ses propres yeux, il « semblait être un démon. Telle est la métamor- « phose qu'opère même sur l'être le plus raisonna- « ble une passion déchaînée. Toute sa calme gran- « deur, son sens si naturellement juste, la puis- « sance de sa raison, sa résolution d'accomplir ses « devoirs, sa croyance en Dieu, tout cela avait « disparu. Il existait entre son esprit dans l'état « actuel et celui de ses momens de tranquillité, la « même différence qu'il y a entre le beau navire « avançant à voiles déployées, avec chaque grée- « ment à sa place, qui obéit au gouvernail et qui « suit le mouvement des vagues et ce même vais- « seau, battu par une effroyable tempête, toutes « ses voiles, au contraire, déchirées en pièces, ses

« mâts tombant, son gouvernail rompu et ses ponts « balayés par d'immenses vagues qui le menacent « d'une destruction prochaine. Il n'avait qu'une « pensée, il ne pouvait prononcer qu'un seul mot : « *Il m'a frappé!*

« Il eut l'idée de chercher Elkington et de l'im- « moler à l'instant même.

« Il résolut de se détruire sur-le-champ.

« Cependant il se trouva bientôt rendu chez « lui. Il monta à sa chambre, se jeta sur son lit, « mais le lit plia sous lui, du feu s'élança de ses « paupières et ceignit son front; une foule de gens « aux visages sarcastiques semblaient l'entourer « de toutes parts et le raillaient, et le doigt d'El- « kington était avec dérision dirigé sur lui; toutes « sortes de voix faisaient retentir à ses oreilles les « cris de : *un soufflet! un soufflet!* c'était l'accent « de la haine qui le disait; il était répété comme « par le désespoir. Il semblait que l'amitié, elle aussi, « les prononçât, comme si elle questionnait et n'y « croyait pas; ces sons lui vinrent avec le rire mé- « prisant de l'enfance et aussi comme s'ils prove- « naient des lèvres ironiques des femmes, toujours « *le soufflet! le soufflet!*

« C'est un rêve, murmura-t-il, et se leva de son « lit. La chaleur, par tout son corps, était insup- « portable. L'air même qu'il respirait lui arrivait « chaud et brûlant. Il mit de côté son habit, son « gilet, détacha sa cravate et son collet, et s'assit

« près de la fenêtre entr'ouverte. Cependant il lui « était impossible de rester en place, il ne pouvait « non plus ni se coucher ni marcher. Les limites « de sa petite chambre l'oppressaient; il la par- « courait à grands pas dans tous les sens, se re- « tournant contre la muraille comme un lion fati- « gué et enragé, qui mesure de ses pas l'espace « étroit de sa cage de fer, avec une force et un « cœur dignes des déserts brûlans ou des forêts « inhabitées.

« A la fin, voyant que le mouvement qu'il fai- « sait ne servait qu'à attiser le feu qui l'embrasait, « il se laissa tomber sur le plancher.

« Un soufflet! un soufflet! voyons, que j'y pense « donc!

« Et pendant un moment le tourbillon et le tu- « multe qui agitaient son esprit se calmèrent un « peu, et firent place à une sorte de réflexion « continue.

« Non, pensait-il, ce doit être un rêve, que ce « misérable coup porté à mon front; est-ce vérita- « blement un rêve? Il passa sa main sur son vi- « sage. Il ressentit pour la première fois une dou- « leur sourde, et lorsqu'il posa son doigt sur son « œil, il s'aperçut qu'il était enflé. Il ferma l'autre, « et regarda par la fenêtre, au moyen de celui « qui était malade; ce dernier était presque privé « de la vision. Une apparition vague de lumière « était tout ce qu'il put distinguer. L'air si trans-

« parent, la voûte des cieux, la lune, se levant « avec calme par dessus tous les chocs de la « terre, tout cela était perdu et confondu ensem- « ble, sans distinction, sans beauté aucune. Il fut « frappé de l'idée que peut-être la blessure serait « irréparable; que peut-être il serait privé d'un « œil. Non! non! ce n'était pas un rêve. C'était une « insulte délibérée, publique et brûlante. C'était « l'action du plus profond mépris et de la honte, « de la plus grande humiliation, la plus ostensible, « la plus marquée, ce qui pouvait le moins ou se « pardonner ou être pardonné par les hommes; « c'était de toutes les offenses la plus noire de « celles qu'une personne pût infliger à une autre. « Elle était irréparable. Il n'était pas au pouvoir « de celui qui l'avait offerte de l'effacer. Ni le « temps, ni la distance, ni la longue pratique de la « vertu ne pouvaient la laver. La tache devait en « être éternelle. Tout l'océan de Neptune ne pou- « vait en enlever les tristes traces; il ne restait « plus qu'une seule chose...

« A cette dernière pensée il se leva soudaine- « ment.

« C'était celle du *sang*. C'était ce remède extrê- « me, mystérieux, sacré, dont le contact détruit, « dont la moindre trace divulgue les crimes les « plus anciens, qui expose l'assassin à la lumière « du jour, qui fait parler les morts jusqu'à ce que « la vengeance se soit repue à son banquet. Il n'é-

« tait rien qui pût faire disparaître la tache impri-
« mée sur son front, rien qui pût éteindre le bra-
« sier qui consumait son cœur, rien, hormis le
« *sang!*

« Il s'assit, posa ses coudes sur la table, et
« pressa de ses mains ses tempes fébriles.

« O mon Dieu! s'écria-t-il en se prosternant,
« de grâce, éclaire-moi, guide-moi, sauve-moi;
« mon cœur éclate, ma main est levée pour frap-
« per: oh! révèle-toi à moi par quelque signe!

« Il essaya de prier ainsi qu'il en avait l'usage
« dans les circonstances dans lesquelles son propre
« jugement restait incertain. Toutefois, son imagi-
« nation excitée ne lui offrait aucune expression
« d'invocation à l'Être suprême. Il semblait que
« cette puissance bienfaisante qui domine sur les
« nuages et sur tout l'eût abandonné à sa pro-
« fonde dégradation. Il lui fut impossible de con-
« cevoir ou d'exprimer une seule prière. D'étranges
« choses passaient avec rapidité devant ses yeux,
« et semblaient de leurs ailes le frapper au visage;
« Le rire moqueur, les huées, les sifflets, une fois
« encore, l'assaillirent, jusqu'à ce qu'il lui parût que
« la chambre obscurcie fût remplie de méchans
« esprits qui, dans leur orgie, se réjouissaient de la
« présence d'un réprouvé. Une fois encore il ap-
« puya sa tête sur la table, et alors, comme tout-
« à-coup, la voix de l'un de ses esprits infernaux
« sembla lui dire.....»

Après avoir, pendant quelques instans, écouté les inspirations des méchans génies qui l'excitent, au nom de l'honneur offensé, à la vengeance, Claude saisit ses pistolets et se dirige vers le parc où il avait habitude de porter ses pas et ses méditations.

« ..... Il est quelque chose dans une pro-
« menade du soir qui rend à l'âme son calme et sa
« tranquillité. Il sentit que le mouvement de
« sa marche rapide, que la fraîcheur et la dou-
« ceur de l'air mitigeaient, adoucissaient et im-
« primaient le calme à ses esprits jusqu'alors op-
« pressés. Il pénétra dans les profondeurs des bos-
« quets touffus; la lune était claire au ciel, et cette
« scène rurale donna un cours différent à son agi-
« tation, tout en éveillant dans son cœur d'autres
« sentimens.

« Ombrage salutaire! s'écria-t-il, recueille, oh!
« veuille bien recueillir le proscrit, celui qui
« maintenant est doublement proscrit. Reçois dans
« ton enceinte celui qui demeure entaché, hon-
« teux, déchu! Fleurs des champs, ne fuyez pas ma
« présence; vous, ne me refusez pas vos branches
« protectrices, arbres séculaires et paisibles qui, dé-
« fiant le temps, résistez aux chaleurs brûlantes de
« l'été et aux tempêtes des saisons, vous qui ignorerez
« toujours ce qui, en cet instant, occupe la pensée
« tout entière de l'infortuné qui, cette nuit, passe
« à vos côtés. La dernière fois que vous me vîtes,

« j'étais pur, intact, ainsi que vous; maintenant, si « je ne trempe mes mains dans le sang, je suis « chassé de la présence des hommes! Oh! que « n'est-il toujours nuit! Oh! que ne puis-je à ja- « mais demeurer seul ici avec vous, ici où le sang « ne coule pas à mes pieds, où mes oreilles ne sont « pas accablées par les huées et les sifflets. Un « soufflet!..... »

Après avoir encore long-temps lutté contre les différens sentimens qui l'agitaient, et s'être senti accablé par le souvenir d'un ami dont, par une insulte semblable à la sienne, il avait occasionné la perte entière de la raison,

« Il leva ses mains et tourna ses regards vers le « ciel. C'était presque l'heure du crépuscule; le « firmament était des plus transparens. Il contem- « pla attentivement ses éternelles et paisibles ré- « gions, l'heureux arrangement de ses mondes « scintillans, les groupes paisibles des étoiles, « l'astre de nuit, pur, élevé, brillant et calme au- « tant que la vertu qu'avait délaissée Claude, « comme l'innocence qu'il avait presque abandon- « née. Un sombre nuage, dont les nombreuses « masses étaient superposées, s'élançait, ainsi que « s'élèvent les pics des Pyrénées au dessus des « eaux bleues de la Méditerranée; nuage dont la « base noire, se dessinant fortement sur l'air dia- « phane, le faisait ressembler à un vaste rocher et « donnait à ce monde élevé et lumineux un aspect

« nouveau et terrifiant. A cet instant, une brise « instantanée vint frapper la cime des arbres, et, « caressant sur son passage la feuillée, descendit « sur le visage de l'être presque aliéné qui gisait « là. La brise rafraîchit sa paupière, ses joues et « son cœur, se joua avec sa chevelure éparse sur « son front brûlant, et communiqua à ses sens « et à son âme un nuage de parfum, un sentiment « d'amour, d'espérance, de vie, de calme, une in- « spiration céleste. De grosses larmes vinrent à « ses paupières et tombèrent le long de ses joues ; « Claude se jeta sur le sol, et là, solitaire en ces « bois silencieux, lui, vu seulement des étoiles « éternelles, lui, à l'âme la plus forte et la plus « courageuse qui jamais exista sur le globe ter- « restre, il sanglota convulsivement ainsi qu'un « enfant. »

Les passages qui précèdent donnent la mesure du talent de l'auteur, alors qu'il s'agit de dépeindre les émotions fortes et de mettre en relief les impressions qui trouvent leur origine ou dans les faiblesses ou dans les vertus des hommes. Nous eussions pu choisir des extraits plus gais et plus en harmonie peut-être avec les dispositions de nos lecteurs. Ceci nous eût été d'autant plus facile que ses autres ouvrages abondent, comme celui-ci, en détails les plus vrais et les plus intéressans sur les folies comme sur les mœurs de la vie sociale. Nous avons

préféré présenter ceux qui nous ont paru offrir les plus vives couleurs.

Aurons-nous réussi, au moyen des rares extraits que nous avons donnés des ouvrages de nos romanciers, à convaincre le lecteur indulgent que nous, nation supposée par quelques-uns toute positive, possédons cependant quelque germe de cette imagination qui se complaît aussi quelquefois dans ces rêves fleuris, les antipodes des intérêts purement matériels? C'est là une question qu'il résoudra lui-même; mais à laquelle, pour notre compte, nous n'hésitons nullement à répondre affirmativement.

Sans doute, le roman chez nous n'est pas exclusivement tel que celui de Florian, pastoral ou poétique, comme sa *Galatée;* il n'est pas purement moral, ou plutôt poétique, comme les *Incas*, de Marmontel, ou *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre. Il n'aspire pas au rang élevé des célèbres *Martyrs*. Ce n'est pas non plus le roman satirique. On ne saurait l'assimiler au roman de mœurs, si *le Diable boiteux* et les ouvrages inimitables de Lesage en forment la principale école. On n'y rencontre pas les pages brûlantes de Richardson, de Fielding; les enivrantes inspirations de *la Nouvelle Héloise*, la philosophie railleuse et quelquefois cynique qui règne dans la plupart des écrits de l'auteur de *Candide;* auteur fortuné cependant dont il est dit « qu'il converse avec ses lecteurs, et

« leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il « leur donne, tant les idées qu'il jette en foule se « présentent sous un jour clair et sous un aspect « agréable! »

Le roman américain n'est pas plus exclusivement historique qu'il n'est sentimental. Il ne va pas, à l'instar des productions modernes, avec la pureté et l'élégance de style de *Corinne* et de *Delphine*, avec les pensées profondes, érudites et romanesques répandues dans *Notre-Dame de Paris*, avec les pinceaux délicats de Balzac, de George Sand, ceux plus libres, plus désordonnés et cependant délicieux de Paul de Kock, de Soulié, fouiller jusqu'aux plus intimes replis du cœur humain; le roman américain, disons-nous, ne va pas exposer à la grande lumière et dans leurs plus hideux détails les passions les plus funestes qui se disputent la prééminence chez les hommes. Une telle mission lui est défendue par les mœurs nationales. Aussi n'a-t-il pour légitime domaine, ainsi que l'illustre Walter Scott, que l'histoire vraie ou imaginaire, que les conceptions dont la tendance est d'améliorer la morale publique, et enfin que la description, vraie ou forcée, des travers de la société. S'il nous était donné de le qualifier, il serait, suivant nous, le roman descriptif historique. A la lecture d'un tel ouvrage, et en comparant au roman de sentiment qui soulève et quelquefois charme le cœur, on se sent peut-être moins ému, mais on n'en

est pas moins heureux; l'on demeure plus en paix avec sa conscience et assurément plus content de soi-même. Il n'est pas, enfin, une de ces productions, à notre connaissance, dont la mère défendra la lecture à sa fille.

VIIe PARTIE.

Productions de l'Imagination.

CHAPITRE Ier.

DRAMES.

Auteurs : Anonymes ; Godfrey, Dunlap, Paine, Barker, Willis, Hillhouse, Bird. — Sergent.

Le drame n'a-t-il pas, par l'organe de Molière, contribué aussi efficacement à la réforme morale et religieuse de la société que l'ont fait les sermons et les écrits des Pères de la la foi chrétienne? La solution de cette question que, pour notre part, nous sommes enclins à établir par l'affirmative, explique assez pourquoi nous nous complaisons à dire que chez nous, aussi, cette branche de littérature a fleuri. Voilà pour son côté utile; et l'on peut assurer que sous un autre rapport, dans sa pureté, l'art dramatique s'adressant également au sens comme au jugement, il apporte à sa suite et le précepte et l'exemple. Ainsi exhibé devant nous, l'effet des passions des autres a le double but d'exciter à un degré salutaire notre sensibilité, tout en

évitant les conséquences fâcheuses résultant d l'excès de nos propres passions exercées sur nou mêmes. Il est clair que nous n'entendons parle ici que des actions scéniques dont la pureté et morale tendent à humaniser et à améliorer l'esp humain, et non de ces productions monstrueus profusément administrées à des imaginations b sées ou viciées. Dès que le genre dramatique pas noblement en vue le premier de ces buts, tombe nécessairement dans le domaine matéri de l'industrie, de celle qui cherche la vie là où est la clientèle la plus nombreuse; et de là vient qu'elle s'adjoint, comme auxiliaires obligés, les ménageries et les polichinelles; les chevaux, les chiens, les dromadaires et les éléphans; les incendies et les explosions, les meurtres et l'assassinat, et tout ce qui constitue le catalogue des horreurs réelles et imaginées.

Il est inutile de nous étendre sur les causes variées qui ont milité, dans les premiers temps de notre existence sociale, contre la création de la branche de littérature dont nous traitons maintenant. Elles se résument en celles que nous avons déjà énumérées dans les autres parties; toutefois, qu'il nous soit permis de rappeler qu'entre autres obstacles nous possédons une classe nombreuse de gens, fort éclairés d'ailleurs, dont les scrupules religieux attribuent à crime d'assister à toute représentation dramatique quelconque; bon nombre

qui se font un cas de conscience de lire des productions de ce genre, et enfin la secte tout entière, si respectable, des Quakers, qui n'envisagent ces sortes de délassemens que comme d'indignes moyens de détourner l'homme de la vraie voie.

Malgré tout cela, il est bien évident qu'il existe chez la majorité de la classe éclairée de la nation un sens vrai et une juste appréciation des beautés dramatiques, ainsi que le témoigne la foule qui se porte au théâtre chaque fois qu'il s'agit d'y apprécier le mérite des Shakespeare, des Shéridan, et parfois des auteurs français, dont les traductions, quoiqu'en trop petit nombre, viennent embellir les représentations théâtrales.

Pour ce qui est des compositions de drame national, nous nous appuyons sur l'assurance donnée par le savant éditeur de la *Revue trimestrielle de Philadelphie*, qu'il peut présenter au moins soixante productions dramatiques, d'une origine américaine, consistant en tragédies, opéras et pièces légères ou *bouffes*, dont quelques-unes, dit-il, sont « tout-à-fait égales en mérite à celles actuelles « du théâtre anglais, représentées journellement sur « nos théâtres, et auxquelles un certificat (*vestige « de vasselage intellectuel*) attestant qu'elles ont « été jouées en Angleterre avec de nombreux « applaudissemens, donne toute l'efficacité d'une « médecine de charlatan. »

Les premières tragédies qui nous tombent sous

la main sont : *Xerxès ou la bataille des Thermopyles*, en vers ; *Alfred le Grand*, également en vers, et *la Perte de l'honneur*. Ainsi que l'indiquent les sujets, ces pièces n'ont pas de localité particulière, ne sont pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, américaines. Nous ne voyons donc aucune utilité à en donner des extraits, pas plus que de celle de *l'Honneur déchu*, tragédie en vers de Lemuel Sawyer.

Le mélodrame, qui chez nous, comme partout ailleurs, est le trop plein de l'imagination, nous présente *le Torrent de la montagne*, *l'Abandonné*, du même auteur, mais en vers, et dont les rugissemens, toutefois, sont aussi désordonnés que ceux de son prédécesseur. Semblable, cependant, à une lueur qui, au milieu de la nuit, viendrait sillonner la nue, on rencontre parfois dans ce dernier ouvrage quelques passages qui réconcilient en quelque sorte avec l'auteur et son génie furibond. Témoin l'apostrophe suivante, expression des regrets du méchant esprit d'avoir vainement tenté le héros de la pièce, *Odofriede :*

Le temps aura le pouvoir
De transformer le noir plumage de tes cheveux
En une blancheur telle que celle de l'écume
Que l'on voit couronner la vague agitée.
Oui ! le temps pourra geler le joyeux cours
Du sang qui donne une teinte rosée à ta joue,
Et changer ton visage en celui pâle et amaigri
Du désespoir. Il creusera encore davantage
Les sillons qu'un amour sans espoir y a tracés.

Oui ! le temps aura le pouvoir,
Dans l'affliction, les pleurs et l'exil,
De dessécher le lustre brillant du regard,
Jusqu'à ce que tes yeux, ternes et glacés,
Se tournent à peine dans leur orbite creux
Et soient comme la pâle lumière des lampes du sépulcre.
Oui ! le temps fera tout cela.

Dans une petite pièce contemporaine, intitulée *Rosa*, nous trouvons quelques passages dignes d'être cités, et, entre autres, la description qui suit :

Elle est endormie :

Des rêves séduisans la bercent, et, semblables aux doux rayons
Et à la rosée qui tombe sur la tulipe purpurine,
Ils transforment son âme en un paradis
De félicité imaginaire, seul bonheur connu des hommes
Sous la voûte étoilée des cieux.

Thomas Godfrey et William Dunlap furent les premiers auteurs dramatiques d'Amérique; ce dernier s'était encore plus fait connaître comme peintre que comme écrivain.

En 1788 parut sa première comédie, intitulée *le Père d'un Fils unique*, qui, en raison de l'aise et de l'esprit, comme des incidens assez bien amenés qui s'y trouvent, eut assez de succès dans son temps; mais il y a de M. J.-N. Barker deux productions dramatiques en vers, *Marmion* et *la Superstition*, qui peuvent sans crainte subir l'épreuve d'une critique impartiale. La première, comme l'on sait, est tirée de l'histoire d'Angleterre et d'Écosse, sous le règne de James. Elle est d'un

effet des plus dramatiques, et l'auteur y a fait preuve d'un haut talent dans le maniement du vers libre dans lequel elle est composée. La tragédie de *la Superstition* est basée sur l'histoire de Goff, l'un de ces austères républicains qui s'instituèrent les juges de Charles Ier, et le condamnèrent à perdre la tête sur l'échafaud.

John Howard Paine est l'auteur de plusieurs tragédies sur des sujets tirés de l'histoire romaine, qui, dans leur temps, obtinrent un brillant succès.

Bon nombre de comédies et surtout de mélodrames ont eu pour objet les scènes de la guerre de l'indépendance et celles qui se rattachent aux pionniers du Nouveau-Monde et à leurs constans adversaires, les Indiens. Mais, outre que nous n'y voyons rien qui puisse édifier des lecteurs étrangers au pays, nous avons hâte d'arriver à un auteur contemporain dont la variété et la mobilité ainsi que la hauteur de talent littéraire, ont attiré sur lui toute la critique sévère aussi bien que louangeuse (et cette dernière prédomine) des publicistes anglais. Nous voulons parler de M. Willis, auteur, entre autres productions, de deux drames en vers, sous les titres assez bizarres, le premier, de *Manière de mourir pour un mari*, et l'autre, de *Manière de mourir pour se soustraire à un mari* Il se rencontre ici un dialogue des plusanimés, qui souvent s'élève jusqu'au domaine de la plus haute poésie. Les expressions en sont fines et admirable-

ment bien adaptées au sujet, et la versification en est facile et élégante, sans avoir la raideur du vers héroïque. Tortosa est un riche usurier florentin qui a acheté les biens du comte Falcone, noble ruiné, avec la condition de les lui rendre en recevant la main de la belle Isabelle, fille du comte. Le marché conclu, Tortosa, resté seul, se parle à lui-même, tout-à-fait, à ce qu'il nous semble, à l'instar de Shylock, dans *le Marchand de Venise*, de Shakespeare :

Ah! toute-puissance de l'or!
Ah! ah! voilà donc le noble le plus hautain
De Florence. C'est bien lui que j'ai bravé,
Arrêté, circonvenu; dont j'ai capturé la fille;
Et tout cela par *l'argent!* Ils devraient démolir leurs églises
Et l'adorer! Cet homme, eussé-je été pauvre,
M'eût vu plutôt périr que de me tendre sa main.
Moi, tel que je suis, il m'eût, ainsi vêtu, aussi laid,
Le même en tout, si ce n'est l'argent en ma bourse,
Il m'eût repoussé de sa noble présence,
Crainte de mon haleine! Mais ce n'est pas encore tout,
Car la vanité, souvent, va plus loin que l'humilité;
Il sied à votre grand homme de se montrer familier,
Afin qu'on sache comme il sait plier. Mais, halte-là!
Il *possède* un joyau qu'il vous est défendu de nommer.
Son *épouse* est au dessus de vous! vous ne sauriez faire société
Avec sa très noble *fille!* Vous êtes brave.
Ce n'est rien! beau, rien! honorable;
Vous êtes le phénix de toutes les vertus humaines,
Mais, vu que votre sang est bas, il y a un mont de glace
Entre vous et une *dame* qui cèdera, et cela,
Non pas devant la religion, à peine devant la mort,
Mais, comme le brouillard qui s'évapore, devant *l'argent.*

Il y a dans la conduite de Tortosa qui, après tout, a la bourse d'un usurier sans en avoir le cœur, (puisque, découvrant que la fille du comte ne peut l'aimer, il abandonne tous ses avantages sur le père et sur elle, et vient s'offrir à une jeune fille sans fortune); il y a, disons-nous, une certaine noblesse qui ne procède guère du titre qu'il se donne lui-même. Voici comment il fait à la pauvre Zippa l'offre de son cœur et de ses richesses :

Belle Zippa! dans ce monde de revers et de chagrins,
Il en est peu qui puissent épouser l'objet qu'ils auraient le plus aimé;
Il en est moins encore qui se marient à la recherche du bonheur!
Chacun de nous, en ce jour, perd l'objet de son amour ;
Mais, de même que les gouttes d'eau suspendues dans l'air
Sont violemment séparées par la tempête agitée,
Et se réunissent pourtant encore en une seule,
Nous pourrions tous deux, en harmonie, surnager ensemble.

A quoi répond Zippa :

J'y songeai autrefois,
Alors que je vous croyais et froid et perfide;
C'est facile, maintenant que je vous crois noble et bon.

L'extrait suivant est tiré de l'autre drame dont nous avons parlé, et nous le donnons comme offrant un exemple de la verve passionnée et du sens poétique de M. Willis. A l'annonce qu'elle épousera Sforza sur lequel elle avait concentré tout son amour, Bianca s'écrie :

Moi, épouser Sforza!
Mon rêve est accompli! bonheur si long-temps rêvé!
Il est sorti du ciel l'astre, objet de mon adoration!

Le Paradis qu'avait créé mon imagination,
Qu'elle avait entouré de charmes et rendu semblable à l'abeille,
Est enfin descendu des nuages ! Mais suis-je bien éveillée ?
Suis-je éveillée, cher Giulio !

Le page s'avançant vers elle.

Ma noble maîtresse ! —
Dieu soit loué, il m'adresse la parole ; ce n'est point un rêve !
C'est *cette même main* que serra mon père, en me l'annonçant ;
C'est par *ces lèvres*, que je lui balbutiai ma réponse ;
C'est bien *ce cœur* qui, soulevé, palpita dans sa prison,
Comme si la nouvelle extase qui s'en était emparée
Allait, soudain, en sortir et remplir le monde entier !....
..... Quoi, l'épouser dès demain !
Sitôt épouse ! croira-t-il, lui, en ma modestie,
Quand, après dix heures seulement de hâtifs préparatifs,
J'arriverai le joindre à l'autel ? Et se souviendra-t-il
Que, pendant dix années, je lui fus fiancée ?
J'eus le temps, hélas ! d'y songer. Oh ! je lui raconterai,
Oui, quand j'en aurai le courage, je lui dirai combien je l'aimai !
Que nuit et jour il fut l'objet de mes rêves, et que,
Malgré toutes les contrariétés, constante, je lui gardai ma foi,
Que voulait rompre mon père ! S'il m'accueille avec bonté,
Il saura combien mes regards savourèrent sa vue,
A son triomphe de Venise, alors que, tel qu'un demi-dieu,
Il marchait avec majesté, de front avec le doge,
Qui le remerciait de ses victoires ; alors que des milliers de voix,
Des fenêtres et des toits, faisaient retentir les airs
Des cris de : *Sforza ! Vive à jamais le vaillant Sforza !*
Je n'étais alors qu'une enfant ; mais, en une heure,
Je sentis mon cœur devenir celui d'une femme !

Il y a encore dans les lignes suivantes un sens pathétique qui n'est pas non plus sans poésie.

Bianca s'est aperçue qu'elle n'est pas le seul amour de Sforza :

.... Il faut qu'il m'aime,
Ou bien mon cœur éclatera. La vie humaine
Jamais ne m'offrit d'autre espérance ! Je n'eus jamais une pensée
Sans l'enchaîner à son souvenir ! Ni mon sang dans mes veines,
Ni ma respiration, ni mon être enfin, n'existent séparés de Sforza !
Je ne connais pas d'autre nom que le sien ! Le soleil brillait
Comme son sourire. Les feux de l'éclair étaient sa gloire,
La nuit son sommeil, et la lune tranquille veillait sur lui ;
Les étoiles traçaient son nom. Sur la fleur était son haleine ;
Il n'était d'harmonie que dans les mots *je l'aime*,
Ni d'avenir dans la vie qu'en son amour pour moi.

Ce que nous avons cité de ces deux productions dramatiques suffira pour donner au lecteur une idée du talent poétique de M. Willis, qui s'est d'ailleurs déployé dans d'autres genres que nous avons en partie fait connaître ailleurs.

Dans la carrière des drames, M. Hillhouse a, il y a déjà des années, produit *le Masque de Percy*, *Hadad*, et plusieurs autres poèmes qui dénotent un vrai talent. Tout récemment, il a composé une tragédie en vers, intitulée *Demetria*, dans laquelle on rencontre de grandes beautés, des pensées élevées et une énergie de style qui font honneur à cet auteur. Ses écrits, qui contiennent plusieurs discours en prose, un poème sur le *Jugement*, et *le Sachem des Bois*, forment en tout deux volumes, que l'on ne peut que lire avec intérêt.

M. Bird, de Philadelphie, le même dont le nom paraît avec distinction parmi nos romanciers est également l'auteur de plusieurs productions dramatiques d'un haut intérêt, parmi lesquelles on distingue sa tragédie indienne, *Orolbosa*, qui fut vivement applaudie lorsqu'elle parut, et son *Gladiateur*, qui le fut encore davantage.

En 1837, on dut à la plume de M. Epes Sargent *la Fiancée de Gênes*, sujet fondé sur la carrière d'un plébéien, Antonio Montaldo, qui, à vingt-deux ans, se fit doge de Gênes, en l'année 1393. Comme c'est assez la coutume dans ce genre de littérature, l'histoire n'a pas été suivie à la lettre dans cette dernière production ; mais, malgré la licence prise en cette occasion par l'auteur, le caractère de Montaldo, le principal acteur du drame, est fidèlement reproduit. *Velasco* est le titre d'un autre ouvrage du même genre, par le même auteur, qui, cette fois, y a déployé encore toutes les ressources d'un beau talent.

CHAPITRE II.

POÉSIE.

Premiers efforts poétiques en Amérique, causes qui les firent naître, leur tendance.—Poètes : Smith, Susanne Rogers, Franklin, Hopkinson, Hopkins, Humphreys, Trumbull, Dwight, Barlow, Freneau, Madame Warren, Dawes, Linn, Paine, Prentiss, Latrop, Boyd, Clifton, Allen, Osborn, Spence, Brainard. — Chants nationaux : Percival, Bryant, Halleck, Pinkney, Willis, Lonfellow, Hill, Lydia, Sigourney, *Chutes de Niagara*, par M. Roux de Rochelle ; Leggett, Peabody, etc.

Pensées poétiques et langage prosaïque sont malheureusement notre partage. Les sons de la lyre et ses accords sont bien en nous, mais nous ne saurions, hélas! en faire vibrer les cordes. A d'autres ce soin, à nous la jouissance. Mais comment, sans le secours du rhythme qui nous manque, pouvoir ici exprimer ce que nous ressentons à la lecture des poètes que nous avons à cœur de mettre en scène? C'est là une tâche d'autant plus difficile que nous avons en outre contre nous de ne pouvoir donner, par notre traduction, qu'une lueur réfléchie, qu'une seconde lumière, transmission qui ne saurait se faire sans l'évaporation de la portion la plus subtile, celle qui constitue l'essence même de la poésie. Si donc, à la sortie de notre alambic. il ne reste que peu de chose, qu'à nous la faute en soit attribuée plutôt qu'aux auteurs, et que notre propre justification repose sur l'insur-

montable difficulté d'une traduction exacte de ce qui est à peine saisissable, et sur notre malheur de n'être pas né poète. Car si, comme le dit M. Jourdain, on peut toute sa vie parler prose sans s'en douter, il n'en est pas de même de la poésie.

Nous tenons à constater que notre nation et la poésie ne sont pas antipathiques. En effet, à peine une pièce de vers de quelque mérite fait-elle apparition dans le pays, que soudain, et semblable à l'écho, elle est, par millions, répétée de journal en journal; de sorte que, comme le nombre en est plus élevé que chez aucune autre nation, il en résulte qu'il n'existe aucun écrit qui soit aussi souvent réimprimé que l'est un poème américain.

On croit en général que les premiers pionniers du Nouveau-Monde étaient entièrement dénués de talent poétique. Pour cela on se fonde sur la supposition que l'austérité des mœurs des puritains, de ces hommes dont quelques uns, dans leur zèle fanatique, croyaient avoir mission de détrôner le pape, de niveler les antiques autels de la religion, et de détruire tout ce qui, à travers les siècles, était resté entouré d'une auréole sainte et poétique, que les propensions de ces néophytes, disons-nous, étaient incompatibles avec le genre des fictions. Il en fut autrement, toutefois, et bien que leur instinct naturel et les nécessités de leur position les portassent vers le positif, on les vit néanmoins

souvent employer l'intermédiaire des muses dans leurs inspirations; soit qu'elles eussent pour but la prière, soit qu'elles décrivissent les combats acharnés qu'ils avaient à subir de la part des sauvages, ou bien les intarissables beautés de la nature vierge, vues dans les nuages, sur les montagnes et dans les vallées profondes du Nouveau-Monde.

Ces temps de désastres et de guerres indiennes étaient journellement signalés par des actes d'un grand courage où, tour à tour, se déployaient la cruelle sagacité et l'esprit de vengeance qui animaient les sauvages, et souvent, par représailles, les blancs. Il y avait là de nombreux sujets de légendes et d'élégies, dont s'emparaient les pèlerins qui, comme nous l'avons dit, étaient pour la plupart gens instruits, surtout en théologie. Dans ces jours néfastes, il ne se trouvait pas une famille qui, tôt ou tard, n'eût à déplorer le massacre de quelqu'un des siens; pas un village qui eût entièrement échappé à la vengeance du sanglant Tomahawk. On voyait ordinairement dans chaque hameau un ou plusieurs de ses habitans ayant l'esprit porté à la poésie. Ceux-ci dépeignaient en termes lugubres les malheurs de la famille; ces inspirations passaient dans les ballades; on les trouvait affichées aux vitres et devantures de portes des marchands. Elles portaient l'empreinte des temps et des lieux. Sur l'une, parfois, était figuré un cercueil, sur l'autre des os en croix; ou bien, plus souvent en-

core, l'effigie d'un Indien, la hache levée, ou l'arc tendu, prêt à percer le cœur de son ennemi, et à massacrer le vieillard sans défense aussi bien que l'enfant au berceau.

A son retour d'une expédition dans l'intérieur du pays, le capitaine Smith, l'un des fondateurs et le premier pionnier de la Virginie, celui-là même qui figure dans toutes les entreprises les plus périlleuses de cette époque, mais qui, malgré cela, ne négligea pas les Muses, nous dit dans son langage naïf:

« Ainsi, d'un pas rapide et inégal, j'ai traversé « la voie incertaine qu'aucune âme chrétienne « avant moi ne connut; mais quand l'homme est « accablé de soucis, que lui importent les obstacles « qui s'offrent à lui? »

Il dit de la superstition des Indiens qui sacrifient à leur Dieu Okee, afin de se le rendre propice :

La crainte fut le premier né de leurs dieux :
Avant que régnât la crainte, leurs dieux n'étaient pas.

On sait que les dévotions indiennes se font de la manière suivante : le prêtre, ou prophète, entonne le premier la parole sacrée, et les assistans suivent après lui. Les invocations continuent; ce sont des mots sans suite, à peine articulés, des sons gutturaux, des soubresauts, puis, à chaque

pause, une sorte de gémissemens. Voici ce qu'en pense Smith :

> Ainsi, dans la profondeur de leur folie,
> Ils croient en vain trouver le bonheur.

Lorsque le dévouement héroïque de Pocahontas, la fille du cacique indien, sauva la vie du capitaine Smith, son père, qui s'imaginait que son esclave blanc était propre à tout métier, voulut l'employer à confectionner des haches et casse-tête pour lui et des jouets pour sa fille. Voici comment, de l'air le plus gai qu'il lui fût possible de prendre dans une situation aussi périlleuse que la sienne, Smith fait part de ses impressions :

> Il est dit qu'il avait un air souriant ;
> Mais assurément son cœur était attristé :
> Car qui peut être et tranquille et content
> Avec la mort constamment devant les yeux ?

Ce ne sont pas là certainement des preuves de talent poétique donnant droit à l'entrée au Parnasse; mais ces quelques étincelles démontrent que, même à cette époque de préoccupations sérieuses et de dangers imminens, la littérature du Nouveau-Monde avait déjà commencé à poindre.

Les guerres avec les Indiens préludèrent en 1635, et continuèrent avec un acharnement sans exemple jusqu'en 1763, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle. Durant cet espace de temps, des mas-

sacres sans nombre furent commis souvent par les Indiens seuls, trop souvent encore par ceux-ci réunis aux Français qui combattaient, eux aussi, mais pour leur propre compte, pour la possession du nouvel empire. Les ballades et les élégies qui en résultèrent ont toutes le caractère des événemens qui les inspiraient. Parmi celles que nous aimerions à citer si notre cadre nous le permettait, est une longue complainte ou narré d'une expédition périlleuse dans les pays habités par les sauvages, composée par mademoiselle Suzanne Rogers. Si l'on ne rencontre pas ici les accens passionnés de Sapho, on est frappé des vives couleurs et de la stricte vérité avec lesquelles elle décrit son héros, le jeune et beau guerrier dont les restes mortels reposent sans sépulture au champ de gloire, et loin des siens et de son pays.

Laissant derrière nous bon nombre des poètes des temps primitifs d'Amérique, nous ne pouvons que mentionner pour mémoire et en passant notre Benjamin Franklin, qui ne fût pas resté sans une certaine réputation poétique, si celle-ci ne se fût trouvée éclipsée par l'immortelle illustration qu'il acquit comme homme d'état, comme philosophe et comme savant. Si ses productions en vers n'éblouissent pas par le brillant de leurs métaphores, elles abondent du moins en conceptions sages et vraies, avec çà et là un certain mélange de ce sarcasme spirituel qu'il ne lance jamais que contre le

vice. De plus, on ne peut refuser à son style ce qui, en toutes choses, le distingue éminemment, cette douceur sublime et de bon goût qui marquent chaque action de sa vie.

La poésie reflète les événemens contemporains. Après la période que nous avons mentionnée, en arrivant par degré de l'époque que l'on peut appeler créatrice à celle de l'organisation sociale, dont Franklin est comme le noble chaînon qui les rattache l'une à l'autre, survint la lutte de l'indépendance nationale qui appela à son aide pour l'illustrer un genre différent de productions littéraires. Elles consistaient principalement en morceaux détachés et décousus, car alors la plume cédait la place au mousquet, et en pièces de circonstance. C'étaient des chansons nationales et patriotiques, ces leviers des grandes actions; des épitaphes faites par anticipation; des satires dirigées contre l'ennemi commun, ou des ballades héroïques écrites pour ranimer le courage du citoyen patriote dévouant son sang et sa vie à sa patrie. Alors parurent Hopkinson, Hopkins, Humphreys et Trumbull.

Vers le même temps fleurit aussi Dwight, auteur d'un poème épique intitulé *la Conquête de Canaan* et d'un autre, *le Martyr de Greenfield*, plus populaire peut-être, mais pas plus hautement inspiré que le premier. L'auteur anglais Darwin, qu'illustre un poème favori sur la botanique, rend un hommage sincère à la belle versification de *la Conquête*

de Canaan; et Campbell, lui-même, l'une des grandes célébrités de la littérature anglaise ne dédaigne pas d'intercaler la poésie de Dwight dans les compilations modèles qu'il présente, sur la langue de son pays. Il est superflu de rappeler qu'un tel témoignage, plus souvent mérité que volontairement rendu, sur le mérite de la littérature américaine, par les critiques anglais, ne peut aucunement paraître équivoque.

Dwight était un esprit sérieux, se dévouant principalement à la piété et à l'enseignement. Le sujet qu'il choisit pour son principal ouvrage, l'omnipotence du Dieu d'Israël et la vengeance du ciel exercées contre la méchanceté des hommes, ne démontre pas le génie inventif du poète. Il signale seulement sa tendance vers les sublimités célestes et la haute intelligence avec laquelle son âme les comprend et son esprit les fait connaître. Les deux morceaux que nous avons mentionnés sont trop étendus pour pouvoir être rapportés ici; mais nous nous efforcerons, au moyen d'une traduction libre et littérale, (comme, au reste, toutes celles que nous donnons) d'un poème sur l'éducation des jeunes demoiselles, de démontrer, quoique faiblement, la bonté du cœur et la pureté de l'esprit de l'auteur:

Printemps, fils de la lumière, sois le bienvenu;
Belle image, doux avant-goût du ciel,
Nos cœurs, en te chantant, chantent leur Créateur,
Qui, dans sa toute bonté, à nous te donna.

A ton approche la tristesse de l'hiver s'enfuit,
Les cieux déploient leurs rayons les plus purs ;
Et l'air, et la pluie, et le soleil qui vivifie,
Donnent au monde et le mois de mai et la vie.

Et toi, lumière, source de l'intelligence, je te salue,
Toi qui rends la fraîcheur et la verdure au génie,
Qui communiques l'indulgence à l'homme, et
Lui rapportes des fruits purs et de douces fleurs.

Ta naissance eut lieu avec l'aube matinale;
Devant toi la nature entière s'épanouit;
Le cruel sauvage, par toi, fut fait homme,
Et les jardins fleurirent au désert.

Je te salue, vertu divine! le plus grand de tous les biens,
Félicité et beauté des cieux :
Toi par qui, aux régions éthérées,
Peut s'élever le mortel humble et constant.

Tandis qu'ici-bas la science nous prodigue son sourire,
Et que le printemps guide la jeune année,
Descends des régions de la paix céleste,
Et viens fleurir au milieu de nous.

Et toi, principe inépuisable de bonté,
Toi, soleil, qui toujours nous éclaires,
Source et thème de savoir tout à la fois,
Tu es aussi le premier et le dernier de nos chants.

Entourée de tous les attraits, ô vertu,
Tu sus, pour nous et malgré tout, conquérir
Les charmes que consacre ta vie sans tache,
Quand, dans sa splendeur, parut l'incarnation.

Ainsi que la rafraîchissante rosée, que le soleil ravive
Lorsque brille un jour serein,
Fais que la race humaine vive et s'exalte,
Et que par toi aussi elle sache conquérir la lumière.

JOEL BARLOW.

Joël Barlow naquit dans le Connecticut en 1755. Malgré l'inclination naturelle de son génie qui le portait à la culture des lettres, il ne prit pas seulement une part très active dans le conflit qui eut lieu pour l'indépendance américaine; fait aumônier de brigade, il servit à l'armée en cette qualité jusqu'à la paix de 1783. Après cette époque il suivit le barreau. C'est plus particulièrement en 1787 qu'il parut sur la scène littéraire qu'illustrèrent ses travaux. On a de lui un charmant petit poème intitulé *Hasty Pudding* ou *la Polenta*. Mais le grand ouvrage auquel il doit sa renommée comme poète est *la Vision de Colomb*, que plus tard il intitula *la Colombiade*, poème épique en dix chants, contenant sept mille trois cent cinquante vers.

Quelques critiques, concitoyens de Barlow, ont cru trouver parfois dans son style une surabondance de chaleur enthousiaste, nuisant en quelque sorte à la pureté de son langage, défaut qu'ils attribuent à l'admiration sans bornes que professait l'auteur pour la littérature française qui, à l'époque de cet ouvrage, se ressentait, disent-ils, de l'effervescence politique occasionnée par la révolu-

tion française. Quoi qu'il en soit, *la Colombiade* est le premier des poèmes épiques d'Amérique. C'est une effusion tout à la fois féconde et vigoureuse, d'une lecture coulante, une production remplie de dignité et de grandeur morale.

La vision de Colomb est un choix des plus heureux. Nous trouvons ici ce grand homme que ceux des temps modernes ne sauraient effacer, nous le trouvons cruellement rappelé des régions qu'il a découvertes; dépouillé des honneurs et de la fortune, gisant comme un vil criminel sur la paille des sombres cachots de Valladolid. C'est dans cet antre infernal que le poète fait descendre *Hesper*, génie tutélaire du nouvel hémisphère. Sa mission est de consoler Colomb des injustices des hommes et de le rappeler à la gloire, en lui montrant dans l'avenir l'immense importance de sa sublime découverte. On doit à l'un des admirateurs du talent de Barlow une traduction partielle en vers français de son beau poème. Nous en donnons ici quelques extraits, trop heureux, cette fois, de pouvoir dévier de notre voie prosaïque:

. . . . . .

Entouré d'ennemis, de chagrins dévoré,
A l'affreux désespoir ce grand homme est livré:
Sous le faix de ses maux, c'en est fait, il succombe,
Et pour dernier refuge il invoque la tombe.
Mais non : l'âge à venir se déploie à ses yeux;
Du prophétique atlas il voit briller les cieux,

Il voit la liberté sur un lointain rivage,
Par le bonheur de tous couronner son ouvrage.
Auguste liberté! viens seconder mes chants;
Prête-leur de ta voix les attraits si touchans;
Daigne les échauffer du feu de la patrie,
Et que de tes leçons l'humanité nourrie,
Fière de ses devoirs et fidèle à ses droits,
N'obéisse qu'aux chefs qui règnent par son choix:
Seule divinité dont le pouvoir m'inspire,
Exauce ton poète et protége sa lyre!

. . . . . .

. . . . . .

De son sang ralenti la mourante chaleur
Ne peut d'un corps éteint soutenir la vigueur.
Un nocturne flambeau, par ses clartés funèbres,
Semble moins dissiper qu'accroître les ténèbres;
Et, teignant les vapeurs de ces sinistres lieux,
En peuple les détours de fantômes hideux.
Fatigué d'un sommeil dont la courte durée
N'a fait qu'aigrir les maux de son âme navrée,
Colomb avec effort se soulève; et soudain,
Aux murs de sa prison confiant son chagrin:
« De mes hardis travaux, de ma persévérance
« Voilà donc, juste Dieu! quelle est la récompense!
« Etait-ce pour gémir dans l'opprobre et les fers
« Que, traçant un chemin sur l'abîme des mers,
« De leurs flots inconnus j'affrontai les caprices;
« Qu'en butte à chaque instant à de nouveaux supplices,
« J'éludai ces écueils, ces désastreux rochers;
« Sous une onde traîtresse épiant les nochers,
« Que, des vents en fureur essuyant la tempête,
« Je vis cent fois la foudre éclater sur ma tête,
« Et ma nef entr'ouverte, en ses flancs déchirés,
« Recevoir les torrens contre elle conjurés?

« Enfin les élémens ont adouci leur rage :
« Un ciel moins rigoureux sourit à mon courage,
« Et sur des flots plus doux mollement balancé,
« Par un souffle constant mon navire est poussé.
« Jetés sous d'autres cieux, d'une clarté nouvelle
« Leur azur étranger chaque nuit étincelle;
« L'orient par degrés disparaît; Calisto
« S'approche sans effroi vers la plaine de l'eau :
« Le dragon même y plonge une gueule enflammée;
« L'aimant s'égare, et fuit sa pente accoutumée....
« Sans doute la nature a suspendu sa loi
« Pour punir mon audace et se venger de moi.
« Du Ciel qui nous poursuit désarmons la colère,
« S'écrie, en son délire, un peuple téméraire;
« Que notre chef perfide expire sous nos coups,
« Et seul soit immolé pour le salut de tous!
« Les cruels, cependant, suspendent mon supplice :
« O mer, tu ne vis point cet affreux sacrifice.
« Le souffle du matin nous conduit vers ces bords
« Où du riche Occident sommeillent les trésors;
« Enfin ce doux aspect, d'une troupe ignorante
« Apaise les clameurs, dissipe l'épouvante;
« Un nouvel univers a reconnu nos lois,
« Et des sceptres nouveaux s'offrent aux mains des rois.
« O terre de délice! O séduisante plage!
« Mes yeux ne verront plus ton fortuné rivage,
« Ni les rians détours de tes joyeux vallons,
« Ni les sommets entiers de tes superbes monts.
« Non, ce n'est plus pour moi qu'une arène féconde
« Fait briller un or pur sous le cristal de l'onde;
« Que le rocher nourrit les feux du diamant:
« Hélas! j'ai tout perdu.... Mais à ce noir tourment,
« A ces injustes fers dont la honte m'accable
« Se joint une amertume encor plus effroyable:

« D'hypocrites amis, qui de mes jours heureux
« Partageaient les plaisirs et savouraient les jeux,
« Et, voyant les destins enchaînés sur ma trace,
« Soutenaient mon ardeur, excitaient mon audace,
« Complices maintenant de mes persécuteurs,
« D'un regard de mépris insultent à mes pleurs.
« Du malheureux Colomb aimable protectrice,
« Isabelle n'est plus. Ombre chère et propice,
« Qui de mes premiers pas encourageas l'essor,
« Viens dans mon désespoir me secourir encor!
« Je te vois, le front ceint du sacré diadème,
« Excitant un courroux que tu ressens toi-même,
« Et prête à recueillir dans ton généreux sein
« Les larmes que m'arrache un ingrat souverain.
« Ah! contre les clameurs de l'aveugle ignorance,
« Prêtant à mes projets ta puissante défense,
« Fallait-il seconder le pilote imprudent
« Qui vogua le premier aux rives d'occident?
« Infortuné succès! O conquête funeste,
« Qui de mes tristes jours empoisonne le reste!
« Sur ces bords enchantés des monstres inhumains
« Tiennent un sceptre affreux dans leurs sanglantes mains:
« La liberté déserte une horde cruelle,
« Et la vérité meurt en perdant Isabelle.
« Reine, d'un voile épais enveloppe mes yeux;
« Délivre-moi du jour qui m'est trop odieux:
« Que l'ombre où je languis sur moi s'appesantisse,
« Et que ce noir cachot s'entr'ouvre et m'engloutisse! »

A l'instant le tonnerre en éclats redoublés
Gronde: de la prison les murs sont ébranlés;
Tout frémit, tout s'agite. Une vive lumière
Du vieillard attristé caresse la paupière;
Et des plus doux parfums l'enivrante vapeur
De ses sens fatigués ranime la langueur.

Eclatant de beauté, de grâce et de noblesse,
Portant sous tous ses traits la fleur de la jeunesse,
Un habitant des cieux tout-à-coup s'est montré :
De l'étoile du soir son front est décoré.
Vers l'illustre captif doucement il s'avance,
Lui présente la main en signe d'alliance,
Et, d'un œil de bonté contemplant le héros,
Le messager divin fait retentir ces mots :
« Lève-toi.....

Homme de génie et ami de l'humanité, Joël Barlow est en même temps, ainsi que le démontre le poëme que nous avons cité, l'une des premières illustrations de la littérature naissante d'Amérique. Sa fin mortelle, même, n'est pas sans quelque distinction. Ayant été nommé envoyé extraordinaire auprès de l'empereur Napoléon, des motifs qui s'attachaient à cette mission l'appelèrent à Wilna où se trouvait alors le souverain de la France. Il en revenait, lorsque, le 26 décembre 1812, une inflammation de poitrine l'enleva subitement à Zarnovice, ville obscure de la Pologne, mais qui, suivant son biographe, sera désormais remarquée par les voyageurs et les géographes, puisqu'elle renferme les cendres d'un des citoyens les plus illustres d'Amérique.

Parmi les poètes contemporains de Barlow, on rencontre Philippe Freneau, de la Pensylvanie, qui composa plusieurs ouvrages en vers sur la politique de la révolution américaine, c'est-à-dire sur

la liberté, d'autres, sur les Indiens; madame Warren, connue également par une histoire de la révolution et deux tragédies en vers qui, dans leur temps, obtinrent un grand succès; Thomas Dawes, de Boston, plus particulièrement réputé pour ses belles inscriptions sur les médailles et les monumens publics, genre particulier qui exige un style précis, de l'imagination, et des connaissances archéologiques, et dans lequel il excellait; John Blair Linn, de la Pensylvanie, qui fut tour à tour avocat, poète, puis, en dernier lieu, prédicateur évangélique.

Dans cette dernière profession, Linn fut plus à même encore de donner un plus grand essor à son inspiration poétique. Ceci se conçoit aisément. Dans un aussi vaste champ, et emporté par un feu divin, le néophyte se voit tout-à-coup en la communion des saints et des martyrs, et il s'identifie avec eux. Une flamme sacrée semble, du haut des cieux, descendue sur ses lèvres, et son ardente imagination lui fait partager les visions de gloire qui les élevèrent à leur béatitude éternelle. Linn était fait pour ressentir toute cette influence. Il se distingua par ses prédications, mais il ne négligea pas pour cela la poésie. On lui doit, entre autres, un poème sur *la Mort de Washington*, et un autre sur *la Force du génie.*

Robert Treat Paine fut pendant des années considéré comme le premier poète américain, quoique

en général ses pièces appartinssent à la poésie fugitive. Parmi elles on en cite particulièrement une intitulée *Adam et la liberté*, qui eut un tel succès qu'elle rapporta, dit-on, à l'auteur plus de dix dollars (50 francs) par ligne, exemple singulièrement rare aux Etats-Unis. Son *Invention des lettres*, autre poème, est un morceau assez étendu dont on admire beaucoup la profondeur et la pensée, la force des images et la facilité de la versification.

En approchant de notre époque, nous arrivons à Prentiss, Lathrop, Boyd et Clifton, ce dernier jeune poète issu d'une famille de quakers; Joseph et Paul Allen, Osborn, Spence et John G. Brainard. Voici l'une des pièces fugitives de ce dernier:

ÉPITHALAME.

Au lever de l'aurore, j'aperçus deux nuages
Qu'illuminait le soleil au levant.
Légèrement, dès lors, ils flottèrent dans les airs
Et bientôt n'en formèrent plus qu'un seul.

Il me semblait que ce nuage était béni de Dieu
Tant il se mouvait avec grace vers l'occident.
Deux souffles de l'air doux de l'été
S'avancèrent doucement à leur rencontre.

Tous en paix le saluèrent d'amitié
Et cheminèrent dans la même voie :
Leur marche était calme à travers la prairie,
Tandis qu'autour d'eux se répandait une douce rosée.

Fasse le ciel que telle soit ta marche paisible
Jusqu'au dernier battement de ton cœur;
Ainsi que le rayon d'été et tel que son souffle,
Berce-toi dans la félicité et va rejoindre
Une mer plus calme que ne soulève plus la tempête,
Un ciel plus pur où règne la paix éternelle.

Les poètes que nous avons désignés jusqu'à présent sont ceux qui ont traversé l'époque la plus orageuse de notre histoire. Ainsi, nous rappellerons qu'ils chantèrent d'abord en termes souvent lugubres, mais toujours sérieux, et les affreux carnages des Indiens, et les travaux pénibles des défricheurs des forêts. Ensuite ils eurent à dire la guerre maintes fois aussi cruelle de l'indépendance. Plus tard ils durent encore se ressentir de la préoccupation générale des esprits à la formation et à l'établissement final d'une constitution et d'un gouvernement réguliers, époque qui nous amène à 1789. Ce ne peut être dans les premières années d'une organisation sociale, où tout est à créer, que se trouve le repos intellectuel qui nourrit les impressions de l'âme et enflamme les imaginations. Les Muses, comme tout ce qui est beau et digne d'envie, ne fleurissent en réalité que dans le sein de la paix, qu'à l'ombre de l'olivier. A cette théorie il n'est d'exceptions que ces quelques étincelles qu'enfante la gloire et qui, à l'exemple de l'éclair sillonnant, viennent parfois répandre de la clarté sur les ténèbres des discordes civiles et de la guerre

étrangère. De même qu'au siècle dernier le noble chant de *la Marseillaise*, qui inaugura tant de héros de la France, le baptême de la liberté eut également son cantique en Amérique, son *Hail Colombia!* C'est alors que, levant bravement la tête, moins de trois millions d'hommes libres entonnèrent en chœur:

Colombie, terre de félicité, salut!
Honneur soit rendu à ces héros envoyés du Ciel
Qui versèrent leur sang pour la liberté,
Et qui, une fois la tempête apaisée,
Surent jouir de la paix conquise par leur valeur.
Soyons fiers de notre indépendance chèrement conquise,
Rappelons-nous toujours le noble sang qu'elle coûta,
Et qu'en reconnaissance de cette faveur divine
Nous élevions ses autels jusqu'aux cieux!

Telle est la traduction terne de notre chant national, dont l'effet électrique n'appartient qu'au texte même aidé d'une musique également inspirée et tout-à-fait à son unisson.

La constatation lyrique de notre seconde époque belliqueuse, celle de la guerre de 1812, contre les Anglais, dut son origine à un événement qui n'est pas dénué d'intérêt. Lors de l'attaque de Baltimore par une force imposante, M. Key, jeune avocat, déjà distingué, fut, quoique non combattant, fait prisonnier et amené à bord du vaisseau amiral anglais. Durant sa captivité, les troupes ennemies débarquèrent à une certaine distance de la

ville. C'est de cette prison flottante, de cette infernale épreuve patriotique, que pendant plusieurs jours son âme tourmentée et incertaine vibra aux retentissemens lointains du canon meurtrier dirigé contre ses foyers. Les événemens lui étaient cachés, et un sombre brouillard lui dérobait la vue de la terre : déjà il ne croyait entendre que le feu ennemi. Le seul fort qui défendait la ville restait silencieux ; il le croyait rendu. Le désespoir de Key fut dès lors à son comble. Cependant, au troisième jour, la brume se dissipa, le soleil se leva radieux; portant ses regards inquiets à l'horizon, il y vit avec le jour poindre les couleurs de la république qui se détachaient majestueusement sur un ciel d'azur, et planaient sur la tête de leurs braves défenseurs. C'est alors que, dans la ferveur de son enthousiasme, il s'écria :

« C'est toujours la bannière étoilée,
« Puisse-t-elle à jamais flotter
« Sur la patrie de l'homme libre
« Et sur le foyer du guerrier. »

Tel est le refrain de l'œuvre lyrique de M. Key, qui, dans l'autre portion de son chant, raconte en termes chaleureux ses doutes, ses incertitudes, puis enfin sa noble émotion à la vue du triomphe des armes de ses concitoyens. Ainsi l'on peut dire que *Hail Colombia* fut notre *Marseillaise*, et que le

Star spangled banner de Key répond, pour l'effet, au *Veillons au salut de l'empire*, de France.

Mais nous avons dit que c'est dans la paix et le repos que se puisent les plus purs élémens des inspirations poétiques. Ceci sera pleinement justifié, nous le pensons, par les spécimens des productions contemporaines que nous nous proposons de donner ici. Quelque terne que puisse en paraître l'expression dans des traductions, nous aimons à croire qu'on y trouvera dans le fond un haut sens de moralité et des descriptions de paysages brillantes de beautés naturelles, comme doivent l'être celles du pays qui renferme les majestueuses montagnes Bleues et les vues pittoresques du Mississipi.

Le premier poète à introduire dans notre nomenclature des contemporains est Percival, auteur qui se distingue par un caractère indépendant, original et essentiellement américain. Différent en cela des écrivains anglais, c'est plutôt à la nature qu'au genre humain qu'il s'attache, et on le trouve sans cesse en contact avec les nuages, les montagnes et toutes les sublimes beautés de la terre, dont il fait ses délices. On dirait qu'il a banni l'homme de ses chants pour ne s'occuper que de la nature. Il décrit ainsi qu'il suit les âges fabuleux de la mythologie :

En ces jours, tout lieu solitaire était sacré. Le chêne
Qui planait sur l'autel du village racontait
Des choses étranges et occultes; le vieillard avait souvenance

Que du sein de l'arbre maintes fois l'esprit avait parlé.
Il n'existait alors ni source ni caverne
Qui n'eût aussi son oracle vénéré et qui ne donnât
Des réponses à la foule tremblante, accourue
Pour invoquer la sainte Divinité.
Chaque pic couvert de neige qui élevait vers la nue
Son cône recouvert, pour arriver à la voûte des cieux,
Apparaissait comme un ciel de félicité et de lumière;
Et quand le nuage doré prenait son élan glorieux,
Des chars et des coursiers flamboyans y étaient attelés,
Dont les dieux venaient saisir les rênes brillantes.
Ils leur donnaient l'essor, et, à travers les régions éthérées,
Planaient ensemble sur les champs étoilés et les plaines d'azur.
C'était là un rêve sublime et glorieux,
Tel que celui qui inspirait l'âme du poète;
Le barde qui sur ce sujet accordait sa lyre,
Dans sa marche progressive, trouvait des beautés nouvelles.
Ici, des lieux déserts ou des champs fleuris;
Là, la montagne escarpée; puis, plus loin,
De gais vallons, ornés de vignes entrelacées,
Conduisaient aux vagues resplendissantes de la mer pourprée.
Tout alors était enchantement. Mais, maintenant
Qu'a été trouvé le secret si long-temps cherché de la réalité,
La nature sans voile est devant nous, à visage découvert,
Montrant ici-bas, l'entendement, unique objet de la vie : un seul soleil au ciel.

LE FOYER DOMESTIQUE (HOME), PAR LE MÊME.

Ma place est au paisible vallon,
Asile chéri de la pensée innocente;
Je ne recherche pas la fortune trompeuse,
J'aime par dessus tout la paix et le repos.

Je fuis le monde pompeux et bruyant,
Et vais errer aux bords de mon ruisseau;
Je n'exige de la vie sans orage
Aucun trésor, si ce n'est mon livre et l'amitié.

L'imagination peut charmer, le sentiment rendre heureux,
Plus que ne le peuvent et la mode et le monde;
Il n'est pas un calme plus séduisant
Que celui dont le cœur entoure le foyer domestique.

Les descriptions rurales de la pièce suivante, du même auteur, nous ont paru douées d'une noble et touchante simplicité :

LES DERNIERS JOURS DE L'AUTOMNE.

L'ancienne année vient de s'écouler,
Et du pâtre la clochette résonnante
A l'entrée de l'hiver lui dit un dernier adieu.
L'oiseau d'automne tressaillit de froid,
Là où aussi tremble la feuille fanée du hêtre,
Que reflète la rivière sombre et tranquille
Dans son lit de rocher.

Le brouillard dans la montagne,
Le pourpre au soleil levant,
Les fleurs qui avoisinent la fontaine,
L'une après l'autre se penchent et meurent.
Il n'est plus un brin d'herbe verte,
Et la feuille, qui jadis brillait d'un vif éclat,
A quitté sa verdure et pris sa sombre enveloppe.
. . . . . .

Le brouillard à la teinte bleue flotte
Autour de la cime nue du rocher.
Il répand sur les montagnes d'alentour
Une incertaine clarté d'un demi-jour.
Le vent se fait entendre; un air plus frais
S'élève au déclin du jour,
Et rend plus triste la venue de la nuit.

La lune, couleur de sang, parcourt avec lenteur
La paisible et sombre atmosphère;
Elle se glisse tel qu'un spectre vêtu de blanc
Que guide la lumière d'une torche embrasée.
Rarement on épie sa clarté
A travers les nuages amoncelés ou que chasse la tempête
Dans la voûte du ciel, là où tout est nuit.

Nous avons choisi ces extraits des poèmes assez volumineux de Percival, où sans doute il s'en trouve beaucoup d'autres, sinon supérieurs, au moins égaux à ceux-ci, non pas dans la pensée de pouvoir lui rendre la justice qui lui est due, mais dans l'espérance de pouvoir indiquer à nos lecteurs quelques unes des particularités qui s'attachent à cet auteur justement célèbre dans notre jeune littérature.

BRYANT.

L'ouvrage devant nous se compose d'un nombre considérable de morceaux de poésie sur divers sujets. Ils sont d'un auteur, William Cullen Bryant, dont les productions vont de front avec celles de nos poètes les plus distingués.

LA CHUTE DES FLEURS.

Ils sont revenus, les jours tristes et remplis de mélancolie, avec leurs vents rugissans, leurs forêts dénuées de verdure, et leurs prairies desséchées. On voit, entassée dans les profondeurs des vallées, la feuille morte que froisse la brise du soir,

ou que déplace le lièvre en la foulant de ses pieds légers. Le rouge-gorge et le roitelet ont quitté la branche, aussi bien que le geai, et de la cime de l'arbre le corbeau, tout le jour, fait entendre son lugubre croassement.

Où sont donc les fleurs, fleurs jeunes et belles, qui hier encore crûrent et brillèrent de tout leur éclat, comme des sœurs de beauté. La tendre famille des fleurs, hélas! est descendue dans la tombe; elle repose sur son lit de silence, comme le font les bons de la terre. La pluie tombe là où naguère fut la fleur; mais la froide pluie de novembre ne saurait faire renaître du sein de la terre les objets chéris qu'elle recouvre.

Déjà, depuis long-temps, périrent et la fleur du vent et la violette; l'églantine aussi bien que l'orchis passèrent à la chaleur de l'été : mais la verge d'or de la montagne, comme aussi la fleur des bois, mais le tourne-sol au bord du ruisseau, restèrent debout dans toute leur beauté automnale, jusqu'à ce que, du ciel azuré, mais froid, tomba sur eux la gelée, comme tombe la peste sur les hommes; et alors leur brillant sourire ne se fit plus voir sur la montagne ni dans la vallée.

Maintenant encore, quand nous revoyons le retour du jour tranquille et serein (car de tels jours reviennent); alors que l'écureuil et l'abeille sortent de leur réduit d'hiver; quand de l'arbre immobile on entend au milieu du silence le bruit que fait la noix en tombant sur le sol; quand à travers la lumière à demi voilée où brille l'eau scintillante du ruisseau, le vent du midi redemande la fleur dont hier il portait au loin le doux parfum, il se lamente de ne plus la retrouver ni au bois, ni dans la vallée, ni sur les bords du ruisseau.

Ma pensée, alors, se reporte sur l'amie qui mourut dans toute sa beauté, séduisante et douce plante qui naquit, s'épanouit et vint se faner à mes côtés. Au temps que la forêt se

dépouillait de sa feuille, nous posâmes notre amie dans la terre humide et froide, et nos larmes coulèrent de ce qu'un aussi cher objet ait eu une aussi courte vie. Et cependant il nous fut bien doux de penser que notre si jeune, si sensible et si belle amie eût en mourant pour compagne la fleur qui mourut avec elle.

ODE A LA BRISE DU SOIR, PAR LE MÊME.

Toi qui de ta fraîcheur doucement caresses mon front brûlant; esprit qui à ma croisée respires, toi qui de la chaude journée rafraîchis la soirée; qui voguant au sommet de la vague agitée fis tout le jour ton jouet de la plaine liquide, poussant devant toi son onde, jetant au vent la blanche écume, et emplissant la voile du marinier, je te salue, rôdeur des mers, sois le bienvenu sur la terre desséchée.

Esprit de l'air du soir, tu n'existes pas pour moi seul: des milliers de poitrines t'aspirent avec délices; car à ton approche le faible se redresse et son sang coule plus rapide dans ses veines. L'horizon terrestre qui se perd au loin semble, tout attristé, attendre impatiemment ton bienfaisant zéphyr; cours rafraîchir les ombres de la nuit qui s'avancent; va, tu es la bénédiction de Dieu qui t'envoie par son souffle pour ranimer la terre languissante! Va balancer le tendre oiseau dans son nid, faire écumer l'onde tranquille qu'éclairent les étoiles. A travers les vibrations du feuillage fais retentir les mythiques harmonies renfermées au sein de l'arbre séculaire, et réveille-le de son sommeil majestueux. Ta route sera heureuse, car tu passes là où, humblement, penche la fleur sensitive, là où coule l'eau limpide, comme aussi au pied de l'herbe haute et du buisson ombragé.

Brise du soir! le faible vieillard courbera la tête pour te recevoir; tu baiseras l'enfant dans son sommeil; tu sècheras les boucles humides de cheveux qui couvrent son front

enfantin, et tu rendras plus aisée sa respiration; et celui-là qui est assis au chevet du moribond écoutera avec joie les sons éloignés de ton approche; doucement il écartera le rideau afin que ta venue bienfaisante soulage le front brûlant de celui qui souffre.

Cours! va! mais le cercle du mouvement éternel qui est la vie de la nature, après tes courses vagabondes, te rendra encore de nouveau avec les sons et les suavités que tu auras recueillis à ton berceau dans les profondeurs de l'abîme; une douce, mais indicible odeur que dans ton passage tu répandras dans l'air de la mer préviendra le nautonier de ton approche vers la terre. Attentif à ton murmure, il s'imaginera dès lors entendre le froissement de la feuille et le murmure de l'eau coulant dans la prairie.

Quiconque a joui, si une telle expression est permise, d'un été austral, n'aura pas de peine à s'identifier avec le délicieux délassement qu'apporte avec elle la brise du soir, après une longue journée de chaleur oppressive. C'est bien en effet, comme le pense le poète, l'haleine de Dieu respirée sur la terre brûlante.

ODE AU MOIS DE MARS.

Le mois orageux de mars est donc arrivé
Avec ses vents courroucés et ses nuages inconstans.
J'entends au loin le mugissement de la tempête
Qui rapidement parcourt la vallée couverte de neige.

Ah! temps orageux, sans doute il en est peu
Qui veuillent chanter tes louanges; et cependant,
Quoique ton zéphyr soit froid et perçant,
Pour moi tu es le bienvenu.

Car tu rapportes de nouveau aux terres boréales
Le soleil radieux et resplendissant,
Et tu es toujours l'aimable compagnon
Du doux printemps dont tu portes le nom.

Pendant ton règne de vents et d'ouragans,
Souvent on voit sourire un jour clair et pur,
Alors que l'air est doux et chaud,
Et que la voûte céleste reprend l'azur de mai.

Les ruisseaux impétueux se font entendre,
Et les sources dégagées de la gelée qui les captivait
Descendent gaîment dans la vallée
Pour aller s'unir à l'eau des mers.

Les beautés de l'automne nous dérobent
Les menaces que fait l'approche de l'hiver;
Mais dans ton aspect sourcilleux même on voit
Encore un regard de douceur et d'espérance.

Avec toi l'espoir d'un ciel plus serein
Et des douces pluies de l'été,
Alors que tout ce qui fleurit sur la terre
Semble appartenir à un monde meilleur.

F. G. HALLECK.

Halleck a chanté dans les termes suivans la fin mortelle de Bozzaris, chef grec, qui mourut glorieusement en 1825, dans les bras de la victoire, à l'attaque faite par ses braves guerriers sur un camp turc, à Laspi, et dont les dernières paroles furent : « Mourir pour la liberté est un bonheur, non une « peine. »

Le Musulman, à minuit, dans sa tente,
Rêvait l'heure où la Grèce, suppliante, à genoux,
Tremblerait en sa présence.
Dans ses courses illusoires à travers et la cour et les champs,
Déjà il brandissait les trophées du conquérant ;
Des chants de triomphe flattaient son oreille ;
A son doigt figurait, comme récompense, l'anneau du souverain ;
Il embrassait le trône royal de son maître ;
Ses pensées s'exaltaient ; son allure était joyeuse
Autant que celle de l'oiseau d'Eden.

A minuit aussi, dans les ombres de la forêt,
Bozzaris, de son côté, rangeait sa bande de Souliotes,
Héros et de bras et de cœur,
Sur lesquels il comptait comme sur sa lame éprouvée.
Dans ces lieux, jadis, vinrent des myriades de Perses,
Et la terre propice s'abreuva de leur sang
Dans l'antique et glorieuse journée de Platée ;
Là, encore, les descendans des conquérans
Y respiraient le même air par eux consacré,
Cœurs aussi courageux, bras aussi prêts à frapper
Que le furent ceux des temps passés.

Une heure avait sonné. Le Musulman s'éveille.
Ce rêve joyeux fut, de tous, pour lui le dernier ;
Il s'éveilla, c'était au cri des sentinelles.
« Aux armes! disaient-elles, les Grecs, les Grecs! »
Il s'éveille, pour périr au milieu de la flamme et de la fumée,
Des cris, des gémissemens, des coups de sabre donnés
Et des balles mortelles qui pleuvaient de toutes parts,
Comme l'éclair du milieu des nuages amoncelés.
Par dessus tout on entendait la voix mâle de Bozzaris
Qui animait le courage de ses guerriers :
« Frappez, disait-il, jusqu'au dernier soupir du dernier ennemi;
« Sachez combattre pour vos foyers et vos autels,
« Pour les tombeaux vénérés de vos pères,
« Pour votre Dieu et votre patrie. »

Long-temps comme des braves ils combattirent ;
La terre fut jonchée de cadavres musulmans ;
Ils conquirent, mais Bozzaris tomba baigné dans son sang,
Et sur ses lèvres, déjà par la mort glacées,
Au cri de *victoire!* un sourire erra pour la dernière fois.

Quand la plaine arrosée d'un sang précieux fut conquise,
On vit avec douleur sa mourante paupière se fermer
Avec le repos du calme de la nuit,
Et comme s'épanouit la fleur au coucher du soleil.

S'il le faut, ô mort, viens à la chambre nuptiale ;
Accours au chevet de la mère qui, pour la première fois,
Entend le vagissement de son premier-né ;
Viens alors qu'échappée de ses bornes salutaires,
La peste se répand au loin, et que les villes
Gémissent de ses ravages ;
Apparais sous l'effrayante forme de la souffrance,
Sous celle du tremblement de terre, de la tempête des mers ;
Viens lorsque le cœur, riche de vie, palpite encore,
Viens quand circule la chanson joyeuse, à la danse, au banquet :
Alors, et en tous lieux, tu es terrible. — Les larmes,
Les gémissemens, les glas, le drap mortuaire, le cercueil,
Tout ce qui nous touche, comme aussi nos rêves et nos craintes,
Notre cruelle agonie, tout est en toi.

Mais, pour le héros dont l'épée
A combattu et conquis sur le champ de la liberté,
Ta voix est comme la parole du prophète,
Et dans tes accens se font entendre
La reconnaissance des millions de races futures.
Viens alors que la mission du guerrier est accomplie,
Accours avec la branche de laurier achetée de son sang,
Approche pour le couronner ; et alors
La lueur terne de tes tristes yeux de sépulcre
Lui sera aussi douce que le sens de la vue.

Au captif privé de la vue du ciel et des étoiles
Tu es aussi bienvenue que le frère
Qui rencontre son frère loin de sa patrie,
Et aussi douce à son oreille que la parole
Qui, la première, annonça au Génois cherchant un nouveau monde
L'approche tant désirée des îles de l'Inde,
Alors que le vent de terre exhalé des bois de palmiers,
Des orangers et des champs embaumés,
Régnait sur les mers d'Haïti.

Repose en paix, Bozzaris, avec les braves
Des temps glorieux de la Grèce;
Il ne fut jamais, aux contrées les plus héroïques,
De plus illustre tombeau que le tien.
La Grèce, pour toi, ne ceignit pas de couronnes funèbres,
Le panache vaniteux ne flotta pas sur ton sarcophage,
Luxe d'affliction, froid et sans cœur.
Mais de toi la Grèce aura souvenance
Comme du héros de son choix, dont le Ciel la priva.
A ton honneur les guirlandes entrelacent la lyre du poète,
Le marbre reçoit la vie, les sons de l'harmonie se font entendre;
Pour toi sonne la cloche de la réjouissance,
Les premiers mots de l'enfance proclament ton nom;
Tu es dans la prière du soir au palais, comme à la chaumière.
Quand le guerrier de la Grèce rencontre son ennemi,
En ton honneur, son dernier coup en est plus mortel.
Quand pour son fiancé la jeune fille a des craintes,
Ses pleurs se tarissent en songeant à ton glorieux sort.
Et puis, elle, la mère de tes fils,
Bien que dans son regard et dans ses joues creusées
On lise le chagrin, elle ne dit pas
Le fatal souvenir de ses joies détruites;
Elle aussi, la mère qui te donna la vie,
Au foyer de famille que visitera le pèlerin
Racontera ton sort sans pousser un seul soupir :
Car toi, désormais, tu appartiens à la liberté, à la gloire;
Tu prends place au banquet des héros
Qui naquirent pour vivre dans l'immortalité.

E.-C. PINKNEY.

ODE A LA SANTÉ D'UNE JEUNE FILLE.

J'emplis ma coupe à celle qui n'est qu'amabilité,
Celle qui, parmi son doux sexe, est sans pareille;
Que son étoile propice a douée d'une forme si belle,
Que, semblable aux légères filles de l'air,
Elle appartient moins à la terre qu'au ciel.

Ses accens sont de l'harmonie, et semblables à ceux de l'oiseau
[matinal;
Quelquefois il y a plus que de la mélodie dans ses paroles.
Elles sont l'effusion de son cœur, et découlent de ses lèvres,
Ainsi que l'abeille qui sort joyeuse de la rose.

Les affections sont chez elle comme ses pensées, la mesure de
[son temps;
Ses sentimens ont la saveur et la douce fraîcheur des jeunes
[fleurs;
Et les passions tristes, changeantes, la préoccupent tellement
Qu'elle semble être tour à tour leur image, l'idole des années
[qui ne sont plus.

Un seul de ses doux regards impressionne l'âme,
Et dans tout cœur sensible le son de sa voix laisse un écho.
Mais elle est tellement chère à ma mémoire,
Que, quand m'approchera la mort, mon dernier soupir
Ne sera pas pour la vie, mais bien pour elle.

J'emplis ma coupe à celle qui n'est qu'amabilité,
Celle qui, parmi son doux sexe, est sans pareille.
A sa santé! Et plût au ciel qu'il en existât comme elle sur la terre,
Afin que la vie ne fût qu'un poème, et l'ennui qu'un nom.

En 1835, M. N. P. Willis a fait paraître, entre autres ouvrages, un volume de poésies, parmi lesquelles se distinguent un morceau de grand mérite intitulé *Mélanie;* une pièce dramatique, *Lord Ivon et sa fille; la Mort de l'Alchimiste; le Lépreux; l'Appel d'une épouse*, et bon nombre de sujets tirés de l'Ecriture-Sainte. La flexibilité et la fécondité du talent de cet auteur l'ont rendu de bonne heure l'objet de la critique, qui ne l'a pas épargné. Quel qu'en soit le résultat définitif, toujours est-il que ses œuvres vont se multipliant chaque jour, la preuve la plus incontestable qu'il est généralement lu et goûté du public. Nous voudrions ne pas nous en tenir uniquement à cette dernière opinion, et pouvoir, par des extraits judicieusement choisis, mettre nos lecteurs à même de juger eux-mêmes du mérite poétique de M. Willis; mais, l'ayant fait dans un autre chapitre (voyez *Drames*), nous sentons que nous lui avons donné un espace égal au moins à celui de ses confrères.

LONGFELLOW.

LE LEVER DU SOLEIL SUR LA MONTAGNE.

J'étais au sommet de la montagne, quand la voûte immense des [cieux
S'éclaira glorieusement du retour du soleil radieux;
La forêt brillait d'un nouvel éclat, et de doux zéphyrs
S'en élançaient pour aller caresser les vallées.

Les nuages enluminés gisaient à mes pieds;
Là, amoncelés, ils entouraient à mi-côte la montagne ombragée,
Et dans leur gloire passagère ils paraissaient,
Ainsi que le vaincu qui, sur le champ de bataille,
Brandit un instant sa lance dans les airs.
Après avoir un moment erré autour de la montagne,
Ils laissèrent son pic couronné du triste pin.
Le voile nuageux se souleva, et dans le ravin
Apparurent à la vue la riche vallée, ainsi que le ruisseau
Qu'ombrageait le feuillage épais de la forêt,
Ou qui brillait dans la blanche cascade,
Et au dessus de laquelle, au commencement du jour,
L'oiseau bruyant et joyeux s'élevait dans l'air.
J'entendais le bruit du choc des eaux;
Je voyais le torrent qui tourbillonnait;
Et les bois paisibles et verdoyans
Entouraient en silence les bords heureux du lac bleu.
En ce moment retentissait dans le vallon
Le son argenté de la cloche du village,
Qu'envoyait l'écho de montagne en montagne.
Le son sauvage de la corne répondait
Au cri de joie du chasseur.

.....

Si, harassé de fatigue et cruellement tourmenté
Par des chagrins que tu voudrais oublier,
Tu recherches une leçon qui de ton cœur éloigne
La faiblesse, et de ton âme le sommeil,
Cours au bois, parcours la montagne! il n'est aucune larme
Que ne tarisse le regard enchanteur de la nature.

GEORGE HILL.

En extrayant des œuvres de l'auteur cité plus haut le passage intitulé *les Ruines d'Athènes*, nous pensons indiquer des morceaux dignes de figurer

non seulement parmi notre littérature, mais encore aussi banni la poésie contemporaine d'Angleterre.

ATHÈNES.

C'est donc là, hélas! la reine solitaire et belle,
Reine détrônée. Elle gît là, éplorée,
Versant des pleurs sur la pierre usée par le temps,
Dont la légende à demi effacée dit le lieu
Où les héros de la liberté
Arrachèrent le sceptre des rois, et dont les bras,
Rougis par le sang des satrapes, prodiguèrent à la patrie
Les dépouilles des vaincus, l'or de l'étranger :
Les îles baissèrent leurs étendards tributaires
A ses pieds : elle parla, et les monarques tremblèrent.
.....

Parlant de la bataille de Marathon :

Ici se maintenait le Grec, là le Perse fuyait;
Coursier se heurtait contre coursier, bouclier contre bouclier;
Hérissés de javelots, moisson d'acier, ils tombaient çà et là,
Comme devant la faulx tombe l'épi de blé ;
Ils devaient, sans sépulture, ainsi que l'herbe, fertiliser le sol
Qu'ils étaient accourus pour conquérir.
Que tel soit le sort de ceux qui, froidement,
Refusent leurs bras pour combattre la tyrannie ;
Qu'aucune voix ne déplore leur chute ; que d'aucune larme
Leur cendre ne soit arrosée.

LE PARTHÉNON, A ATHÈNES.

.....
C'est là que, décrépit et solitaire, est le roi des temples.
Le dernier d'entre une lignée impériale,
Un à un il a vu les monumens ses contemporains
Laisser au temps dérober leurs prêtres et leurs dieux.

A travers les vignes sauvages qui entourent leurs chapitaux dé-
[couverts,
On voit scintiller les étoiles, ou dans le silence des nuits
Se font entendre et le roulement du tambour et l'explosion des
[mines,
Le cliquetis des armes, le chant des hymnes d'un culte étranger
Qui chassent, effrayés, les anges gardiens de ces lieux désarmés.

M. Hill a commencé ses poèmes sous l'influence d'une inspection personnelle des lieux qu'il décrit si bien. Il a parcouru les champs de gloire de l'antique Grèce et, en vrai poète, il a chanté les pays que pendant des siècles la barbarie enveloppa de son voile et que, de nos jours, a dévastés le cimeterre musulman. Ses écrits offrent de grandes beautés appréciables seulement dans le texte, et cette versification facile et classique en même temps qui fait son charme principal. On y trouve généralement répandu ce caractère de douce mélancolie dont le rhythme harmonieux flatte et berce les sens, et dont la tendresse comme la pureté des sentimens gagnent puissamment le cœur. On nous pardonnera de présenter, entre autres, l'ode suivante, inspirée à l'auteur par les vertus aimables et par la fin prématurée d'une sœur bien chère qui dans toute la fraîcheur de la jeunesse fut cruellement ravie à notre amour. Heureux en ce lieu de pouvoir rendre à l'auteur notre humble tribut de reconnaissance pour avoir le premier dans ses vers embaumé son nom, comme est son

souvenir dans notre cœur, et d'avoir dignement semé des fleurs sur sa tombe!

A LA MÉMOIRE DE CLÉMENTINE V.

Il est peu de mortels pour qui des pleurs sincères soient versés;
Un grand nombre doit à la vanité
Le monument qui couvre la terre
Qu'autrement l'oubli envelopperait de son voile;
Mais loin que des objets comme toi dignes d'amour
S'échappent d'ici-bas sans être déplorés,
De tièdes larmes viennent humecter leurs restes mortels,
Ainsi que fait la rosée au déclin du jour.

Il faut que les offrandes faites à la tombe
Soient des objets recherchés, mais fragiles,
Tristes souvenirs, fleurs qui, à demi épanouies, meurent;
Boutons d'une pâleur prématurée;
Et rosées de l'été bientôt exhalées,
Plus éphémères encore quand elles brillent d'un plus grand éclat,
Harmonie interrompue; sons enchanteurs
Qui cessent alors qu'ils deviennent plus doux.

Il semble qu'à intervalle un génie plus aimant
Est envoyé sur la terre,
Afin qu'à son honneur le Ciel en soit plus vénéré
Et la terre plus innocente;
D'une plus légère essence et toujours prête
A s'échapper de ses liens terrestres,
Comme la foi qui t'avait imprimé son regard,
Et l'espérance ses ailes.

.....

Infortunée! Si jeune et mourir!
Si tu nous quittas ainsi pour la vie
Qui ne connaît pas le chagrin, tes jours, du moins,
Désormais ne seront pas par les nuages obscurcis.

Tu vivras, semblable à la brillante étoile (1)
Que, chaque soir, nous voyons s'élever,
Radieuse, au dessus des brouillards de la terre
Comme une fille des cieux.

Ce n'est pas que l'humble tribut
Que j'entrelace ici de simples fleurs
Si fragiles et sans saveur,
Chante dignement une âme comme la tienne.
La tombe n'est que poussière; mais toi,
Tu auras pour sépulcre le cœur
Où se trouve gravée ta tendre image,
Et qu'éternellement conservera le souvenir.

MADAME SIGOURNEY.

Lydia Sigourney, digne organe de son sexe près des Muses, naquit dans l'état du Connecticut, de parens peu fortunés dont elle fut l'unique enfant. Ainsi privée de toute étreinte fraternelle, et la situation indigente de sa mère la vouant, d'ailleurs, à une sorte d'isolement social, Lydia apprit, dès ses jeunes années, à ne puiser le bonheur qu'en elle-même et dans la vie contemplative; aussi trouve-t-on généralement ses douces effusions profondément empreintes d'une morale austère, et de cette mélancolie séduisante pour quiconque cherche dans l'épanchement de ce sentiment un allégement aux peines du cœur. Ses attrayantes images de l'innocence à son dernier sommeil, de la suave

(1) La constellation de la Vierge.

guirlande qui ceint le front virginal, du sourire, enfin, qu'il n'est donné qu'à un ange seul d'imprimer sur les lèvres de l'enfance, rendent, sous son pinceau, la mort bien préférable à la vie.

Semblable en cela à Wetmore, qui est négociant; à Neale, qui plaide à Baltimore; à Pinkney, qui, comme jadis Cooper, commande un bâtiment marchand; à Doane, ministre de l'église épiscopale; à Longfellow, qui est professeur; à Sprague, commis dans une maison de banque; à Pierpont, qui est prédicateur unitaire, Lydia Sigourney, le sujet de cette notice, ne fut pas poète de profession. Il fallut qu'elle aussi, malgré l'entraînement de son génie, contribuât pour sa part au mouvement de l'industrie qui fait l'âme de son pays, en dévouant son temps à l'expansion de l'intelligence de ses concitoyens. Pendant un nombre d'années, elle dirigea avec succès une école de jeunes personnes de son sexe.

En 1819, elle épousa M. Sigourney, descendant d'une famille de huguenots français que nous devons au rappel de l'édit de Nantes de posséder. Homme d'un esprit éclairé et négociant intègre, il dut à sa probité l'acquisition d'une fortune dont la jouissance contribua en commun au bien-être de tous deux, et permit à notre auteur d'abandonner sa tâche laborieuse d'institutrice et de se vouer avec une plus entière liberté à ses penchans littéraires. Elle ne discontinua pas entièrement; malgré

cela, de s'appliquer à l'amélioration de l'entendement des femmes, et on doit à sa plume bon nombre d'ouvrages sur la morale et l'éducation, adaptés aux jeunes personnes, dont le mérite et l'utilité ne sont pas contestés. Mais c'est principalement comme poète lyrique que Lydia Sigourney a pris rang parmi les littérateurs les plus distingués de l'Amérique. Dans les morceaux que nous indiquons ici, nous demanderons à nos lecteurs si l'on ne retrouve pas un cœur de femme et l'imagination d'un poète.

SUR LA MORT D'UN ENFANT AU BERCEAU.

Sur ce blanc front la mort épia une extrême beauté,
Et elle l'en effaça. Il se trouvait une teinte rosée
Sur la joue, sur les lèvres; elle toucha les veines de son doigt
[de glace,
Et la rose s'effeuilla. Une compatissante tendresse
S'exhalait de ces yeux d'azur : c'était comme un doute
Entre le chagrin et le sommeil, expression que l'innocence seule
Peut avoir. Soudain la mort riva fortement ensemble
Les soyeuses franges de ces lèvres ondoyantes, et cela
Pour toujours. Un accent, sorte de murmure, s'était fait entendre,
Langage parlé du berceau à l'oreille d'une mère,
Et qui lui fait verser des larmes de bonheur.
Le destructeur y apposa le sceau du silence. Mais il brillait aussi
Un sourire si touchant, si sacré, sur le front de ce chérubin,
Que la mort l'ayant fixé l'y laissa; elle n'osa pas dérober
L'empreinte qu'y avait gravée le ciel.

SUR LES CHUTES DU NIAGARA.

Cours à jamais dans ta glorieuse voie
De terreur et de beauté. Va, poursuis ta carrière

Irrésistible dans l'abîme sans fond. Sur ton front
Dieu a gravé son arc-en-ciel (1); et d'un nuage,
Comme d'un manteau, il a enveloppé tes pieds. De même qu'au
[tonnerre
Il donne à ta voix le pouvoir de proclamer sa puissance,
Pouvoir éternel. Il impose par là silence à l'homme,
Et lui ordonne de verser sur ton autel de roche
L'hommage de sa crainte, l'encens de son admiration.
Ah ! qui oserait ici-bas
Entonner les faibles accens de l'espérance des hommes,
Ceux de l'amour ou d'affliction, en présence de l'éclat sublime
De ton hymne terrifiant? L'océan même recule,
Refusant de fraterniser avec toi : et toutes ses vagues
Etonnées se retirent en arrière. Car il semble parfois
Que, semblable au laboureur harassé, il sommeille et rappelle
[vers lui
Ses ondes fatiguées de leurs rudes travaux,
Afin que, par instans, elles s'assoupissent et se bercent dans le
[calme.

---

(1) On sait qu'un arc-en-ciel subsiste continuellement, quand le jour est serein, au dessus des Chutes. Voici, au reste, comment s'exprime M. Roux de Rochelle, auteur de plusieurs poèmes épiques d'un haut mérite et de morceaux détachés, au sujet d'une visite qu'il fit en hiver aux Chutes de Niagara. On ne nous saura pas mauvais gré d'introduire quelques uns de ses beaux vers au milieu de notre prose poétique dont elles rompent la monotonie :

. . . . . .
Quand, sous un ciel troublé par le bruit des orages
Et sillonné par les éclairs,
Le soleil, entouré d'un cercle de nuages,
S'élève et resplendit sur le trône des airs,
Sa vraie et féconde lumière
Fait briller ses cristaux que balancent les vents ;
Leur éclat étincelle, et leurs prismes mouvans
Reflètent les couleurs de la nature entière :
A travers ces mille rameaux,
Éole, en se jouant, fait résonner sa harpe,
Et l'inconstante Iris orne de son écharpe
Le voile des vapeurs qui s'élèvent des eaux.

P. 368.

Mais toi, Niagara, tes flots toujours agités ne reposent ni jour ni
[nuit.
La matinale étoile qui, la première, proclame la création,
Entendit ton anathème, et les feux destructeurs de l'enfer,
Qui n'attendent que le signal de l'Archange
Pour dissoudre notre terre, trouveront encore le nom de Jéhovah
Gravé, comme par des milliers de pointes diamantées,
Sur tes pages éternelles.
Chaque feuillée
Qui s'élève dans l'enceinte de tes vastes domaines reçoit la frai-
[cheur
De tes évaporations vivifiantes, et tremble devant ce baptême.
Vois ces oiseaux ! ils osent t'approcher et venir baigner leur plu-
[mage
Dans ton écume brumeuse. Il leur est permis, à eux,
De toucher le bout de ton vêtement, et de soulever légèrement
Les feuilles blanches comme la neige de ta couronne vaporeuse ;
Car ils peuvent hardiment voltiger sur le nuage
Et, sans crainte de reproche, aller écouter aux portes des cieux.
Mais pouvons-nous, pauvres mortels, élever nos faibles accens
[jusqu'à toi ;
Et ne semble-t-il pas plutôt que toucher de nos pâles pinceaux
Tes traits si resplendissans d'une éternelle gloire,
Ou, t'enchaîner à nos chants, est comme une profanation?
Tu rends l'âme
Témoin étonné et admirateur de ta majesté sublime;
Mais dès que, dans sa joie délirante,
Elle avance pour te pénérer, tu enchaînes ses pas
Et subjuge son extase en la ramenant avec humilité
A sa propre faiblesse.—Tu lui ordonnes de s'arrêter court
En la présence terrifique de l'Eternel invisible,
Afin que, par ton organe, seul digne de lui, tu répondes à son Dieu.

On doit à madame Hannah F. Gould deux volumes de poésies fugitives et lyriques, parmi lesquelles on trouve de délicieux fragmens, tels que

ceux intitulés *la Gelée*, *le Chant de la Sirène*. Dans le genre pathétique on rencontre *le Jouet*, *le Quaker*, tandis que son *Epître à un ami* et sa *Cire à cacheter* sont de charmans épisodes.

William Leggett.

L'amour et l'amitié.

Quand le manteau de l'hiver ombrage la nue,
Les oiseaux s'enfuient au delà des mers,
Et vont où les îles de verdure sourient sous le soleil,
Où règnent les brises éternelles du midi.

De même, les amis qui voltigent près de nous,
Alors que la fortune nous est propice,
Si un nuage paraît, s'arrêtent tout à coup,
Et s'éloignent pour éviter la fortune ennemie.

Mais, après que des plaines glacées
L'entière tribu aérienne a disparu,
Le petit *oiseau-neige* (1) y reste toujours,
Et, malgré les autans, gazouille son chant harmonieux.

---

(1) *Fringilla hyemalis*, suivant Linnée; *Fringilla Hudsonia*, d'après l'ornithologue américain Wilson, dont nous empruntons (p. 237, vol. III) la description suivante : « L'oiseau-neige a six pouces de long, « et neuf pouces d'étendue. La tête, le cou et la partie supérieure de « la poitrine, le corps et les ailes, sont couleur ardoise; le plumage est « quelquefois bordé de brun, qui est la couleur des petits. La partie basse « de la poitrine, comme le dessous du corps, sont d'un blanc pur.... « Ces oiseaux paraissent vers le 20 octobre, et, à mesure que le froid « se fait sentir, ils approchent de plus en plus des habitations. Quand « un surcroît d'activité a lieu parmi eux, c'est un sûr présage de la « tempête; et dès que la terre se couvre de neige, ils deviennent en quel- « que sorte familiers, non seulement dans les hameaux et les villages, « mais encore dans le cœur des grandes villes, où ils viennent recueillir « les miettes qu'ils y trouvent. Vers le 20 avril, ils prennent congé de « nos régions, et se retirent au nord et dans les montagnes Alleghany, « afin d'y construire leur nid et y élever leurs petits. »

De même que l'oiseau constant, l'amour,
Qui ne s'est pas, comme les amis, enfui avec la fortune,
Reste près de nous; de son divin ramage il nous enchante
Et s'empare en maître de notre cœur.

J. NEAL.

SUR LA NAISSANCE D'UN POÈTE.

Dans une soirée azurée de l'été,
Alors que les étoiles semblaient endormies,
Comme des joyaux de la voûte céleste
Dans leur propre clarté;
Que l'herbe, tombée sous la faulx,
Gisait, répandue sur le sol,
Et que tout alentour en était parfumé,
D'un lieu ombragé et solitaire
Apparut soudain une figure humaine
Aux larges yeux bleus,
Comme les nuages brûlans et humides.
Une abondante et longue chevelure
Flottait au gré des vents;
Son front lumineux imprimait la crainte:
C'était la tête d'un poète! Il grandit,
Ainsi que croissent les douces fleurs des bois
Sous les gouttes de rosée de la nature,
Seul, sans témoin,
Jusqu'à ce que son cœur s'épanouit
Comme s'épanouissent les fleurs de la prairie;
Jusqu'à ce que chacune de ses pensées subit une teinte variée
Comme les feuilles des fleurs qu'humecte la pluie du soir.
C'était, en vérité, une âme fière, jeune, passionnée,
Comme sont tous les fils de la poésie;
D'un regard hautain, d'une allure hardie,
Dont la tête avait quelque chose de terrible;
Un merveilleux regard,
Exprimant la tristesse et l'étonnement,

Comme les yeux de ceux qui peuvent, en face, regarder la mort.
Tournant ses regards de toutes parts,
Un instant il demeura immobile
Sur les bords de l'interminable forêt,
Puis il s'avança
Tout d'un bond et avec un cri de joie,
Ayant au dessus de sa tête la voûte des cieux,
Devant lui la mer à perte de vue!

WILLIAM PEABODY.

UNE SOIRÉE D'AUTOMNE.

Voyez la lumière du soleil au couchant!
Elle s'éteint dans une tristesse profonde;
Dans un calme aussi grand le chrétien se sent prosterné
Lorsqu'il descend au tombeau.

Les vents respirent à peine; la feuille qui se fane
Sur la branche ne bruisse que faiblement;
Aussi doucement s'exhale le dernier soupir,
Quand cessent d'être les bons de la terre.

Avec quelle beauté, sur la montagne,
La lumière couleur de feu se répand!
Elle ressemble à la douce paix que lègue le chrétien
Aux amis qui entourent son lit de mort.

Avec quel charme, sur le nuage errant,
Se jettent les rayons du soleil couchant!
C'est comme le souvenir qui nous reste sur la terre
Quand nos bien-aimés rendent le dernier soupir.

Mais, maintenant, au dessus de la rosée des nuits
S'élève l'étoile scintillante.
C'est ainsi que la foi naît dans notre âme,
Alors que nos yeux se baignent de larmes.

Bientôt la clarté plus heureuse du réveil
Reprendra toute sa glorieuse splendeur,
Et les paupières que ferma la mort
S'ouvriront à la lumière pour ne se fermer jamais.

Les noms se pressent sous notre plume. Nous voudrions rendre égale justice à tous; et parmi les cinquante et quelques écrivains dont se forme la liste maintenant devant nous, ce ne serait pas chose difficile de glaner encore la matière d'intéressans volumes dans lesquels figureraient, en première ligne, nos Woodworth, Hale, Mᵉ Lelland, Wilde, Pierpont, Dana, Moore, Gould, Laurence, Everett, Hillhouse, Pickering, Irving, Prentice, Hoffman, Paulding, Daponte, Dawes, Street, Simms, Willis, etc., etc.; ce qui constaterait bien, du moins, que si nous possédons peu de poètes de profession, les zélateurs de cette sorte de littérature ne nous manquent pas; et que, dans tous les cas, les lecteurs abondent. Mais nous ne pouvons prétendre à faire plus long-temps souffrir le patient lecteur par la substitution de notre honnête et modeste prose aux sons plus attrayans de la lyre d'Apollon, qu'il ne nous a pas été donné de faire vibrer. Par rapport à l'harmonie, nous nous trouvons ici dans la position de celui qui, pour rendre compte d'un opéra, se verrait forcé de mettre de côté le chant, et n'en donnerait que le récitatif; tant et puissamment contribue la cadence à l'euphonie que complètent la mesure et la rime. Ces auxiliaires sont en

outre un moyen de contenir l'expression de la pensée ou de lui donner à volonté sur un champ plus vaste, comme aussi, au moyen de syllabes mesurées, de la fixer dans la mémoire. Pourquoi donc, ainsi privé d'accessoires presque indispensables, nous sommes-nous imposé une tâche aussi épineuse? C'est que notre ambition s'est humblement bornée à communiquer le sens, à constater, chez le littérateur américain un certain fonds de poésie que nous ne croyons pas inférieur, proportion gardée, à celui d'aucune autre nation. Nous nous sommes aussi flatté de l'espoir que quoique nous n'ayons pu recourir, pour rendre la poésie, au mécanisme des vers, notre travail, grâce à l'indulgence du lecteur, ne serait pas entièrement perdu; car quelque essentielles que soient à la poésie la cadence, la mesure et la rime, elles ne la constituent pas purement et simplement; elles en sont les accessoires, non l'essence. Ces dernières même pourraient exister sans que pour cela il y eût un sens poétique, proposition qui ne saurait être renversée. Il y a poésie dans les méditations de la religion; dans l'Évangile, quoique écrite en prose; dans la contemplation de la nature; dans les mystères de la végétation; dans l'air que nous respirons: il y a poésie enfin dans tout ce qui est au dessus de l'entendement humain, poésie dans tout ce qui émane ou participe du beau et du sublime.

RÉSUMÉ.

Un honnête homme, a dit l'immortel Pope, est l'œuvre la plus parfaite de Dieu. Il en est une, toutefois, qui la surpasse encore; c'est la créature qui réunit à la fois et la probité de l'âme et la haute intelligence de l'esprit. Cette vérité nous semble tellement évidente que nous sommes porté à croire que le poète anglais, d'ailleurs si bon logicien, a entendu que l'œuvre de perfection ne consistait pas uniquement dans la droiture des intentions par rapport aux actions de la vie humaine, mais bien encore dans la pureté proportionnée à l'élévation de l'intelligence. Heureux donc, trois fois heureux, l'homme dont le génie inspiré a pu ajouter aux lumières une simple étincelle et étendre le domaine de la science ou le champ de l'imagination! Car c'est de lui sans doute qu'il fut dit que Dieu créa l'homme à son image. Et, en effet, créateur aussi, il élargit le cercle des jouissances intellectuelles, à l'instar de celui qui couvre la terre

de fleurs et pare le firmament de scintillantes étoiles.

A ceux que la nature ne dota pas de la précieuse faculté de créer, il ne peut être refusé, toutefois, de suivre, quoiqu'à distance, ceux qui ont été plus heureux, de s'éclairer de leur expérience, d'apprécier leurs savans travaux, de les aimer pour le bien et en proportion du bien qu'ils font, de leur témoigner enfin de la reconnaissance pour les plaisirs qu'ils procurent aux âmes honnêtes et aux esprits éclairés, qui essayaient de mettre au jour et de faire connaître leur mérite et leur génie. C'est ce sentiment qui nous a soutenu dans la tâche que nous nous sommes imposée de réunir en un centre commun les rayons de gloire qui feront briller dans la postérité les œuvres des hommes illustres de notre pays, afin que de ce foyer de clartés réunies rejaillisse par le monde une lumière qui sera celle de la vérité.

Il est possible qu'en glanant, nous ayons, d'une part, beaucoup omis, tandis que, de l'autre, nous n'avons peut-être pas réussi à séparer toujours le bon grain de l'ivraie. Une bonne intention est l'unique mérite que nous réclamons. Nous espérons qu'en cette considération

notre attente, quant au but de cet ouvrage, ne sera pas entièrement déçue, surtout si, comme nous le pensons, on apporte dans cet examen un esprit de conscience et ce sentiment d'impartialité éclairée qui met chaque circonstance à sa place et qui ne passe pas sentence sans prendre en sérieuse considération et les temps et les lieux. Ainsi il paraîtra évident qu'il serait injuste d'assimiler en tout la littérature américaine à celle des sociétés de l'Ancien-Monde. Nous tiendrons plus particulièrement à constater qu'elle a chez nous au moins la maturité de son âge, et, dit-on :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

Or, si l'on jette un coup d'œil rapide sur le champ que nous venons de parcourir, on verra, en premier lieu, l'histoire, cette science qui est la connaissance véridique des faits et des événemens intéressans pour l'humanité, confiée, lorsqu'il s'agit de compulser et de faire connaître les annales de la république, aux mains habiles des Marshall, des Sparks et des Ramsay; tandis que, pour ce qui touche aux hauts faits de Christophe Colomb et au mérite élevé de ses augustes protecteurs

Ferdinand et Isabelle, c'est aux Irving et aux Prescott qu'a été remis le soin de ces noms impérissables qui grandissent encore sous leur plume éloquente.

La politique, qui est l'art de constituer un état, de le gouverner et de régler ses rapports internationaux avec les autres pays, n'eût pas trouvé place dans un ouvrage purement littéraire, si, dans son application au Nouveau-Monde, elle n'eût possédé un caractère distinctif, tout d'humanité et de philosophie; si, dans ses préceptes comme dans ses exemples, elle n'eût brillé de ce respect porté à la dignité de l'homme que signale la première déclaration politique émanée en Amérique, « que tous les hommes sont créés égaux; « qu'ils ont été doués par leur Créateur de « certains droits inaliénables; qu'au nombre « de ceux-ci sont la vie, la liberté, et la pour- « suite du bonheur. »

La liberté n'est pas une invention humaine; aucune classe d'hommes ne peut la revendiquer. Toutefois, si la richesse d'une nation consiste dans le nombre de ses grands hommes et dans la pureté de leur âme, quelle nation en posséda davantage à son aurore que les États-Unis d'Amérique? N'ont-ils pas droit, en effet,

de s'enorgueillir de leur Hamilton, de leur Madison, de ces hommes qui n'entendent pas que les gouvernemens soient institués pour *maintenir*, mais bien pour *protéger* le peuple; d'un Jefferson, dont le républicanisme ne consiste pas uniquement en ce que personne ne le surpasse, mais aussi en ce qu'il n'y ait personne au dessous de lui; patriote qui, à l'âge de près de quatre-vingts ans, put dire, la main sur la conscience, qu'il ne trouvait dans ses souvenirs aucun reproche qui vînt l'affliger; de ce Washington enfin, grand dans ses œuvres, immortel dans sa gloire, qui, suivant l'illustre commentateur français, fut de tous les grands hommes le plus vertueux et le plus heureux!

Pour ce qui concerne la religion, qui ne la chérirait pas alors qu'elle descend parmi les hommes avec la robe de pureté et d'innocence dont l'entourent l'âme compatissante, la parole entraînante d'un Buckminster; avec l'auréole de lumière dont la pare la haute sagesse et la profonde raison de Channing; lorsqu'elle trouve une nouvelle vie dans le saint enjouement de Dewey, qui veut que la religion s'harmonise avec le caractère de l'homme, qu'elle ne contriste et n'absorbe pas la vivacité de son

cœur; qui prétend, avec vérité, que la religion a pour objet la culture de nos facultés morales et non leur extirpation? Qui ne la pratiquerait avec délices, quand elle s'offre à nous si fertile en préceptes salutaires et non moins riche en exemples, dans l'exercice de charité universelle du clergé catholique et son abnégation, dans la noble piété d'un Carroll, dans le désintéressement de tous ses ministres?

« Qu'à l'article *Religion,* s'écria le patriote « éclairé appelé à la formation de la constitu- « tion, ne paraisse pas dans notre code le mot « *tolérance.* Car on ne peut tolérer que ce que « l'on aurait le *droit d'empêcher!* Liberté en- « tière, et liberté de conscience partout et « pour tous! » Tel fut l'esprit des fondateurs de la république; tel est celui qui anime les ministres de sa religion. Et, en effet, peut-il avoir été donné à aucune créature humaine de porter atteinte à cette essence divine, cette correspondance mystique établie entre le cœur de l'homme, son Dieu et ses anges?

La morale arrive naturellement à la suite de la religion, dont elle est la fille née. Elle participe de son caractère, profite de son expérience, et, comme elle, répand sur tous son influence. Comme elles découlent l'une de l'autre

il s'ensuit que dans une société où la base est religieuse, l'amélioration, sinon la perfection des mœurs, y sera plus facile. L'appréciation, par les hommes d'Amérique, de l'importance d'une morale publique se trahit dans les efforts qui ont été faits de tous temps, afin d'atteindre ce noble but. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à suivre le bonhomme Richard sur son *Chemin de la richesse*, où il met à découvert les écueils de l'ambition, et démontre si clairement qu'il « n'existe pas de bonheur en de- « hors d'une conduite vertueuse. » On en trouve également la preuve dans les écrits des Adams et des Sigourney, et de tant d'autres qui, soit qu'ils s'adressent aux mères de famille ou à leurs fils, « ces petits immortels aux- « quels tout respect est dû, » gravent dans leurs cœurs, en caractères saints et durables, les principes de morale dont la pratique mène infailliblement au bonheur dans ce monde, et au salut éternel dans l'autre.

Aux sciences spéculatives nous rencontrons de bonne heure Jonathan-Edwards, dont le traité sur la métaphysique a été jugé l'un des plus habiles qui aient été écrits sur cette matière. Ainsi, soit qu'avec lui on fouille dans l'immense inconnu; qu'avec Rittenhouse on

suive avec précision le mouvement des planètes; qu'avec Franklin on maîtrise les foudres du ciel; que, sur le vol de l'aigle, on redescende aux bois avec Wilson, au nid de l'oiseau-mouche, qu'on s'y attendrisse avec lui au chant matinal de la fauvette; soit, enfin, qu'avec le secours de la science de Bowditch, l'audacieux nautonier brave la furie des ondes et les efforts de la tempête, toujours est-il que ni le vaste champ des connaissances occultes, ni celui plus étendu encore des sciences appliquées, ne sont restés sans culture.

A en juger par les savans travaux des Livingston, des Duponceau, des Story, et de tant d'autres que nous pourrions citer, qui oserait dire qu'il y ait eu stérilité dans le domaine de la jurisprudence; science, cependant, à laquelle suffit à peine pour l'acquérir, la vie entière de l'homme; et qui, suivant Mansfield, ne saurait être que le fruit de vingt années d'études et de veilles? Les bonnes lois, il a été dit, font les bonnes mœurs: s'il en est ainsi, l'esprit éclairé trouve sans doute une digne récompense alors qu'il voit ses nobles efforts reflétés dans la morale publique épurée, dans le coupable que châtie la loi, mais qu'elle ne dégrade pas sans retour, dans la sécurité de

tous. Ainsi appliquée, c'est assurément une science sublime que celle du bon droit, dont le résultat se trouve dans le bien qu'elle répand, et qui a pour but l'harmonie de l'univers.

Aux États-Unis, l'éloquence n'a pas eu son origine dans les institutions oratoires à l'instar de celles de Quintilien ; elle naquit des circonstances tumultueuses et des événemens agités de son époque ; elle dut participer en quelque sorte de la fougue qui les caractérisait. Toutefois, comme dès son origine elle eut à traiter de l'homme dans ses droits primitifs, et à l'établir dans la jouissance de ces droits ineffaçables ; comme aussi, dans l'accomplissement de ce devoir, elle s'associa toujours la philosophie, l'éloquence des hommes d'Amérique fut nécessairement tempérée par la gravité même des sujets. Ceci du reste explique assez pourquoi en chaire, au barreau comme au sénat, on vit les Patrick Henry, les Ames, les Adams, se rendre dignes de prendre place à côté des orateurs et d'Athènes et de Rome.

Plus tard, les affaires du pays eurent souvent la parole entraînante de Clay pour les guider, parole qui, plus d'une fois, à l'exemple de la voix à laquelle obéissent les tempêtes,

apporta les lumières et le calme dans les délibérations tumultueuses de la place publique. Ce ne fut pas en vain, non plus, que retentirent et la mâle éloquence de Webster et les effusions inspirées d'Everett, si chastes dans leur expression, si brillantes et si fécondes en allusions classiques.

Nous posons en principe que le roman qui n'a pas en même temps pour but d'intéresser et d'instruire est plutôt nuisible qu'utile. Ainsi ceux de ces ouvrages anciens qui ont subi l'épreuve du temps, et ont survécu à la critique, ont dû principalement leur célébrité au talent et à la véracité avec lesquels, tout en y mêlant des événemens imaginaires, ils ont décrit les mœurs et les caractères de leur époque. Dans le choix du cadre, dans celui du drame, si l'on peut le dire de son roman, un auteur démontre les ressources de son imagination; dans les descriptions de ses caractères, son esprit. Jugeant d'après cette double mesure, Brockden-Brown, le premier de nos romanciers en fait de date, fut, sans contredit, homme de talent.

Mentionner Washington Irving, c'est résumer tout ce qui s'applique au moraliste le plus sûr, au plus pur des écrivains modernes dans

ce genre, que connaisse la langue anglaise.

Grâce au pinceau de Fennimore Cooper, la connaissance du caractère et des mœurs des pionniers, de ces intrépides sentinelles de la civilisation, qui, la hache en main, s'avancent avec audace à la conquête de la nature, est devenue familière au lecteur. C'est là qu'il aura appris à apprécier ce qu'il en coûte pour fonder un empire. Au moyen de légendes dont quelques unes ont pour base la réalité, tandis que d'autres ont leur source dans l'imagination ardente de l'auteur, il a su exciter les sympathies, et diriger l'intérêt sur les bonnes qualités, les vices et les infortunes des Peaux-Rouges. C'est encore à Cooper que doit l'observateur de pouvoir, en toute sécurité, voyager de son cabinet sur les mers; assister aux joies et tribulations, comme étudier les coutumes naïves et bizarres de l'homme de mer; s'émerveiller de son courage; trembler de ses périls; voir bondir jusqu'à la cime des mâts les ondes couronnées de blanche écume; être témoin enfin, à l'arrivée au port, de son bonheur et de ses bruyantes jubilations. Est-ce trop, en vue de tout cela, de réclamer pour le romancier américain le titre de chef de l'école du roman maritime?

Plût au ciel qu'il nous eût doué de la faculté de communiquer à nos lecteurs, dans toute sa force et sa vérité, l'impression qui nous a fait ressentir une recherche plus étendue, et la lecture des poètes d'Amérique! Car si, à notre point de départ, il nous restait encore quelque doute, quelques incertitudes causées par l'assertion souvent répétée que la poésie était une plante à laquelle se refuse le climat d'Amérique, on croira, nous l'espérons, à la franchise de notre déclaration solennelle que, après un mûr examen, tout doute à cet égard a entièrement cessé.

Si nous pouvions nous flatter que cette conviction de notre part eût disposé le lecteur à l'indulgence et à l'impartialité, nous essaierions, sous l'impression de ce sentiment, à fixer particulièrement son attention sur notre Dwight, par exemple, qui, en chantant le printemps : « Belle image, doux avant-goût du ciel,» chante son créateur, et appelle la vertu une félicité des cieux.

Nous indiquerions les jours précurseurs de l'hiver, de Percival, alors que

> L'oiseau d'automne tressaille de froid,
> Là où tremble la feuille fanée du hêtre,
> Que reflète la rivière sombre et tranquille
> Dans son lit de rocher.

Avec Bryant nous dirions à la brise du soir qui baisera l'enfant dans son sommeil : « Cours « rafraîchir les ombres de la nuit qui s'avan- « cent; va! tu es la bénédiction de Dieu, qui « t'envoie pour ranimer de ton souffle la terre « languissante. »

Il nous semblerait assister, avec Halleck, à cette scène d'hiver si bien décrite, alors que le silence de la forêt n'est interrompu que par la chute de la noix, restée solitaire sur la feuille desséchée.

A la mémoire de l'immortel Bozzaris, mort au champ de la victoire, nous dirions : « Tu « es dans la prière du soir, au palais comme à « la chaumière. »

Avec Sigourney, nos larmes couleraient sur l'enfant saisi au berceau par l'impitoyable destructeur qui soudain vient tomber sur ce frêle objet de l'amour d'une mère. Et cependant il brillait

Un sourire si touchant, si sacré, sur le front de ce chérubin,
Que la mort, l'ayant fixé, l'y laissa; elle n'osa pas dérober
L'empreinte qu'y avait gravée le Ciel.

Enfin, qui n'aimerait à redire, dans les vers héroïques de Barlow :

Auguste liberté! viens seconder mes chants;
Prête-leur de ta voix les attraits si touchans;

Daigne les échauffer du feu de la patrie,
Et que de tes leçons l'humanité nourrie,
Fière de ses devoirs, et fidèle à ses droits,
N'obéisse qu'aux chefs qui règnent par son choix.
Seule divinité dont le pouvoir m'inspire,
Exauce ton poète et protége sa lyre!

Au moment de tirer à sa fin, notre travail, avec la revue rapide que nous venons d'en tracer, aura-t-il, ainsi que c'était notre but, réussi à constater dans notre littérature sérieuse, comme dans l'histoire et tout ce qui s'y rapporte, l'impartialité et la vérité; dans la politique et la morale, une liberté sans licence et une saine philosophie, de la religion sans intolérance; dans les sciences une utilité pratique, de l'éloquence sans déclamation; dans le domaine des Muses enfin, une poésie féconde en images et en illusions? Nous le désirons dans toute la sincérité de notre âme.

Toutefois, quoi qu'il arrive, nous ne pensons pas que l'on puisse avec justice nous contester le droit de prendre place au cercle littéraire des nations.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

DÉDICACE..... 1
INTRODUCTION..... 5

Ire PARTIE.

Récits historiques.

CHAPITRE Ier. — Remarques générales sur les différens genres de l'histoire, et sur ce qui caractérise les historiens des États-Unis. *Historiens :* Holmes, Ramsay. *Liste des historiens divers des Etats de l'Union :* Jefferson, John Adams, Sparks, Grimshaw, Brackenridge, Allen, Pitkin, Warden, Weem, Bancroft, Cooper, Wirt, Irving, Wheaton, Marshall.—*Histoire de Napoléon*, par Lee; Me Kenney. — *Sociétés historiques des Etats*, Prescott..... 19

CHAPITRE II. — Caractères distinctifs de la biographie et de l'histoire. *Auteurs :* Sparks, Me Kenney et Hall, Allen; Delaplaine; — Sanderson, Knapp, Rodgers, Tudor, Custis; Herring et Longacre, *éditeurs*. — Drake..... 73

IIe PARTIE.

Science gouvernementale et Philosophie.

CHAPITRE Ier. — Politique. — Observations sur la nature de la politique des États-Unis. *Hommes politiques :* Madison, de la Virginie; Hamilton et Jay, de New-York. Écrit intitulé : *le Fédéraliste*. Extraits de ce document. Notices biographiques de ces trois écrivains.— Gouverneur Morris, de New-York. Ses écrits et opinions. —

Pages.

J. Quincy, de Boston.— Correspondance diplomatique, par Sparks. — Écrits par A. H. Everett. — Le général Washington et sa dernière adresse à la nation. Remarques sur ce dernier document..... 85

CHAPITRE II. — Thomas Jefferson. — Ses œuvres..... 128

CHAPITRE III. — Correspondance de Mme Adams, épouse d'un président et mère d'un autre président. — Courage, dévouement et philosophie..... 157

CHAPITRE IV. — Économie politique..... 167

IIIe PARTIE.

Religion. — Morale.

CHAPITRE Ier. — Théologie et éloquence de la chaire, nature de la religion dont il est traité dans cet ouvrage. *Auteurs et prédicateurs :* Cotton-Mather, Éliot, Wilson, Hooker, Noyes, Sheppard, Buckley.— Secte des catholiques : Roger Williams, Guillaume Penn, Dwight, Buckminster, l'archevêque Carroll, l'évêque England, Channing, Kirkland, Palfrey, Steuart, Miller, Wayland. — Écrits périodiques sur la religion : Sommerville, Duncan, Mason, Furness, Skinner, Dewey. — Influence du clergé de toutes dénominations aux États-Unis..... 171

CHAPITRE II.— *Ecrivains :* Edwards, Mayhew, Upham, etc.. 205

CHAPITRE III. — Benjamin Franklin. Sa vie, ses œuvres, sa philosophie..... 214

CHAPITRE IV. — Ouvrages élémentaires sur l'éducation, la morale et la religion ; écrits américains sur l'éducation mis en usage dans les écoles d'Angleterre. *Auteurs :* Mlle Sigourney, *le Père de famille*, *la Légende d'Oxford*, *Oriana*, *l'Ivrogne*, *le Patriarche*; Hannah Adams, *Considérations sur la religion*, *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*, *Histoire des Juifs*, *Lettres sur l'Evangile*.... 228

IVe PARTIE.

Littérature mêlée.

Pages.

CHAPITRE Ier. — Esquisses de mœurs et mélanges. — Paulding, Verplank, Irving, Willis, Clevers, Leslie; — William Wirt, *la Védette anglaise*, etc..... 239

CHAPITRE II. — Voyages et découvertes. *Auteurs et voyageurs :* Ledyard, Lewis et Clark, Astoria, Irving, Bonneville, Lee, Parker, Townsend, Pike, Long, Schoolcraft, Me Kenney, Wilkes, Greenhow. — Côte occidentale du continent d'Amérique; son importance à venir dans l'histoire des nations..... 274

CHAPITRE III. — Touristes. Europe : Travis et Griscom; *Lettres de la Silésie*, par M. Adams; *Lettres d'Europe*, par Carter; *une Année en Espagne*, par Slidell; *Voyage en Egypte et à la Terre-Sainte*, Stephens; *Voyage* aux mêmes pays, par le général Cass; *Ile de Candie*, par le même; *la France*, *son roi*, *sa cour*, etc., par le même; science des hiéroglyphes..... 283

CHAPITRE IV. — Critique : *Défense des Etats-Unis.* — Walsh, Paulding, Ingraham; *Revue de l'Amérique du Nord* et autres productions périodiques..... 311

CHAPITRE V. — Littérature des noirs ou gens de couleur : Philis Wheatley; effusions des esclaves, chansons, historiettes, apologues..... 321

Ve PARTIE.

Sciences. — Législation. — Jurisprudence. — Sciences naturelles.

CHAPITRE Ier. — Navigation, astronomie : Logan, Godfrey, Ewing, Bowditch, Rittenhouse, West, Fulton, Winthrop. — Effets des recherches philosophiques et de la science sur l'homme et le chrétien. — Météorologie : Redfield; journal américain des sciences et des arts, par le professeur Benjamin Silliman; journal de l'institut de Franklin, à Philadelphie; société philosophique de

Pages.

la même ville; Académie des arts et des sciences de Boston..... 335

CHAPITRE II. — Archéologie, philologie, étude de l'histoire humaine. *Auteurs :* Gallatin ; Duponceau, Cass, Delafield, Mac Culloh ; Sequoyah, Indien, inventeur de l'alphabet Cherokee..... 356

CHAPITRE III. — Sciences naturelles : Réflexions sur les difficultés que rencontrent les savans et les écrivains dans la poursuite de leurs études. — Ornithologie : Alexandre Wilson, Bonaparte.—Remarques sur la différence entre la poursuite décevante d'une couronne et celle des études utiles : Audubon, Townsend, Nuttal. — Entomologie : Thomas Say, Harris.—Géologie : professeur Renwick.—Minéralogie : professeur Cleaveland. — Science médicale : Rush, Phylick, Holyoke, Smith, Mitchill, Hossack, Warren..... 573

CHAPITRE IV. — Science du droit et jurisconsultes ; remarques générales et histoire de la jurisprudence aux États-Unis : Tucker, de la Virginie ; Kent, de New-York ; Duponceau, Rawle, Sergeant, Livingston, Wheaton, Story. Remarques..... 397

VIe PARTIE.

Rhétorique. — Roman.

CHAPITRE Ier. — Différens genres d'éloquence, son origine aux États-Unis et ses différentes phases, causes qui en facilitent le déploiement. *Orateurs :* Patrick Henry, James Madison, John Adams, Alexandre Hamilton, gouverneur Morris, Fisher Ames, Philips, Breckenridge. *Divers orateurs de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie :* Henri Clay, Daniel Webster, John Randolph, Edouard Everett, J. Q. Adams..... 423

CHAPITRE II. — *Orateurs indiens :* Chef des Winnebagos ; le prophète Tecumseh ; chef des Senecas ; jeune Pawnee ; Ongpathonga, chef des Sioux ; Rigde, chef des Creeks..... 467

CHAPITRE III. — Histoire du roman en Amérique. *Roman-*

Pages.

ciers : Charles Brockden-Brown, Mlle Francis; Cooper, Mlle Sedgewick, Mme Harrison Smith ; Bird, Irving, Fay. — Considérations morales sur le roman américain..... 477

VIIe PARTIE.

Productions de l'imagination.

CHAPITRE Ier. — Auteurs : Anonymes ; Godfrey, Dunlap, Paine, Barker, Willis, Hillhouse, Bird.— Sergent.... 541

CHAPITRE II.—Poésie. Premiers efforts poétiques en Amérique, causes qui les firent naître, leur tendance. *Poètes :* Smith, Susanne Rogers, Franklin, Hopkinson, Hopkins, Humphreys, Trumbull, Dwight, Barlow, Freneau, Mme Warren, Dawes, Linn, Paine, Prentiss, Lathrop, Boyd, Clifton, Allen, Osborn, Spence, Brainard. — Chants nationaux : Percival, Bryant, Halleck, Pinkney, Willis, Longfellow, Hill, Lydia Sigourney. *Chutes du Niagara*, par M. Roux de Rochelle; Leggett, Peabody, etc., etc..... 552

RÉSUMÉ..... 599

3.

JW